

DO PIZZOFALCO

NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

XI

3

NAPOLI

VITT. EM. III

LA PROVINCIALE

Armadio



Palchetto

Num ° d'ordine

1.9

35618

B Pur
XI
3

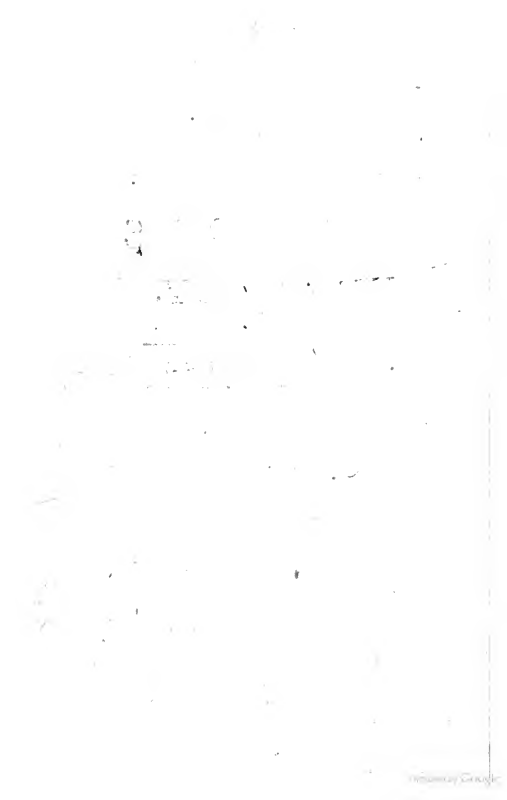
117

3

20

MÉMOIRES
DE SULLY.

TOME TROISIÈME.



643492

MÉMOIRES

DE

MAXIMILIEN DE BÉTHUNE,
DUC DE SULLY,

Principal Ministre d'Henri le Grand,
Mis en ordre, avec des Remarques;

PAR MR. L. D. L. D. L.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée, &
augmentée; avec des Observations sur les Remarques jointes aux dits Mémoires, l'Esprit de Sully & celui d'Henri IV.

TOME TROISIÈME.



A LIÈGE,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la
Croix d'or, sur le Pont-d'Iſle.

M. DCC. LXXXVIII.

8

S

I
di
m
di
ve
tr
di
R
la
fi
ci
ci
B
r
d
h
z
z
q
s
c



SOMMAIRES

*Des LIVRES contenus dans le
troisième Volume.*

SOMMAIRE du huitième Livre.

MÉMOIRES 1596 — 1597. Siège de la Fère : Maladie du roi. Entreprises militaires, exécutées & manquées. Morts des ducs de Nemours & de Nevers. Malversations dans les finances. Rosny va trouver Henri à Amiens : Ce qui lui arrive avec un astrologue : Péril que court madame de Liancourt. Voyage de Rosny à Rouen. Il est député vers Madame, pour la résoudre à épouser le duc de Montpensier : traitement qu'il reçoit de cette princesse : Il court risque d'être disgracié à cette occasion : Il rentre dans les bonnes grâces de Madame. Succès des armes du roi dans différentes provinces. Opposition des financiers, à l'entrée de Rosny dans le conseil des finances : Irrésolutions de Henri, qui, enfin, le met dans le conseil. Traité du duc de Mayenne avec le roi, qu'il vient trouver à Monceaux. Rosny va visiter les généralités : Calomnies de ses ennemis, à cette occasion : utilité dont ce

Tome III.

A

voyage est au roi. Démêlés de Rosny avec Sancy : Il découvre les artifices & les fraudes du conseil des finances. Assemblées des notables, tenue à Rouen : Réflexions sur les états du royaume : Bon conseil donné à Henri par Sully : Résultat de cette assemblée : Etablissement du conseil de raison, qu'on est obligé de supprimer. Travaux de Rosny dans les finances.



SOMMAIRE du neuvième Livre.

MÉMOIRES 1597 — 1598. *Diversifemens à la cour. Les Espagnols surprennent Amiens : Moyens imaginés par Rosny , pour reprendre cette place. Il est mis à la tête du conseil des finances , en l'absence du roi : Ses travaux dans les finances , & ses démêlés avec le conseil. Siège d'Amiens , auquel Rosny pourvoit. Nouvelle mutinerie des Protestans pendant ce siège , & leurs desseins. Mort de Saint-Luc ; Henri promet la grande maîtrise de l'artillerie à Rosny , & la donne à d'Estrées. Rosny est fait gouverneur de Mantes. Les Espagnols essayent en vain de secourir Amiens : Sa prise. Détail des lettres d'Henri sur différens sujets. Entreprises exécutées & manquées après le siège d'Amiens. Négociations pour la paix. Henri IV passe en Bretagne ; se laisse fléchir en faveur du duc de Mercœur : Liberté de Rosny sur cette faute. Séjour & services de Rosny en Bretagne. Cabales des Calvinistes , pour obtenir un édit favorable. Audience donnée par Henri aux ambassadeurs Anglois & Hollandois , qui ne peuvent lui persuader de continuer la guerre. Édit de Nantes. Conversation de Henri avec le duc de Bouillon : autre*

iv S O M M A I R E S

*conversation singulière d'Henri IV avec
Rofny, sur la diffolution de son mariage,
& fur son attachement pour la duchesse
de Beaufort. Henri revient à Paris, paffe
en Picardie. Conclusion & cérémonies de la
paix de Vervins.*



SOMMAIRE du dixième Livre.

*M*ÉMOIRES 1598 — 1599. Réforme faite dans les troupes. Ordonnances sur le blé, le port d'armes, & autres réglemens sur la finance, la police, les ouvrages publics, &c. Question du vrai ou du faux D. Sébastien. Conférence de Boulogne, entre l'Espagne & l'Angleterre, sans fruit. La duchesse de Beaufort travaille avec ses partisans à se faire déclarer reine : Fermeté avec laquelle Rosny lui résiste : Il se brouille avec elle, & Henri les raccommode : Conversation de ce prince avec sa maltresse, sur ce sujet. Maladie d'Henri. Réception du légat à Saint-Germain. Travaux de Rosny dans la finance : Qualités nécessaires à l'homme d'état : Rosny rend compte de ses biens, de son caractère, de sa manière de vivre, &c. Etat déplorable où les guerres avoient réduit la France. Valeur des traités faits avec la ligue. Arrêts rendus. Dispute de Rosny avec le duc d'Epemon. Rosny travaille avec Henri à redresser les abus dans la finance : Talens de ce prince pour le gouvernement. Faits singuliers. Exposition, examen & critique des dispositions testamentaires de Philippe II. L'Archiduchesse vient à Marseille. Opposition du clergé de France au mariage de Madame avec le duc

vj **SOMMAIRES**

de Bar : Conduite du cardinal d'Offat en cette occasion : Conférence entre les Catholiques & les Protestans , inutile pour la conversion de cette princesse : Henri fait célébrer ce mariage par l'archevêque de Rouen : Conversations plaisantes à cette occasion. Le clergé , le parlement , &c. , s'opposent à l'enregistrement de l'édit de Nantes : Changemens qui y sont faits : Assemblée des Protestans , & artifices du duo de Bouillon à ce sujet : L'édit est enregistré. Affaires de Marthe Brossier. Charge & gratifications accordées par Henri à Rosny. Mort surprenante de la Connétable, de la duchesse de Beaufort : douleur qu'en ressent Henri : Rosny le console.



SOMMAIRE du onzième Livre.

MÉMOIRES 1599 — 1601. *Affaire du marquisat de Saluces : Artifices du duc de Savoie pour ne point le restituer. Voyage de Henri IV à Blois. Dissolution de son mariage avec Marguérite de Valois : Ses amours avec mademoiselle d'Entragues, qui se fait donner par ce prince une promesse de mariage : Hardiesse de Rosny dans cette occasion. Articles de mariage avec la princesse de Florence arrêtés. Faits étrangers. Rosny prend la tutèle de ses neveux d'Epinoy. Permission pour les manufactures d'étoffes précieuses révoquée. Rosny est fait grand-maître de l'artillerie, & il y donne tous ses soins. Le duc de Savoie vient à Paris, met les courtisans dans son parti, cherche à corrompre Rosny, puis à l'exclure des conférences : N'obtient rien, & s'en retourne. Nicole Mignon veut empoisonner le roi. Dispute publique de l'évêque d'Evreux & de du Plessis-Mornay. Nouveaux subterfuges du duc de Savoie : Raisons de lui déclarer la guerre : préparatifs de Rosny pour cette guerre. Henri IV épouse par procureur la princesse de Florence. Prises de Chambery, Bourg, Montmélian, Charbonnières, &c., & autres détails sur cette campagne : Grands servi-*

vijj S O M M A I R E S , &c.

*ces qu'y rend Rosny , malgré la jalousie
& l'opposition des courtisans. Le cardinal
Aldobrandin vient négocier pour la paix :
Réception que lui fait Rosny : Conféren-
ces rompues par la démolition du fort de
Sainte-Catherine ; reprises par Rosny ,
qui conclut le traité : Articles de ce traité.
La reine arrive à Paris , est reçue par
Rosny à l'Arsenal. Faits étrangers.*





MÉMOIRES DE SULLY.

LIVRE HUITIÈME.

CE qui déterminâ le roi à entreprendre un siège aussi difficile que celui de la Fère, c'est que ses ennemis, ayant séparé leurs troupes après leurs succès, sa majesté ne voulut pas laisser inutiles les siennes, qui s'étoient, à la fin, rassemblées, & qu'il étoit important de rassurer la Picardie ébranlée par tant de pertes. Le parti que j'aurois préféré à tout autre, eût été de demeurer pendant ce siège auprès du roi, dont je ne goûtois point les ménagemens pour ma personne : mais je n'osai refuser la commission qui m'alloit rettenir à Paris; & pour en adoucir l'ordre, sa majesté m'assura que, de long-temps, il ne se feroit rien de considérable devant la Fère, & que je pourrois, dans la suite, y faire quelque

1596. voyage. En effet, j'y en fis deux ou trois ; mais je n'y étois pas plutôt arrivé, que la nécessité de pourvoir à la subsistance des troupes m'en faisoit repartir presque aussitôt. Ce qui m'en consola, c'est que rien n'ayant manqué dans l'armée, moyennant les soins que je pris, je puis me flatter d'avoir un peu contribué à la réussite de ce siège. Il dura six mois : c'est le plus long que Henri ait fait. Aussi cette place, outre l'avantage de ses fortifications, avoit une garnison très-nombreuse, composée de soldats choisis & commandée par deux excellens officiers, l'un François (1), sénéchal de Montelimart, & l'autre, Espagnol, nommé Osorio.

Beringhen (2), à la persuasion d'un ingénieur son ami, ou, même, son parent, est venu exprès de Flandre où il demouroit, se mit dans la tête qu'on pouvoit submerger la Fère, & il répondit si bien de la réussite, sur la caution de son ingénieur, que le roi, contre son sentiment, se laissa aller à permettre qu'on tentât cette voie. Elle auroit, en effet, bien abrégé le siège ; mais on a pu remarquer que presque tous les projets de cette nature sont presque sujets à échouer ; le plus léger mécompte suffit pour cela, & il est fort rare qu'on n'y en fasse pas. C'est l'idée de détourner le Tésin, qui fit, autrefois,

(1) Il se nommoit Colas. Les Espagnols avoient promis de le faire comte de la Fère. (2) Pierre de Beringhen étoit lui-même Flamand, né à Bruxelles.

perdre une bataille & la liberté à François I. Je trouvai cette proposition sur le tapis, dans un des voyages que je fis au camp. J'en jugeai l'exécution impossible, & je la combattis de tout mon pouvoir; mais l'ingénieur ne manquoit point de raisons plausibles pour opposer aux nôtres. A l'entendre, c'étoit une affaire de peu de temps & de peine; il ne s'agissoit que d'élever une chaussée. On la fit donc, & parce que l'eau la força deux ou trois fois, on la refit autant de fois. Une dernière se trouva à l'épreuve de l'eau: qu'arriva-t-il? Que l'eau ne put monter jusqu'à la hauteur qu'on s'étoit promise. Il est vrai qu'il ne s'en falloit que six pieds; mais on n'en fut pas moins contraint d'abandonner l'ouvrage (3), après y avoir consumé beaucoup de temps & d'argent.

Le siège de la Fère souffrit encore de la maladie qu'eut le roi à Travesy, où étoit son quartier. A la première nouvelle qui m'en vint, je volai vers ce prince, & je ne le quittai qu'après que je le vis entièrement rétabli. Sa maladie fut assez considérable, pour me faire craindre la plus grande perte que la France pût faire. Le gouverneur de la Fère se voyant manquer

1596.

Mieux
Travesy.

(3) D'Aubigné n'en parle pas d'une manière si méprisante; chap. 12, *ibid.* „noient dans le bas.... „C'étoit une grande machine de plus d'un quart de lieue de long.... En treprise qui ne sentoit, ni un roi, ni un royaume abattus de tant d'incommodités.

1596.

de tout, remit, enfin, cette place au roi, qui la fit réparer. A la prière de madame de Liancourt, il en donna le gouvernement à son fils César, dont Manicamp, parent (4) de cette dame, fit les fonctions en qualité de lieutenant.

En Picardie.

Sa majesté s'avança, ensuite, vers la frontière d'Artois, emporta d'assaut le château d'Imbercourt, & crut en faire autant par le pétard, de la ville d'Arras. Le maréchal (5) de Biron fut cause que cette dernière entreprise échoua, parce qu'il ne se munit pas d'une assez grande quantité de pétards. Les trois premiers qu'on appliqua jouèrent assez heureusement; le quatrième ayant été jeté sans effet dans le fossé, avec celui qui l'attachoit, tua & blessa plusieurs des nôtres. Il est triste qu'une conquête si considérable, & qui auroit garanti Amiens du malheur qui lui arriva bientôt après, ait été manquée, faute de deux ou trois pétards de plus. Biron s'éloigna pour éviter les justes reproches qu'on pouvoit lui faire, & alla décharger sa colère sur le pays des environs de Bapaume, où il fit un horrible dégât.

Le mauvais succès d'Arras fut avantageusement compensé par plusieurs évènements favorables, arrivés sur la fin de l'année précédente, & au commencement de celle-ci, que je ne ferai qu'indiquer, à

(4) Philippe de Longueval, accusoit hautement, avec sa sœur de Manicamp, l'avarice du roi.

(5) Biron, à son tour, en

mon ordinaire : Je parle de la réduction de Toulouse (6), de la prospérité des armes du roi en Provence, & de la réunion des chefs de la ligue au parti du roi. Joyeuse (7), qui avoit quitté le froc pour endosser le harnois, & se payoit avec usure des mortifications du cloître, fit son traité avec le roi en ce temps-là. Le duc de Nemours suivit; mais, sur le point que le sien alloit être conclu, il mourut (8) de regret, à ce qu'on croit, de voir tant de grands projets réduits à si peu de chose. Saint-Sorlin, son frère, continua le traité pour lui-même. La mort du duc de Nevers (9) délivra encore le roi d'un ser-

1596.

Henri de Savoie-Nemours.

(6) Consultez sur ces faits les historiens ci-dessus nommés, années 1595 & 1596.

(7) Henri de Joyeuse, le seul qui resta des sept fils de Guillaume duc de Joyeuse. Il entra chez les capucins, & y mourut, sous le nom de P. Ange.

(8) „ Il jeta par la bouche, & par tous les pores, jusqu'à la dernière goutte de son sang „ *Perseus, ibid.* Cayet en fait une description très-touchante, *ibid.*, pag. 519.

(9) Louis de Gonzague mourut de la dysenterie, à Nesle, en 1595, âgé de cinquante-six ans, de chagrin, dit-on, de ce que s'entretenant avec Henri IV, auquel il donnoit un conseil au sujet de la ville de Calais,

ce prince lui avoit répondu : „ C'est bien à vous à me conseiller là dessus, „ vous qui n'avez jamais „ approché de cette place „ de plus près que de sept lieues „ Quoique M. de Thou, *liv. 113*, & Brantôme, *tom. 3*, pag. 159, louent beaucoup ce seigneur, le reproche que lui fait le duc de Sully, d'avoir toujours été un serviteur extrêmement à charge à son maître, se vérifie aisément, & par les propres lettres de ce général à Henri IV, dont nous avons un recueil dans les mémoires de Nevers, *tom. 2*, pag. 227, 376. „ Si votre majesté, lui dit-il dans une „ de ces lettres, ne peut, „ ou ne veut pas venir de „ par deçà, je m'en éloie

1596. viteur aussi incommode qu'inutile. Enfin, ce fut en ce temps-là que le duc de Mayenne, entièrement dégoûté de la mauvaise foi des Espagnols, commença à chercher sérieusement les moyens de rentrer dans les bonnes grâces du roi.

Il avoit paru si important au roi de se rendre maître d'Arras, qu'après avoir essayé inutilement de le surprendre, il avoit formé le dessein d'en faire le siège dans les formes. Je crois être le seul à qui il s'en ouvrit. Le secret étoit d'une si grande conséquence en cette occasion, que, n'osant confier à personne le soin d'observer cette place, il s'en chargea lui-même. J'avois séjourné tout cet hiver à Paris, occupé du service de sa majesté; je faisois

<p>„ gnerai de telle sorte, que „ l'on n'aura plus sujet d'at- „ tendre aucun secours de „ moi. En vérité, sire, „ vous ne me traitez pas „ de la façon que je vous „ sers, & il semble à tout „ le monde que vous ne „ faites pas grand état de „ moi.... Jamais je n'ai „ été traité de la façon „ que vous me traitez, „ par les rois vos prédé- „ cesseurs; j'avois cepen- „ dant reçu d'eux plusieurs „ bienfaits, qui m'oblige- „ oient à les servir avec „ élément, & je suis en- „ core à en recevoir le „ premier de votre majes- „ té; si les commissions rui- „ neuses ne sont les bien-</p>	<p>„ faits & les faveurs que „ je reçois d'elle : je vous „ dirai librement que je „ n'ai point reçu d'autres, „ depuis qu'il vous a plu „ de me commander de „ venir par deçà, &c., „ pag. 348, & il y en a un „ assez grand nombre sur ce „ ton. C'est sur celles-là que „ le duc de Sully, auquel „ Henri IV communiquoit les „ secrets de son cabinet, ju- „ geoit des dispositions du „ duc de Nevers, & non sur „ celles qu'il écrivoit à diffé- „ rens particuliers, lesquel- „ les ne marquent, en effet, „ que beaucoup d'attachement „ & de zèle pour la „ personne du roi.</p>
--	---

seulement , de temps en temps , un tour à Moret, où je me plaisois beaucoup. Un 1596.

jour que je m'y occupois à faire niveler les hauteurs à deux mille pas de la maison ; pour y conduire deux ruisseaux , qui font les deux nappes d'eau qu'on voit aujourd'hui , à côté de la grande allée , je vis arriver un courrier de madame de Liancourt , chargé d'une lettre de cette dame , & d'une autre de sa majesté , par laquelle Henri m'informoit de ses dessein sur Arras , & des moyens de les faire réussir. Je n'ai jamais vu ce prince dans une aussi grande colère , qu'il me parut l'être dans cette lettre , « contre les maltôtes & les » friponneries (je me sers de ses termes) » de huit mangeurs , qu'il s'étoit donnés , » disoit-il , au lieu d'un seul qu'il avoit » auparavant. Ces coquins , ajoutoit-il , » avec cette prodigieuse quantité d'inten- » dans qui se sont fourrés avec eux par » compère & par commère , mangent le » cochon ensemble , & ont consommé plus » de cent mille écus , qui étoit somme » suffisante pour chasser l'Espagne de la » France ». Il n'y a , en tout ceci , rien qui ne soit exactement vrai. Je ferai bientôt toucher sensiblement la chose au doigt , lorsque j'entrerai dans le détail des finances : Je vais seulement en rapporter d'avance deux ou trois traits.

Messieurs du conseil des finances , ne doutant point qu'ils ne fussent chargés d'appurer les comptes pour les fournifsemens du siège de la Fère : En quoi pour-

1596. tant ils furent trompés, le roi m'en ayant attribué seul la connoissance, ils les firent prendre à Descures, la Corbinière & autres partisans, avec lesquels ils étoient si bien d'accord, que ces derniers ne faisoient que leur prêter leur nom, ou, tout au plus, n'y étoient intéressés que pour une légère somme. Ensuite, ils traitèrent, toujours sous ces noms empruntés, avec les marchands & pourvoyeurs qui les fournissoient ordinairement, au plus bas prix qu'ils purent, dans l'intention d'employer en compte le double ou le triple de ce qu'il en auroit réellement coûté au roi.

Je tiens du roi lui-même le fait que voici. Il étoit dû par le trésor royal, aux Suisses, Réîtres & autres étrangers à la solde de la France, des arrérages considérables. Le conseil aposta un nommé Otoplote, qui fit entendre aux receveurs commis par ces étrangers, qu'ils ne devoient pas s'attendre à être jamais payés, à moins qu'ils ne se réduisissent d'eux-mêmes à une somme si modique, qu'on pût la leur donner, sans épuiser l'épargne. On convint de la réduction; mais messieurs du conseil changèrent leur compte de toute la somme due, & en déroberent ainsi le surplus au roi, ou plutôt aux légitimes créanciers.

On pourroit joindre ici bien d'autres traits de cette espèce. Aussi ces messieurs nageoient dans l'abondance, pendant que le roi étoit, lui & sa maison, dans la disette de tout. Ce prince leur ayant mandé,

peu de jours avant celui où il m'écrivoit, qu'il avoit besoin de huit cents écus pour une entreprise importante (le siège d'Arras), il les pria, les conjura de lui faire cette somme. Il parloit à des sourds : Ils ne lui répondirent autre chose, sinon que, bien loin de pouvoir lui fournir ce qu'il demandoit, ils ne savoient plus comment faire rouler sa maison. C'est une chose curieuse, de voir comment ils la faisoient rouler, cette maison. Je suis, m'écrivoit

» ce bon prince, fort proche de mes ennemis, & n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser : mes chemises sont toutes déchirées ; mes pourpoints (10) troués au coude ; ma marmite est souvent renversée, & depuis deux jours, je dîne chez les uns & les autres ; mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table ». Celle de messieurs du conseil étoit sur un bien meilleur pied. Henri déplorait dans sa lettre des abus si crians, moins à cause de lui, qu'à cause de ses sujets, qu'il regardoit, disoit-il, comme ses enfans, le Ciel ne lui en ayant point donné d'autres ; & il me proposoit l'idée d'assembler les Etats du royaume, pour chercher un remède à toutes ces malversations.

(10), Je lui ai vu, dit-il, la custrasse, déchiré par la le Grain, liv. 8, un pour- manche, & des chausses point de tolle blanche fort usées, & rompues unie, étant toute sale de du côté du port-épée.

1596. J'obéis à l'ordre que le roi me donnoit, de brûler sa lettre; mais ce ne fut qu'après en avoir réservé une copie; &, aujourd'hui que les raisons de garder le secret ne subsistent plus, je me fais un devoir d'en rapporter le contenu, comme un témoignage de la bonté & de la sagesse de ce prince. La lettre finissoit par un commandement de sa majesté, de venir la trouver en Picardie, & d'y amener sa maîtresse. Nous étions les seuls avec lesquels ce prince pût ouvrir librement son cœur. Pour le billet de madame de Liancourt, il ne contenoit que deux mots: qu'elle partiroit le Mardi suivant, pour aller coucher, le Mercredi, à Maubuisson, où elle avoit une sœur abbesse, & qu'elle m'attendroit jusque là à Paris.

Angélique
d'Estrées.

Je vins coucher, le Samedi, à Corbeil, & je m'attendois à passer une partie du Dimanche, & même tout le Lundi, à Paris, où j'avois quelques emplettes à faire au palais. En entrant dans la rue de la Coutellerie, je rencontrai un messager de madame de Liancourt, qui me faisoit savoir que, sur de nouvelles lettres du roi, &, sur un avis de la maladie de l'abbesse de Maubuisson, elle s'étoit déterminée à partir avant le jour désigné, que je pourrois la rejoindre à Pontoise. Je soupçonnai que cette dame avoit peut-être intention de faire sa cour au roi, aux dépens de ma paresse, &, changeant de dessein, je dis à mes gens, que je voulois aller, dès ce même soir, à Maubuisson, sans m'arrêter à Paris, qu'autant de temps qu'il en falloit pour manger un

morceau, & pour faire repaître mes chevaux dans la première hôtellerie que je rencontrerois, qui fut les trois Pigeons : Je ne me serois pas souvenu de ce nom, sans une petite aventure comique qui m'arriva en cet endroit. 1596.

Etant monté, seul, dans une fort grande chambre, j'y trouvai un homme qui s'y promenoit à grands pas, & si absorbé dans ses pensées, qu'il ne me salua, ni ne m'aperçut, comme je crois. En le considérant plus attentivement, tout me parut singulier dans sa personne, port, physionomie, habillement, un corps long & effilé, un visage sec & décharné, une barbe claire & fourchue, un large chapeau, qui lui ombrageoit tout le visage, un manteau boutonné jusqu'au collet, des bottes énormes, une épée traînante, & dans sa main une grande gibecière double, de celles qu'on attache à l'arçon d'une selle. Je lui demandai, assez haut, s'il étoit logé dans cette chambre, & pourquoi il révoit si profondément. Mon homme dédaignant la question, me répondit brusquement, & sans me saluer ni me regarder, qu'il étoit dans sa chambre, & qu'il pensoit à ses affaires, comme moi aux miennes. Quoiqu'un peu ému de la sottise du personnage, je ne laissai pas de le prier, fort honnêtement, de me faire part de la chambre, seulement pour le temps de dîner, proposition qui fut reçue en grondant, & suivie d'un refus des moins polis. Trois de mes gentilshommes, mes pages & quel-

1596.

ques valets, étant entrés en ce moment, mon brutal crut devoir adoucir son visage & sa parole; il ôta son chapeau, & m'offrit tout ce qui étoit à lui; puis, tout d'un coup, s'étant mis à me regarder fixément, il me demanda, d'un air un peu égaré, où j'allois : „ Trouver le roi, lui „ dis-je. Quoi! monsieur, reprit-il, le „ roi vous a mandé! Je vous prie de me „ dire à quel jour & à quelle heure vous „ avez reçu ses lettres, & aussi à quelle „ heure vous êtes parti.

Il me fut aisé de reconnoître un astrologue à toutes ces questions, qu'il me fit d'un air si sérieux, que rien ne fut capable de le faire sortir de sa gravité. Il fallut encore lui dire mon âge, & lui donner mes deux mains à considérer. „ Vraiment, „ monsieur, me dit-il, après tout ce cérémonial, d'un air de surprise & de respect, je vous cède bien volontiers ma „ chambre : Il y en aura beaucoup d'autres, avant qu'il soit peu, qui vous „ quitteront leur place avec plus de regret que je ne fais la mienne. „ Plus je feignois être surpris de son habileté, plus il s'efforçoit de m'en donner des preuves. Il me promit richesses, honneurs, autorité, les devins, pour l'ordinaire, n'en font pas chiches, & il ajouta que, si je voulois lui envoyer l'heure de ma naissance, il me diroit tout ce qui m'étoit arrivé & ce qui m'arriveroit; mais, pourtant, sans vouloir savoir mon nom, ni que je fusse le sien. Il jugea à propos de sortir assez

précipitamment, après ces paroles, en me donnant pour excuse de ce qu'il ne m'en- 1596.
trenoît pas plus long-temps, qu'il étoit
pressé de porter des papiers à son avocat
& à son procureur. Je ne cherchai point
à le retenir. Il n'en étoit pas de même de
mes gens, que je voyois saisis de respect
& de crainte, à chacune des paroles que
proféroit cet extravagant. Je réjouis mon
épouse de cette petite scène, dans la pre-
mière lettre que je lui écrivis.

J'arrivai, le soir, à Maubuisson, qui sert
comme de faubourg à Pontoise : J'y trou-
vai encore madame de Liancourt, avec
laquelle je pris, le lendemain, la route de
Clermont. Je marchois sept ou huit cents
pas devant la litière où étoit cette dame,
& qui étoit suivie, à quelque distance, d'un
grand & lourd carrosse, où étoient ses
femmes; devant & derrière le carrosse,
marchoient quelques mulets chargés de
bagage. A une lieue de Clermont, dans
un endroit où le chemin, retréci par un
coteau escarpé & par un vallon en préci-
pice, ne laisse que la place assez juste pour
passer deux voitures, le cocher du carrosse
étant descendu pour quelques nécessités,
un des mulets, en passant à côté de ce
carrosse arrêté, effraya tellement, par son
hennissement & par ses sonnettes, les che-
vaux, qui, malheureusement, étoient jeu-
nes & ombrageux, qu'ils prirent le frein
aux dents : Ils commencèrent à emporter le
carrosse, & toute sa charge, avec une si
grande roideur, que, rencontrant d'abord

1596. deux des mulets, ils les culbutèrent. Les femmes, enfermées, qui comprirent le danger où elles étoient, en voyant mille abîmes ouverts sous leurs pieds, se mirent à pousser des cris douloureux. Le cocher & les muletiers avoient beau crier, appeler, s'efforcer, les chevaux ne s'arrétoient point. Ils n'étoient déjà plus qu'à cinquante pas de la litière, dans le moment que madame de Liancourt, effrayée du bruit qu'elle entendoit, mit la tête à la portière. Elle jeta un cri épouvantable, ne voyant aucun moyen d'empêcher sa litière d'être précipitée. Je me retournai aussi, & je frémiss du danger de cette dame & de toute sa troupe; mais sans pouvoir y apporter de remède, à cause de la distance où j'étois : « Ah ! mon ami, dis-je à la Font, que ferons-nous ? Voilà notre femme qui va être mise en pièces : que deviendrons-nous ? Et que dira le roi ? » En disant ces paroles, je ne laissois pas de pousser mon cheval de toutes mes forces; mais cela ne me servoit de rien, & je serois arrivé trop tard.

Par un de ces coups heureux, & qui tiennent du miracle, dans le fort du danger, l'essieu des petites roues étant sorti des moyeux, par une violente secousse qui cassa les chevilles, ces deux roues tombèrent chacune de leur côté, le carrosse donna en terre & y demeura; un des chevaux de derrière fut renversé de la secousse & retint l'autre. Les chevaux de volée rompirent les traits & vinrent passer si près

de la litière, qui rafa le bord du précipice, qu'il est clair, que, s'ils avoient encore traîné le carrosse, elle en auroit été accrochée & renversée. Je les arrêtai, & les fis prendre par mes domestiques; ensuite je courus rassurer madame de Liancourt, qui étoit demi-morte de frayeur. Je passai jusqu'au carrosse, d'où je tirai toutes les femmes, dont la peur n'étoit pas moindre. Elles pensèrent étrangler leur cocher, & j'eus la complaisance de lui donner une volée de coups de canne. Enfin, la peur étant entièrement dissipée, & la voiture bien raccommodée, nous nous remîmes en marche, &, jusqu'à Clermont, je ne quittai plus la portière de madame de Liancourt.

Le roi s'étoit avancé jusqu'en cet endroit au devant de sa maîtresse, & il y arriva un quart-d'heure après nous. Pendant le récit de l'aventure arrivée, dont on ne manqua pas de l'instruire d'abord, j'observois ce prince, & je le voyois se troubler & pâlir. A ces mouvemens, que je ne lui avois jamais remarqués dans les plus grands dangers, il me fut facile de juger de la grandeur de sa passion, pour cette femme.

Les premiers momens ayant été donnés à la tendresse, le roi me mit sur ses affaires, dont la plus pressante étoit l'avis qu'on lui donnoit, par une lettre écrite de Rouen, que le duc de Montpensier, ren-gagé plus que jamais avec les factieux, tramoit contre sa personne royale, un dessein important, qu'on ne déclaroit pas

1596. & qu'il s'attachoit par toute sorte de moyens des créatures. Le roi en ressentit d'autant plus de chagrin, qu'il aimoit naturellement le duc de Montpensier, & que la politique l'empêchant de s'allier par le mariage de Madame sa sœur, avec le comte de Soissons, ni avec aucun des princes Lorrains, il s'étoit accoutumé à regarder ce prince comme celui qui devoit être son beau-frère. Il voulut que, suspendant toutes les autres affaires pour celle-là, j'allasse, à Rouen, faire rentrer M. de Montpensier dans son devoir, ou rendre ses brigues inutiles.

J'y passai six jours; & pendant ce temps-là, j'eus lieu d'être pleinement convaincu, que l'imputation faite à ce prince étoit absolument fautive, & un artifice de ceux qui cherchoient à jeter du trouble dans le gouvernement. Ce prince, bien éloigné des sentimens dont on le taxoit, ne laissoit rien voir, dans ses démarches & ses discours, qui ne justifîât son attachement à la personne du roi. Ceux avec qui il avoit eu, à ce sujet, les plus étroites liaisons, n'osoient plus parler autrement en sa présence, & désespéroient de le gagner. Un jour qu'il m'avoit fait l'honneur de m'inviter à dîner, il me parla de ses dispositions avec une candeur & une franchise, dont ceux qui l'ont connu savent bien qu'il n'auroit pas été capable, s'il se fût senti criminel, & quoiqu'il ne cherchât point à se justifier, l'innocence a certaines preuves muettes, auxquelles on ne peut guère se

se méprendre. Il m'embrassa plusieurs fois, 596.
 comme un homme qui lui étoit cher par son dévouement pour le roi, & , en cette qualité, il me fit une promesse de son amitié, dont j'ai reçu depuis toute sorte de preuves. Je lui parlai de son mariage avec Madame, comme d'une affaire dans laquelle le roi conspiroit, pour son bonheur, autant que lui-même. Il m'avoua qu'il n'avoit jamais rien désiré aussi ardemment, que la possession de cette princesse; mais qu'il n'osoit plus s'en flatter, ne voyant en lui, disoit-il, rien de capable de gagner son cœur, & de vaincre l'ascendant du comte de Soissons sur lui. Je demurai entièrement satisfait des sentimens de M. de Montpensier, & je résolus d'en rendre bon compte à sa majesté. J'employai le reste de mon séjour à Rouen à renouer avec mes anciens amis, le premier président de Roquemare, M. M. de Lanquetot, de Grémouville, de Bouterode, de Bernière, tous membres du Parlement; les abbés de Tiron & de Martinbault, les sieurs de Motteville, des Hameaux, du Mesnil, capitaine du vieux palais, de la Haulle, de Menencourt, du Mesnil-Basil, & autres, dont je fus traité, & que je traitai à mon tour. J'étois descendu chez la Pile, un de mes amis particuliers.

Je trouvai encore le roi à Amiens (11),

(11) „ Les députés de „ ri III: Oui, leur dit-il,
 „ la ville d'Amiens, lui „ c'étoit un bon prince;
 „ parlant, dans leur haran- „ mais il vous craignoit,
 „ gue, de la bonté de Hen- „ & moi je ne vous crains,

1596. où arrivèrent, peu de jours après, des députés des principales villes de la Provence & du Languedoc, dont sa majesté reçut les complimens & les harangues avec sa bonté ordinaire. Le député de Marseille, qui parloit pour une ville si ancienne, & de tout temps si fidelle à ses souverains, fut celui qui se fit écouter avec le plus de plaisir.

Le roi, non seulement détrompé sur mon rapport, de tout ce qu'on avoit voulu lui faire croire contre M. le duc de Montpensier, mais encore plus convaincu qu'auparavant de son affection, résolut de faire un dernier effort en sa faveur, & je fus assez malheureux pour qu'il me chargeât de cette nouvelle commission. M'ayant fait venir, un soir, auprès de son lit, il me dit qu'il falloit que j'allasse trouver madame Cathérine, sous prétexte d'une simple visite de sa part; mais, en effet, pour l'obliger à prendre pour M. de Montpensier, les sentimens qu'elle conservoit toujours pour son (12) rival, depuis le sacrifice de la promesse de mariage. Après ce qui m'étoit arrivé à Chartres à ce sujet, je ne voyois que de la témérité à m'embarquer dans cette affaire, & une impossibilité absolue d'y réussir. Je conjurai le roi de m'épargner, auprès de cette princesse &

„ ni ne vous aime „ Le Grand, *Décade de Henri le* en parloient de la part du
Grand, liv. 10. roi : „ Avant toutes cho-
 „ ses, je veux voir le com-
 (12) Elle disoit, ordi- „ te „ *Matthieu, tom. 2,*
 nairement, à ceux qui lui *liv. 2, pag. 528.*

du comte, cette dernière raison de me haïr éternellement. Il se refusa à mes instances, quelques pressantes qu'elles fussent ; &, me répondant par le proverbe, *à bon maître, hardi valet*, il ne me laissa que le seul parti de l'obéissance. 1596.

Mon dernier recours fut de demander ma commission par écrit, afin qu'elle me servît de préservatif contre le sort de tant de courtisans disgraciés pour avoir servi trop aveuglément leur maître, contre des personnes de ce rang. J'exigeai du roi, qu'outre la lettre de simple compliment pour la princesse, dont il vouloit me charger, il m'en confiât encore une seconde, dans laquelle il déduisit le motif de mon voyage, la nature de ses ordres, la manière & les raisons dont il vouloit que je les appuyasse. A cette proposition, ce prince, toujours un peu vif sur le point d'honneur, me répondit que ses plus grands ennemis ne lui avoient jamais demandé caution de sa parole. Je repliquai que je lui promettois de n'en faire usage qu'à l'extrémité, & que cet écrit pouvoit m'être nécessaire auprès de Madame, dans la supposition qu'elle se montrât disposée à se rendre à sa volonté, pourvu que je la lui justifiassé clairement. Sa majesté se rendit à cette dernière raison, &, muni de cette pièce authentique, je pris le chemin de Fontainebleau, où la princesse étoit alors, extrêmement embarrassé de mon personnage.

Je ne séjournai que vingt-quatre heures

1596. à Paris, & j'arrivai près de Madame, qui m'attendoit avec quelque impatience : le roi l'ayant fait prévenir, quelques jours auparavant, par Loménie, sur mon voyage, sans lui en marquer le sujet. Elle se flattoit (car, en amour, si l'on craint tout, on se flatte aussi de tout) que, peut-être, je venois rendre le comte de Soissons heureux ; & cette pensée me rendit heureux moi-même, tant qu'elle lui dura, c'est-à-dire, les deux premiers jours, que je crus devoir donner à la civilité & aux complimens. Elle changea de ton, le troisième, lorsqu'elle vit que je ne la mettois sur le chapitre de ses amours, que pour lui déclarer qu'au point où M. le comte s'étoit fait haïr du roi par toutes ses imprudences, elle ne devoit plus penser à en faire son époux ; car je crus devoir commencer par en éloigner un, avant que d'entreprendre d'en faire recevoir un autre.

Quoique j'usasse, en parlant de M. le comte de Soissons, de tous les termes les plus doux que je pusse imaginer, il avoit, dans la personne de Madame, un ardent défenseur. Sa réponse ne fut qu'un tissu d'épithètes toutes des plus fortes, & de menaces de me faire perdre les bonnes grâces du roi. Etourdi d'un emportement si subit & si violent, je ne songeai qu'à l'appaiser, autrement ma commission eût été finie, dès ce moment. Je la priai donc de m'écouter ; &, commençant un long discours, dont j'ignorois quelle alloit être la suite, je fis marcher, avant tout, une lon-

gue & éloquente protestation de respect, d'attachement, de passion de la servir, pendant laquelle j'appelois inutilement mon imagination à mon secours, pour me fournir de quoi la calmer; parce que tout ce que j'avois de plus raisonnable à lui faire entendre, je veux dire les excès auxquels M. le comte s'étoit porté contre le roi, étoit précisément ce qui la révoltoit le plus. Je franchis pourtant le pas, & je la priai de faire sérieusement réflexion, si ce prince, par toute sa conduite, avoit mérité que le roi travaillât à faire son bonheur. L'espérance seule qu'avoit la princesse, qu'un discours si peu de son goût finiroit peut-être d'une manière plus agréable pour son amour, l'obligea, comme malgré elle, d'y prêter attention. Je le jugeai par les fumées de colère, qui, de temps en temps, peignoient son visage de rouge & de pâle.

Je continuai à lui exposer, avec toute la modération possible, tous les sujets de mécontentement que M. le comte avoit donnés au roi, &, en particulier, son écart en Bourgogne, certainement inexcusable, même à une amante, avec la précaution de ne pas oublier à répéter souvent, que, pour moi, je croyois M. le comte fort éloigné des sentimens qu'on pouvoit lui attribuer sur sa conduite. J'appuyai sur les suites qu'elle devoit naturellement avoir dans la conjoncture du procès actuellement intenté contre la princesse de Condé, par lequel le prince son fils, encore hugue-

1596. not, vivoit incertain de son état, & dans une espèce d'exil, à la Rochelle. Cette affaire étant de celles où le bon droit tout seul ne suffit pas, les partisans du jeune prince auroient réussi difficilement à dissiper les accusations faites contre la mère, & à assurer au fils son rang de premier prince du sang & de présomptif héritier de la couronne; si le roi, en supprimant les pièces de ce procès, comme il fit dans la suite, ne se fût mêlé lui-même de la justification de l'une, & de la défense de l'autre. Je fis sentir à Madame, que M. le comte tenoit son sort entre ses mains; mais qu'il usoit si mal de la bonne volonté du roi à son égard, que, dans une occasion où il ne s'agissoit de rien moins pour lui, que de prendre la place du prince de Condé, il jetteroit infailliblement sa majesté dans les intérêts de son concurrent. Enfin, je crois pouvoir dire qu'avec toute autre, j'aurois mis le prince dans son tort.

Madame, qui, pendant ce discours, étoit tombée dans une rêverie, causée par un chagrin cruel, plutôt que par de sages réflexions, m'interrompit en cet endroit, pour hâter cette conclusion, que je lui avois laissée entrevoir favorable, & qui s'éloignoit à mesure que je parlois. Quand une fois elle eut repris la parole, elle ne fut plus la maîtresse de s'arrêter; & son dépit se rallumant, elle éclata, pour la seconde fois, contre moi, qui ne cherchois, disoit-elle, qu'à la tromper; & contre le roi son frère, qui l'aimoit si fort, disoit-elle ironique-

ment, qu'il ne pouvoit se résoudre à se ~~_____~~ 1596.
 défaire d'elle. Elle s'engagea, pour preuve, dans une longue énumération des soupirans qu'elle avoit eus, parmi lesquels il m'auroit été facile de lui montrer qu'elle avoit manqué son établissement par sa faute : comme lorsqu'elle avoit refusé le roi d'Ecosse. Elle n'épargna ni la reine sa mère, ni le roi Henri III, qui avoient tous conspiré contre elle pour le célibat. Son cœur, qui cherchoit les louanges après tant d'invectives, la ramena tout naturellement sur le comte de Soissons ; & cet article fut traité dans un goût opposé, encore plus ample-
 ment.

Enfin, elle se souvint qu'elle ne m'avoit interrompu, que pour entendre les conseils, moyennant lesquels je lui avois dit que le passé pouvoit se réparer ; & elle me les demanda positivement, mais avec ce même ton de raillerie & de malignité qui me fit encore mieux comprendre que son esprit étoit atteint d'un mal incurable à toute l'éloquence humaine : „ En faisant, lui répondis-je, pressé par la question, tout le contraire de ce que M. le comte de Soissons a fait jusqu'ici „ Le temps que je mis à proférer ce peu de paroles, suffit pour me persuader qu'inutilement je proposerois M. le duc de Montpensier. Je regardai ma commission comme achevée, ou plutôt comme tout à fait manquée ; & je ne songeai plus qu'à me tirer de ce mauvais pas, avec des mots si vagues & si généraux, que la princesse

1596. n'en put prendre aucun avantage sur moi , ni soutenir après , que je n'avois pas tenu ce que je lui avois promis. De tous les genres de discours , c'est celui-là qui coûte le moins. D'abord , je me jetai sur les devoirs des rois , & je m'y étendis beaucoup , quoique je n'en voulusse rien conclure autre chose , sinon que , de ce côté-là , il n'y avoit aucun reproche à faire au roi. La conséquence devint elle-même un autre discours en forme , partagé en plusieurs parties , où la douceur de Henri ne fut pas traitée légèrement. Pour finir par quelque chose de plus positif , puisque , contre mon attente , Madame avoit la bonté de ne point s'ennuyer d'une si longue harangue , j'assurai succinctement que , du caractère dont étoit Henri , on en obtenoit facilement tout ce qu'on lui demandoit de raisonnable.

Madame , surprise d'une chute si précipitée , me demanda , avec quelque raison ce semble , si je n'avois rien d'avantage à lui dire ; car il est vrai que j'avois beaucoup marché , & fait peu de chemin. Je lui répondis qu'il me restoit encore une infinité de choses. Je voyois que la nuit étoit venue pendant une si longue conversation ; & je comptois avoir assez lassé la princesse , pour me faire donner un congé absolu. Je fus trompé , elle ne me le donna que jusqu'au lendemain , & me congédia , avec un air tout ensemble mutin & malin , qui , accompagné d'un coup d'œil & de quelques interjections que j'entendis en sor-

tant , sur le tour que je lui avois joué à Chartres , me parut de très-mauvais augure. 1596.

Il auroit fallu être le plus présomptueux de tous les hommes , pour se flatter , après tout cela , de la persuader : Aussi étois-je fort éloigné de cette pensée ; & quelle joie n'aurois-je pas ressentie , si , en me quittant , elle m'avoit ordonné de ne plus reparoitre devant elle ! J'y retournai , le lendemain , à l'heure qui m'avoit été marquée , à la sortie de son dîner. Madame étoit rentrée dans son cabinet de meilleure heure que de coutume , & s'y étoit enfermée avec mesdames de Rohan , de la Guiche , de la Barre & de Neufvy , toutes femmes dont je n'attendois rien moins que de bons offices. Je demurai dans sa chambre à m'entretenir avec mesdames de Gratains & de Pangeac , & deux autres demoiselles , aussi bien intentionnées que les autres l'étoient mal. Je leur dis que je n'aurois pas été fâché qu'elles eussent pris , dans le cabinet de Madame , la place de celles qui y étoient , & que j'étois sûr qu'elles y donnoient , en ce moment , à la princesse , de fort mauvais conseils. Elles me répondirent que je ne devois pas le croire , mais d'un ton qui me le confirma encore davantage.

Madame sortit , au bout d'une heure au moins , qu'elle avoit employée à bien se préparer , & , m'apercevant , elle me dit qu'elle alloit me faire sa réponse. Je pouvois la deviner aisément , à l'air composé ,

1596.

froid & méprisant, dont elle prononça ces paroles. Je la suivis, souffrant une cruelle peine. Elle m'épargna celle de lui parler, & commença par me dire qu'elle me tenoit quitte de tout ce que j'avois promis de lui dire, & que je n'avois rien autre chose à faire, que de l'écouter moi-même : Puis, mettant une nouvelle nuance de hauteur & de mépris sur son visage, elle me traita, en présence de tant de témoins, je suis obligé de l'avouer, comme le dernier des hommes, qui tranchoit, dit-elle, de l'homme d'importance & d'habile politique ; lorsque je n'étois, en effet, qu'un vil & un lâche flatteur, qui ne cherchois qu'à arracher de sa bouche l'aveu des fautes, que M. le comte & elle n'avoient point commises, pour en faire ma cour au roi, indigné lui-même du personnage que je jouois. Madame ne put s'empêcher de se montrer femme, par l'abondance des paroles qui trahirent le maintien concerté qu'elle avoit pris. Il lui revint en mémoire quelque chose de ce que j'avois dit, la veille, sur sa conduite & sur celle de M. le comte en Béarn, dont elle fit une apologie déplacée. Pangeac fut traité de gros buffle, qui n'avoit pas encore eu tout ce qu'il méritoit. Elle trouva mauvais que j'eusse censuré les rois. Elle revint de cet écart, & me dit que, pour tout renfermer en deux mots, & pour m'ôter l'envie de me vanter de ma commission, elle m'avertissoit que j'étois bien imprudent & bien étourdi de me mêler des affaires d'une personne

fi fort au dessus de moi ; que je n'étois qu'un simple petit gentilhomme, dont le plus grand honneur étoit d'avoir été nourri jeune dans sa maison, & qui n'avois subsisté, aussi bien que tous les miens, qu'en faisant ma cour aux princes de Navarre ; que le sort de mes pareils, qui se méconnoissoient, & osent mettre leurs doigts entre l'arbre & l'écorce, est d'être sacrifiés, tôt ou tard, sans avoir même l'honneur de l'éclat. Tout cet endroit étoit bien travaillé, & de main de femme. Comme Madame savoit bien qu'il n'y avoit personne, pas même le comte de Soissons, tout prince du sang qu'il étoit, qui eût osé me tenir un pareil discours, elle ajouta, comme tout ce qu'elle put imaginer de plus sanglant, qu'en me parlant ainsi, ce n'étoit pas moins au nom de M. le comte qu'au sien, qu'elle me parloit. La péroraison répondit à tout le reste. Ce fut une menace très-empportée, de m'accabler d'un seul mot auprès du roi, & une défense de paroître devant elle, par-tout où elle se trouveroit.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de distinction de rang & de sexe, qui autorise à employer un tissu de termes si outrageans. Il n'y a pas assurément de vanité de ma part à les rapporter. Mais comme Madame joignit l'effet aux paroles, & qu'elle m'obligea, pour ma défense, à faire quelques démarches, où je m'éloignai, pour la première fois, de la soumission que je devois à une princesse, sœur

1596. de mon roi; j'ai cru n'en pouvoir mieux justifier la nécessité, qu'en rapportant fidèlement les conversations, & jusqu'aux propres paroles qui y donnèrent lieu. Quoique mon amour propre souffrît étrangement d'un si indigne traitement, j'eus pour le moment assez de retenue, & même assez de politique pour n'en laisser rien paroître; je dis assez de politique, car, pour peu que j'eusse montré d'altération sur mon visage, & d'aigreur dans ma réponse, Madame se feroit éloignée sans m'entendre, & auroit remporté un triomphe, qu'il étoit naturel que je cherchasse, du moins à rabaisser devant les personnes qui en étoient complices, ou témoins.

Je repris donc la parole, avec la fausse timidité d'un homme qui cherche à se disculper, &, pour engager la princesse à m'entendre jusqu'au bout, je commençai par lui dire, que j'étois bien fâché que de mauvais conseils lui eussent fait apercevoir dans mes paroles ce que je n'avois eu aucune intention d'y mettre; & m'eussent attiré de sa part un traitement que je ne méritois point; qu'il m'étoit facile de lui faire connoître mon innocence sur tous les reproches qu'elle m'avoit faits; que, pour commencer par M. le comte, elle savoit que, dans tout ce que j'avois dit à son sujet, j'avois ajouté que, personnellement, j'étois persuadé de la pureté de ses intentions. J'arrêtai Madame par ce début: elle crut jouir du plaisir de me voir, à ses pieds, solliciter un pardon.

Je poursuivis avec le même sang froid : 1596.
 que, pour lever le scrupule qu'elle sem-
 bloit avoir , qu'on eût député vers elle
 un petit gentilhomme , indigne de l'ap-
 procher , je lui apprenois que , quoique ,
 par le mauvais ménage de mes ancêtres ,
 je n'eusse , ni le bien , ni les dignités aux-
 quelles je pouvois prétendre , cependant
 il étoit sorti ; en différens temps , de ma
 maison , plus de cent mille écus , qui
 avoient été portés par des filles , dans les
 maisons de Bourbon & d'Autriche (13) ,
 que cette preuve tenoit lieu de mille au-
 tres que je pouvois y joindre ; que , loin
 d'avoir été à charge au roi , depuis que
 j'étois à son service , ce prince m'avoit ,
 quelquefois , donné le plaisir de le voir re-
 courir à moi , dans ses besoins ; que j'a-
 vouois cependant qu'aucune raison n'au-
 roit pu me justifier d'avoir passé les ordres
 que j'avois reçus de sa majesté , si réelle-
 ment j'avois été capable de le faire. En
 ce moment , je tirai de ma poche le second
 écrit du roi , aussi en forme de lettre ,
 adressée à cette princesse ; ensuite , profi-
 tant de l'étonnement où je l'avois jetée ,
 je lui dis que , pour achever mon messa-
 ge , avant de la quitter pour toujours , je
 lui déclarois comme son serviteur , que le
 roi lui tenant lieu de père , & étant d'ail-
 leurs son maître & son roi , elle n'avoit
 point d'autre parti à prendre , que de se

(13) Je renvoie , sur ces paroles , à l'explication
 que j'ai donnée , au commencement de ces mémoires ,
 des alliances de la maison de Béthune.

1596. soumettre à sa volonté; que, sans écouter tout ce que pouvoit lui suggérer M. le comte de Soissons, elle devoit se résoudre, ou à prendre un époux de la main du roi son frère, ou à encourir sa disgrâce; qu'il lui seroit bien sensible, en ce dernier cas, après avoir soutenu un état de reine, de se voir réduite à un bien très-médiocre: puisqu'elle n'ignoroit pas, qu'outre les largesses du roi, ce prince, dans l'abandon qu'il lui avoit fait des biens dont elle jouissoit, avoit plutôt consulté son cœur, que les lois & les coutumes de Navarre, qui lui en auroient laissé fort peu.

Ces dernières paroles tirèrent Madame, malgré elle, de la froideur & du dédain qu'elle s'efforçoit de montrer, pour la faire entrer dans le plus grand emportement dont une femme soit capable. Après l'avoir exhalé par tout ce que la colère peut inspirer (car ce récit n'est déjà que trop long), elle rentra furieuse dans son cabinet: & moi, je me retirai doucement vers l'escalier. Comme je descendois, je vis accourir madame de Neufvy, qui me dit que Madame l'envoyoit me demander la lettre que je lui avois montrée: nouvel artifice de ces quatre femmes, qui avoient persuadé à Madame, qu'elle travailleroit plus efficacement à ma perte auprès du roi, si je pouvois paroître avoir sacrifié la lettre de sa majesté. Je sentis le piège, & je répondis à madame de Neufvy, qu'il me paroissoit fort étonnant qu'après avoir refusé d'entendre le contenu

de la lettre, Madame me la fit demander au même moment ; que je ne pouvois la communiquer qu'à la princesse seule , & lui en faire une simple lecture , en ayant besoin pour moi-même. Ce n'étoit pas là le compte de la messagère , qui s'en retourna sans repliquer. 1596.

Je vins, le même jour, coucher à Moret, où étoit mon épouse ; & , après y avoir séjourné seulement vingt-quatre heures, je m'avançai jusqu'à Paris , au devant du courrier que j'avois fait partir de Fontainebleau , pour porter mes dépêches au roi. Au lieu de mon courrier, je fus fort surpris de ne voir arriver que le jeune Boësse , maître d'hôtel de Madame , chargé d'une lettre, qui me surprit encore davantage, lorsque je reconnus qu'elle étoit du roi. Je savois que Boësse étoit celui que, de son côté, Madame avoit dépêché vers le roi. Je vis que cette lettre avoit été envoyée, toute ouverte, à la princesse, & qu'on ne me la remettoit qu'après qu'elle avoit passé dans les mains de Madame, qui y avoit mis son cachet. A toutes ces marques, je ne doutai plus de mon malheur : un triste pressentiment m'en avertit encore , & je n'ouvris la lettre qu'en tremblant. Je n'en avois que trop de sujet. Au lieu des louanges, des témoignages de bonté & de confiance, dont les lettres du roi pour moi étoient ordinairement pleines, mes yeux ne furent frappés que d'un ordre rigoureux, de faire satisfaction à Madame : » Sa majesté, ne

1596. " pouvant souffrir (c'est ainsi qu'elles'ex-
 " primoit) qu'un de ses sujets offensât une
 " princesse sa sœur, sans l'en punir aussi-
 " tôt, s'il n'effaçoit sa faute par ses sou-
 " missions.

Je fus terrassé, je l'avoue, de ce coup accablant, & d'autant plus, que, ne pouvant présuiner que mon postillon n'eût pas porté ma lettre au roi, je voyois que c'étoit même après l'avoir lue, qu'il me traitoit ainsi. Quelles réflexions ne fis-je pas, alors, sur le malheur d'être employé à raccommoder les grands, & sur le danger de servir les rois ? Je ne me reprochois rien à l'égard du roi. Je l'avois servi pendant vingt-quatre ans, avec une assiduité & un zèle que rien n'avoit refroidi. C'étoit malgré moi que je m'étois chargé d'un emploi si désagréable. Il y avoit, dans l'écrit que je m'étois fait donner par Henri, mille choses plus dures que tout ce que j'avois dit à Madame ; & je les lui avois épargnées, dans un moment où j'aurois peut-être été excusable de les aggraver. Je n'étois coupable tout au plus que d'obéir trop fidèlement ; cependant sa majesté me sacrifioit cruellement, sans aucun égard, ni pour mes raisons, ni pour ses propres ordres. J'étois pénétré de cette injustice ; & toutes mes pensées alloient à former de fortes résolutions d'abandonner pour jamais la cour.

Mais, à peine les avois-je formées, ces résolutions, que je trouvois aussi-tôt mille motifs pour les combattre. Henri,

comme je l'avois déjà souvent éprouvé, avoit pris un si grand empire sur toutes mes volontés, qu'après mille sermens de ma part, un seul mot de la sienne me ramenoit à lui, comme par enchantement. A cette considération, se joignoit celle de mon intérêt. J'allois donc m'exposer à perdre les justes récompenses de mes services, au moment même que j'y touchois, & lorsque, dépouillé de cinquante mille livres de rente par l'exhérédation du vicomte de Gand, épuisé par un service long & coûteux, ayant une maison à rétablir, menacé d'une nombreuse famille par la fécondité de mon épouse; ces récompenses étoient toute ma ressource, & le seul fonds que j'avois cultivé. Mais, d'un autre côté, comment prendre sur soi d'aller essuyer en criminel les hauteurs d'une princesse avec laquelle je venois de soutenir un personnage si différent, & que je ne pouvois douter qui ne rendît pour moi ce calice aussi amer qu'il le pouvoit être? Je crois que tout le monde se met ici en ma place, & qu'on se peint facilement mon agitation & mon serrement de cœur.

Je pris, enfin, un parti assez sage, mais qui n'étoit rien moins que capable de suspendre les chagrins dont j'étois dévoré. Je feignis d'être malade, & il me prit, dès ce moment, une noire mélancolie, bien capable, en effet, de faire passer dans mon corps une partie de la mauvaise disposition de mon esprit. Je ne m'ouvris à per-

1596. sonne sur la cause de mes chagrins. J'envoyai chercher un médecin, qui, me faisant trembler sur les suites d'un mal, tout entier de ma façon, promit pourtant de m'en tirer, à force de saignées & de purgations.

Sur les quatre heures après-midi, arriva un autre médecin, auquel il étoit réservé de me redonner la santé : c'est Picaut, mon courrier, que j'attendois impatiemment, pour prendre, sur son rapport, une dernière résolution ; & qui, après m'avoir appris que l'accident qui lui étoit arrivé, de se démettre le pied en route, l'avoit fait devancer auprès du roi par le courrier de Madame, me remit une lettre de la main de ce prince, qui guérit tous mes maux. Henri me mandoit que je devois actuellement être bien en colère de sa première lettre, qu'il l'avoit écrite dans ce premier mouvement de vivacité que je lui connoissois, & sur les plaintes exagérées, jointes aux instances & à l'importunité de sa sœur : mais que, pour me rassurer, il me donnoit sa parole de ne me défavouer en rien, & qu'il me permettoit, en ce cas, de me servir de sa lettre même contre lui. Il finissoit par ces mots : « Venez me » trouver, pour m'informer encore plus » particulièrement de tout ce qui s'est » passé, & vous assurez d'être aussi bien » reçu de moi, que vous l'avez jamais été, » quand je devrois prendre la vieille devise » de Bourbon, *qui qu'en grogne* : Adieu, » mon ami ». A cet air de cordialité &

de familiarité, je reconnus mon ancien maître. Cette lettre étoit datée du 17 Mai, & la première du 15, toutes deux d'Amiens, où je m'acheminai, dès la pointe du jour, & où j'arrivai, le lendemain. Je ne supprimai, ni ne déguisai rien de tout ce qui s'étoit dit & fait, à Fontainebleau, entre Madame & moi, & sa majesté me témoigna, par un redoublement de caresse, qu'elle approuvoit toute ma conduite.

Pour ne pas couper trop souvent le fil de l'histoire, par un récit qui peut trouver par-tout également sa place, j'achève, en peu de mots, ce qui concerne cette affaire. La Varenne, qui étoit chargé de veiller, à la cour, aux intérêts de madame Catherine, ne manqua pas de l'instruire du bon accueil que le roi m'avoit fait, & de lui faire part, en même temps, de la nouvelle qui se répandoit, que j'allois être le dépositaire absolu des finances. La princesse comprit aisément, sur ce rapport, non seulement qu'il falloit renoncer à sa vengeance, mais encore que son intérêt étoit de ménager, dans la suite, un homme, de la main duquel alloient sortir désormais toutes les ordonnances pour l'entretien de sa maison : Ou elle convint de son tort, ou bien, si elle persista à me l'imputer, elle eut la générosité de me le pardonner : & de quelque manière que ce soit, j'avoue à la louange de cette princesse, que c'est une marque de grandeur d'ame, dont fort peu d'autres auroient été capables. Si l'on avoit retranché du caractère de Madame

1596. les excès d'une vivacité qu'il lui étoit impossible de surmonter, & qui, dans l'affaire dont il s'agit, joignoit à sa force, celle de la plus impétueuse de toutes les passions, on n'auroit plus trouvé qu'un cœur naturellement bon & facile, capable même d'amitié & de reconnoissance.

Elle choisit madame de Pangeac, qui étoit de mes amies, pour lui faire part de son changement à mon égard. Elle fit même les premières démarches auprès de madame de Rosny. Je l'avois laissée en couche, à Moret. Après qu'elle fut rétablie, elle alla, un jour, au préche, à Fontainebleau, & s'en retourna sans voir Madame, prétextant une légère indisposition qui retenoit cette princesse au lit. Madame de Pangeac lui en ayant fait quelques reproches, comme si elle-même, mais, en effet, par ordre de Madame, mon épouse se trouva obligée de lui répondre que les termes où Madame en étoit avec moi, lui défendoient cet honneur. A un second voyage que madame de Rosny fit à Fontainebleau, Madame lui fit dire que la raison qu'elle avoit apportée à madame de Pangeac, ne devoit point l'empêcher de venir la voir, & elle lui fit un accueil tout à fait gracieux : Elle lui avoua naturellement qu'elle n'étoit pas encore entièrement revenue à mon égard, parce qu'elle avoit cru devoir attendre toute autre chose de moi pour les marques d'amitié que j'avois reçues d'elle dans ma jeunesse. Elle l'entretint de plusieurs parties de plaisirs, soit à Pau, soit

chez M. de Miofiens (14), où elle m'avoit fait l'honneur de m'admettre avec elle, & en particulier d'une course de bague, où, ayant remporté le prix, qui étoit une bague de médiocre valeur, &, allant la recevoir de la main de cette princesse, elle changea la bague, & en mit une de deux mille écus. Elle n'oublia pas que mon père avoit souvent porté la reine sa mère entre ses bras. Après tout cela, Madame dit fort obligeamment à mon épouse, que son ressentiment contre moi ne s'étoit jamais étendu jusqu'à elle, dont elle aimoit l'humeur & le caractère. Elle lui dit mille choses gracieuses, soit sur M. de Saint-Martin, oncle de mon épouse, qui avoit été premier gentilhomme de la chambre du roi, soit sur madame de Saint-Martin, sœur de M. Miofiens, &, par conséquent, parente assez proche de la princesse.

Madame de Rosny se retira extrêmement satisfaite, & résolue de ne rien oublier pour me faire rentrer dans les bonnes grâces de Madame. Elle ne lui en marqua rien, cette première fois; mais, dans la suite, elle s'y employa utilement. Un jour qu'elle lui faisoit valoir l'attention que j'avois à expédier les assignations pour le paiement des officiers de sa maison, & qu'elle lui représentoit qu'il n'y avoit eu que des ordres réitérés de sa majesté, qui m'avoient fait vaincre la répugnance que

(14) Henri d'Albret, baron de Miofiens.

1596. je sentoisi à me charger de la commission qui l'avoit si fort offensée, madame de la Force, qui étoit, en ce moment, dans la ruelle de Madame, se joignit à mon épouse. Elles furent appuyées par madame de Pangeac, &, ce qui me surprit beaucoup, par mesdames de Rohan & de la Barre, & toutes ces femmes engagèrent Madame à m'envoyer chercher à l'heure même. Depuis ce moment, où elle reconnut mon innocence, elle m'affectionna au point qu'elle n'eut plus d'autre confident de tous ses secrets; qu'elle proposa & favorisa de tout son pouvoir le mariage de ma fille aînée avec le duc de Rohan, son plus proche parent (15) du côté de la feue reine sa mère, & héritier de ses biens en Navarre. Le roi ne goûta pas ce mariage pour lors; & cependant il y revint de lui-même dans la suite. Enfin, lorsque Madame partit pour la Lorraine, assez mécontente, comme l'on fait, de la cour de France, elle dit hautement qu'elle n'avoit à se louer que de trois personnes, & j'étois l'un des trois.

Les hostilités entre le parti du roi & celui de la ligue, continuèrent, pendant les années 1595 & 1596, dans les mêmes endroits du royaume, que les années pré-

(15) Henri II du nom, comte de Rohan, & d'Isabelle d'Albret, fille de Jean, duc de Rohan, &c., qui épousa, en effet, Marguerite de Béthune, comme on le verra dans la suite de ces mémoires, étoit petit-fils de René I du nom, vi-
 comte de Rohan, & d'Isabelle d'Albret, fille de Jean, roi de Navarre. Voyez, dans tous les généalogistes, les autres alliances de cette illustre maison avec la maison de France.

cédentes. En Bretagne, entre MM. d'Aumont & de Saint-Luc, & le duc de Mercœur, & dans les provinces du midi de la France, où il arriva mille petites rencontres, entre MM. de Ventadour, de la Rochefoucault, de Châteauneuf, de Saint-Angel, de Lostange, de Chambaret, & autres officiers pour le roi (16), & MM. de Pompadour, de Rastignac, de Saint-Chamant, de Montpézat, de la Chapelle-Biron, & autres ligueurs. La défaite des Crocans, le siège de Blaye, la prise d'Agen, la mort du duc de la Rochefoucault, sont les événemens (17) les plus remarquables

(16) Anne de Lévis, duc de Ventadour, gouverneur du Limosin, & lieutenant-général pour le roi en Languedoc: Il mourut en 1622. François de la Rochefoucault, prince de Marillac. René de Sainte-Marthe, sieur de Châteauneuf; Charles de Rochefort de Saint-Angel; Louis-François de Lostange; N. de Chambaret, ailleurs nommé Chambert, gouverneur du Limosin; Louis, vicomte de Pompadour; N. de Rastignac; Jean de Saint-Chamant, ou Antoine son frère: ils passèrent, depuis, dans le parti du roi; Henri des Prés de Montpézat; N. de Charbonnière, sieur de la Chapelle-Biron.

(17) La plupart des événemens que l'auteur indique ici, sont arrivés avant

l'année 1595. Le duc de la Rochefoucault étoit mort, dès l'année 1591, tué, comme on l'a vu ci-devant, au combat de Saint-Yrier-la-Perche. Le vicomte de Pompadour étoit aussi mort en 1591. La prise d'Agen par le comte de la Roche, fils du maréchal de Matignon, est pareillement de l'année 1591. Blaye fut assiégé, en 1593, par le même maréchal, qui, malgré la défaite d'une escadre Espagnole, fut obligé d'en lever le siège. Les Crocans, ainsi nommés de Croc, village en Limosin, où ils commencèrent à s'attrouper, furent aussi défaits, en ce temps-là, par Chambert, ou Chambaret, gouverneur de cette province; & depuis, le maréchal de Matignon acheva de les dissi-

1596.

1596. dans le Limosin & aux environs. Lesdiguières continua la guerre avec le même succès en Dauphiné, en Provence & dans le Piémont, tantôt contre le duc de Savoie, tantôt contre le duc d'Epéron. La fin de toutes ces expéditions fut l'entière défaite du duc de Savoie, qui, croyant profiter de la désunion des ducs de Guise & d'Epéron, s'étoit avancé jusqu'en Provence, d'où il se vit chasser honteusement, & celle de d'Epéron, qui, succombant sous son rival, le duc de Guise, aidé du même Lesdiguières, d'Ornano & du parti de la comtesse de Sault, fut accablé sans ressource, & se vit réduit à implorer la clémence du roi, par des lettres extrêmement soumises que sa majesté reçut à Gaillon. Il suivit lui-même ses lettres de fort près, & vint se jeter aux pieds du roi : Ce qui fut une espèce de triomphe pour Henri, qui mettoit cette humiliation de d'Epéron, avec celle des ducs de Bouillon & de la Trémouille, au nombre des choses qu'il souhaitoit le plus passionnément.

Pendant

per en Languedoc, plus par adresse que par la force. Consultez, sur tous ces faits, les historiens ci-dessus cités. Cherchez-y encore, & dans l'histoire particulière du connétable de Lesdiguières, les expéditions de cet homme célèbre par les victoires d'Epéron, de Pontcharra, de Vion, &c., par les prises du fort d'Exilles, de Cahors, & d'une infinité d'autres places, qui le rendirent maître de toute la Savoie & d'une partie du Piémont. Outre la guerre, la France fut affligée, en cette année 1596, de la peste & de la famine, causées par le dérangement des saisons. L'Etoile fut qu'on eut l'Été en Avril, l'Automne en Mai, & l'Hiver en Juin.

Pendant son séjour à Amiens, le roi fit ^{1596.} plusieurs nouvelles démarches au sujet de mon entrée dans le conseil des finances. Ce prince, qui, par un effet de sa droiture naturelle, ne pouvoit se représenter les hommes aussi corrompus qu'ils le sont, ni, par un effet de sa douceur, recourir aux voies extrêmes, qu'après avoir tenté toutes les autres, se figura long-temps qu'il ameneroit, enfin, ce corps à administrer les revenus de l'état avec économie; & que cette importante réforme n'étoit pas si difficile, qu'elle ne pût être produite par les seuls conseils d'un homme intègre & laborieux, qu'il associeroit à ceux qui le composoient. Dans cette vue, il parla, & en public, & en particulier, à messieurs du conseil, de me recevoir parmi eux. Quelque répugnance qu'ils y eussent, ils n'osèrent rejeter ouvertement une proposition qui, faite de cette manière, ressembloit bien plus à une prière qu'à un ordre.

J'avoue plus naturellement, que, de ma part, ce tempérament ne trouva pas tant de docilité. Sa majesté m'ayant déclaré, dans un entretien secret, qu'elle exigeoit de moi que je cherchasse messieurs du conseil, que, par quelque complaisance, je leur fisse perdre le soupçon qu'ils avoient, que je n'entrerois dans leur société, que pour leur rendre de mauvais offices; enfin, que je les engageasse, par mes manières, à lui demander eux-mêmes mon association; je ne balançai pas à lui répon-

1596. dre, que je ne trouvois point de plus mauvaise voie d'être introduit dans le conseil des finances, que d'en avoir l'obligation à ceux qui les gouvernoient, & que, connoissant, comme je faisois, l'esprit de ce corps, je ne pouvois, en même temps, le servir & servir l'état. Le roi, qui n'aimoit pas à être contredit, & qui, se souvenant, d'ailleurs, de mes démêlés avec le duc de Nevers, s'imaginait que je pouvois avoir quelque ressentiment contre ces messieurs, crut apercevoir dans ma réponse de l'orgueil, ou du moins de l'attachement à mon sens. Il me repliqua assez vivement, qu'il n'avoit pas envie de se mettre tout le monde à dos pour moi seul : qu'ainsi, sans songer davantage à me faire rentrer dans les finances, il me chercheroit quelque autre emploi, pour occuper mon esprit, qui ne pouvoit, disoit-il, demeurer oisif.

Il étoit encore à demi fâché, lorsqu'au sortir de cette conversation, il entra chez madame de Liancourt, qui, en ayant su le sujet, lui représenta qu'il ne seroit, en effet, jamais bien servi, jusqu'à ce qu'il eût rencontré un homme, qui, par le pur motif de l'intérêt public, ne craignît point de s'attirer la haine des financiers. Pour moi, je regardai, après cela, mon engagement dans la finance, comme plus éloigné que jamais ; & , considérant que mon emploi alloit désormais être réduit aux traités & aux négociations au dehors, office qui mène à une ruine presque certaine tout-

homme qui veut y soutenir son rang avec dignité, & sa réputation avec honneur, je résolu de m'en ouvrir à sa majesté, & de lui faire agréer un projet qui m'auroit assuré, du moins, le remboursement de toutes mes avances. Mais, Henri ne me donna pas le temps de lui faire ma proposition. Sitôt que je l'eus abordé, il m'avoua que, sur la représentation de madame de Liancourt, il étoit revenu à mon avis, & que, sans un plus long délai, il alloit déclarer publiquement sa volonté après en avoir prévenu, pour la forme, le connétable & Villeroy, à qui il appartenait de m'expédier mes provisions. Ces deux messieurs entrèrent fort à propos dans la chambre du roi, & reçurent cet ordre, le connétable en baissant la tête, & Villeroy en disant qu'il me mettroit mes provisions aux mains, sitôt qu'il en auroit recouvré un modèle.

L'après-midi, pendant que le roi étoit à la chasse, j'allai remercier la marquise de Monceaux; c'est le nom qu'avoit pris, depuis peu, madame de Liancourt, & je crus devoir aussi une visite à M. de Villeroy, à qui je demandai, au défaut de provisions, un brevet qui fit le même effet. Villeroy biaisait dans sa réponse, & pendant trois ou quatre jours que je le pressai, sur différens prétextes, il remit toujours l'affaire au lendemain. Au bout de ce temps, le roi quitta Amiens pour venir à Monceaux, & passa par Liancourt, où Liancourt, son premier écuyer, le re-

cut & le traita splendidement : c'est à
 1596. qu'on avoit résolu de faire contre moi les
 derniers efforts.

Liancourt, à la sollicitation de Ville-
 roi, fit venir chez lui, pendant le séjour
 qu'y fit sa majesté, le chancelier, qui
 étoit son ami intime, & les autres mem-
 bres du conseil s'y étant aussi rendus par
 ordre du roi, ils profitèrent de la liberté
 que cette occasion leur donna auprès de
 ce prince, pour travailler efficacement à
 m'exclure du conseil. Le moyen dont ils
 se servirent, ne fut pas de m'attaquer di-
 rectement, mais d'insinuer au roi que je
 n'étois pas propre à cet emploi, dans le-
 quel, disoient-ils, faute de cette expé-
 rience, qu'il n'y a que le long usage qui
 puisse donner, on ne peut éviter de com-
 mettre mille fautes, dont la moindre est
 capable de ruiner sans ressource le crédit,
 &, par conséquent, de perdre l'état. Ces
 discours furent répétés si souvent en pré-
 sence du roi (car on faisoit à dessein tom-
 ber la conversation sur cette matière), &
 avec une si grande apparence de sincérité,
 que ce prince se sentit, à la fin, ébranlé; &
 lorsque, dans le même temps, il voyoit ces
 messieurs former avec facilité les plus ma-
 gnifiques projets, discourir avec beaucoup
 de netteté sur les forces & les intérêts de
 l'état, en calculer les revenus avec la der-
 nière précision; enfin, posséder en appa-
 rence dans toute son étendue, la science
 du commerce & les autres moyens dont
 on rend un état florissant, &, par dessus

tout, s'entretenir entr'eux dans une lan-
 gue qui n'étoit presqu'intelligible que pour ^{1596.}
 eux seuls : Ce prince, persuadé de plus en
 plus de cette longue préparation, qu'on lui
 représentoit comme absolument nécessaire
 pour entrer dans les finances, retomba
 encore dans sa première irrésolution, &
 crut que le mal présent n'étoit pas le
 plus grand, dont les finances pussent être
 menacées. Sa majesté, prenant, avec ce-
 la, tout ce que messieurs du conseil lui
 disoient pour une marque de leur repen-
 tir, & comptant sur un notable change-
 ment de leur part, par la crainte qu'elle
 venoit de leur donner, elle se refroidit
 entièrement à mon égard.

Villeroi, qui étoit demeuré, pendant ce
 temps-là, à Amiens, mais qui n'en étoit
 pas moins bien informé de toutes les dé-
 marches d'un corps, dont il étoit l'ame,
 prit cette occasion pour envoyer au roi
 mes provisions, qu'il ne pouvoit, sans dé-
 fobéissance, se dispenser d'expédier, après
 l'ordre formel qu'il en avoit reçu du roi.
 Lorsqu'elles furent remises à ce prince,
 il n'étoit plus à Liancourt, où il n'avoit
 passé qu'un jour, mais à Monceaux, où,
 rempli de tout ce qu'il venoit d'enten-
 dre, il les donna à Beringhen, en lui di-
 sant de les garder sans m'en rien dire,
 jusqu'à ce qu'il reçût un ordre du con-
 traire. Beringhen, qui étoit de mes amis,
 me révéla le secret, que je lui gardai fidè-
 lement. Quinze jours se passèrent de cette
 sorte, sans que le roi parlât de rien à Be-

1596. ringhen; & messieurs du conseil aveuglés par leur bonne fortune, au lieu de ce repentir si sincère que sa majesté attendoit d'eux, lui donnèrent de nouvelles preuves de malversation, mais si claires qu'ils la forcèrent eux-mêmes, pour ainsi dire, de les accabler du coup qu'il leur étoit si facile de parer. Le roi découvrit que le conseil venoit d'affirmer les aides de Normandie pour trente mille écus; & que, pour frustrer encore l'épargne de cette somme, si éloignée de la vraie valeur de la chose, ils l'avoient imputée toute entière sur de vieilles dettes du trésor royal. Avec un peu d'attention, il se convainquit, de plus, que les cinq grosses fermes n'étoient de même qu'au quart de leur valeur; parce que Zamet, Gondy & autres traitans, qui s'en étoient chargés, par connivence, avec messieurs du conseil, partageoient avec eux les profits immenses qui en revenoient. L'avidité de ces messieurs n'étant pas encore rassasiée, ils avoient accordé sur tous les autres revenus royaux, des rabais si excessifs, sous ombre des pertes de Calais, Cambrai, Ardres, &c., qu'ils diminueoient à vue d'œil, au lieu d'augmenter.

Dans la juste indignation que cette connoissance donna au roi, sa majesté me fit appeler, & me commanda d'aller à Paris, savoir d'où provenoit une si grande dissipation des deniers, dont elle ne pouvoit se prendre qu'au conseil. Je répondis à ce prince, qu'ayant révoqué, sans doute, l'or-

dre qu'il avoit donné à Villeroi, de m'expédier mes provisions, puisque je ne les avois pas reçues, je n'avois aucun droit d'entrer dans un conseil, ni de m'y faire écouter. » Comment! dit Henri, en ca-
 » chant le reproche qu'il se faisoit inté-
 » rieurement, Beringhen ne vous a-t-il
 » pas donné, il y a quinze jours, vos
 » provisions, avec une lettre de Ville-
 » roi? Vous verrez que ce gros Alle-
 » mand les aura oubliées ». Pendant que,
 par ordre du prince, j'allois me disposer
 à partir pour venir, ce même jour, coucher
 à Claye, sa majesté fit la bouche à Be-
 ringhen, qui consentit à paroître chargé
 de tout le tort. Dans ce peu de temps, il
 me vint une pensée, que je communiquai
 au roi, en retournant recevoir ses derniers
 ordres. Je lui dis, qu'avant que le jour
 marqué pour l'ouverture des états fût ar-
 rivé, il me paroissoit à propos que je me
 transportasse dans quelques-unes des prin-
 cipales généralités du Royaume, pour y
 prendre une connoissance plus sûre des
 revenus présens du roi, de la diminution
 qu'ils avoient soufferte, & des augmen-
 tations qu'on pouvoit y faire : afin que sa
 majesté réglât les demandes qu'elle avoit à
 faire aux états sur cette opération, qui,
 toute imparfaite qu'elle étoit, pouvoit, par
 proportion, donner des lumières sur les for-
 ces des autres généralités plus reculées,
 & conséquemment de tout le royaume;
 qu'outre cet avantage, je ne désespérois pas
 de lui faire trouver, dans ces seules généra-

1596. lités que je visiterois, les trois ou quatre cent mille écus qu'il avoit demandés inutilement au conseil. Je jugeai qu'en vain, & peut-être imprudemment, je me chargerois moi-même de cette vérification; sans une pièce, qui me paroïssoit être le seul vrai moyen de n'être pas trompé, je veux dire, sans un plein pouvoir de sa majesté, pour suspendre de leurs fonctions, ou même pour révoquer tout à fait les receveurs & préposés rebelles, & pour récompenser la probité des mieux intentionnés.

Henri approuva fort le fond de ce dessein; mais, changeant quelque chose à la manière de le proposer dans le conseil, il voulut que j'y ouvrisse cet avis, de façon que ceux qui se piquoient d'avoir le plus d'esprit, comme Sancy, Schomberg, Fresne & La-Grange-le-Roi, en saisissent eux-mêmes la première idée, & pussent passer pour être, du moins en partie, les auteurs; & qu'il n'y en eût aucun dans la compagnie qui ne se flattât que cette commission ne pouvoit être donnée à personne qu'à eux-mêmes, ou, par leur canal, à des intendants & maîtres des requêtes à leur dévotion. Il n'y avoit rien de plus sage que ce tempérament, qui flattoit également la vanité de quelques-uns, & la cupidité de tous. Je vins prendre place dans le conseil, où, par un prodige, qu'on ne voit qu'à la cour, le cœur de mes collègues, dévoré du chagrin le plus cuisant, ne laissa voir sur leurs visages, dans leurs

paroles & leurs manières, que des témoignages de joie. Je fus presque trompé moi-même aux louanges en tout genre, dont m'accabla le chancelier, & au ton dont j'entendis prononcer, que j'étois attendu avec la plus vive impatience. Voilà la science des courtisans; ils sont convenus entr'eux, que, couverts des masques les plus grossiers, ils ne se paroîtroient pourtant point risibles les uns aux autres.

C'est pendant le séjour du roi à Monceaux, que fut consommé le traité du duc de Mayenne, déjà arrêté auparavant. Dès le temps que sa majesté étoit à Amiens, le duc lui avoit envoyé un nommé d'Estienne, pour lui demander en quel lieu elle auroit agréable qu'il vînt lui rendre ses obéissances, & elle l'avoit remis à Monceaux, par égard pour l'incommodité du duc, qui ne lui permettoit plus d'aussi longs voyages que celui d'Amiens à Soissons, où il faisoit sa résidence (18). Le duc de Mayenne aborda le roi, qui se promenoit dans l'étoile du parc, seul, avec moi, & me tenant par la main, mit un genou en terre, lui accola la cuisse, & joignit à l'assurance de sa fidélité, un remerciement de ce que sa majesté « l'avoit délivré, di-
« soit-il, de l'arrogance Espagnole, &
« des ruses Italiennes ». Henri, qui avoit été à sa rencontre, lorsqu'il le vit s'appro-

(18) L'Etoile rapporte fixe s'est aussi trompé, lorsque la chose autrement; mais qu'il place cette entrevue le duc de Sully. est plus en 1695. Voy. la chronologie croyable sur ce fait. Perc. Novenn., liv. 8, pag. 599.

1596. cher, l'embrassa trois fois, se hâta de le faire relever, l'embrassa de nouveau, avec cette bonté qui n'a jamais tenu contre un repentir; puis, le prenant par la main, il le promena dans son parc, où il l'entre tint familièrement des embellissemens qu'il alloit y faire. Le roi marchoit à si grands pas, que le duc de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse, & de la grande chaleur qu'il faisoit, ne traînant qu'à grande peine sa cuisse, souffroit cruellement, sans oser en rien dire. Ce prince s'en aperçut, voyant le duc rouge & tout en sueur : il me dit, en se penchant vers mon oreille : « Si je promène » encore long-temps ce gros corps-ci, » me voilà vengé, sans grande peine, de » tous les maux qu'il nous a faits. Dites le » vrai, mon cousin, poursuivit-il, en se » tournant vers le duc de Mayenne; je » vais un peu vite pour vous ». Le duc lui répondit, qu'il étoit prêt à étouffer, & que, pour peu que sa majesté eût encore continué, elle l'auroit tué, sans y penser : « Touchez là, mon cousin, reprit le roi d'un air riant, en l'embrassant encore, & lui frappant sur l'épaule; » car, pardieu ! » voilà toute la vengeance que vous recevrez de moi ». Le duc de Mayenne, qu'une manière si franche pénétra vivement, fit encore ses efforts pour s'agenouiller & pour baiser la main que sa majesté lui tendoit; il lui jura qu'il la serviroit désormais contre ses propres enfans. « Or sus, je le crois, lui dit Henri, &, afin

« que vous me puissiez aimer & servir plus
 « long-temps, allez vous reposer au châ- 1596.
 « teau & vous rafraîchir, car vous en
 « avez bon besoin, je vais vous faire don-
 « ner deux bouteilles de vin d'Arbois,
 « car je fais bien que vous ne le haïssez
 « pas; voilà Rosny que je vous baille pour
 « vous accompagner, faire l'honneur de
 « la maison & vous mener en votre cham-
 « bre; c'est un de mes plus anciens servi-
 « teurs, & un de ceux qui a reçu plus de
 « joie de voir que vous vouliez me ser-
 « vir & m'aimer de bon cœur ». Le roi
 continua sa promenade dans le fond du
 parc, & me laissa avec le duc de Mayen-
 ne, que je fis reposer dans un cabinet de
 verdure, &, ensuite, reconduire à cheval
 au château, aussi content du roi & de moi,
 que nous l'étions tous deux de lui.

Monceaux parut un séjour si agréable
 au roi, qu'il s'y arrêta plus long-temps
 qu'il n'avoit compté d'abord. Il y fit ve-
 nir, d'Amiens, le connétable & Villeroi,
 & il ordonna au conseil des finances, de
 venir faire sa résidence à Meaux, pour
 être à portée de recevoir ses commande-
 mens. Je n'y avois point encore proposé
 le projet de la visite des généralités. Sa
 majesté, persuadée de plus en plus qu'il ne
 pouvoit produire qu'un bon effet, se char-
 gea d'en parler elle-même. A la première
 ouverture qu'elle en fit, les conseillers,
 qui s'attendoient que cet emploi ne pou-
 voit regarder d'autres personnes qu'eux,
 & qui y envisageoient chacun leur intérêt

1596. particulier, sans nuire à l'intérêt général du corps, y donnèrent les mains, & furent bien surpris, lorsqu'ils virent que, d'eux tous, le roi ne nomma, à cet effet, que La Grange-le-Roi, qui fut chargé de deux généralités; les autres commissions furent remplies par sa majesté, des noms de MM. de Caumartin (19) & de Bizouze, chacun pour deux généralités, & de celui des deux autres maîtres des requêtes, chacun pour une généralité; pour moi, je fus chargé de quatre des principales & des plus étendues. Ce fut pour lors que messieurs du conseil se repentirent de n'avoir pas empêché l'exécution d'un plan, qui pouvoit mettre en évidence leur mauvaise foi. Ils réunirent tous leurs efforts pour le rendre inutile, ou du moins pour le traverser. Ils me prirent pour le but de tous leurs coups; parce que la confiance du roi, & le principal rôle que je jouois dans cette affaire, leur firent deviner une partie de la vérité. Les accusations d'ignorance, de dureté, d'étourderie, & quelques autres qualifications plus fortes encore, ne me furent point épargnées. Je n'eus pas plutôt commencé à exercer les fonctions de ma charge, que je m'aperçus, que leur prévoyance leur avoit fait pren-

(19) Louis le Fèvre, mort de M. de Vite, & seigneur de Caumartin, fut mourut, l'année suivante, envoyé dans le Lyonnais, âgé de soixante-douze ans. le Berry & l'Auvergne. Il a reçu des historiens les mêmes éloges que lui donna en sera encore parlé ci-après. Il fut garde des sceaux, en 1622, après la Sully.

dre les devans auprès des trésoriers de France, des receveurs-généraux & particuliers, contrôleurs, greffiers, & jusqu'aux moindres employés subalternes. Tous ces gens, qui, pour la plupart, leur étoient, ou vendus, ou aveuglément dévoués, se prêtèrent à tout ce qu'ils exigèrent d'eux; les uns s'absentèrent & laissèrent leurs bureaux fermés; les autres me présentèrent des états composés avec toute la finesse qu'on peut attendre de gens, qui se sont fait un art de la friponnerie; d'autres se contentèrent de me faire voir des ordres de MM. de Fresne, d'Incarville & des Barreaux, qui leur défendoient de communiquer leurs registres & leurs états à qui que ce pût être.

Je n'employai d'abord, contre tant de malice, que la voie de la douceur; j'exhortai, je cherchai à piquer d'honneur & de probité, des gens qui ne connoissent guère plus l'un que l'autre. Ensuite, je fis courir un bruit que les états du royaume ne s'assembloient que pour supprimer ce nombre prodigieux de bureaux & d'employés, surtout les trésoriers de France, le plus inutile de tous les corps, & pourtant le plus indocile, & qu'on ne conserveroit en place que ceux qui s'en rendroient dignes par une sincérité, qui feroit foi, en cette occasion, de leur attachement au bien public. Cette menace n'ayant eu aucun effet, sur des personnes qui étoient secrètement rassurées & soutenues par le conseil même, je fus obligé d'user du pou-

1596. voir que j'avois reçu. J'interdis la plus grande partie de ces ouvriers, dont je fis exercer les fonctions, par provision, à deux de chaque corps, que je choisis parmi tous ceux qui me parurent avoir les principes les plus sains & la conscience la plus droite. Ainsi, je me rendis maître de tous les registres, de tous les états, de tous les comptes, & ils me servirent de fil pour entrer dans ce dédale d'injustice & de voleries.

Que ne vis-je pas alors ? Et comment pouvoir détailler les ruses & les raffinemens d'un art si pernicieux, les déguisemens, les suppressions, les falsifications, les doubles emplois, sans parler de cette fausse confusion sous laquelle les malfaiteurs cachés voyent très-clair, pendant qu'ils ne présentoient aux autres qu'obscurité & ténèbres ? Il suffit de dire que des deux seuls vieux débits que je fis appurer, des acquits & lettres de change, tant de l'année courante, que des trois précédentes, que je rassemblai, j'amassai, sans peine, plus de cinq cent mille écus, qui étoient perdus pour le roi. A combien la somme auroit-elle monté, si l'on avoit exigé de tous ces employés les justes restitutions d'une si longue malversation, & sur tous les différens deniers qui leur avoient passé par les mains ; puisque les assignations pour vieilles dettes, remboursemens de prêts, anciens arrérages, rescriptions en blanc & payables au porteur, faisoient seuls un si gros produit ?

Mes associés ne furent pas si heureux,

ou aussi fermes que moi. A l'exception de Caumartin, qui rapporta au roi deux cent mille livres, ils ne payèrent tous sa majesté qu'en longs mémoires d'améliorations à faire dans ses fermes, quoique le roi eût apporté à ce choix une singulière attention. Je n'en suis point surpris. Pour oser s'exposer à toute la haine d'un corps aussi accrédité & aussi redoutable que l'est en France celui des financiers, pour tenir bon contre les présens & les flatteries, contre les détours & les artifices de toutes leurs créatures, qui ne manquent pas d'intelligence pour la plupart, & qui ne s'en servent que pour vous éblouir, vous corrompre, ou vous tromper ; il est certain qu'il faut avoir un courage d'esprit, dont il y a peu de personnes capables.

Cependant, messieurs du conseil, à qui rien de ce que je faisois dans les provinces n'étoit caché, étoient dans une situation qu'on imagine aisément. S'ils ne trouvoient le moyen de détruire mon ouvrage, ou de me détruire moi-même avant mon retour, il y alloit pour eux de toute leur réputation & de tout leur intérêt. Mon absence leur donnoit pour cela toute la facilité qu'ils pouvoient souhaiter. Que ne dirent & que ne firent-ils pas auprès du roi, par eux & par leurs émissaires ? On ne parloit de moi que comme d'un tyran qui suçoit le sang du peuple par les exactions les plus violentes, & sans aucun profit pour le roi, puisque les sommes dont je remplissois avec tant de peine

1596. son trésor, étant celles-là même sur lesquelles étoient assignées les pensions des princes du sang & les gages des grands officiers de la couronne, elles n'alloient entrer dans ses coffres, que pour en sortir incontinent après. Malgré les cris & les impostures d'une cabale si terrible, & dont toutes les démarches ne m'étoient pas inconnues, je continuois mon chemin, & je ne songeois qu'à faire exactement mon devoir; seulement j'apportoïis toute la diligence imaginable à achever mon ouvrage, & les plus sages précautions pour pouvoir, un jour, fermer la bouche à mes accusateurs.

Pour Henri, il ne se prêta point d'abord à leurs rapports; ensuite, il commença à craindre quelque mauvais effet de mon peu d'expérience, & il m'invita, simplement par lettre, à revenir au plutôt. Mais, enfin, lorsque mes ennemis eurent si bien lié partie, par eux & leurs amis, qu'il se fit comme un cri général à la cour contre moi, ce prince vint à appréhender que je n'usasse de mon pouvoir avec une dureté qui le rendît odieux lui-même, &, alors, au lieu d'une simple invitation, j'en reçus un ordre des plus absolus de revenir à Paris. J'obéis sans répliquer, quoique bien fâché de me voir ainsi arrêter au milieu de mes recherches. Je fis dresser promptement quatre bordereaux pour mes quatre généralités. Je les fis signer des huit receveurs généraux; &, n'ayant pas eu le temps de convertir mes cinq cent mille

écus en espèces de plus petit volume, j'en fis charger soixante-dix charrettes, que je voulus que les huit receveurs généraux accompagnassent, sous la garde d'un prévôt & de trente archers de la maréchaussée, qui les conduisirent à Rouen, où le roi venoit de se rendre pour l'ouverture des états. 1596.

De toutes les calomnies que messieurs du conseil avoient inventées pour frapper le coup de ma disgrâce, aucune ne leur avoit paru plus spécieuse, que de faire entendre au roi que j'avois rempli les prisons des officiers & commis de ses finances; & ils jugèrent à propos d'y ajouter que, par une vaine bravade, j'entraînois à ma suite cinquante des principaux enchaînés. Le roi, ne soupçonnant aucun mensonge dans une imputation si positive, me reçut, lorsque j'allai le saluer, en arrivant à Rouen, d'un air qui me fit juger que mes envieux avoient fait jouer d'étranges ressorts. Il me fit l'honneur de m'embrasser, mais avec une indifférence & une froideur qui ne lui étoient pas ordinaires. Il me demanda pourquoi je m'étois chargé si inutilement d'un argent, que des personnes que je savois bien qu'il n'avoit pas envie de mortifier, étoient dans l'usage de toucher par elles-mêmes, & il fut fort surpris d'entendre que, de tout ce que j'apportoais, sa majesté n'en devoit pas un denier aux princes du sang, ni à aucun des pensionnaires de l'état, qu'ils étoient tous payés du quartier d'Avril, qu'ils le seroient aussi exactement de ceux de

1596. Juillet & d'Octobre, parce que je n'avois rien anticipé sur les fermages courans.

„ Pardieu, reprit le roi, après m'avoir
 „ fait répéter plusieurs fois ces paroles,
 „ & même m'en avoir fait jurer la vérité,
 „ voilà de méchantes gens, & d'impru-
 „ dentes impostures ! Mais, ajouta-t-il,
 „ quant à tous ces receveurs & officiers
 „ que vous retenez prisonniers à votre
 „ suite, qu'en ferez-vous ? L'étonne-
 ment que cette question me causa, fut ca-
 pable, seul, de persuader au roi que cette
 accusation étoit sans aucun fondement.
 Il me fut aisé d'apercevoir, en ce moment,
 que la malignité de messieurs du conseil
 retomboit toute entière sur eux-mêmes,
 & qu'elle déceloit mieux au roi leurs se-
 crets motifs, que tout ce que je pouvois
 lui dire. Il ne me demanda aucun autre
 éclaircissement ; au contraire, il me com-
 bla de louanges & de caresses.

On lui avoit dit que la somme que j'a-
 vois levée ne pouvoit être que très-mé-
 diocre. Sur la question qu'il m'en fit, je
 lui répondis que, n'ayant rien voulu rete-
 nir par mes mains, ni pour les frais, ni
 pour ma pension, ni pour ma dépense,
 afin que les receveurs généraux retrouvaf-
 sent la même somme qui étoit couchée sur
 les bordereaux, & qu'ils apprissent de là
 à ne jamais rien détourner de ses finances,
 sa majesté en feroit elle-même la déduc-
 tion sur les quinze cent mille livres. Une
 somme si considérable fit beaucoup de plai-
 sir au roi, qui en avoit un besoin extrême.

Il me dit qu'il auroit soin que toute ma dépense me fût payée, & qu'outre ma pension de dix mille livres par mois, qu'il haussoit jusqu'à dix-huit mille livres, il m'accorderoit, en pur don, fix mille écus, pour récompense de ce service. Il me défendit de rien dire de ce qui venoit de se passer entre lui & moi, & il m'envoya mettre à part sur cette somme ce qu'il falloit pour la montre de fix compagnies Suisses, sur le pied de dix-huit cents écus chacune, pour faire, dès le lendemain, ce paiement, qui pressoit. 1596.

J'allai retrouver mes voituriers, que les archers gardoient dans deux cours du sieur de Martinbault. Je fis décharger & ranger par ordre les barriques dans des appartemens, dont les serrures furent changées & renforcées de gros cadenats à trois clefs; les deux receveurs en eurent chacun une, & moi la troisième. J'envoyai, dès le lendemain de grand matin, aux Officiers Suisses, par trois commis escortés de dix archers, les dix mille écus qui leur étoient dus.

Quelques momens après que j'eus fait partir cette escorte, Sancy, à qui le roi avoit dit qu'il falloit payer les Suisses, & qui étoit ordinairement chargé de cet emploi, m'envoya un billet, par lequel il me mandoit de faire délivrer au sieur le Charron, qui en étoit le porteur, quatre-vingt dix mille écus pour la montre des Suisses. Ce conseiller n'agissoit & ne parloit point autrement; il auroit cru se dégrader, s'il étoit descendu à quelque politesse, ou à

1596. quelque explication avec ses confrères. Je ne trouvai point de mon goût une lettre si sèche, & encore moins l'effronterie avec laquelle il me demandoit le triple de la somme que je savois être due. Je répondis aussi dédaigneusement au porteur, que je ne connoissois ni Sancy, ni son écriture, ni ses ordres. » Comment ! vous ne connoissez pas M. de Sancy » ? me dit Charon, en plaignant mon aveuglement : car à ce nom tout trembloit dans le conseil, & Sancy y tenoit un rang qui approchoit fort de la surintendance. Comme il vit que je ne changeois rien à ma réponse, il vint la rapporter, mais avec toute la timidité d'un valet qui craint un maître de mauvaise humeur. Malheureusement pour Sancy, il se la fit faire devant plusieurs témoins, qui le furent aussi de son emportement. » Hé pardieu ! dit-il, nous verrons s'il ne fait pas qui je suis ». Après m'avoir traité comme il jugea à propos, il vint, de ce pas, à Saint-Ouen, trouver le roi, qui lui dit : » Hé bien ! Sancy, n'allez-vous pas faire montre à nos Suisses ? Non, Sire, reprit Sancy, d'un air mutin, je n'y vais pas : car il ne plaît pas à votre M. de Rosny, qui fait l'empereur dans son logis, assis sur ses caques d'argent, comme un singe sur son bloc, & dit qu'il ne connoît personne, & je ne fais si vous y auriez plus de crédit que les autres. Que veut dire cela ? reprit le roi ; je vois ce que c'est, on ne sera jamais las de faire de

„ mauvais offices à cet homme-là , parce
 „ que je me fie en lui , & qu'il me fert 1596.
 „ bien ». Sa majesté ajouta , qu'elle avoit
 d'autant plus de peine à croire mon re-
 fus , que j'étois convenu , avec elle-même ,
 de donner cet argent aux Suisses. Sancy
 se fit appuyer de le Charron , qu'il avoit
 amené. Le roi , se doutant de quelque nou-
 veau trait de malignité , se tourna vers les
 valets-de-chambre , & commanda à Biart
 de venir me chercher.

Du plus loin qu'il m'aperçut , il me
 demanda ce qu'il y avoit entre Sancy &
 moi. » Je vais vous le dire , sire » , lui
 répondis-je hardiment ; & , sans craindre le
 ressentiment du redoutable Sancy , je fis
 le récit de ce qui s'étoit passé , d'une ma-
 nière qui dut mortifier sa vanité. Sancy
 n'étoit pas homme à plier ; il ajouta fierté
 sur fierté ; & , le prenant sur un ton im-
 périeux , il s'éleva bientôt , entre nous
 deux , une dispute si vive , quoiqu'en pré-
 sence du roi , que sa majesté fut obligée
 de nous imposer silence. Je cessai , dans
 le moment même , de parler à mon adver-
 saire , & , me tournant vers le roi , je le
 priai de ne me point donner de supérieur
 dans les choses où j'agissois par son or-
 dre. La galerie de Saint-Ouen , où se
 passa cette scène , étoit remplie d'un monde
 infini , dont la plupart , las des hauteurs
 de M. de Sancy , étoient charmés de lui
 voir recevoir cette petite disgrâce. » Il
 » fera bien difficile , disoient-ils , comme
 » je l'ai su depuis , que ces deux esprits

1596. » exercent long-temps les mêmes fonctions, sans que l'un supplante l'autre; » mais, de l'humeur dont est le roi, le » meilleur ménager sera son homme ». D'autres portoient envie à ma faveur naissante; d'autres, enfin, qui, vraisemblablement, se soucioient peu de l'un & de l'autre, disoient, en riant de la nouveauté du spectacle: » Pardieu! voilà un étourdi qui » en a trouvé un autre, qui ne lui quittera » pas aisément la partie.

Le bruit des grandes sommes que j'avois fait revenir dans les coffres du roi, ne fut pas plutôt répandu, que je me vis accablé d'un nombre infini de créanciers sur le roi, envoyés, pour la plupart, par messieurs du conseil, qui, outre l'envie qu'ils avoient de voir disparaître, dans peu, cette somme, étoient convenus avec tous ces solliciteurs, qu'ils retireroient sur leurs créances leurs profits ordinaires. Ma principale vue, en levant cet argent, ayant été de faire un fonds pour les entreprises militaires que le roi devoit bientôt commencer, sans qu'on fût obligé de surcharger le peuple de nouveaux impôts, je n'eus garde de la laisser dissiper, je résistai aux importunités, & je tins bon contre les menaces & les fiertés; mais, après que j'eus fait réflexion qu'il étoit indispensable de renvoyer, enfin, chez eux, les huit receveurs généraux qui avoient seuls connoissance de l'emploi que je faisois de l'argent amassé, je craignis de donner trop de prise à la calomnie, en demeurant, après leur dé-

part, saisi seul d'une si grosse somme, & je ~~résolus~~ ^{1596.} de la mettre au trésor royal. Le roi, qui ne trouvoit son argent en sûreté qu'entre mes mains, essaya plusieurs fois inutilement de vaincre mes scrupules ; j'étois déterminé à prévenir sur ce sujet, jusqu'au moindre soupçon, & je persistai à en charger les deux trésoriers, Morfontaine & Gobelin. Je rassurai, en quelque manière, sa majesté, en lui promettant que je veillerois si soigneusement à l'emploi de ces deniers, que rien n'en seroit perdu. J'en séparai en présence des receveurs, ce qui étoit nécessaire pour payer le service actuel des gens de guerre, les frais d'une artillerie de vingt pièces de canon, avec les équipages doubles, & trois mille coups de poudre à tirer, outre un convoi d'autres ustensiles propres à un siège, comme pics, pelles, &c., que je fis voiturer à Amiens. J'en ôtai encore cinquante mille écus, pour les usages particuliers, & les menus plaisirs du roi, qui ne consistoient qu'à gratifier, à l'insu des catholiques, plusieurs vieux officiers & soldats protestans, qui l'avoient si utilement servi. Je calculai exactement ce qui restoit (20), montant encore à quatre cent cinquante mille écus, & je gardai avec soin, tant mes anciens bordereaux, que ceux qui constatoient les sommes prises sur le total. Mais, voulant éprouver, une

(20) Dans ce calcul, l'auteur joint, sans doute, la somme portée par M. de Caumartin, à la sienne.

1596. seconde fois, de quoi messieurs du conseil, & leurs receveurs généraux, étoient capables, j'affectai une fort grande négligence sur cette distraction de deniers, &, lorsque ceux-ci, prêts à partir pour leurs bureaux, vinrent me demander un double de mes bordereaux, je leur répondis que, ne prenant plus aucun intérêt à une somme qui avoit passé en d'autres mains, & eux-mêmes ayant été présens à tous les emplois de deniers, j'avois déchiré toutes ces pièces comme inutiles, ce que ces receveurs ne manquèrent pas de faire favoir à leurs maîtres.

Un mois se passa, pendant lequel on prit sur la somme portée au trésor royal, le montant de quelques payemens, dont je feignois pareillement ne tenir aucun compte; mais ici l'erreur étoit impossible; parce que, rien ne se payant que sur les ordonnances du conseil, qu'on ne sauroit supprimer, il suffisoit d'en tenir, comme je faisois, un mémoire exact. Ces ordonnances montoient, à peu près, à cinquante mille écus, &, par conséquent, il en devoit rester encore dans la caisse quatre cent mille: cependant, le roi ayant demandé, quelques jours après, une somme de deux cent mille écus, pour être envoyée à Amiens, où l'on faisoit déjà les préparatifs projetés, &, en particulier, celui de prendre Hedin; Sancy, & les autres, répondirent tous, qu'ils croyoient que cette somme pouvoit encore se trouver dans l'épargne; mais aussi, qu'après

qu'après cela, elle alloit être à sec ; & ils firent venir d'Incarville, qui devoit être plus au fait, comme tenant les registres, & qui assura qu'à grande peine, restoit-il deux cent mille écus dans les coffres. Le roi, à qui j'avois dit, trois jours auparavant, qu'il devoit encore y avoir quatre cent mille écus, fut extrêmement surpris ; mais, voyant l'assurance avec laquelle ils lui parloient, il les crut, & me dit que je me trompois. J'étois si certain du contraire, que je soutins en face, à d'Incarville, devant tous mes confrères, que sa majesté avoit fait appeler, qu'il se méprenoit de moitié. D'Incarville repliqua que ses registres étoient plus sûrs que ma mémoire, & offrit d'apporter, le lendemain, un extrait de toute la dépense. Je voyois d'où leur venoit une si grande confiance, & je voulus les laisser se flatter, jusqu'au dernier moment, qu'ils alloient remporter sur moi une pleine victoire. J'eus même assez de courage, pour cacher au roi l'artifice dont je m'étois servi, & pour esbayer, sans rien dire, tous les reproches qu'il me fit, de m'être défait, contre son avis, de la somme entière.

Les états ayant été apportés, le lendemain, & bien vérifiés, il ne se trouva, dans la dépense, aucune erreur ; elle auroit été trop facile à découvrir ; elle étoit toute entière dans la recette, & fondée sur ce qu'on croyoit que j'avois réellement perdu les bordereaux, & ils faisoient foi de la quantité & de la qualité des es-

1596.

pèces, portées à différentes fois au trésor royal. J'admirai secrettement avec quelle finesse on avoit jeté, sur tout ce chapitre de recette, une obscurité impénétrable à tout autre, qui n'auroit pas eu la preuve en main, & avec quel art on donnoit pourtant à cette obscurité, un air de vérité & même d'évidence. Je demandai à voir les récépissés, avec une feinte mauvaise humeur, qui paroissoit à ces messieurs un aveu de ma défaite. Le conseil offrit de faire déposer les receveurs-généraux, sur la quantité & la qualité des voitures faites au trésor royal. Je répondis que la discussion seroit trop longue. D'Incarville, à qui mon embarras simulé donnoit beau jeu, repliqua que je vinsse donc sur les lieux, visiter les registres des finances; parce qu'ils ne devoient point sortir du bureau. Quoique je comprisse facilement qu'il n'étoit pas impossible que ces registres mêmes, tout publics & tout authentiques qu'ils sont, ne fussent falsifiés comme le reste, je n'en imaginois pourtant pas trop la manière, chacune des voitures devant avoir son récépissé, signé de Arnaud & de l'Hôte, dont je connoissois l'écriture; je fus donc curieux de voir ces registres. Tout m'y parut dans l'ordre & la forme ordinaires. Messieurs du conseil commencèrent, alors, à m'insulter; & ils ufoient fort mal de leur prétendu avantage.

Je crus qu'il étoit temps de leur fermer la bouche, & de les couvrir, à leur tour, d'une véritable confusion. Je produisis, d'un

côté, les états & bordereaux, signés des receveurs-généraux; de l'autre, un mémoire ^{1596.} fidelle de toutes les ordonnances: ce qui fit tomber, en un instant, toute leur arrogance. Ils alloient être réduits à convenir de leur friponnerie, lorsqu'ils s'avisèrent d'un stratagème si grossier, qu'à mon avis, il leur en laissa toute la honte. Un commis adressé par d'Incarville, vint trouver le roi, & lui dit que l'Hôte, qui gardoit la clef de la salle des registres, s'étant trouvé absent, un jour qu'il arriva une de ces voitures, la plus considérable, & les receveurs qui la conduisoient étant fort pressés de s'en retourner, il avoit cru pouvoir inscrire la somme contenue dans la voiture, sur une simple feuille volante, dans le dessein de la faire, ensuite, viser & signer de d'Incarville, & insérer dans les registres; mais qu'étant allé lui-même chez d'Heudicourt, il en avoit perdu le mémoire, dont il demandoit pardon à sa majesté. Le roi se contenta d'ordonner avec une légère réprimande, qu'on eût, dans la suite, plus de soin des registres; &, s'avancant vers le connétable, qui entroit, dans ce moment, par le bout de la galerie, où ceci se passoit, & qui s'étoit montré, dans tout ce démêlé, plus favorable à messieurs du conseil qu'à moi, il lui cria de fort loin, & en présence de beaucoup de monde, que son argent étoit retrouvé, & qu'il alloit lui faire reconnoître une bonne fois, ceux à qui il devoit se fier.

1596. Au milieu de toutes ces contestations, arriva le jour marqué pour l'ouverture des états du royaume, ou, plutôt, de l'assemblée des notables, car c'est ainsi qu'on les appela; & la raison de substituer ce nom (21) en la place du premier commis qu'ils devoient naturellement porter, vint uniquement des gens de robe & de finance, qui, sentant que leurs richesses & leur autorité pouvoient leur donner, en cette occasion, une supériorité sur les autres conditions, qu'ils ne vouloient partager qu'avec le clergé, trouvoient honteux de se

(21) Prefixe dit, que je sache, nulle part ailleurs; &, pour le rendre encore plus sensible, j'ai usé de la permission que je demande, dans la Préface de cet ouvrage, de rapprocher les unes des autres des idées que les compilateurs des écrits de M. de Sully ont employées dans leurs mémoires, sans ordre & sans liaison. Comme on doit supposer qu'elles avoient une suite, & aussi leur objet, dans l'esprit de ce grand homme d'état, c'est répondre à ses vues, que de les appliquer aux sujets, auxquels elles conviennent naturellement; & tout ce qu'on peut demander, ce me semble, c'est de ne jamais changer le fonds des pensées de mon original: à quoi je me suis principalement étudié.

„ c'est parce que le roi n'a-
voit pas eu le temps d'as-
sembler les états en corps:
„ Les rois, dit d'Aubigné,
„ avec sa malignité ordi-
„ naire, usent de telles sor-
„ tes d'assemblées, quand
„ celle des états-généraux
„ leur est longue, diffici-
„ le, ou suspecte. Le but
„ de ces petits états étant
„ de trouver de l'argent
„ pour soutenir la guerre
„ contre l'Espagne, il en
„ fut proposé & arrêté di-
„ verses inventions. La
„ Pancarte en fut la prin-
„ cipale, très-mal reçue
„ en divers endroits du
„ royaume, &c., tom. 3,
liv. 4, chap. 14. De Thou
n'en dit presque rien, liv.
117, ni Davila non plus.
Tout ce qui est dit, dans
ces mémoires sur cette as-
semblée, ne se trouve, que

voir ravalés à la classe du peuple : Ce qui ^{1596.}seroit arrivé, si la forme usitée dans les états, & surtout la distinction des trois ordres, avoit eu lieu. Ils y parurent, en effet, avec une pompe & une magnificence, qui firent qu'on compta pour rien la noblesse, les gens de guerre, & les autres membres de l'état : Ceux-ci n'ayant, pour éblouir les yeux, ni le brillant des équipages, ni l'éclat de la dorure, ni l'appareil d'un train nombreux ; éternels objets de l'envie, des respects & des adorations du peuple, ou, plutôt, éternelle preuve de notre dépravation & de notre folie.

Voilà déjà, en grande partie, l'idée qu'on doit se former de ces grandes assemblées, qu'on nomme augustes. Ces hommes, qu'on s'imagine devoir y apporter un esprit plein de la sagesse, de l'amour du bien public, du zèle dont étoient animés les anciens législateurs, ne s'y occupent, pour la plupart, que d'une ridicule montre de luxe & d'un étalage de leur mollesse, qui paroîtroit le comble de l'infamie à des yeux moins prévenus que les nôtres. La désunion des corps qui composent ces assemblées, la dissension, l'opposition d'intérêts, l'envie de se supplanter, la brigue & la confusion qui achèvent d'en donner une juste idée, naissent de cette source impure, aussi bien que la bassesse avec laquelle on y prostitue l'éloquence. Par quelle fatalité arrive-t-il donc que ce qu'un siècle acquiert de lumières sur ceux qui l'ont précédé, ne tourne jamais au profit

de la vertu, & ne lui sert qu'à raffiner le vice ?

1596.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve, dans ces assemblées, un petit nombre de personnes également vertueuses & capables, & qu'elles ne soient même connues pour telles; mais, au lieu de faire violence à leur modestie, on affecte pour eux un oubli & un mépris qui étouffent avec leur voix celle de l'utilité publique. Aussi connoît-on par une longue expérience qu'il est fort rare que la convocation des états du royaume ait produit le bien, à quoi on l'a cru propre. Pour cela, il faudroit que ceux qui les composent fussent partagés de lumières égales sur la bonne & la vraie politique; ou, du moins, que l'ignorance & la méchanceté se tus sent devant ce peu de personnes intègres & éclairées. Mais, malheureusement, parmi la multitude, pour un sage, il y a une infinité de fous; &, avec cela, la présomption est le premier apanage de la folie : c'est là, plus encore que partout ailleurs, qu'il est vrai que les grandes vertus, au lieu du respect & de l'émulation, n'excitent que la haine & l'envie.

D'ailleurs, si le prince sous lequel se tiennent les états, est puissant & entêté de son pouvoir, il saura bien les réduire au silence, ou rendre leurs projets inutiles. Si c'est un prince foible, & qui ignore les droits de son rang, la licence y prendra bientôt le plus court chemin, pour plonger le royaume dans tous les malheurs qui suivent l'avilissement de l'autorité mo-

narchique. Il seroit donc nécessaire que le souverain & les sujets y parussent également instruits, & de leurs droits, & de leurs engagements réciproques. La première loi du souverain est de les observer toutes. Il a lui-même deux souverains, Dieu & la loi. La justice doit présider sur son trône; la douceur en doit être l'appui le plus solide. Dieu étant le vrai propriétaire de tous les royaumes, & les rois n'en étant que les administrateurs, ils doivent tous représenter aux peuples celui dont ils tiennent la place, par ses qualités & ses perfections; surtout ils ne régneront comme lui, qu'autant qu'ils régneront en pères. Dans les états monarchiques héréditaires, il y a une erreur, qu'on peut aussi appeler héréditaire : c'est que le souverain est le maître de la vie & des biens de tous ses sujets; & que, moyennant ces quatre mots, *tel est notre plaisir*, il est dispensé de faire connoître les raisons de sa conduite, ou, même, d'en avoir. Quand cela seroit, y a-t-il une imprudence pareille à celle de se faire haïr de ceux auxquels on est obligé de confier, à chaque instant, sa vie? Et n'est-ce pas tomber dans ce malheur, que de se faire accorder de force une chose, en témoignant qu'on en abusera?

A l'égard des sujets, la première loi que la religion, comme la raison & la nature leur imposent, est, sans contredit, l'obéissance. Ils doivent respecter, honorer, craindre leurs princes, comme l'image même du souverain maître, qui semble

1596. avoir voulu se rendre visible par eux sur la terre, comme il l'est au Ciel par ces brillans chef-d'œuvres de lumière. Ils leur doivent encore ce sentiment, par un motif de reconnoissance de la tranquillité & des biens dont ils jouissent à l'abri du nom royal. Au malheur d'avoir un roi injuste, ambitieux, violent, ils n'ont qu'un seul remède à opposer, celui de l'appaier par leur soumission, & de fléchir Dieu par leurs prières. Tous ces justes motifs, qu'on croit avoir de leur résister, ne sont, à bien les examiner, qu'autant de prétextes d'infidélité, très-subtilement colorés, & jamais, avec cette conduite, on n'a ni corrigé de princes, ni aboli d'impôts; on a seulement ajouté aux malheurs dont on se plaignoit déjà, un nouveau degré de misère, sur lequel il n'y a qu'à interroger le menu peuple, surtout celui de la campagne.

Voilà sur quels fondemens il seroit facile d'établir le bonheur réciproque des peuples & de ceux qui les gouvernent, si, de part & d'autre, on se montroit bien pénétré de la vérité de ces maximes dans les assemblées générales de la nation; mais, dans cette supposition, la convocation des états seroit encore plus inutile, puisqu'on n'y a recours que dans le cas de la mésintelligence entre le chef & les membres. On peut conclure de là, qu'autant que les états-généraux du royaume sont une ressource vaine par l'objet qu'on leur donne, & par la forme qu'on y observe,

autant pourroit-on en tirer de fruit pour le maintien de la discipline & des bonnes mœurs ; si le prince , alors véritablement chef de tous les membres réunis , ne s'y proposoit que de se faire rendre , à la face de tout un royaume , par ceux qui sortent des charges , un compte de leur administration ; d'y choisir avec sagesse & discernement ceux qui doivent les remplir ; de les encourager à s'en acquitter dignement , & par ses discours , & par une distribution publique de la louange & du blâme , des récompenses & des châtimens (22).

En attendant le jour destiné pour ouvrir l'assemblée des notables, Henri fit un voyage à Arque, Dieppe, Caudebec, &c., pour revoir les lieux où s'étoient passées tant d'actions mémorables. Je l'accompagnai dans tous ces endroits.

Le roi revint , à Rouen , faire l'ouverture de l'assemblée par un discours prononcé avec toute la dignité d'un grand prince , & avec une sincérité que les princes ne connoissent point. Il y déclara que , pour éviter tout air de violence & de contrainte , il n'avoit pas voulu que l'assemblée se fit par députés nommés par le souverain , & toujours aveuglément asservis à toutes ses volontés ; mais qu'on y admît librement toute sorte de personnes , de quelque état & condition qu'elles pussent être , afin que

(22) On ne peut, ce me semble, rien ajouter à la lauvilliers, &c., ont pris justesse de ces idées : il ne le parti des états & de l'autorité aristocratique.

1596. les gens de savoir & de mérite eussent le moyen d'y proposer sans crainte ce qu'ils croiroient nécessaire pour le bien public. Qu'il ne prétendoit encore, en ce moment, leur prescrire aucunes bornes. Qu'il leur enjoignoit seulement de ne pas abuser de cette permission, pour l'abaissement de l'autorité royale, qui est le principal nerf de l'état, de rétablir l'union entre ses membres, de soulager les peuples, de décharger le trésor royal de quantité de dettes auxquelles il se voyoit sujet, sans les avoir contractées, de modérer avec la même justice les pensions excessives, sans faire tort aux nécessaires; enfin, d'établir pour l'avenir un fonds suffisant & clair pour l'entretien des gens de guerre.

Le roi ajouta qu'il n'auroit aucune peine à se soumettre à des moyens qu'il n'auroit point imaginés lui-même, d'abord qu'il sentiroit qu'ils avoient été dictés par un esprit d'équité & de désintéressement; qu'on ne le verroit point chercher dans son âge, dans son expérience & dans ses qualités personnelles, un prétexte bien moins frivole que celui dont les princes ont coutume de se servir pour éluder les réglemens. Qu'il montreroit, au contraire, par son exemple, qu'ils ne regardent pas moins les rois pour les faire observer, que les sujets pour s'y soumettre (23).

(23) „ Si je faisois gloire, de belles paroles que de
 „ re, dit-il, de passer pour „ bonne volonté; mais
 „ un excellent orateur, „ mon ambition tend à
 „ j'aurois apporté ici plus „ quelque chose de plus

Ce discours achevé, Henri se leva, en disant qu'il ne vouloit pas même assister, 1596. soit par lui, soit par son conseil, à des délibérations que rien ne devoit gêner; & il sortit, en effet, avec les conseillers, me laissant seulement dans l'assemblée pour y communiquer les états, les mémoires & tous les papiers de l'état, dont on pouvoit avoir besoin.

Comme à l'occasion des derniers états tenus à Paris, je me suis étendu sur les pratiques & sur les différentes manœuvres qu'on met en usage dans ces grandes & nombreuses assemblées, je me contente de dire qu'au sujet près, ceux-ci n'eurent rien de différent; &, lorsqu'il fut, enfin, nécessaire de venir à la conclusion, qui rouloit principalement sur la nature des subsides & sur la manière de les répartir, aussi bien que sur celle de les lever, on crut qu'il n'y avoit rien de mieux à faire, que de compiler un tas d'anciens réglemens inutiles, & même contraires à la conjonc-

„haut que de bien par-	„en un mot, pour me
„ler; j'aspire aux glorieux	„mettre en tutèle entre
„titres de libérateur &	„vos mains. C'est une
„de restaurateur de la	„envie qui ne prend guè-
„France..... Je ne vous ai	„re aux rois, aux barbes
„point ici appelés, com-	„grises, & aux victorieux
„me faisoient mes prédé-	„comme moi; mais l'a-
„cesseurs, pour vous obli-	„mour que je porte à mes
„ger d'approuver aven-	„sujets, & l'extrême désir
„glément mes volontés.	„que j'ai de conserver
„Je vous ai fait assem-	„mon état, me font trou-
„bler pour recevoir vos	„ver tout facile & tout ho-
„conseils, pour les croi-	„norable „ <i>Peres</i> , 2 part.
„re, pour les suivre,	

1596. ture présente; car, au lieu de faire réflexion que les états doivent se traiter comme les corps, pour lesquels il convient d'user de remèdes extraordinaires contre des maladies nouvelles & inusitées, ou de changer d'opération à proportion des progrès qu'on fait dans la connoissance de son mécanisme : telle est la force du préjugé, qu'on s'obstine toujours à chercher la guérison des maux présens dans des moyens dont l'insuffisance est démontrée, de cela seul qu'ils n'ont pu, ni les prévenir, ni en arrêter le cours. Un respect inconsidéré pour l'antiquité, une fausse idée des causes, occasionnée par l'éloignement des temps, un jugement peu réfléchi sur le passé, le défaut de vues plus nettes & plus justes pour l'avenir, dont l'amour propre empêche qu'on ne convienne : Voilà ce qui éternise les anciens abus. Il ne faut, dit-on, rien changer aux lois & aux usages. Je suis grand partisan de ce principe, excepté les cas où l'utilité, & encore plus la nécessité, demandent qu'on y déroge (24).

(24) Le caractère d'esprit de la nation Française, que jamais sur cette considération. Le duc de Sully, qui a vécu dans un temps où les preuves des défauts qu'on reproche à la nation ne lui manquoient pas, auroit répondu à cela, que deux choses sont absolument nécessaires, & avec quelque nation que ce soit, pour assurer le succès de ces sortes d'entreprises. La pre-

On s'amusa donc à tirer de la poussière les vieux réglemens, & on alloit grossir 1596. un recueil déjà infructueux; mais une impossibilité réelle se présenta & rompit le projet. C'est que la plupart de ces antiques constitutions n'ayant pour objet qu'un gouvernement où l'autorité royale, décorée d'un vain titre, n'étoit, dans le fond, qu'une véritable servitude, elles ne pouvoient convenir à un temps où l'intérêt public a établi pour base de la commune sûreté, & concentré dans un seul toute l'autorité qui, auparavant, étoit répandue sur une infinité de têtes.

A cette idée en succéda une autre, à laquelle on s'arrêta par je ne sais quoi de spécieux qu'elle offrit, quoiqu'en effet les inconvéniens n'en fussent pas moindres : c'est l'établissement d'un conseil qu'on jugea à propos d'appeler conseil de raison,

<p>mière, une autorité dans le législateur, assez grande pour qu'il ne se voye point obligé, par crainte, par politique, par condescendance, à rien changer ni affoiblir dans son plan. La seconde, une sagesse aussi grande à en préparer tous les moyens. Parmi un grand nombre de changemens réels, faits dans les différentes parties du gouvernement, qu'on verra dans la suite de ces mémoires, on y remarquera un plus grand nombre encore de projets, qui n'ont point été</p>	<p>exécutés, quoique formés dès il y avoit long-temps. Pourquoi cela? Parce que Henri le Grand & son ministre voyoient & attendoient les temps, les circonstances, &c., qui devoient les rendre infaillibles. Je ne craindrai point de dire que la parfaite habileté n'est pas à imaginer, mais à connaître les risques de la trop grande précipitation & de la trop grande lenteur à sentir l'occasion; en un mot, à savoir conduire & préparer.</p>
---	---

1596. dont les membres seroient nommés par l'assemblée, &, dans la suite, par les cours souveraines. Mais quoi! n'y avoit-il pas déjà un conseil? Et ce conseil n'étoit-il pas lui-même la cause trop marquée du désordre des finances & de la misère des peuples? N'importe, toute cette multitude se laissa si fort éblouir par un beau nom, & par un choix nouveau, qu'on y proposa, & qu'on y approuva de guérir le mal par le mal même. Il fut décidé que le nouveau conseil partageroit en deux portions égales tous les revenus royaux, qu'on estima, sans trop d'examen, à (25) trente millions. Qu'il retiendrait la première par ses mains, & qu'il en acquitteroit les pensions, gages d'officiers, arrérages & autres dettes & engagemens de l'état. Qu'il prendroit encore sur cette somme de quoi faire réparer les villes, bâtimens, chemins & autres ouvrages publics, sans que le roi, ni les cours souveraines, pussent jamais prendre connoissance de cette somme, ni en faire justifier l'emploi. Quelle occasion de flatter l'avidité des membres de ce conseil, qu'une disposition si absolue d'une moitié des revenus de l'état! Et, supposé

(25) L'auteur a raison de dire que cette estimation n'est pas juste, puisque, malgré l'augmentation des revenus royaux, & l'extinction des dettes arrivées, sous son ministère, & qu'on verra dans la suite de ces mémoires monter à une somme très-considérable, le cardinal de Richelieu n'évaluoit tous les revenus de l'état, après les changemens que lui-même y avoit ajoutés, qu'à trente-cinq millions. *Tr. Pol., 2 part., pag. 152.*

pour un moment une gestion infidelle, que de parties en souffrance ! quelle confusion ! 1596.
quelle ruine !

On laissoit, avec une égale indépendance, la seconde moitié au roi, pour la régir par lui ou par ses ministres, avec la charge de toutes les dépenses militaires, en y comprenant l'artillerie & les fortifications; des affaires étrangères, négociations & ambassades; de l'entretien de sa maison, de ses bâtimens, de ses équipages; enfin, des gratifications de ses officiers & de ses menus plaisirs. Sur la levée & l'administration de ces deux parts, on ne prescrivait rien à aucun des deux partis, pour ne pas blesser cette mutuelle indépendance, dont les inventeurs s'applaudissoient : comme si la force d'un royaume ne dépendoit pas de prêter, suivant l'exigence des cas, aux parties affligées, le secours dont elles ont besoin, & d'y faire couler, pour ainsi dire, le sang surabondant de celles qui sont plus saines.

Comme les trente millions à quoi avoient été évalués les revenus royaux, parurent une somme un peu enflée, il fut résolu qu'on créeroit un nouvel impôt; ce fut la levée du sol pour livre sur toutes les marchandises (26) & denrées, vendues & achetées dans le royaume, tant en gros qu'en détail. Lorsqu'on eut calculé le produit du commerce des particuliers & les dépenses, soit de nécessité, soit de simple

(26) Le blé seul en fut excepté.

1596. commodité, ou même de luxe, on crut ne rien risquer, en estimant ce nouvel impôt à cinq millions, & on bénit mille fois une idée aussi heureuse, quoiqu'elle ne fût pas moins chimérique que le nouveau calcul étoit (27) défectueux.

Lorsque l'assemblée eut ainsi détaillé & perfectionné son système, elle envoya des députés le proposer au roi, qui les reçut au milieu de son conseil. L'indignation qu'y causa le projet, fut marquée, dans l'instant, par des cris & des murmures si confus, que le roi eut beaucoup de peine à faire opiner séparément ceux qui le composoient. Le champ étoit vaste, le chagrin & la colère rendirent tout le monde eloquent. Mon tour étant venu, je me contentai de dire froidement que je n'avois rien à ajouter à tous ces beaux discours. Le roi, qui m'observoit attentivement, surpris de ma réserve, voulut m'entretenir, avant que de joindre sa voix, qui devoit emporter la décision pour ou contre le projet de l'assemblée des notables, & remit

(27) M. de Sully pense dit-il, en différens états, & parle de l'établissement & qu'il avoit déjà été réduit fol pour livre, comme folu en corps d'état, sous presque tout le monde en François I. Cependant, les pensoit & en parloit, en ce obstacles & les inconvéniens dont M. de Sully. Le Grain donne néanmoins son suffrage à fait mention dans la suite, cet impôt, *liv. 6.* Matthieu sont réels, & en partie les ne le désapprouve pas; & mêmes qui sont que Richelieu qui est d'un plus grand chelieu est le premier à poids, le cardinal de Richelieu le trouve d'autant détourner Louis XIII de cet établissement. *Test. Polit., plus juste, qu'il est établi, 2 part., cb. 9, sect. 7.*

à achever la délibération au lendemain, en présence des mêmes personnes. 1596. Aussitôt que j'eus été seul avec ce prince, il me demanda avec empressement les raisons de mon silence, & je lui fis faire les observations suivantes.

Il est certain que, dans l'assemblée des notables, on étoit si fort infatué du nouveau plan, qu'en suivant l'opinion du conseil, qui vouloit que le roi le rejetât & l'annullât avec hauteur, sa majesté s'exposoit à y faire naître un mécontentement d'autant plus grave, que les états assemblés ne reconnoissoient point de supérieur qui ait droit de les réformer, pas même le roi. Une des plus importantes maximes pour le gouvernement monarchique, est que le prince doit, sur toutes choses, se donner de garde de réduire ses sujets au point de lui désobéir d'effet, ou seulement de parole. D'ailleurs le roi alloit directement contre la parole qu'il avoit donnée, de se conformer aux résolutions de l'assemblée. Enfin, tous ceux qui avoient donné l'idée du projet, & ceux qui l'avoient adopté, de cela seul que le roi l'auroit rejeté, s'opiniâtroient toujours à le regarder comme le vrai système des affaires, tant qu'un commencement de pratique ne les détromperoit pas de cette opinion, & ils feroient entendre, dans la suite, qu'il n'avoit tenu qu'au prince seul qu'on ne vît, enfin, établi en France cet ordre, après lequel on soupieroit depuis si long-temps. On sait assez quel est le penchant des peuples, surtout

1596. de ceux qui ont l'esprit vif, à médire des actions du souverain.

D'un autre côté, il n'est pas moins certain que le projet étoit également ruineux, & d'impossible exécution. Il suffisoit pour être pleinement convaincu de la plus légère connoissance des affaires de finance. Outre les obstacles que je viens de marquer, combien n'en devoit-il pas naître de la seule jalousie que produiroit le choix des membres du nouveau conseil, qui devoient être pris également de toutes les provinces du royaume ? Cette apparence d'égalité & de justice, qui remettoit nécessairement la conduite de l'état à des hommes nouveaux & sans expérience, combien ne devoit-elle pas occasionner de mécomptes & de bévues, lorsqu'il s'agiroit d'appliquer au détail un projet simplement ébauché ? Il étoit indubitable que la tête tourneroit, dès l'abord, au nouveau conseil, & que toutes les démarches qu'il feroit, ajouteroient faux pas sur faux pas.

De cette impossibilité même de tirer aucun fruit du projet de l'assemblée, je prenois le motif pour le roi d'y donner pleinement les mains. Par là, il remportoit devant tout son peuple la gloire d'entrer avec douceur dans les vues qu'il avoit tracées lui-même, &, bien loin que cette complaisance allât à la diminution de l'autorité royale, elle ne pouvoit manquer de lui procurer, dans la suite, l'avantage que toutes les parties des finances lui reviendroient avec plus d'indépendance, lors-

que le nouveau conseil auroit fait la triste expérience de ses forces. Comme c'étoit l'assemblée, & le conseil qui en alloit être tiré, qui avoient fait eux-mêmes la supputation des revenus royaux, & qu'on devoit supposer qu'ils avoient eu tous les égards nécessaires, pour les deniers d'un recouvrement plus difficile & plus coûteux, ils ne pouvoient trouver mauvais que le roi choisît pour ses quinze millions, les effets qui lui agréeroient le plus. En composant sa part du revenu des cinq grosses fermes, & des parties casuelles, du domaine & des aides, il pouvoit s'attendre, sans trop présumer, à la voir, dans peu, doubler, &, même, tripler. J'en parlois avec pleine certitude, parce que je m'étois déjà assuré de personnes solvables, qui s'étoient engagées à prendre ses fermes à une augmentation considérable. Il n'en devoit pas être de même de tout ce qui resteroit au conseil de raison, & je me ferois bien rendu caution à sa majesté, que le sol pour livre, entr'autres, ne pouvoit rapporter de bon, tous frais faits, plus de deux cent mille écus.

La raison qui m'avoit porté à ne point opiner dans le conseil conformément à cette idée, c'est que je crus qu'il étoit à propos qu'elle parût venir du roi seul. Ce prince, après m'avoir écouté attentivement, craignit long-temps qu'avec cet avis, je ne le jetaffe dans une fausse démarche, dont l'erreur auroit été, en quelque sorte, irremédiable. Mais, après qu'il eut

— fait les réflexions les plus sérieuses sur les
 1596. raisons que je lui avois alléguées, il se déterminà à le suivre.

Le lendemain, le conseil assemblé, opina comme la veille, & moi, comme le conseil. Le roi, déclarant qu'il ne pouvoit suivre l'avis de ses conseillers, les laissa dans la dernière surprise, & passa dans l'assemblée, où il déclara hautement, que, dans la disposition où il étoit, de seconder de toutes ses forces les inclinations d'un corps si sage, il recevoit, sans aucune restriction, ni modification, le projet qu'on étoit venu lui proposer, & qu'il réduisit à trois articles, l'érection d'un nouveau conseil indépendant, le partage des facultés de l'état, & la création du sol pour livre; que l'assemblée eût à nommer, dans vingt-quatre heures, ses conseillers, & à faire un mémoire de trente millions, en y comprenant le sol pour livre, pour cinq millions, afin qu'il prît la moitié; qu'on verroit, par sa conduite, s'il céderoit en économie au nouveau conseil. On donna mille louanges à la bonté & à la facilité du roi, & l'assemblée se trouvant, en quelque sorte, finie par un accord si unanime, qu'il ne laissoit plus de matière de discussion, du moins entre le maître & les sujets, on ne songea plus qu'à revenir à Paris, mettre la dernière main à ce chef-d'œuvre de politique.

La formation du nouveau conseil ne se fit pas avec la tranquillité qu'on s'étoit promise. L'altération des esprits, qui en

retarda l'exécution, fut si grande, que les plus éclairés convinrent, dès ce moment, ^{1596.} que la voix de la multitude n'avoit embrassé qu'une chimère. La nomination se fit, à la fin; le clergé s'y mêla fort avant, & le cardinal de (28) Gondy, connu par ses talens singuliers pour l'économie, en fut déclaré le chef, comme si l'état se conduisoit par les mêmes lois que la maison d'un particulier. Le conseil de raison tint des assemblées régulières dans un appartement du palais épiscopal, que le prélat céda à cet usage.

Mais, dès qu'on eût commencé à mettre papiers sur table, pour le recouvrement de 1597, nos nouveaux financiers se trouvèrent si embarrassés, qu'ils savoient à peine comment il falloit s'y prendre. A mesure qu'ils alloient en avant, leur embarras ne faisoit qu'augmenter. Ils ne trouvèrent personne qui voulût se charger du sol pour livre. On leur demanda les autres fermes, mais à un rabais qui les déconcerta. Malheureusement encore, la chose ne pouvoit souffrir de retardement. Tous les pensionnaires de l'état leur tombèrent sur les bras, & ne parloient que par millions, à des gens qui n'avoient pas la première obole. Le chagrin & le dépit rompirent bientôt l'union dans le nouveau conseil. Les contestations succédèrent avec les reproches mutuels d'ignorance & de précipitation.

(28) Pierre de Gondy, évêque de Paris, frère d'Albert de Gondy, duc de Retz, pair & maréchal de France, dont il a été parlé ci-devant.

1596. La chose étant venue, après quelques semaines, au point que le conseil de raison ne pouvoit plus rien faire de raisonnable, on eut recours à d'Incarville & à moi, & on nous supplia de venir, du moins une fois la semaine, dans les assemblées, pour y donner les mêmes conseils, avec lesquels on voyoit la part du roi abonder & fleurir de jour en jour. Je m'en dispensai sur mon emploi, qui me demandoit tout entier. On s'adressa au roi, qui, avec sa bonté ordinaire, voulut que j'y allasse; mais je n'y perdis pas de vue ce que le bien de son service exigeoit de moi, en cette occasion. Je plaignis l'état des affaires du conseil. Je ne trouvai de débouché à rien, & je ne fis valoir que les difficultés. Enfin, trois mois s'étoient à peine écoulés, que ces habiles gens, à bout de toute leur subtilité, & succombant sous le faix, vinrent prier le roi de les en décharger. Ce prince, qui commençoit à goûter, comme je le crois, le nouvel ordre qui le mettoit à son aise, les exhorta à avoir bon courage, & à surmonter des commencemens toujours difficiles : il les renvoya battus par leurs propres raisons. Ils revinrent à la charge, & convertirent leurs prières en importunités. Ils convinrent qu'ils avoient eu grand tort d'aspirer à gouverner un royaume, & témoignèrent mille fois plus de joie, lorsqu'on eut reçu la démission de leur emploi, qu'ils n'en avoient senti à le prendre.

Ce fardeau me revint, avec celui dont

j'étois déjà chargé ; & mon travail devint si excessif, que je fus obligé d'y donner le jour & la nuit. Le rétablissement des finances m'occupant avec une espèce de passion, je fis des recherches prodigieuses dans les anciens registres du conseil d'état, des parlemens, des chambres des comptes & des cours des aides, & même dans les mémoires particuliers des anciens secrétaires d'état ; car les nouveaux ne voulurent pas me communiquer les leurs. Je fis les mêmes opérations dans les bureaux des trésoriers de France, dans la chambre du trésor, & dans les papiers des trésoriers de l'épargne (29). Je fouillai jusque dans ce recueil immense, où sont gardées, inscrites, toutes les ordonnances. Dans le dessein où j'étois de travailler à la confection d'un état général des finances pour l'année 1597, qui étoit le motif de toutes ces recherches, je crus ne devoir rien négliger pour approcher, le plus qu'il seroit possible, dès cette première année de ma gestion, de la justesse où je souhaitois passionnément que fût porté cet état général. Quelque fraude, & quelque erreur qui se fût glissée dans les finances, j'imaginois que, ni l'une, ni l'autre, ne pouvoit être si secrète, ni si générale, qu'on

(29) „ Rosny, avant qu'il „ royaume, & toutes les
 „ entrât dans la charge „ dépenses qu'il y falloit
 „ de surintendant, s'étoit „ faire. Il communiqua tout
 „ pourvu de toutes les con- „ ce qu'il en savoit au roi,
 „ noissances nécessaires „ qui, de son côté, avoit
 „ pour s'en bien acquit- „ aussi bien étudié toutes
 „ ter. Il savoit parfaite- „ ces choses, &c. „ *Peref,*
 „ ment tous les revenus du „ pag. 285.

1596.

n'en trouvât, enfin, la source & la conviction, soit par la confrontation de toutes les pièces que je viens de marquer, soit par l'induction qu'on en peut tirer, en gardant toujours les propositions que demandent les temps & les conjonctures.

Messieurs du conseil du roi pâlirent, à la vue de mon projet, &, commençant à croire qu'il ne resteroit plus rien qui ne fût dévoilé, ils s'accusèrent plus fortement que jamais, de n'avoir pas fait encore tout ce qu'ils pouvoient faire, pour empêcher mon entrée dans le conseil. Mais, à qui je rends la justice, qu'aussi-tôt qu'il eut pénétré mon intention, il joignit ses efforts aux miens, m'instruisit de leurs craintes & de leurs regrets. Pour les y confirmer davantage, je déclarai publiquement, que j'avois trouvé des éclaircissémens si heureux sur les finances, qu'on alloit les voir incessamment sur un autre pied, & je demandai à travailler avec le contrôleur général, les intendans des finances, les trésoriers de France & ceux de l'épargne, & les receveurs généraux, à la confection de cet état général, qui étoit pour eux une si terrible pièce : j'eus la précaution d'y tenir toujours la plume moi-même.

Je ne pus pourtant encore éviter de tomber, cette fois, dans plusieurs erreurs considérables, ni empêcher d'être la dupe de tous ces vieux routiers. Je ne crois pas qu'il y ait de la honte à en faire l'aveu. Ils firent, encore cette année, un profit d'un cinquième : ce qui est exorbitant, quoiqu'infiniment

qu'infiniment moindre que leurs profits accoutumés. Je me proposai bien d'y remédier l'année suivante, aussi bien qu'à une autre inadvertance que j'avois eue. Un des principaux artifices des financiers, étoit de faire en sorte que la dépense de l'année courante parût toujours excéder de beaucoup la recette & prendre sur l'année suivante, afin de rejeter sur la dépense de cette année suivante, & successivement de toutes les autres, une confusion dont ces messieurs tiroient plusieurs avantages. Premièrement, celui de paroître n'avoir jamais de deniers qui ne fussent engagés de long-temps, & de payer de cette raison, le roi & tous ceux qu'ils n'étoient pas disposés à satisfaire; en second lieu, de se servir de cet argent; enfin, d'acquitter à vil prix les anciennes dettes, &, cependant, de les porter en entier sur leurs états. Ce défaut d'attention de ma part, coûta encore, cette année, au royaume, deux millions.

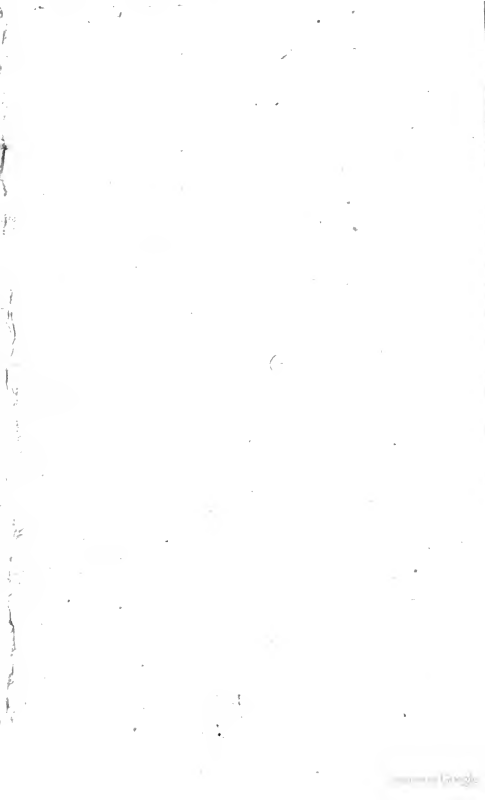
Je corrigeai cette faute, l'année suivante, pendant mon séjour en Bretagne, de manière que, dans la suite, le produit de la recette quadra exactement avec celui de la dépense : Et, cependant, pour remplir le vide que cette méprise avoit fait, je retirai les parties casuelles, les gabelles, les cinq grosses fermes, & les péages des rivières, des mains du duc de Florence, qui les tenoit sous les noms de Gondy, Senamy, Zamet, le Grand, Parent, l'Argentier, & autres anciens

1596. partisans, qui n'eurent plus de part aux nouvelles finances J'augmentai heureusement ces fermes des deux millions d'ereur. Ce dernier coup consterna les traitans, & messieurs du conseil leurs associés : mais, pour cette fois, leur courroux se perdit en l'air ; le roi m'appuyant, depuis quelque temps, avec un éclat qui ne leur laissoit qu'un inutile désespoir. Le fruit de sa conduite à l'égard de l'assemblée, avoit été de se rendre maître, non seulement du prétendu conseil de raison, mais encore du sien propre, dont l'autorité étoit sur son déclin ; & sa majesté n'appréhendoit plus de voir échouer, comme auparavant, ses desseins par cet endroit.

Le dessein qui l'occupoit, actuellement, étoit le siège d'Arras, qui, ayant été proposé dans le conseil de guerre, où, excepté le seul secrétaire, il n'entroit aucun homme de plume, y avoit passé tout d'une voix : Mais on tenoit cachée cette résolution, parce que le secret seul pouvoit en assurer la réussite. Pour n'en rien donner à entendre aux marchands, avec lesquels je convins pour les fournissémens de toutes les provisions nécessaires, je leur nommai une grande quantité de Villes en Picardie & sur toute cette frontière, en mettant Arras du nombre, où ils s'obligèrent également de rendre cinquante mille pains par jour, pendant toute une campagne. Santeny, Robin de Tours, Mauleville & Lambert, chevalier du guet d'Orléans, se chargèrent de même de tou-

tes les autres voitures, surtout de celle de vingt-cinq canons. Le bail en fut passé à un prix si médiocre, que, si le malheur qui arriva à Amiens, bientôt après, n'avoit pas obligé à tourner contre cette place les forces destinées contre Arras, ils y auroient perdu considérablement, au lieu qu'ils firent encore un profit raisonnable.

Fin du huitième Livre.





MÉMOIRES DE SULLY.



LIVRE NEUVIÈME.

CES préparatifs de guerre n'empê-
choient pas qu'on ne goûtât, à Paris, les
plaisirs que l'hiver amène ordinairement.
La douceur du gouvernement assurant la
tranquillité publique, on s'y livroit sans au-
cun mélange de cette amertume qui avoit si
long-temps empoisonné les divertissemens :
Lagalanterie, les spectacles, les jeux, par-
tageoient tous les momens de la cour,
& le roi, qui les aimoit par goût, les au-
torisoit par politique. Monsieur & madame
de Fervaques me prièrent d'agréer la re-
cherche que M. de Laval (1), fils de cette

1597.

(1) Guillaume de Hau- depuis maréchal de Fran-
temer, comte de Grancey, ce. Sa femme étoit Andrée
& seigneur de Fervaques, d'Allemagne, veuve de

1597. dame, faisoit de ma fille aînée. Je les ren-
voyai au roi, sans l'aveu duquel je ne
pouvois plus disposer de ma fille, depuis
qu'il avoit été proposé, par madame Ca-
thérine, de lui faire épouser M. de Rohan.
Le roi, pour lors mécontent de ce der-
nier, donna son agrément à M. de Laval.

Plusieurs engagemens semblables don-
noient à la Cour, chaque jour, le plaisir de
nouvelles fêtes. M. le connétable en donna
une des plus superbes à l'occasion de la
solemnité du Baptême de son fils : Mais
on savoit qu'elle n'en étoit que le pré-
texte, & qu'une jeune dame des plus bel-
les de toute la cour, mariée, depuis peu,
à un vieillard, étoit l'objet de ces galan-
teries. Montmorency choisit pour son bal,
parmi tous les courtisans, douze seigneurs,
qu'il crut devoir y paroître avec le plus
de magnificence, & il me fit commander
par le roi d'être de ce nombre. Je n'ai
jamais rien vu de si bien ordonné dans
ce genre, ni qui fit plus de plaisir, par
cette justesse & cet à-propos, qui donnent
le prix à ces sortes de divertissemens.
Celui-ci emporta hautement la préférence
sur tous ceux qui l'avoient précédé : aussi
fut-il le dernier, & la fin en fut étrange-
ment troublée.

Guy, comte de Laval, | branche de Laval, ou, plu-
dont le fils s'appeloit aussi | tôt, de Rieux, qui ne sub-
Guy, vingtième de ce nom, | sistoit plus que par les fem-
comte de Laval, de Mont- | mes; ce Guy, comte de
fort, &c., qui fut tué, | Laval, étant de la maison
quelque temps après, en | de Colligny.
Hongrie. En lui finit cette

Je m'étois retiré , à deux heures après-
minuit, & il y avoit environ une heure ^{1597.}
& demie que j'étois couché, lorsque je vis
entrer Beringhen dans ma chambre, avec
un visage si consterné, qu'il ne put me
rien dire autre chose, sinon, que le roi me
demandoit, & me répondre qu'il n'étoit
rien arrivé de fâcheux à sa personne : car
ce fut la première question que je lui fis,
& sa réponse me consola, en quelque ma-
nière, d'avance; ne voyant de maux ab-
solutement irrémédiables, que ceux qui
menaceroient sa vie, je m'habillai précipi-
tamment. Je courus au Louvre, avec une
extrême inquiétude. Etant entré dans la
chambre du roi, je vis ce prince qui se
promenoit à grands pas, en déshabillé,
les mains jointes & passées sur le dos, la
tête baissée & le visage couvert des mar-
ques d'un profond (2) chagrin. Les cour-
tisans étoient debout, de côté & d'autre,
collés contre les murs, sans proférer une
seule parole.

Le roi s'avança aussi-tôt vers moi, &, en
me serrant fortement la main : „ Ah ! mon
„ ami, me dit-il, quel malheur ! Amiens

(2) „ Étant comme éton-
né de ce coup, & regar-
dant cependant à Dieu,
comme il fait ordinaire-
ment plus en l'adversité
qu'en la prospérité, il
dit tout haut : Ce coup
est du ciel.... Puis, son-
geant un peu, dit : C'est
assez faire le roi de Fran-
ce, il est temps de faire
le roi de Navarre; &, se
tournant vers la marquise
qui pleuroit, il lui dit :
Ma maîtresse, il faut qu'il
ter nos armes & monter
à cheval pour faire une
autre guerre „ *Journal
de l'Etoile, ibid.*

1597.

« est pris ». Je l'avoue, je demeurai frappé de ce coup imprévu, comme tous les autres. Une place si forte, si bien pourvue, si voisine de Paris, & la seule clef du royaume du côté de la Picardie, prise en un instant, & sans qu'aucune nouvelle précédente eût appris seulement qu'elle étoit menacée ! Je ne trouvois rien de si incroyable, & la consternation publique me paroissoit tout à fait bien fondée. Je pris pourtant fort promptement mon parti, & pendant que le roi, qui avoit reçu cette nouvelle prêt à se mettre au lit, me contoit de quelle manière les Espagnols avoient surpris (3) cette importante place, je convins en moi-même, qu'au lieu d'augmenter inutilement la terreur, le plus sage étoit de rassurer les esprits, & de consoler le roi. Je lui dis, que, fort à propos, je venois de mettre la dernière main à un projet qui

(3) Le 11 Mars, Hernard Teillo de Porto-Carrero, Espagnol, auteur de cette entreprise, fit déguiser en payfans & payfan-
nes, apportant des denrées à vendre au marché, une trentaine d'Espagnols, qui embarrassèrent une des portes de la ville, & amusèrent le corps-de-garde, en versant à l'entrée une charrette chargée de sacs pleins de noix, dont l'un se délia : & pendant ce temps-là, des troupes Espagnoles, cachées à la faveur des haies, s'approchèrent, firent main-basse sur le corps-de-garde, & s'emparèrent de la ville. Voyez ce détail dans tous les historiens, sous l'année 1597. Hernard Teillo fut tué, en défendant courageusement cette ville contre Henri IV. Il disoit que les trois plus grands capitaines qu'il connoissoit, étoient Henri pour la conduite d'une grande armée, le duc de Mayenne pour le siège d'une ville, & le maréchal de Biron pour une bataille. *Matthieu, tom. 2, livre 2, pag. 231.*

pourroit, sans peine, lui rendre non seulement Amiens, mais encore plusieurs autres places. 1597.

Cette ouverture seule parut ôter tout d'un coup la moitié du malheur arrivé, quoiqu'elle n'empêchât pas que le roi ne sentît vivement toutes les difficultés d'une entreprise qui pouvoit avoir des suites très-fâcheuses. Cependant, comme la tête avoit tourné à tous les courtisans, & qu'ils n'avoient eu rien que de désespérant à répondre au roi, lorsqu'il les avoit interrogés, sa majesté se sentit extrêmement soulagée. Elle me demanda quels étoient les moyens dont je prétendois me servir : Je lui répondis qu'elle en seroit informée par les pièces mêmes, & je sortis, comme pour aller les chercher ; laissant du moins l'esprit du roi dans une situation plus tranquille. S'il avoit été témoin de l'agitation où je me trouvai, lorsque je fus rentré dans mon cabinet, il auroit, sans doute, diminué quelque chose des louanges qu'il me donna, en parlant aux Courtisans, lorsque je l'eus quitté. Ce fut en ce moment, que, par les différentes réflexions dont mon esprit se remplit, je sentis tout ce qu'il y avoit d'accablant dans la conjoncture présente. Les coffres du roi étoient vides : il n'y avoit pas un seul régiment en état de servir : cependant il falloit de l'argent & des troupes, l'un & l'autre abondamment, & sans délai.

Je feuilletai mes mémoires. Je repassai

1597. sur tous les moyens de recouvrer de l'argent, dont je m'étois occupé dans mon loisir, comme prévoyant que le roi en auroit bientôt besoin. On peut, en général, réduire ces moyens à deux espèces différentes : les uns plus simples, où il ne s'agit que de mettre une augmentation sur la taille & sur les impôts déjà établis : les autres plus difficiles, qui consistent à imaginer de nouvelles sources d'où l'argent puisse sortir. Il ne me paroissoit point qu'il fût de la bonne politique d'avoir recours aux premiers, parce qu'après tous les fléaux qui étoient tombés sur le peuple de la campagne, le surcharger encore par une augmentation dont il est la seule victime, & dans le temps qu'il ne faisoit que commencer à respirer, c'étoit achever de ruiner l'état, & ôter, pour l'avenir, au roi lui-même, ses plus fécondes, & en un sens, ses seules véritables ressources.

Je me tournai donc du côté des autres, & je m'en tins au projet suivant. Demander un don gratuit au clergé pour une, ou même pour deux années, en l'obligeant d'en faire l'avance ; faire une nouvelle création d'offices, par une augmentation aux anciens : Quatre en chaque cour souveraine, outre quatre maîtres des comptes en chaque chambre, deux dans chaque bureau des finances, deux charges de conseiller en chaque présidial, d'assesseur en chaque Siége royal, & d'élu en chaque élection ; ajouter à tous les officiers de

finance (4), un triennal; retarder d'une demi-année le paiement des arrérages des sommes empruntées aux partisans sous le dernier règne; augmenter le sel de quinze sols par minot, & même le laisser toujours sur ce pied; parce qu'au moyen de cette augmentation, on pourroit, dans la suite, supprimer certains offices fort à charge à l'état; tiercer les entrées & droits des rivières par une simple réappréciation: & comme ces établissemens ne donnoient, pour la plupart, de l'argent qu'en espérance, commencer par faire un emprunt de douze cent mille livres sur les plus riches, tant de la cour, que des principales villes du royaume, & leur assigner le remboursement sur pareille augmentation faite dans les gabelles & les cinq grosses fermes; &, pour le surplus de ce qu'on auroit actuellement besoin de deniers comptans, obliger, par les poursuites d'une chambre de justice, les derniers traitans qui avoient fait des fortunes considérables, à souffrir une taxe, aussi en forme d'emprunt.

Ce plan, comme on voit, étoit assez étendu, & mon intention n'étoit pas qu'on mît tous ces moyens en usage à la fois: Mais, ignorant combien de temps la guerre

(4) Les offices de finances étoient possédés par deux personnes en charge. Le premier s'appeloit l'ancien; le second, qui avoit été établi depuis, s'appela alternatif; & on nomma ce troisieme, triennal; parce qu'il rouloit de trois en trois ans, avec les deux autres; auxquels seulement il fut permis de rembourser le triennal.

1597. devoit durer, on pouvoit s'en servir successivement, en faisant précéder les moins onéreux. A l'égard des troupes nécessaires, je crus qu'on ne pouvoit mieux faire, que de les prendre dans les provinces du royaume qui n'en avoient plus besoin pour leur défense. Ainsi je taxai l'Isle-de-France, en y joignant le Berry, à un régiment complet; l'Orléanois avec la Touraine devoient en fournir un second; la Normandie seule, un troisième. Ces régimens devoient être de quinze cents cinquante hommes, fournis & entretenus aux frais de leurs provinces, du jour de leur arrivée devant Amiens, parce que ces provinces jouïroient du droit de leur faire porter leur nom, & d'en nommer les officiers.

Je portai, cinq jours après, ce projet au roi, avec les preuves contenues dans treize états en bonne forme. Sa majesté s'enferma pour les examiner avec moi, en présence de Frontenac, d'Arambure, de Loménie, de Beringhen & l'Oserai. Après que j'en eus fini la lecture, je dis au roi qu'avec ces secours, rien ne devoit plus retarder son départ pour l'expédition d'Amiens : puisque, d'ailleurs, toutes ses provisions étoient déjà faites pour un camp en Picardie; de manière que j'osois lui répondre que son armée y trouveroit non seulement des vivres en abondance, mais encore toutes les marchandises qu'on cherche pour la simple commodité, avec la même facilité, & au même prix, que dans

une ville. J'ajoutai, que, de quelque res-
source que ce projet fût pour le roi dans 1597.
les besoins présens, sa majesté ne devoit
pas penser qu'il pût s'exécuter, sans ajou-
ter encore aux anciennes plaies dont il
s'en falloit de beaucoup que la France fût
guérie; qu'il suffisoit de faire une légère
attention aux dettes & aux engagemens
immenses, dont elle étoit surchargée; que
tout nouvel impôt, de quelque manière
qu'on le déguise, est presque égal pour
un état épuisé; qu'on ne devoit donc re-
commencer la guerre, que dans la vue de
parvenir plus facilement à une paix avan-
tageuse, devenue absolument nécessaire;
que, quelque grande que fût la misère pu-
blique, j'osois répondre que douze ans
d'une paix continue, suffisoient pour ren-
dre les affaires du royaume florissantes.

Je ne doutai point que, de la manière
dont le roi me paroissoit disposé à se con-
duire, les ennemis, malgré leur avantage,
ne fussent bientôt les premiers à souhaiter
la fin de la guerre; & je m'ouvris, dès ce
temps-là, au roi, sur une pensée, dont
l'événement vérifia la justesse: C'est que
les premières avances pour la paix se
feroient par le roi d'Espagne, dont la
politique ne permettoit pas que, dans l'état
de caducité & d'infirmité, où le cours des
choses humaines l'avoit réduit, il exposât
sa couronne aux revers de la guerre, tou-
jours à craindre, mais plus ordinaires dans
les commencemens du règne d'un prince
encore enfant. Je m'avançai même jusqu'à

1597. prédire que l'Espagne acheteroit la paix, en rendant toutes les villes qu'elle avoit prises sur la France.

L'idée du projet pour la levée de nouveaux deniers fut trouvée par le roi si heureuse, qu'il voulut la proposer lui-même en plein conseil. Il la communiqua, auparavant, dans une espèce de petit conseil de guerre, composé du duc de Montpensier, de MM. de Montmorency, de Mayenne, d'Auvergne, de Biron, d'Ornano, de Bellegarde, de Saint-Luc, de Fervaques, de Roquelaure & de Frontenac. Ensuite, il assembla en conseil extraordinaire tout ce qu'il y avoit dans Paris de personnes capables d'y être admises, & surtout les notables de l'assemblée de Rouen, qui y séjournoient encore. Le roi ne pouvoit s'y prendre plus heureusement pour établir son autorité sur l'impuissance de cette grande assemblée, reconnue par elle-même. Il se contenta d'abord de déplorer la perte d'Amiens, d'exposer la nécessité de reprendre cette ville au plutôt, avec le plan tout à fait juste de tout ce qui étoit nécessaire pour cela. Il finit par demander aux assistans leurs avis sur les moyens de le mettre en exécution, en se plaignant, pour mieux cacher ceux qu'il avoit à leur proposer lui-même, qu'il ne trouvoit jamais que des obstacles à ses entreprises les plus utiles.

Le roi s'arrêta, après ce discours, comme pour attendre les délibérations de l'assemblée, où l'on se regardoit, sans dire un

seul mot. Le silence ne fut rompu , par les grands , que pour remettre la chose aux financiers , qui , à leur tour , dirent qu'ils s'en rapportoient aux grands. Henri redoublant ses instances , on jeta quelques propositions vagues de nouvelles levées , qui furent aussi-tôt combattues par une moitié ; & tous les conseillers recouvrèrent la parole , pour fronder indistinctement tout ce qui pouvoit être mis en avant par l'un & l'autre des partis. Le roi prit le moment où l'animosité , poussée de part & d'autre jusqu'où elle pouvoit aller , ne laissoit plus d'apparence de conciliation ; & , tirant le mémoire de sa poche , il dit que , quoique peu versé dans les matières de finance , il alloit proposer son avis , toujours prêt à l'abandonner pour un meilleur , & il se mit à en faire la lecture , qui jeta toute l'assistance dans une attention profonde , & , ensuite , dans une surprise qui la rendit comme immobile , & privée de l'usage de la parole. Henri laissa passer deux instans de ce silence , & déclara qu'il le prenoit pour un consentement unanime. Il ajouta que , comme il ne vouloit pas faire usage de tous ces moyens à la fois , il alloit commencer par l'emprunt de douze cent mille livres. Il exhorta les grands & les opulens du royaume à entrer d'eux-mêmes dans la nécessité présente , & à compter sur sa parole royale que les prêteurs seroient remboursés , dans deux ans , de leur principal , sans rien perdre des intérêts. Sa majesté fit marcher en-

~~1597.~~ suite par ordre les quinze sols sur le sel, l'établissement des triennaux, & la recherche contre les malversateurs dans les finances. L'affaire fut arrêtée, & l'arrêt dressé sur ce plan. On eut, dans fort peu de temps, trois cent mille écus de prêt volontaire. La création des triennaux en jeta douze cent mille, & on en tira autant sur les maltôtiers, en y joignant les trésoriers de France, qui, pourtant, se taxèrent eux-mêmes.

Le conseil des finances, en possession de trouver sa joie dans la calamité du peuple, se consola bientôt de ces nouveaux subsides, qu'ils lui passèrent par les mains. Ils représentèrent au roi, en exaltant fort son mémoire, que le succès dépendoit d'en charger des personnes d'une grande expérience, d'un travail prompt, & munies d'une pleine autorité. Le roi leur répondit que, quant à l'autorité, celui qu'il employeroit agiroit avec toute la sienne; & que, pour les autres qualités, il n'en choisiroit point d'autre que moi (j'étois présent à ce discours), comme le plus laborieux & le plus soigneux, quoique le plus jeune. Il s'expliqua dans des termes encore plus forts à Schomberg, chez lequel sa majesté se transporta, sur le point de son départ, parce que, son incommodité (5) le retenoit au

(5) Gaspard Schomberg, nant de ce que la mem-
comte de Nanteuil. Cette brang qui couvre le cœur
incommodité étoit une dif- étoit devenue chez lui of-
ficulté de respirer, prove- fense du côté gauche du

lit ; & aux conseillers qui se trouvèrent 1597.
alors dans la chambre du malade, il leur
dit, que, comme il ne vouloit s'en prendre
qu'à moi seul, s'il venoit à manquer de
quelque chose, pendant qu'il ne s'occu-
peroit uniquement qu'à se battre, aussi
prétendoit-il que tout se réglât dans le
conseil à ma volonté, & il ne partit qu'a-
près m'avoir revêtu solennellement de
toute son autorité : Ce qui mortifia si
fort Schomberg, qu'il aima mieux aller
servir au siège, que de voir les finances
sournies à mes ordres. Sancy disparut
aussi du conseil, & alla tenir son rang de
colonel des Suisses.

Je n'en avois que plus de sujet de me
défier de messieurs du conseil, comme je
l'éprouvai dans l'affaire des triennaux.
Après avoir fait vérifier l'édit qui en or-
donnoit la création, je ne songeai qu'à
tirer le plus d'argent que je pourrois de
ces offices. Pour ôter à messieurs du con-
seil tout moyen d'en gratifier, à vil prix,
comme c'étoit l'ordinaire, quelque parent
ou quelque ami, je tins moi-même la plu-
me, comme auroit pu faire un greffier ou
un trésorier des parties casuelles. Non con-
tent de cette précaution, je donnois un bil-

cœur, aussi bien que quel-	il sera marqué ci-après, &
ques-unes des autres parties	il rendit plusieurs autres
voisines : ce qu'on recon-	services à l'état. M. de
nut, en ouvrant son corps,	Thou donne beaucoup de
après sa mort, qui arriva	louanges au caractère de
deux ans après. Il fut em-	son habileté dans la guerre
ployé à la confection de	& dans les affaires. <i>Liv. 122.</i>
l'édit de Nantes, comme	

1597. let de ma main à l'acheteur, qui étoit obligé de le porter au trésorier, dont il retiroit une quittance en lui donnant son argent, & l'un & l'autre devoient m'être représentés.

Toute surprise devenant inutile, les traitans eurent recours à un moyen qui, sans doute, avoit manqué fort rarement jusque là de leur réussir : Ils essayèrent de me corrompre par des présens. Le boiteux Robin de Tours, gros partisan, après en avoir conféré avec le conseil, qu'il avoit mis dans son parti, vint chez moi, & pria un de mes secrétaires de le faire parler à mon épouse, à laquelle il offrit un diamant de six mille écus pour moi, & un autre de deux mille pour elle, afin que je ne m'opposasse point à ce que le conseil lui adjugeât tous les offices triennaux des généralités de Tours & d'Orléans pour la somme de soixante & douze mille écus. Il me fut présenté par madame de Rosny, qui ne comprit le mal qu'on avoit voulu lui faire faire, que par la sévère réprimande que je lui fis, en présence du traitant. Je ne l'épargnai pas lui-même, afin d'ôter à tous les autres l'envie de faire, à l'avenir, de pareilles tentatives; & je le renvoyai fort étonné, comme je crois, & fort mécontent de mon procédé. Je venois de refuser d'un autre partisan soixante mille écus de la seule moitié de ce qu'il me demandoit en total pour soixante-douze; & dès ce soir même, cette moitié me rendit quatre-vingt mille écus, parce que je la distribuai en détail.

Cette occupation m'arrêta chez moi, tout le jour & le lendemain, & je crus devoir la faire marcher avant les prières que me fit faire, par deux fois, le chancelier, par un huissier du conseil, de m'y rendre pour conclure une affaire, où le roi devoit, disoit-il, toucher soixante-quinze mille écus argent comptant. J'y courus, sitôt que je fus dégagé, ne pensant plus à Robin de Tours. Le chancelier voulut me faire, en entrant dans la chambre du conseil, quelques petits reproches de négligence, auxquels je répondis assez brusquement, que j'avois été plus utile au roi dans mon cabinet : « Nous ne l'avons pas moins été » ici, répartit le chancelier ; & il affecta de me faire d'autant plus valoir son argent comptant, que le roi en avoit demandé au conseil, par deux lettres consécutives. Lorsque je sus que cette somme étoit la même que le traitant de Tours étoit venu m'offrir, augmentée seulement de trois mille écus, je fis sentir assez vivement à ces messieurs, que, ne pouvant ignorer que Robin s'étoit adressé à moi, ils n'avoient pas dû conclure, sans moi, une affaire que je n'avois pas trouvée bonne.

Comme je vis qu'ils cherchoient à m'en imposer par un ton mêlé d'autorité & de plainte, je leur dis plus nettement, que, si j'avois été homme à me laisser gagner par des présens, le marché ne leur seroit pas revenu ; mais que, puisque le roi se reposoit sur ma fidélité, je l'étendrois jusqu'où elle devoit aller. Le chancelier, Fresne

1597. & la Grange-le-Roi, piqués au vif du reproche renfermé sous ces paroles, osèrent soutenir d'abord qu'un marché par lequel le roi perdoit plus de moitié, lui étoit pourtant plus avantageux, lui étant payé argent comptant, que les miens, par lesquels je donnois ordinairement aux acheteurs le terme de six mois pour le paiement de la seconde moitié. Ils ne s'en tinrent pas là, ils me reprochèrent de m'ériger en réformateur des finances, & me déclarèrent avec un air de mépris, qu'ils sauroient bien soutenir leur marché contre le mien, & qu'un simple particulier ne devoit pas présumer de faire casier un arrêté de tout le corps; sur cela passant outre, le conseil statua que son adjudication à Robin de Tours auroit lieu.

Je ne jugeai pas à propos de lâcher un seul mot d'avantage sur cette injustice, non plus que sur le règlement qui fut fait en conséquence, qu'on n'auroit désormais aucun égard dans le conseil aux billets particuliers; mais, lorsque le secrétaire Fayet m'apporta ce bel arrêt à signer, je refusai de le faire, jusqu'à ce que j'eusse reçu du roi la réponse à une lettre dans laquelle, comme je le dis à Fayet, je n'épargnois, ni la vérité, ni les personnes. Cette lettre fit peur à Fayet, & je ne le disois pas à autre intention : Il me pria de la lui montrer, & je feignois de me laisser aller à ses instances. Elle rouloit toute entière sur les souterrains que Robin avoit pratiqués pour gagner messieurs du conseil, & que j'avois

heureusement découverts. Le roi y auroit appris que ce qui avoit mis le conseil si fort dans les intérêts de Robin, c'est que ce partisan étoit allé faire à la marquise de (6) Sourdis, maîtresse du chancelier, les mêmes offres que j'avois rejetées, & qu'il y avoit joint d'autres présens à madame de Deuilly, autre maîtresse de Fresne, & parente du même chancelier. Le contenu de ma lettre ayant été rapporté par Fayet aux intéressés, on le renvoya bien vite me conjurer de ne pas faire partir la lettre. L'arrêt fut supprimé avec le marché de Robin.

C'est ainsi que je partageois mon travail entre le soin de percevoir les deniers de l'état & celui de les employer si utilement pour les besoins de l'armée, qu'elle manquât de rien, soit pour les vivres, soit pour l'artillerie, pendant tout le

(6) Isabelle Babou de la Bourdaisière, femme de François d'Escoubleau, marquis de Sourdis. Elle avoit une sœur aînée nommée François, qui fut mariée à Antoine d'Estrées, & mère de la belle Gabrielle, & une cadette, qui épousa Claude de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan. Toute cette famille est étrangement décriée dans les amours du Grand Alcandre, & autres libelles satyriques de ce temps-là. A remonter jusqu'à la grand-mère de ces trois dames, nommée Marie Gaudin, toutes les filles de ce sang eurent la beauté en partage. Léon X fut si charmé de celle de Marie Gaudin à Boulogne, où il la vit lorsqu'il s'y aboucha avec François I, qu'il lui donna un diamant, appelé, par tradition domestique, le diamant Gaudin. C'est Amelot de la Houffaye qui parle ainsi, & il a ramassé sur toute cette famille plusieurs anecdotes pareilles, auxquelles je renvoie le lecteur curieux à l'article *Ban de la Bourdaisière*.

1597. temps que dura le siège d'Amiens Je faisois, régulièrement tous les mois, un voyage au camp, faisant voiturer avec moi, chaque fois, quinze cent mille écus, ce qui m'attiroit l'amitié de tous les colonels, peu accoutumés à une si grande régularité dans le payement. J'étendis mon attention jusque sur le simple soldat, en établissant dans le camp un hôpital si bien & si commodément servi, que plusieurs personnes de qualité s'y retirèrent pour se faire guérir de leurs maladies, ou de leurs blessures (7).

Le soin, en quelque manière excessif, que le roi prenoit pour la conservation de ma personne, me payoit avec usure de toutes mes peines. Saint-Luc, entre les mains duquel le comte de la Guiche s'étoit démis de la charge de grand-maître de l'artillerie, m'ayant invité à dîner, dans le troisième de ces voyages, me mena voir tous ses logemens, sachant mon affection pour cette partie de l'art militaire : ce qui m'engagea fort avant dans les tranchées & dans d'autres endroits qui n'étoient pas sans danger. Le roi, à qui on le rapporta, m'en fit une réprimande des plus sévères, & y joignit une défense très-positive de me trouver à aucun poste où il y auroit le moindre

(7) D'Aubigné rapporte : Mais il fit aussi venir sa maîtresse à Pecquigny, qu'on disoit, alors, que Henri IV avoit mené Paris devant Amiens, pour & les autres officiers généraux murmuraient beaucoup. Mais il fit aussi venir sa maîtresse à Pecquigny, dont le maréchal de Biron & les autres officiers généraux murmuraient beaucoup.

risque à courir : il dit hautement, à cette occasion, que j'avois des ennemis jusque ~~1597.~~
 dans le camp, si animés à me perdre, qu'ils s'exposeroient eux-mêmes volontiers à périr, pourvu qu'ils me fissent partager ce danger avec eux. Il étoit bien difficile d'avoir été homme de guerre sans sentir rallumer sa première passion, aux côtés d'un prince qui ne trouvoit aucune fonction au dessous de lui, & qui les remplissoit toutes avec une assiduité & un courage capables de réchauffer les plus insensibles.

Son exemple ne produisit pourtant pas cet effet sur tout le monde. Il se formoit, au milieu de son camp même, une cabale de Protestans mutins, ayant à leur tête MM. de la Trémouille, de Bouillon & Duplessis, qui lui donnoit le plus cruel chagrin. Etant allé prendre congé de ce prince, sur le point de mon départ pour revenir à Paris, je le trouvai dans une profonde tristesse. Il venoit de recevoir des nouvelles certaines que ces trois messieurs, de concert avec les deux Saint-Germain, de Clan & de Beaupré (8), d'Aubigné, la

(8) C'est l'historien d'Aubigné, toujours nommé d'Aubigny dans ces mémoires; son nom est Théodore-Agrippa d'Aubigné. Sa naissance, ses services, & son esprit, lui acquirent beaucoup de crédit dans le parti calviniste. Il se retira, en 1620, à Genève, où il mourut, en 1631, âgé de quatre-vingt ans, laissant un fils, Constant d'Aubigné, dont feu madame la marquise de Maintenon (Françoise d'Aubigné) étoit fille. Abdias de Chaumont, seigneur de la Bertichère, frère de Jean de Chaumont, marquis de Guillery; sa postérité subsiste encore aujourd'hui : Hector de Préaux.

1597. Case, la Vallière, la Saussaie, la Bertichère, Préaux, Bassignac, Regnac, Bessais, Constant, & quelques autres Réformés, au nombre d'environ une vingtaine, avoient tenu une assemblée de tout le corps des religionnaires, dans laquelle ils avoient ouvert & favorisé de toutes leurs forces l'avis de profiter de la conjoncture du siège (9) d'Amiens, qui ne pouvoit être achevé

(9) Il est certain que c'est à la conjoncture du siège d'Amiens, & aux mouvemens que se donnèrent les calvinistes de France pour en profiter, qu'ils eurent l'obligation du fameux édit de Nantes, qui leur fut accordé, l'année suivante. Le duc de Bouillon ne s'en défend pas : On peut voir toutes les raisons dont il justifie cette conduite, dans Marfolier, *liv. 5*. La meilleure de toutes est la protestation que font le duc de Bouillon & Dupleffis-Mornay, que, quel que parût être l'objet des calvinistes dans ces assemblées de Saurmur, de Loudun, de Vendôme, convoquées coup sur coup avec beaucoup de chaleur, ni eux, ni les autres chefs du parti, n'ont jamais eu intention qu'on y mît en délibération de prendre les armes; mais seulement de travailler à obtenir à l'amiable des conditions équitables. On s'ouhaiteroit seulement, pour l'entière justification du duc de Bouillon, qu'on n'eût pas à lui reprocher qu'il refusât de suivre le roi à son expédition d'Amiens, & que la surprise de cette ville par les Espagnols n'eût pas été suivie, de la part des calvinistes, d'une translation de l'assemblée protestante de Vendôme à Châtellerault, où les opérations furent si violentes, que le roi fut obligé d'y envoyer messieurs de Schomberg, de Thou, de Vic, de Calignon & de Monglat, chargés d'offrir des conditions qui fussent pour montrer que Henri IV croyoit avoir tout à craindre de leur part. Lorsque les calvinistes ont rempli l'Europe de leurs plaintes sur la révocation de l'édit de Nantes, c'est qu'un espace de temps de plus de quatre-vingt ans leur avoit fait perdre de vue les moyens dont ils s'étoient servis pour l'arracher. Voyez, sur la remarque précédente, les mé-

moires

achevé sans eux, pour arracher du roi un édit qui leur donnât une entière satisfaction, ou, à son refus, se faire raison par les armes. Heureusement cet avis avoit trouvé beaucoup d'opposans dans l'assemblée, aussi bien que dans une partie des grandes villes qu'on avoit tâché d'y amener. C'est ce qui rassuroit un peu sa majesté : mais elle avoit sujet d'appréhender que les plus échauffés ne l'emportassent à la fin. Elle m'ordonna d'écrire à quelques-uns des principaux, pour leur faire prendre, s'il étoit possible, des sentimens plus raisonnables, & surtout au duc de la Trémouille, qu'on savoit être le principal promoteur du complot.

J'avois conservé, jusque là, une assez grande liaison avec la Trémouille. Il avoit même cru devoir me faire part de ces assemblées : mais il m'en avoit déguisé le sujet, & il s'étoit servi, en m'écrivant, de termes si concertés, qu'il m'étoit facile de juger que j'étois regardé de ces messieurs comme un homme infidèle à son parti, & que la Trémouille n'étoit pas éloigné de se porter à la désobéissance. Je ne laissai pas, pour cela, de me servir de ce reste de commerce que j'avois encore conservé avec lui, pour eslayer de le faire ren-

moires du duc de Bouillon. d'Aubigné, tom. 3, liv. 4. Son bistoire par Marsolier, chap. 11, où il rapporte bistoire de l'édit de Nantes, fort au long tous les projets du corps des calvinistes, & le nouvel ordre la vie de Duplessis-Mornay, qu'ils travaillèrent à mettre Procès-verbal des assemblées de Vendôme & de Châtelleraul, &c. Mais surtout dans leurs affaires.

trer dans son devoir. Je lui mandai que,
 1597. quand même il seroit vrai que le roi fût,
 à son égard, tel qu'il le supposoit, il n'y
 avoit, pour lui, ni honneur, ni grandeur à
 en extorquer une déclaration due à la seule
 nécessité; mais que le prince conservoit
 pour tout le corps ses anciens sentimens
 qu'il n'étoit point la cause du peu de jus-
 tice que les Catholiques leur rendoient,
 puisqu'il n'en avoit pas moins à souffrir
 lui-même. Qu'au reste, il fit attention que
 les suites de cet édit, obtenu à contre-
 temps, ne seroient pas autant à leur avan-
 tage qu'ils se l'imaginoient, parce que les
 Catholiques, toujours plus forts qu'eux,
 étoient bien en état de l'empêcher, pour
 le présent, & que, pour l'avenir, le roi, jus-
 tement indigné de la violence qu'on lui
 auroit faite, perdrait le dessein de leur ac-
 corder, un jour, de son plein gré, ce qu'ils
 vouloient mal à propos anticiper aujour-
 d'hui; qu'ils n'alloient faire autre chose,
 que se mettre en garde contre eux, & jeter
 dans la défiance le parti catholique par l'é-
 clat d'une affaire manquée. Je rappelois à
 la Trémouille l'exemple de ces illustres Pro-
 testans qui disoient, en toute occasion, &
 montroient, par leur conduite, qu'un Pro-
 testant qui conforme ses actions à sa croyan-
 ce, ne perd jamais de vue le bien de l'état,
 ni le véritable intérêt de son roi. La Tré-
 mouille, peu touché de ma lettre, la montra
 à tout le monde, & en fit des railleries pu-
 bliques. Mais ces desseins échouèrent, faute
 d'un assez grand nombre de partisans.

La grande maîtrise de l'artillerie vint à vaquer, pendant le quatrième séjour que je fis au camp. St.-Luc (10) regardant entre deux gabions, où à peine y avoit-il passage pour un boulet de canon, son mauvais destin y en apporta un qui le renversa mort. Je m'entretenois seul avec le roi, lorsque Villeroi & Montigny vinrent lui apprendre cette nouvelle : ce qu'ils firent en secret, à cause des prières qu'ils avoient à y joindre au sujet de cette charge. M'étant rapproché, lorsqu'ils eurent quitté sa majesté, elle m'apprit la mort de Saint-Luc, & la demande que Villeroi & Montigny venoient de lui faire de la grande maîtrise ; le premier, pour son fils d'Alincourt, ou son neveu Château-neuf-l'Aubépine (11), & Montigny pour lui-même. Saint-Luc étoit homme d'esprit & d'invention, prompt, industrieux, plein de courage : on ne pouvoit lui reprocher que le défaut de se livrer si fort à l'abondance de ses idées, qui lui fournissoient projets sur projets, qu'il donnoit à l'imagination une partie du temps que demandoit l'exécution : cependant, le roi ne trouvoit aucun des proposés capable de le bien remplacer. D'Alincourt manquoit de fermeté, & n'avoit, disoit ce prince, les ongles trop pâles. Château-neuf (12) cachoit un

(10) François d'Epinaï de Saint-Luc : On ne l'appeloit que le brave Saint-Luc. Voyez son éloge, dans *Brantôme des hommes illustres*, article St.-Luc, tom. I.

(11) Charles de l'Aubépine, marquis de Château-neuf. François de la Grange, seigneur de Montigny.

(12) Il fut fait garde des

1597. manque d'esprit réel sous un extérieur composé d'affectation & de grimaces. Montigny étoit, à la vérité, vaillant & affectionné; mais ces qualités, destituées d'un esprit de ressource, d'ordre & d'économie, ne suffisoient pas, dans un poste aussi considérable.

En discourant de la sorte avec moi, sa majesté ne me parut balancer à m'en gratifier moi-même, que parce qu'elle croyoit cette fonction incompatible avec celle de surintendant des finances. Il ne me fut pas difficile de la détromper, & elle me donna, dès ce moment, sa parole: mais elle remit cet effet de sa bonne volonté après le siège, pendant lequel elle alloit laisser cette charge vacante, ma présence lui paroissant nécessaire à Paris. Je ne vis point le roi, de tout le jour suivant; &, malheureusement pour moi, il vit madame de Monceaux, qui n'omit rien pour le faire changer de résolution en faveur du vieux d'Estrées (13) son père. Le roi tint bon contre les prières, & même contre les larmes: mais il céda à la menace que la dame fit, de se jeter dans un couvent, s'il lui

seaux en 1630, & s'en démit en 1633.

(13) Antoine d'Estrées. Lui mort (Saint-Luc), M. d'Estrées a succédé à sa place, comme le méritoit bien, pour l'avoir bien appris de son brave père: ainsi, quoiqu'il tarde, le droit & la vérité

rencontrent leur tour; car on lui avoit fait tort qu'il n'eût cette charge après la mort de son père: Enfin, la vérité & le droit ont vaincu là pour lui. *Brant., vies des hommes illustres, tom. 1, page 227, article M. d'Estrées.*

refusoit cette grâce , & elle ralluma si bien ,
 par cette feinte, toute la passion du prince ^{1597.}
 pour elle, qu'elle obtint, enfin, la grande
 maîtrise. Le roi m'apprit, le jour suivant,
 ce qui s'étoit passé, avec quelque confusion
 de sa foiblesse. Il avoit encore ménagé mes
 intérêts, du moins en une chose: c'est la
 condition qu'il avoit mise, que M. d'Es-
 trées, qui étoit en toute manière incapa-
 ble d'exercer cette charge par lui-même,
 s'en déferoit pour la première charge de
 la Couronne, qui viendrait à vaquer, &
 absolument, s'il survenoit une guerre con-
 sidérable, en faveur de celui que sa majesté
 lui nommeroit, & elle m'engagea de nou-
 veau sa parole, qu'elle n'en nommeroit
 point d'autre que moi.

Je me contentai de cette assurance, &
 je repris le chemin de Paris, où, peu de
 jours après, je reçus du camp la nouvelle
 de la mort de mon jeune frère, gouverneur
 de Mantes (14), que j'avois laissé en bonne
 santé. De quatre frères, cette seconde
 mort nous réduisit à deux. Le roi refusa
 tous les prétendans au gouvernement de
 Mantes pour m'en revêtir, même sans que
 je le lui demandasse. J'en reçus le don par la
 même lettre que sa majesté m'écrivit sur
 cette mort, avec les pièces nécessaires pour
 passer dans tous les droits de mon frère,
 mort sans enfans. J'envoyai Baltasar,

(14) Salomon de Béthun-
 ne, baron de Rosny, gou-
 verneur de Mantes: c'est
 le troisième des quatre frè-

res, dont il est parlé au com-
 mencement de ces mémoi-
 res. Il n'avoit que trente-
 six ans lorsqu'il mourut.

mon secrétaire, à Amiens, prendre les provisions de gouverneur, & sitôt que je les eus reçues, j'allai me faire recevoir à Mantes, où je ne voulois passer que quatre jours.

Messieurs du conseil, qui crurent que mon absence seroit beaucoup plus longue, & même qu'elle seroit suivie d'un abandon des affaires des finances, n'en sentirent pas peu de joie : Et, pour commencer à en profiter, ils prirent leurs mesures pour s'approprier une partie des fonds destinés au siège d'Amiens. Ils signèrent tous une lettre écrite à sa majesté au nom du conseil, dans laquelle ils l'avertissoient que n'ayant manqué de rien depuis cinq mois, elle ne devoit pas être surprise, en apprenant que ses fonds étoient entièrement épuisés, n'y ayant plus que quelques méchans restes & appoints de payemens. Henri, qui ne me savoit point à Mantes, & qui, par un effet de sa vivacité ordinaire, n'examina point les signatures de cette lettre, en fut d'autant plus surpris, que je l'avois assuré très-positivement que j'étois en état de lui fournir les sommes ordinaires pendant quatre mois, qui étoit tout le temps que pouvoit durer le siège. Il invectiva contre messieurs du conseil d'une étrange manière, en présence des principaux officiers de son armée, &, pour cette fois, je ne fus guère plus épargné qu'eux. Mais, ayant jeté les yeux, par réflexion, sur les noms souscrits dans la lettre, parmi lesquels il ne trouva point le mien, & ayant su du

courrier que j'étois à Mantes, il condamna aussi-tôt sa précipitation, &, afin que rien ne manquât à la réparation qu'il m'en fit, il lut ma réponse à la lettre qu'il venoit de m'écrire en présence des mêmes témoins. 1597.

Il étoit de son intérêt de les rassurer. Un siège assurément très-pénible les rebutoit quelquefois, eux, & leurs soldats, au point que le tarissement des fonds auroit été capable de les faire désertir, puisque sur le moindre retardement des voitures, le roi ne pouvoit empêcher que plusieurs ne l'abandonnassent. Tout alla bien jusqu'à la fin. Si les assiégés se défendirent avec vigueur, & firent sorties sur sorties, on les attaqua de même, & ils furent toujours défaits.

La sappe étoit poussée jusqu'aux remparts, & les assiégeans venoient de s'emparer de deux casernes, qu'on rendoit inutiles aux assiégés; lorsque le cardinal archiduc, avec le comte de Mansfeld, qui lui servoit de lieutenant-général, jugea qu'il étoit temps de faire un effort pour empêcher la réduction de la place. Il s'y achemina avec une armée de douze à treize mille hommes d'infanterie, & de deux mille cinq cents à trois mille chevaux, & passa la rivière d'Authie, dans l'intention de livrer bataille, ou, du moins, de jeter un secours considérable dans Amiens. Tous ceux qu'il essaya d'y faire entrer, furent repoussés (15). Le roi alla

(15) Préfixe rapporte|remment. „ L'archiduc, encore ce fait très-diffé-|, dit-il. se présenta au

1597. reconnoître lui-même l'armée ennemie, il la vit par-devant & par-derrière, & il n'auroit pas balancé à l'attaquer, malgré la supériorité du nombre, parce qu'il trouva une multitude confuse, sans conduite, ni discipline : Mais, à la première démarche qu'il fit, l'archiduc ne songea qu'à se retirer avec précipitation (16). Il

„ quartier de Long-Pré (le „ 15 Septembre, à deux „ heures après-midi) lors- „ qu'on ne s'y attendoit „ point... Il ne tint qu'à „ lui de jeter trois mille „ hommes dans Amiens, „ tant l'épouvante fut gran- „ de au camp. Henri douta „ du succès de la jour- „ née... Ah ! Seigneur, „ dit-il, à haute voix, s'ap- „ puyant sur l'arçon de „ sa selle, ayant le cha- „ peau à la main, & les „ yeux levés au ciel ; si „ c'est aujourd'hui que tu „ me veux punir comme „ mes péchés le méritent, „ j'offre ma tête à ta jus- „ tice. N'épargne pas le „ coupable : mais, Sei- „ gneur, par ta sainte mi- „ séricorde, prends pitié „ de ce pauvre royaume, „ & ne frappe pas le trou- „ peau pour la faute du „ berger... Voyant que „ rien ne paroïssoit, il se „ retira, mal satisfait, di- „ soit-il galamment, de la „ courtoisie des Espagnols, „ qui n'avoient pas voulu „ s'avancer d'un seul pas „ pour le recevoir, & „ avoient refusé de mau- „ vaisse grâce l'honneur „ qu'il leur faisoit... *Paraf.* „ 2 part. Presque tous les „ historiens conviennent que „ les Espagnols laissèrent „ échapper une des plus bel- „ les occasions qu'ils eussent „ jamais eues de battre l'ar- „ mée du roi, & ce prince „ disoit, lui-même, depuis, „ qu'il y eut des principaux „ officiers de son armée qui „ lui dirent que tout étoit „ perdu. *Matthieu, tom. 2, „ liv. 2, pag. 234.*

(16) Le roi dit du car-
dinal archiduc, qu'il étoit
venu en capitaine, & s'en
étoit retourné en prêtre.
La Curée demande au roi,
avec instance, qu'il lui per-
mît d'aller reconnoître l'ar-
mée ennemie, en faisant
souvenir sa majesté que les
Espagnols étoient entrés
quatre fois en France, &
que, toutes les quatre fois,
il les avoit attaqués & bat-
tus le premier. Henri lui
répondit : „ M. le Curé,
„ ne vous mettez point
„ en colère, & la lui

n'étoit, peut-être, pas impossible de forcer les Espagnols au combat, & de les battre sans discontinuer le siège, du moins Henri eut toujours cette opinion; il se rendit néanmoins à l'avis du plus grand nombre, qui vouloit qu'on laissât retirer l'archiduc. On ne s'attacha donc plus, après cela, qu'au siège. Le ravelin ayant été emporté, & les mineurs attachés au corps de la place, Amiens se rendit, à la fin de Septembre de cette année, que ce siège avoit remplie presque toute entière.

Lorsque je jette les yeux sur le grand nombre de lettres que je reçus du roi, pendant l'expédition d'Amiens, je suis surpris qu'un prince, chargé des opérations d'un grand siège, & du détail de tout un camp, n'en fût pas moins appliqué à toutes les affaires du dedans de son royaume.

permet. La Curée se fit remarquer, en cette occasion, par sa bravoure, & par la belle retraite qu'il fit, devant cette armée, campée à Betancourt, à quatre lieues d'Amiens. Il disoit pourtant, ensuite, là dessus, que, lorsque trois ou quatre cents hommes se retirèrent ainsi devant une armée entière, c'est la faute seule de cette armée, s'ils ne sont pas défaits. C'étoit un homme intrépide. Il s'enfonça au milieu des ennemis, un jour que son bras, engourdi par son pistolet, ne lui permettoit pas de se servir de ses ar-

mes. Il y avoit jusqu'à des femmes qui combattoient dans l'armée françoise, habillées en hommes. On en connoissoit quatre, entre autres, qui se distinguèrent jusqu'à faire des prisonniers de leur main, & une surtout, connue sous le nom de capitaine Gafcon. Ces particularités sont tirées du *vol. 8929 des manuscrits royaux*. Voyez encore, sur ce sujet, le 6me tom. des *Mémoires de la Ligue*, où l'on donne de grandes louanges à l'habileté, à la promptitude & à la valeur d'Henri IV.

me, & qu'il embrassât avec la même facilité, des métiers si contraires. J'épargne
 1597. au lecteur la peine de lire toutes ces lettres ; & j'en userai de même à l'égard de celles que sa majesté m'a fait l'honneur de m'écrire dans la suite. J'en compte plus de trois mille, sans celles que j'ai négligé de ramasser, ou qui ont été perdues par la faute de mes secrétaires ; il seroit trop ennuyeux de vouloir rendre compte de chacune au public. Il y en a quelques-unes, à l'égard desquelles je respecte l'ordre que ce prince m'a donné de les supprimer, parce qu'elles intéressent des personnes que sa majesté n'auroit pas voulu blesser, & que je dois, sans doute, bien davantage m'abstenir d'offenser, en mettant au jour des brigues politiques, ou simplement des intrigues galantes qui sont demeurées dans le secret. Et, pour ce qui est de toutes les autres, elles ne tiennent que sur des emplois de deniers, des comptes, des payemens, des pensions, & autres choses de cette nature, si sèches & si peu amusantes, qu'elles en deviennent un nouveau sujet de louanges pour Henri.

Sur le chapitre de ses finances, par exemple, on le verroit porter l'exactitude, jusqu'à se faire rendre compte par moi, tous les huit jours, des deniers reçus, & de leur usage (17). Il ne lui échappe pas que, dans une fonte, on a voulu dé-

(17) On ne pouvoit pas dépenser cent écus, dit Perefixe, sans qu'il fût s'ils avoient été bien ou mal employés.

tourner une pièce de canon dans une remise de six ou de sept mille écus, que la ^{1597.} nécessité obligea d'accorder au peuple sur les tailles. Il liquide lui-même ce qui doit revenir de gratification à certaines paroisses plus affligées. Il calcule exactement chacun des offices vendus, & l'argent qui en est provenu. Il ne perd de vue aucun de ceux à qui l'état est redevable, ou qui rendent quelque service dans les provinces éloignées, ou dans les royaumes voisins, & il leur assigne à tous un fonds particulier, avec le dernier discernement. Son grand soin est qu'on n'affecte jamais aucun paiement étranger, sur les fonds uniquement destinés pour la guerre, comme il parut dans l'affaire où il s'agissoit de faire toucher une récompense au sieur de Vienne, qui avoit fait rentrer la ville de Tours dans l'obéissance, ou lorsqu'il fut question de rendre à madame de Beaufort les quatre mille écus qu'il avoit empruntés d'elle.

Par rapport à la guerre, ces lettres sont d'un détail immense. Ce qu'il lui faut d'argent, tant pour la confection des tranchées & des autres travaux, que pour la solde militaire, y est toujours calculé si juste, qu'il ne faut point craindre de se tromper en le suivant. L'ordre de la marche de ses troupes n'y est pas réglé avec moins de prudence que celui des convois d'argent qui arrivoient à son armée, afin qu'ils ne fussent ni retardés ni interceptés.

Tout cela ne faisoit encore qu'une par-

1597. tie de ses soins. La lettre, où il parle des réparations de Montreuil, de Boulogne & d'Abbeville. Celles où il s'étend sur la manière de maintenir l'ordre dans les provinces, l'obéissance dans les villes, la subordination dans les corps, à l'occasion de la chambre des comptes, qui lui avoit manqué de respect. Celle où il dit : « Je ne prétends point mêler des parties de mas-
 » carades, avec des deniers destinés pour
 » mon armée » ; parce que Mortier, qui avoit fourni des habits pour une fête, s'étoit fait insérer dans un mémoire de frais militaires. Celle encore où, en répondant sur l'offre que lui avoit faite la ville de Paris, par ses prévôts & échevins, de foudoyer à ses dépens douze cents hommes, il décharge cette ville, en considération de ce service, du doublement des aides, & mille autres de cette espèce, montrent que, de la même main dont il savoit tracer un plan d'attaque, il ne savoit pas moins bien conduire les affaires du cabinet.

Son entretien personnel étoit le seul qu'on pourroit trouver qu'il négligeoit. Il falloit, pour l'obliger à y penser, que Montglat, son premier maître d'hôtel, l'avertît que *sa marmite*, c'est ainsi qu'il le dit, dans quelques-unes de ses lettres, *est prête à donner du nez en terre*. Il ne rougit point d'avouer une chose, dont il n'y avoit, en effet, que ses ennemis domestiques qui dussent rougir, qu'il étoit presque nu, sans armes & sans chevaux. Il trouva pourtant le moyen, dans la suite, de se faire un

fonds pour la subsistance, qui ne put être confondu avec aucun autre. C'est le marc d'or, provenant des offices vendus, qu'il destine à cet usage. Voilà le sujet d'une partie des lettres de cette année, sur lesquelles on peut juger de toutes celles des années suivantes, que je garde soigneusement en original, mais dont je ne communiquerai au public que ce qu'il y a de plus important. Une chose qu'il ne faut pas oublier de remarquer, c'est que, quoiqu'elles soient en très-grand nombre, & pour la plupart, très-longues, elles sont pourtant, presque toutes, écrites de sa main, surtout celles qu'il adresse directement au conseil, ou à moi (18).

Je me trouvai au conseil, qui fut tenu après la prise d'Amiens, sur les opérations du reste de la campagne. On y mit trois choses en avant, suivre l'armée en-

(18) J'ai remarqué, dans la préface, les raisons qui m'ont porté à ne pas transcrire ici ce grand nombre de lettres. On peut les voir à la tête du nouveau recueil de Lettres d'Henri le grand. Les originaux de quelques-unes de ces lettres se voyent encore aujourd'hui dans le beau Cabinet de M. le duc de Sully, apostillés de la main de Maximilien de Béthune; mais les pièces de ce cabinet, les plus précieuses en ce genre, sont, outre un assez grand nombre de lettres originales d'Henri III, & d'autres princes de ce temps-là, des papiers d'état, lettres, écrits sérieux ou galans, & autres morceaux, écrits de la main d'Henri le grand & de celle de son ministre, ou simplement signés & apostillés par eux. Nous avons déjà parlé de ceux qui concernent l'accommodement de l'amiral de Villars, & des autres gouverneurs & villes surtout de Normandie. Nous aurons encore occasion, dans la suite, d'en rapporter ou indiquer quelques autres.

1597.

1597. nemie, se saisir, par surprise, de quelque ville d'Artois, & assiéger en forme Dourlens. Sur quoi chacun proposa son avis. Ville de Le mien fut, qu'il ne falloit pas espérer Picardie. que le cardinal infant, qui avoit si opiniâtrement refusé le combat, lorsqu'il ne lui restoit que cette ressource pour secourir Amiens, s'y laissât engager, maintenant, qu'il savoit qu'il auroit sur les bras toutes les forces du roi; & ayant eu tout le temps de prendre ses mesures pour l'éviter. Qu'il n'y avoit pas, non plus, d'apparence que ces entreprises sur les villes d'Artois réussissent dans le voisinage d'une armée si nombreuse. Mais qu'enfin, l'un & l'autre me paroissoient préférables au projet d'assiéger Dourlens, parce que quinze jours suffisoient pour voir ce qu'on devoit attendre de ses desseins; qu'on pouvoit d'ailleurs manquer, sans honte, au lieu qu'on auroit infailliblement le regret d'avoir consumé inutilement, pour le dernier, beaucoup de temps, d'argent & de troupes. Il fut arrêté qu'on tenteroit brusquement les deux premiers moyens, sans, pour cela, renoncer au siège de Dourlens. Les Espagnols se tinrent sur leurs gardes; &, à cet égard, il ne resta aux François d'autre avantage que l'honneur d'avoir cherché à finir la guerre par une action qui contribua bien autant que tout le reste à faire désirer la paix au roi d'Espagne.

Il en alla tout autrement de l'entreprise de Dourlens, à laquelle on s'obstina. Le

roi me manda, à Paris, où j'étois retourné, sa dernière résolution sur ce sujet. Je ne craignis point de lui représenter encore plus fortement, les raisons qui m'avoient empêché de goûter cette opinion, que son armée ayant considérablement souffert au siège d'Amiens, elle n'étoit point en état d'en entreprendre un second aussi rude, au mois d'Octobre, temps où les pluies rendoient impraticable le terrain de Dourlens, naturellement gras & gluant, & en présence d'une armée qui ne cherchoit qu'à prendre sa revanche. Le roi ne me fut point mauvais gré de cette liberté : mais il ne se rendit point à mes raisons. Il me manda que l'expédition de Dourlens étoit absolument nécessaire, pour conserver Amiens & Abbeville. Qu'en rasurant la Picardie, elle faciliteroit la vente des nouveaux offices, & qu'il tâcheroit de faire en sorte qu'elle ne durât pas aussi long-temps que je l'appréhendois. 1597.

Dourlens fut donc investi, le neuf Octobre, & dès le treize, les pluies avoient tellement corrompu le terrain & gâté les chemins, que les travaux n'avançoient plus. Villeroi m'écrivit qu'on se repentoit déjà de cette tentative. En effet, le roi partit presque aussitôt de son quartier de Beauval, & vint à Belbat, où il donna les ordres pour la levée du siège, quoiqu'il eût peu duré. Les soldats avoient déjà tant souffert, qu'ils furent prêts à se débander. Le roi leur fit payer la montre, les mit en quartier d'hiver sur la

1597. frontière, y laissa sa cavalerie légère, re-trancha une partie des garnisons, que la surprise d'Amiens avoit obligé de jeter dans les places voisines, revint passer l'hiver à Paris, prenant sa route par Rouen & par Monceaux, où il séjourna une huitaine.

C'est de cet endroit qu'il me donna ses ordres, de faire lever les difficultés que le chancelier de Chiverny faisoit au parlement, d'ériger en présidial son comté d'Armagnac & de Lectoure, & de destiner les deniers qui en proviendroient au payement des dépens, auxquels sa majesté avoit été condamnée au parlement envers le sieur de Fontrailles, comte d'Armagnac, pour un procès porté en cette cour. Comme madame auroit pu avoir quelques droits sur cet argent, en vertu de la cession que roi son frère vouloit bien lui faire de tous ses biens en cette Province, ce prince m'ordonnoit de tenir la chose secrète, & prit la même précaution auprès de Fontrailles & du chancelier; celui-ci obéit fort mal : mais son indiscretion fut inutile, madame étant sortie, peu après, de la cour de France. Le roi m'avertissoit, dans la même lettre, de payer Demeurat, son procureur à Riom, aussi bien que la Corbinière, qui étoit chargé de l'entretien des troupes laissées en Picardie. C'étoit dans ces momens de loisir qu'il portoit son attention jusque sur les plus petits objets. Il me fit donner au sieur de Piles, ancien & fidelle serviteur, une gratification de trois mille

Astrac de
Fontrailles.

écus, & une autre de huit mille livres à Gobelin, qui entretenoit sa maison, en le remboursant de seize mille livres qu'il avoit avancées; il n'y avoit point de nom, jusqu'à celui de la pauvre receveuse de Gisors, qui n'eût droit de tenir quelque place dans ses lettres. 1597.

La misère du peuple (19), qui assurément étoit excessive, ayant jeté beaucoup de non-valeurs dans le recouvrement des impôts, le roi se douta que messieurs du conseil, qui étoient fort ardens à représenter, & même, à grossir ces non-valeurs, pouvoient bien, après en avoir obtenu une décharge pour le peuple, en retirer, dans la suite, pour eux-mêmes, des sommes considérables, par leur attention à cacher cette décharge. Il m'ordonna de m'instruire, en premier lieu, si le peuple étoit véritablement autant en retard pour les années 1594 & 1595, que ces messieurs vouloient le lui faire croire; ce qui étoit facile, en vérifiant exactement les états de recette & de dépense des receveurs généraux & particuliers, & en visitant les élections de ces mêmes généralités, où je m'étois déjà transporté. Secondement, si ce vide dans les impôts ne venoit point de fainéantise ou de désobéissance de la part du peuple.

(19) Bongars, décrivant, dans ses lettres, la désolation que les guerres civiles avoient causée dans le royaume, assure, entr'autres choses, que les grands chemins étoient si couverts de ronces & d'épines, qu'on avoit de la peine à en apercevoir la trace. *Epist. 75, ad Camerac.*

1598. Enfin, une autre affaire importante, dont sa majesté commença à s'occuper; à Monceaux, c'est la confection des articles dont il avoit envie de convenir avec les Protestans. Il en pressoit, depuis long-temps, le chancelier & Villeroi, & j'étois chargé d'y tenir la main; mais il se feroit encore plaint long-temps de ce que ces messieurs répondoient si mal à son intention, s'il n'étoit pas venu exécuter lui-même son projet à Paris (20).

Ces deux dernières affaires, qui concernent les financiers & les protestans, auroient demandé un loisir, dont le roi se trouva bien éloigné, lorsqu'il fut arrivé à Paris. Il lui fallut s'appliquer à faire de nouveaux préparatifs, pour passer, au printemps suivant, en Bretagne, où les rebelles se sentant éloignés de la vue du souverain, perpétuoient impunément le désordre & la désobéissance. Le duc de Mercœur, qui étoit à leur tête, n'osoit pourtant favoriser publiquement la révolte; au contraire, les lettres qu'il écrivoit au roi n'étoient remplies que de témoignages apparens de soumission, & il ne s'étudioit, depuis deux ans, qu'à l'amuser par de feintes propositions, dont il savoit toujours éluder l'accomplissement. Le roi, de son côté, avoit toujours pris le parti

(20), Il dit à la maison-
 „ de-ville, qui vint le com-
 „ plimenter sur l'expédi-
 „ tion d'Amiens, en mon-
 „ trant le maréchal de Bi-
 „ ron : MM, voilà le ma-
 „ réchal de Biron, que je
 „ présente volontiers à mes
 „ amis & à mes ennemis „
Peresf., 2 part.

de diffimuler avec le duc, & s'étoit contenté, jusque là, de tendre les bras aux officiers de cette province, qui, rebutés des longueurs de Mercœur, s'étoient adressés directement à sa majesté; mais, enfin, ce prince jugea qu'il étoit temps d'aller attaquer ce sujet rebelle jusque chez lui (21). C'est à quoi nous nous occupâmes le plus secrètement qu'il fut possible, pendant cet hiver.

Il eût été inutile de l'entreprendre, sans un corps de douze cents hommes d'infanterie, de deux mille de cavalerie, & une artillerie de douze canons au moins, & ces troupes ne pouvoient être prises sur les six mille fantassins, & les douze cents chevaux que le roi avoit jugé nécessaires à la défense de la frontière de Picardie, & qu'il avoit commis à la garde du connétable, aidé des conseils de MM. de Bellièvre, de Villeroi & de Sillery. Il falloit encore retrouver des fonds nouveaux, pour tous les gens de guerre. Il n'étoit plus guère possible d'augmenter les impôts, autrement qu'en s'attachant à en diminuer les frais de perception; ce qui est une augmentation très-réelle, du moins pour le roi. Je m'appliquai, avec cela, à

(21) Un des amis du duc de Mercœur lui ayant demandé, un jour, s'il songeoit à se faire duc de Bretagne, il lui répondit: „ Je ne fais pas si c'est un songe, mais il y a plus de dix ans qu'il dure „ La duchesse de Mercœur avoit pour aïeule Charlotte, héritière de la maison de Penthièvre, dont les droits prétendus sur le duché de Bretagne étoient apparemment le fondement de ceux du duc de Mercœur.

1598. ramasser toutes les dettes restées en arrière, & à rétablir les parties égarées, à quoi je joignis quelques nouvelles levées, mais en petit nombre, & peu gênantes.

Sans ces secours, le roi auroit été obligé d'entendre à la paix, & elle ne pouvoit se faire alors, que d'une manière fort avantageuse pour l'Espagne. Le pape Clément VIII la désiroit ardemment. Dès long-temps avant la campagne de Picardie, il avoit envoyé le cardinal de Florence, son neveu, en qualité de légat, la proposer au roi, pendant que Calatagironne (22), patriarche de Constantinople, prenoit, par ordre de sa sainteté, la route d'Espagne, à même fin. Le commencement de la négociation n'avoit pas été heureux. Le roi, plus irrité qu'abattu par l'invasion d'Amiens, s'étoit contenté de répondre fièrement au cardinal de Florence, qu'il remettoit à l'écouter, après qu'il auroit repris cette place. Le roi d'Espagne, de son côté, quoiqu'il n'eût vu recommencer la guerre qu'avec chagrin, avoit fondé de grandes espérances sur ses succès en Flandre, & en particulier sur la surprise de la ville d'Amiens, dont la possession pouvoit lui attirer celle de tout le pays voisin de l'Oyse jusqu'à la Seine.

Alexandre
de Médicis.

Les expéditions de la campagne plus favorables à la France, rapprochèrent l'un & l'autre d'un raccommodement. Philippe connoissoit Henri pour un prince, avec

(22) Le P. Bonaventure de Calatagironne, général de l'ordre de Saint-François.

lequel il étoit aussi difficile de garder ses avantages, que d'y en joindre de nouveaux. D'ailleurs, il avoit, dès lors, un pressentiment qu'il ne releveroit pas de la maladie dont il se sentoit attaqué. Cette vue le ramenoit sur le malheur de laisser, en mourant, le prince son fils aux prises avec un ennemi tel que le roi de France. Il prêta l'oreille aux conseils de Calatagironne, qui ne se fut pas plutôt assuré de ses dispositions, qu'il revint, à Rome, en informer le pape, & en fut de nouveau député en France, pour instruire de ses succès le cardinal de Florence, & travailler de concert avec lui. 1598.

Ces deux éminences reprirent donc leurs premières sollicitations auprès de Henri, & lui disoient souvent que la paix ne dépendoit plus, en quelque manière, que de lui. Le roi, qui étoit détrompé, à son tour, des grandes & flatteuses idées, dont il s'étoit rempli sur la foi de ses courtisans, les vit revenir avec plaisir, quoiqu'il se fît beaucoup rechercher. Enfin, il déclara aux deux négociateurs qu'il ne s'opposoit point à la paix; mais à condition que l'Espagne lui rendroit tout ce qu'elle possédoit dans ses états. Les légats lui laissèrent entrevoir qu'il pouvoit l'obtenir, & le roi leur répondit que, sur ce plan, il consentoit qu'ils traitassent, & conclussent avec les trois ministres qu'il avoit laissés en Picardie, auxquels il les adressa; pendant que, pour ne pas perdre les armemens qu'il avoit faits, ni consumer en pourparlers un

1598. temps précieux, il partit pour la Bretagne.

On étoit, au commencement de Mars. Le roi prit sa route par Angers, & ordonna à son armée de le suivre à petites journées. Il consentit que son conseil suivît aussi, mais après qu'il auroit fait tous les arrangemens nécessaires pour qu'il ne manquât rien, soit à l'armée de Bretagne, soit aux troupes & aux commissaires de la paix en Picardie. Comme j'en avois l'absolue direction, & que rien ne me traversoit, je mis, en peu de temps, les choses au point que je crus pouvoir, sans crainte, aller joindre sa majesté. Je m'attendois à la trouver déjà fort avant dans la Bretagne; & ce ne fut pas sans une grande surprise que j'appris, en approchant d'Angers, que le roi n'avoit pas encore passé cette ville. Le duc de Mercœur étoit perdu sans ressource, sans le service que lui rendirent, en cette occasion, les duchesses de Mercœur (23) & de Martigues (24). Elles commencèrent par obtenir, par le moyen de la marquise de Monceaux, un passeport pour venir trouver le roi à Angers (25). Lorsqu'elles y furent arrivées,

(23) Marie de Luxembourg, fille de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, & vicomte de Martigues, femme de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur.

(24) Marie de Beaucourt, fille de Jean, seigneur de Péquillon, veuve de

Sébastien de Luxembourg, mère de la duchesse de Mercœur.

(25) Elles y avoient devancé le roi; mais on leur en avoit refusé l'entrée. Elles se retirèrent au pont de Cé, jusqu'à ce que le roi fût venu à Angers.

elles achevèrent de mettre la maîtresse du roi dans leur parti. La duchesse de Mercœur lui offrit sa fille unique, pour en disposer en faveur de celui que sa majesté jugeroit à propos; &, sous-main, elle lui donna à entendre qu'il ne tiendrait qu'à elle de marier cette riche héritière avec César son fils (26). Cette alliance flattoit si agréablement la marquise de Monceaux, que, dès ce moment, regardant l'affaire du duc de Mercœur comme la sienne propre, elle s'y employa avec ardeur, tandis que les deux duchesses mettoient en usage, de leur côté, toutes les soumissions, les promesses & les larmes qu'elles croyoient capables d'attendrir un prince, connu par sa complaisance & son penchant pour les dames. Henri se laissa désarmer, & ne se souvint plus de châtier le duc de Mercœur.

1598.
Françoise de
Lorraine.

Je n'eus pas plutôt mis pied à terre dans Angers, que j'allai saluer le roi. Ce prince, qui, dès ma première parole, & à l'air seul de mon visage, comprit tout ce que j'avois dans l'esprit, m'embrassa étroitement, &, me pressant de ses deux bras la tête contre sa poitrine : » Mon » ami, me dit-il, soyez le bien venu. Je » suis très-aise de vous voir ici ; car j'y » avois bien affaire de vous. Et moi, fire », lui répondis-je, incapable de ces lâches

(26) „ Les fiançailles fu- „ été d'un de France lé-
„ rent célébrées à An- „ gitime. Il n'avoit que 4
„ gers, avec la même ma- „ ans, & la fille 6 „ *Pref.*,
„ guisance que si c'eût „ 2 *part.*

1598. ménagemens que la flatterie inspire, &
 « moi, je suis très-fâché de vous y trouver
 « encore. Il y a si long-temps que nous
 « nous connoissons, reprit ce prince, en
 « m'interrompant, que nous nous enten-
 « dons à demi-mot, l'un & l'autre. Je me
 « doute déjà de ce que vous m'allez dire;
 « mais si vous saviez ce qui se passe, &
 « combien j'ai déjà avancé les choses,
 « vous changeriez d'opinion ». Je repli-
 quai que, quels que fussent les avantages
 dont il me parloit, il les auroit tous obte-
 nus, & de plus considérables mille fois, si,
 au lieu de s'arrêter à Angers, il se fût pré-
 senté devant Nantes, à la tête de son armée.
 Le roi chercha à se disculper sur le man-
 que d'instrumens propres à faire le siège
 de cette ville. Je répartis qu'il n'en auroit
 pas été besoin; parce que Nantes l'au-
 roit prévenu, par une reddition volontaire,
 & peut-être auroit livré le duc de Mer-
 cœur (27) entre ses mains. Il y avoit plus
 que de l'apparence, surtout à l'égard du
 premier, que la chose seroit arrivée comme
 je le disois, & le roi en convint. « Je ne
 « reconnois point ici, ajoutai-je après
 « cet aveu, mon brave roi; mais je me
 « tais, parce que je vois bien ce qui vous
 a

(27) Tous les historiens vins quelqu'un de sa part,
 conviennent que Henri IV & il protesta qu'il souffri-
 étoit en état de faire re- roit plutôt éternellement
 pentir le duc de Mercœur la guerre, que de consen-
 de sa désobéissance. Il ne tir qu'un de ses sujets pa-
 voult jamais permettre rût traiter ainsi en prince
 que le duc envoyât à Ver- étranger avec lui.

« a retenu », Je ne craignois point avec ce prince les effets d'une trop grande fincérité. Il m'avoua tout avec un peu de confusion, & en s'en prenant à sa pitié naturelle pour ceux qui s'humilioient, & à la crainte de défobliger sa maîtresse. 1598.

Nous ne nous entretenmes plus, après cela, que de nouvelles. Sa majesté venoit de recevoir des lettres de la reine d'Angleterre, par lesquelles elle lui donnoit avis de l'envoi qu'elle lui faisoit d'un ambassadeur, pour le porter, comme on le conjecturoit avec beaucoup de vraisemblance, à continuer la guerre. D'autres lettres de Bellièvre & de Sillery lui apprirent que les légats offroient, de la part de l'Espagne, de rendre toutes les villes de France prises pendant la guerre, à l'exception de Cambrai. Le passage du roi en Bretagne avec des troupes, sans, pour cela, désarmer en Picardie, avoit extrêmement surpris l'Espagne, & satisfait la cour de Londres, toujours attachée à abaisser la grandeur de cette couronne. Je conseillai à Henri de ne pas manquer la paix pour une seule ville, & de se contenter d'avoir mis l'ennemi hors de la Picardie & de la Bretagne.

Cette dernière province, qui soupiroit depuis long-temps après la tranquillité, sentoît tout ce qu'elle devoit à sa majesté, dont la présence à la tête d'une armée, pouvoit seule lui procurer ce bien. Le parti de Mercœur devenoit celui du roi, les Espagnols n'étoient pas en état de tenir

long-temps contre leurs troupes réunies.
 1598. Blavet (28) & Douarnenès, les deux endroits où ils étoient cantonnés en plus grand nombre, ne pouvoient manquer de subir bientôt le sort commun, & quelques jours suffisoient pour purger entièrement la province de tous les ennemis étrangers. Elle avoit résolu d'assembler ses états, afin de témoigner sa reconnoissance au roi, en lui accordant une subvention considérable. Sa majesté m'ordonna de continuer ma route en Bretagne, où, en attendant qu'elle y fût arrivée elle-même, je ferois faire la montre aux troupes, & les logerois dans les casernes, aux environs de Rennes & de Vitré, avec des ordres étroits d'y observer une exacte discipline; qu'ensuite, je me rendrois à Rennes pour tenir la place de sa majesté dans les états, y hâter les délibérations des sommes promises, & prêter main-forte à en faciliter la levée. Pour Henri, il ne fut pas fâché de passer encore quelques jours à Angers, & il se servit du prétexte qu'il manquoit encore quelque chose au traité du duc de Mercœur.

Je ne pouvois savoir mauvais gré à la duchesse de Mercœur, d'avoir cherché à se faire accorder des conditions favorables; cependant, j'avois un si grand ressentiment contre elle, de ce que le roi avoit été la dupe de ses caresses, que je ferois

(28) Blavet, aujourd'hui le Port-Louis, dans l'évêché de Vannes. Douarnenès, autre port & rade dans l'évêché de Quimper.

parti d'Angers sans la voir, si le roi ne m'y avoit pas obligé, quoique je fusse al-
lié de cette dame par le même côté que 1598.
j'avois l'honneur de l'être à la maison royale, c'est-à-dire, par la maison de Luxembourg (29).

Il me remontra que, si ce motif, avec celui de la politesse françoise, ne me suffisoit pas pour me faire faire cette démarche, la duchesse de Mercœur le méritoit par ses sentimens pour moi, que la connoissance de mes intentions n'avoit pas été capable d'altérer. Effectivement, je fus reçu d'elle & de madame de Martigues, avec une distinction & des égards infinis. Après quelques reproches doux & obligans, d'avoir cherché à ruiner elle & sa fille, ma petite parente, madame de Mercœur me dit qu'elle n'avoit rien tant désiré que de pouvoir remettre entre mes mains les intérêts du duc son mari, pour achever son traité avec le roi, de la manière dont je l'aurois jugé à propos. Je répondis à la duchesse, que, présentement que mon respect & mon attachement pour elle n'étoient plus arrêtés par le service du roi, qui fermoit mon cœur à toute autre considération, elle éprouveroit qu'il n'y avoit personne plus disposé à la servir que moi.

Je vins coucher, ce même soir, à Châteaueu-Gontier, &, le lendemain, à Vitré. Dans l'Anjou.
Je voyois trop de quelle importance il

(29) Jeanne de Béthune, fille de Robert sixième, aïeul de M. de Sulzy, épousa Jean de Luxembourg.

1598. étoit de mettre une extrême police dans les logemens des gens de guerre, pour ne rien négliger à cet égard. MM. de Salignac & de Mouy, maréchaux-de-camp, me furent d'un grand secours. Le calme fut si bien rétabli dans tout ce canton, que les payfans, qui s'étoient d'abord retirés & retranchés dans les bois, où ils étoient près d'en venir aux mains à chaque moment, retournèrent dans leurs maisons, & la ville de Rennes crut m'en devoir un remerciement. Elle me fit préparer, pour le séjour que j'allois faire en cette ville pendant la tenue des états, un très-bel appartement chez mademoiselle de la Rivière. C'étoit une femme spirituelle, enjouée & galante, & qui, cherchant les plaisirs pour elle-même, n'en étoit que plus propre à la commission dont elle s'étoit chargée, de me faire goûter tous ceux qu'on trouve ordinairement dans des villes aussi opulentes & aussi polies que Rennes.

Le ministère, s'il ressembloit en tout au temps que je passai dans cette ville, & qui fut d'environ six semaines, auroit réellement toutes les douceurs qu'on lui attribue si fausement. Je n'avois d'autre occupation que d'assister aux états qui se prêtèrent, avec toute la gratitude possible, au service qu'il s'agissoit de rendre au roi, & lui accordèrent, sans opposition, huit cent mille écus, dont cent le premier mois, autant le second, & deux cents chaque mois ensuite, jusqu'à fin de payement. On créa pour cette somme un impôt de quatre écus

par pipe de vin. Les états voulurent y en joindre une de six mille écus pour me faire un présent. Je n'examinai point si cette occasion étoit de celles où je pouvois l'accepter sans conséquence, je le refusai. Le roi, à qui l'on exagéra cette prétendue générosité, & qui donnoit lui-même à ma conduite dans les états beaucoup plus de louanges qu'elle n'en méritoit, voulut se charger de mon présent; &, au lieu de six mille écus, il m'en donna dix mille. Je n'avois point encore reçu de don aussi considérable de sa majesté, depuis vingt-six ans que j'étois à son service. Il se fit, en cette occasion, comme un combat d'honneur entre le roi & la province de Bretagne, qui obtint que ces dix mille écus seroient encore ajoutés aux huit cent mille qu'elle lui offroit. 1598.

Le traité avec le duc de Mercœur étant consommé, le roi l'envoya pour être enregistré à la chambre des comptes de Rennes. Comme il y avoit dans ce traité quelques articles secrets sur lesquels il n'étoit rien énoncé, cette cour se crut en droit de ne point l'enregistrer, sans certaines modifications par rapport à ces articles. Henri, qui connoissoit mieux qu'aucun prince l'étendue du pouvoir des cours souveraines, & qui s'étoit toujours montré fort éloigné d'y donner la moindre atteinte, sentit ce refus aussi vivement qu'il le devoit, & m'adressa avec les dépêches que je recevois réglément, chaque jour, de sa part, une lettre de jussion pour la chambre des comptes.

1598.

Il y manquoit à cette cour, qu'elle n'avoit pas dû ignorer que, pour les traités & actes où il ne s'agit purement que de la guerre, ou de la personne du roi, le souverain, en France, ne prend conseil de personne, & ne demande l'enregistrement de ses lettres que comme une formalité d'ailleurs peu essentielle. Il taxoit de téméraire la conduite de ce conseil, & lui ordonnoit de réparer sa désobéissance par une soumission pure & simple.

Le roi ne montra pas moins de fermeté dans une autre occasion, où il s'agissoit encore des cours souveraines. Ces corps prétendirent ne fournir d'abord que la moitié de la somme à laquelle ils avoient été taxés par les états pour leur contingent, & prendre des termes commodes & reculés pour en achever le payement. Ils avoient fait les mêmes difficultés, pour leur part des contributions nécessaires à l'entretien des gens de guerre, qu'eux-mêmes avoient demandée. Henri comprit aisément qu'ils n'avoient recours à cet artifice que pour ne plus rien contribuer, sitôt qu'ils l'auroient vu sortir de la province, & me manda qu'il entendoit qu'ils fournissent aussi leur taxe en entier; ce qui fut exécuté. Leur murmure, au sujet du payement des troupes cessa, lorsqu'ils eurent reconnu que de cette régularité dépendoit la tranquillité de leur province, & ils furent ensuite les premiers à approuver ma conduite.

Ces différens ordres me furent adressés

de Nantes, où le roi s'étoit avancé, après la confection du traité du duc de Mercœur, pour y vaquer à deux affaires importantes, l'édit pour les réformés, & la réception des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande. Ce prince, qui croyoit sa présence nécessaire en Picardie pour l'avancement de la paix, dont les négociations continuoient avec le même succès, comptoit s'y acheminer de Nantes dans un mois, sans faire le voyage de Rennes, qu'il regardoit comme inutile, & il avoit déjà donné les ordres pour se faire précéder par les cinq régimens de Navarre, Piémont, Isle-de-France, Boniface & Bréauté, qu'il tiroit de la Bretagne, pour en fortifier la frontière de Flandre. Sa majesté m'ayant fait part de ce dessein, je lui représentai, au sujet de ces régimens, que les apparences de la paix étant converties en certitude, il devoit songer à réformer une partie de ses gens de guerre, & à diminuer le nombre de ses garnisons, comme une charge trop pesante pour le royaume; qu'il suffisoit donc de deux de ces régimens en Picardie. En effet, les deux premiers y furent seuls envoyés, sous la conduite du Maréchal de Brissac. J'insistai de même sur la nécessité où étoit sa majesté, de se montrer du moins dans la capitale de la Bretagne, en sorte que, changeant son projet, le roi résolut de venir y passer quelques jours avant que de s'en retourner à Paris, & d'expédier, pour cet effet, le plus promptement qu'il seroit

possible, les deux affaires qui le retenoient
 1598. à Nantes.

Il étoit devenu plus nécessaire que jamais de régler celle qui regardoit les Protestans. Ce corps prenoit en France une si grande licence, que le roi même n'étoit pas à couvert de ses emportemens & de sa malignité. Les remontrances que sa majesté avoit faites aux auteurs du complot dont il vient d'être parlé, loin de les faire rentrer dans leur devoir, sembloient n'avoir servi, au contraire, qu'à leur faire faire les derniers efforts pour porter tout le parti protestant à prendre, dans ses différens (30) synodes, la plus violente résolution. Madame de Rohan n'avoit pas trouvé au dessous d'elle de briguer auprès des particuliers pour y faire agréer, à la pluralité des voix, qu'on prît les armes, & qu'on forçât le roi à recevoir les conditions qu'on prétendoit lui prescrire; en quoi elle avoit été merveilleusement secondée par d'Aubigné, connu par sa langue médisante & satyrique (31). C'est lui qui avoit osé soutenir, dans ces assemblées, qu'on ne devoit plus prendre aucune confiance en un prince qui avoit abjuré, avec sa religion, tout sentiment d'affection, de bonne volonté & de reconnoissance pour les Calvinistes.

(30) A Saumur, à Lou-

dun, à Vendôme, à Châ-
 tellerauld; & nous en avons
 parlé ci-devant, à l'occa-
 sion des cabales du parti
 Protestant pendant le siège

d'Amiens.

(31) On le croit l'Au-
 teur de la Confession de
 Sancy, des Aventures du
 baron de Fœnesté & autres
 libelles.

Que la nécessité seule forçoit encore à avoir recours à eux, & à les ménager. Qu'après cela, il ne se soucieroit plus de rien faire pour leurs consciences, leurs vies & leur liberté. Que la paix, sur le point d'être conclue avec l'Espagne, alloit attirer sur tout le parti les dernières misères, parce que le seul motif qui portoit Henri à la faire, étoit de s'unir ensuite avec cette couronne & le Pape, pour les sacrifier à leurs ressentimens communs; qu'il ne restoit donc plus qu'à profiter de l'embarras du roi pendant un siège pénible, de la disette d'argent où il étoit, du besoin qu'il avoit d'eux, & du pouvoir qu'exerçoit encore le duc de Mercœur en Bretagne, pour obtenir, par la force, ce que Henri refuseroit ensuite de leur accorder.

Le siège
d'Amiens.

Pour mieux soulever ces assemblées, on se croyoit permises les plus noires calomnies. D'Aubigné ne rougissoit point d'y représenter Henri comme un Prince indifférent à toutes les (32) religions, & passionné pour celle qui lui assureroit un trône (33); voilà l'idée qu'il vouloit qu'on

(32) M. de Sully est fort louable de sacrifier à l'amour de la vérité tout intérêt & toute considération de parti, comme il le fait ici, & en mille autres endroits de ses mémoires, surtout étant aussi fortement attaché à sa religion qu'il a toujours montré l'être; mais il donne en tous ces endroits des armes bien

fortes contre lui-même, & après une pareille exposition des desseins & de l'esprit par lequel le corps des réformes se conduisoit en France; il n'y a personne qui ne convienne que l'état en devoit tout appréhender.

(33) „Il y a trois choses, „ disoit Henri IV. „ que le monde ne veut

1598. eût de sa conversion. Les torts prétendus faits aux Protestans ne laissoient point douter, selon lui, du nouveau système de politique qu'Henri s'étoit formé. Ces torts ouvroient un vaste champ à d'Aubigné; le moindre y étoit traduit sous le nom de l'outrage le plus marqué & de la plus infigne perfidie; & on y mettoit, sans la moindre justice, sur le compte du roi, tout ce qui partoît du seul parti catholique ou de la cour de Rome. Le duc de Bouillon laissant aux autres les paroles, appuyoit d'Aubigné, par son adresse singulière à jeter de la division entre le roi & tous ceux qui l'approchoient, catholiques ou protestans, & à lui susciter assez d'affaires pour qu'il ne pût de long-temps se tourner contre lui. La prise de Mende par Fosseuse, & l'équipée du comte d'Auvergne, étoient le fruit de ses conseils.

Dans le
Gévaudan.

Toutes ces personnes ne s'oublièrent pas auprès des ambassadeurs Anglois & Hollandois, sitôt qu'ils les virent arrivés à Nantes; & ils comptoient d'autant plus sûrement les entraîner dans leurs vues, qu'on n'ignoroit pas qu'il leur étoit recommandé sur toutes choses d'empêcher la paix avec l'Espagne. Ces ambassadeurs étoient, Mylord Cécile (34),

„ croire, & toutefois elles „ que le roi de France est
 „ sont vraies & bien cer- „ fort bon catholique „
 „ taines; que la reine „ *Journal de l'Etoile, page*
 „ d'Angleterre est morte „ 233.
 „ fille; que l'archiduc est „ (34) Ce n'est pas ce se-
 „ un grand capitaine, & crétaire lui-même qui s'ap-

secrétaire de la reine Elisabeth, & Justin Nassau, amiral de la république. Ils envoyèrent demander au roi une audience, dans laquelle ils pussent conférer seuls avec sa majesté, ou, du moins, n'ayant avec elle que Loménie & moi. Je ne pus pas m'y trouver, étant occupé à Rennes.

Si les deux ambassadeurs en avoient cru les Protestans, ils n'auroient cherché qu'à intimider le roi, & à le forcer par menaces à se prêter à tous leurs desseins; mais, soit que cela ne fût point en leur pouvoir, ou qu'ayant reconnu l'injustice des réformés, ils regardassent comme indigne d'eux d'épouser leurs passions, ils ne dirent rien au roi de ce que ceux-ci leur avoient suggéré. Ils avoient, d'ailleurs, des offres à faire, bien plus capables de séduire un prince, dont on connoissoit le penchant pour la guerre. L'ambassadeur Anglois offrit, de la part de la reine, sa maîtresse, six mille hommes d'infanterie & cinq cents de cavalerie, exactement entretenus & soudoyés, & Nassau quatre mille hommes de pied, avec une artillerie nombreuse, fournie & servie de tout point; outre un secours particulier qu'on laissoit entrevoir qui seroit considérable, si Henri vouloit s'attacher à reprendre Calais & Ardres. Supposé que le roi se fût montré touché de ces offres, les deux ambassadeurs avoient ordre de

peloit Guillaume, mais, *note* 1598, sur cet entretien Robert son fils. *De Thou*, de Henri IV avec les ambassadeurs Anglois & Hollandois. *liv. 120. Voyez aussi la chronologie septennaire,*

conclure, à l'heure même, un traité d'al-
 1598. liance de l'Angleterre & des Pays-Bas avec
 la France, contre l'Espagne, & de ne pas
 oublier d'y stipuler, que l'une des trois
 puissances ne pourroit entendre à aucune
 trêve ni traité avec l'ennemi commun,
 que du consentement des deux autres.

Heureusement, le roi évita ce piège, &
 la considération de l'état présent de son
 royaume l'emporta sur toutes les autres.
 Ce prince, en remerciant les ambassadeurs,
 ce qu'il fit de la manière la plus polie,
 commença par les assurer, que, pour avoir
 refusé l'offre de leurs souverains, il ne se
 départoit point de l'amitié qui l'unissoit à
 eux depuis si long-temps, & que la paix
 qu'il alloit conclure avec l'Espagne (car
 il ne leur cacha point en quels termes il
 en étoit avec Philippe), ne l'empêche-
 roit pas d'entretenir avec eux la même
 correspondance qu'auparavant, ni de leur
 donner les mêmes secours d'argent dans
 leurs besoins, avec la seule précaution que
 ces prêts paroîtroient être faits à titre d'ac-
 quits de dettes, pour ne point donner de
 sujet de rupture à l'Espagne.

Il leur déduisit, ensuite, avec la même
 sincérité, tous les motifs qu'il avoit de finir
 la guerre. Son royaume, ainsi qu'il le leur
 représenta, n'étoit pas, comme l'Angle-
 terre & la Hollande, muni d'une barrière
 naturelle, contre les attaques de ses voi-
 sins, mais ouvert de tous côtés; ses pla-
 ces sans fortifications ni munitions, sa ma-
 rine foible, ses provinces défolées & même

en partie réduites en désert. Il passa à une description plus particulière des abus & des malheurs du gouvernement. La licence des guerres civiles, jointes aux guerres étrangères, y avoit détruit toute subordination. Son pouvoir y étoit encore incertain & chancelant, & l'autorité royale n'y étoit pas plus respectée que les lois les plus sacrées de l'état. Pour peu qu'on tardât à apporter à ces maux le remède que la paix pouvoit seule offrir, la France faisoit vers sa ruine peut-être les derniers pas, & sans que nul secours humain y pût, après cela, arrêter un mal qui seroit parvenu jusqu'au cœur. Henri n'oublioit pas à fortifier chacun de ces motifs par la comparaison de sa situation présente, à chacun de ses égards, avec celle où se trouvoient l'Angleterre & la Hollande, dont le repos & l'intérêt s'accommodoient également bien d'une guerre qui faisoit leur plus grande sûreté, & c'étoit avec tant de netteté & de jugement, & une si parfaite connoissance des affaires de ces différens états, que Henri faisoit ce parallèle, qui rendoit la chose palpable, & que les deux étrangers, ne trouvant rien à repliquer, se regardoient l'un & l'autre avec le dernier étonnement. Il leur fit entendre qu'il n'alloit s'occuper à rétablir les affaires de son royaume, que pour revenir après, avec plus d'espérance de succès, à son premier projet contre l'empire & la maison d'Autriche; mais que ces deux entreprises n'étoient pas de na-

1598. ture à pouvoir marcher ensemble. Les deux ministres crurent devoir, pour la forme, combattre la résolution de sa majesté; mais ce fut si foiblement, comme ayant été eux-mêmes frappés de la vérité, qu'avant que cet entretien finît, le roi les amena à tous ses sentimens, & leur fit avouer que la paix qu'il alloit faire étoit le bien de toute l'Europe. Ils repassèrent la mer presque aussitôt après, & remplirent les pays étrangers de l'opinion avantageuse qu'ils avoient conçue de la capacité & de la sagesse du roi de France.

En effet, quel déluge de maux ce prince n'alloit-il pas attirer sur son royaume, si, écoutant plus le dépit & la vengeance, que le conseil & la prudence, il eût, en ce moment, commencé une guerre qu'il ne dépendoit plus de lui d'éteindre? Quelle idée s'offre à l'esprit, si la fortune, qui tient en ses mains les événemens de la guerre, l'eût rendu malheureuse pour la France? Et, même, en la supposant heureuse, peut-on imaginer rien de si déplorable, que des succès qu'un prince achète par l'aliénation de ses domaines, par l'anticipation & l'engagement de tous ses revenus, par la ruine de son commerce, par le dépérissement de l'agriculture & du pâturage, qui sont les deux mamelles de la France; enfin, par l'épuisement & la dévastation de ses provinces? Qu'avez-vous à mettre dans la balance vis à vis de si grands malheurs? Des conquêtes dont la possession forcée renouvelle vos alarmes à

tous les instans, & qui, demeurant com-
me autant de monumens odieux qui rap- 1598.
pellent à votre ennemi l'ambition & les
offenses de celui qui les a faites, devien-
nent, pour la suite, un germe d'envie, de
défiance, de haine, qui replonge, tôt ou
tard, dans toutes ces mêmes horreurs, dont
l'intérieur d'un royaume gémit encore. Je
ne crains point de dire, par cette raison,
qu'il est presque également triste pour les
princes de l'Europe, dans l'état où elle se
trouve aujourd'hui, de réussir ou d'échouer
dans leurs entreprises, & que le véritable
moyen d'affoiblir un voisin puissant, n'est
pas de se charger de ses dépouilles, mais
de les laisser partager aux autres.

Toute l'arrogance de la cabale protes-
tante tomba, lorsqu'elle vit que les ambas-
sadeurs, sur lesquels elle avoit fait tant de
fonds, étoient entrés dans tous les senti-
mens du roi. Elle jugea que la paix alloit
suivre de près cet événement, & ne son-
gea plus qu'à en jouir elle-même à des
conditions raisonnables; heureuse, dans
une conjecture très-propre à la châtier de
ses mauvais procédés, d'avoir affaire à
un prince, dans lequel la raison se rendit
toujours la maîtresse du ressentiment. On
travailla donc, de part & d'autre, à la com-
position de cet accord fameux, sous le nom
d'édit de Nantes, par lequel les droits des
deux religions alloient être aussi solidement
établis dans la suite, que nettement éclair-
cis. Schomberg, le président de Thou,
Jeannin, & Calignon, furent chargés de le

1598. dresser. Je n'en dirai rien davantage, sinon que, moyennant cet édit, les Calvinistes François, qui, jusque là, n'avoient subsisté que par des trêves reprises & continuées, se virent, enfin, un état fixe & durable (35). Il restoit à faire vérifier & autoriser ce traité par les parlemens & les cours souveraines, à commencer par celles de Paris : ce qui fut remis après le retour du roi en cette ville.

Ayant satisfait, dans la plus exacte justice, à ce qu'il devoit aux Réformés, Henri crut qu'il ne devoit plus si fort ménager les mutins (36) de ce corps, & en particulier le duc de Bouillon, qui avoit le plus de reproches à se faire; & il se disposa à lui parler une fois en maître. Il venoit

(35) L'édit de Nantes fut signé le 13 Avril. De Thou dit que la vérification en fut remise après le départ du légat, qu'on ne vouloit pas renvoyer mécontent. C'est que cet édit a de plus favorable aux calvinistes, que ceux qui leur avoient été accordés précédemment, c'est qu'on les admit aux charges de judicature & de finance. Tout le reste n'a rien d'essentiellement différent de l'édit de pacification de 1577. Bayle fait honneur au ministre, Chamier, de la composition de l'édit de Nantes. Voyez-le dans Matthieu, tom. 2, liv. 2, & plusieurs autres historiens.

Il y eut aussi quelques articles secrets, dont le plus défavantageux pour les calvinistes, est celui qui leur défend l'exercice de leur religion, dans plusieurs villes & territoires, comme Reims, Soissons, Dijon, Sens, &c., parce que Henri IV s'y étoit engagé par ses traités particuliers avec les différens seigneurs de la ligue.

(36) Le Grain rapporte un bon mot de Henri IV. Un jour, que les Protestans l'importunoient de leurs demandes : „ Adressez-vous „ à ma sœur, leur dit-il, „ car votre état est tombé „ en quenouille.

d'en acquérir le droit, quand même sa qualité de roi ne le lui auroit pas donné. Il attendit, pour le faire, qu'il fût arrivé à Rennes, dont il prit la route sans tarder. Le duc de Bouillon étoit logé chez l'Alouloué, où sa goutte le retenoit au lit. Sa majesté s'y transporta, comme pour lui rendre visite; & , après le premier compliment, ayant fait sortir tout le monde de la chambre du malade, il lui dit d'écouter, sans l'interrompre, tout ce qu'il avoit à lui dire, & commença par le détail de toutes ses différentes manœuvres, afin de lui faire voir qu'il n'en ignoroit aucune. Il s'arrêta principalement sur quelques démarches du duc, d'autant plus criminelles, qu'il les avoit faites depuis l'édit de Nantes, qui devoit lui avoir interdit toute pensée de se soulever contre un prince qui se prêtoit si généreusement à sa satisfaction. Le duc voulut prendre la parole pour s'excuser, mais il fut arrêté par sa majesté, qui lui dit que, sans autre justification, de ce jour, elle oublioit tout le passé, & qu'après avoir pardonné tout ce que la malice la plus noire avoit pu suggérer à ses ennemis, elle n'avoit garde d'exclure de ses grâces un ancien serviteur dont elle avoit été long-temps satisfaite : mais, ensuite, le roi avertit le duc, en prenant ce ton d'autorité, qui lui seyoit d'autant mieux, qu'il le prenoit plus rarement, de profiter du conseil qu'il vouloit bien lui donner comme son ami, de ne se souvenir de sa conduite passée, que pour en prendre une

1598.

directement opposée; parce que, s'il arrivoit qu'il se laissât encore aller à manquer de respect pour son roi & son maître, il étoit résolu, pour l'en punir, d'user de toute la facilité que la pacification de son royaume lui en laissoit. Après quoi, ce prince, sans vouloir entendre les réponses du duc, sortit, & l'abandonna à ses réflexions.

Les Bretons furent charmés de l'affabilité de leur roi & de sa complaisance à se trouver à toutes les fêtes, dont les dames s'empressoient à l'envi de le régaler. Henri partageoit son temps entre les assemblées de ces dames, les courses de bague, les ballets, & le jeu de paume, sans cesser son assiduité auprès de la marquise de Monceaux, qui étoit fort avancée dans sa grossesse.

Au milieu de tous ces plaisirs, il y avoit des momens où le roi me paroissoit si rêveur, que je devinai sans peine qu'il se livroit à quelque secret sentiment qui l'inquiétoit. J'en doutai encore moins, lorsque sa majesté, qui prenoit aussi, de temps en temps, le divertissement de la chasse, m'ordonna deux fois de l'y suivre, pour m'entretenir à l'écart; & cependant ne me parla de rien. Je me rappelai que la même chose étoit arrivée à Saint-Germain & à Angers, & j'en conclus qu'il étoit question de quelque dessein, sur lequel Henri sentoit quelque répugnance à s'expliquer avec moi, connoissant avec quelle franchise j'osois quelquefois combattre ses sentimens :

mais je ne pouvois deviner quel étoit ce dessein. Au sortir de la visite au duc de Bouillon, dont je viens de parler, le roi étant au bas de l'escalier, d'où il me vit entrer dans la cour, m'appela; & s'étant fait ouvrir un fort beau & grand jardin, il y entra, en me tenant par la main, les doigts entrelacés dans les siens, selon sa coutume; il fit refermer la porte sur lui, & défendit qu'on y laissât entrer personne.

Ce début me préparoit à quelque grande confiance. Henri n'y vint pas tout d'abord. Il commença, comme pour se rassurer lui-même, à me parler de ce qui venoit de se passer entre lui & le duc de Bouillon. Ce discours fut suivi des nouvelles des négociations de Vervins, & l'amena insensiblement sur les avantages qu'un gouvernement tranquille alloit procurer à la France. Une seule chose faisoit de la peine au roi, disoit-il; c'est que n'ayant point d'enfans de la reine son épouse, en vain il alloit se donner tant de peine à pacifier son royaume, puisqu'après sa mort, il ne pouvoit manquer de retomber dans ses premières calamités, par les disputes entre le prince de Condé & les autres princes du sang sur la succession à la couronne. Sa majesté m'avoua que cette raison lui faisoit souhaiter ardemment de laisser des enfans mâles sortis de lui. La dissolution de son mariage avec la princesse Marguerite, étoit un point, sans lequel ce contentement étoit absolument interdit à ce prince : mais la facilité que l'archevêque

1598. d'Urbain, & MM. du Perron, d'Ossat, & de Marguemont, ses députés à Rome, lui avoient mandé qu'ils trouvoient, à cet égard, auprès du pape, donnoit de grandes espérances pour la réussite. En effet, Clément VIII, aussi bon politique qu'aucun prince de l'Europe, songeant aux moyens d'empêcher la France, & les autres royaumes de la chrétienté, de retomber dans la confusion d'où l'on étoit à peine sorti, n'en trouvoit point de meilleur, que d'assurer la succession de France, en autorisant Henri à s'engager dans un second mariage, qui pût lui donner des enfans mâles.

Notre conversation s'étant fixée sur ce chapitre, il me fut aisé d'apercevoir que c'étoit de là précisément que partoît l'inquiétude de sa majesté; mais je ne pus savoir encore sitôt quel en étoit le véritable sujet. Le roi commença à examiner avec moi sur quelle princesse de l'Europe il pourroit jeter les yeux pour en faire son épouse; en supposant son mariage avec Marguérite de Valois dissous. Mais, à dire le vrai, il faisoit marcher, avant cet examen, une déclaration, après laquelle il devenoit fort inutile: C'est que, pour n'avoir pas à se repentir, disoit-il, d'un marché aussi hasardeux que celui-là, & pour ne pas tomber dans le malheur, qu'il appeloit le plus grand des malheurs, d'avoir une femme mal faite de corps & d'esprit, il demandoit sept choses dans celle qu'il épouserait: Qu'elle fût belle,

sage, douce, spirituelle, féconde, riche & d'extraction royale : Aussi n'en trouvoit-il pas une seule dans toute l'Europe dont il se montrât entièrement satisfait. » Je » m'accommoderois volontiers, disoit ensuite Henri, peu d'accord avec ses principes, de l'infante d'Espagne, quelque » vieille, qu'elle puisse être, pourvu qu'avec elle, j'épousasse les Pays-Bas, quand » ce devrait être à la charge de vous redonner le comté de Béthune. Je ne » refuserois pas non plus la princesse (37) » Reibelle d'Angleterre, si, comme on » publie que cette couronne lui appartient, elle en avoit été seulement déclarée présomptive héritière : Mais il » ne faut pas plus s'attendre à l'un qu'à l'autre. J'ai encore entendu parler de » certaines princesses d'Allemagne, dont » je n'ai pas retenu les noms : mais les femmes de ce pays ne me reviennent » nullement. Je croirois toujours avoir » un lot de vin couché auprès de moi ; » outre que j'ai ouï dire qu'il y a eu une » reine de cette nation en France, qui » la pensa ruiner : Tout cela m'en dégoûte. L'on m'a aussi parlé des sœurs du » prince Maurice ; mais, outre qu'elles

(37) La marquise Aibelle, en 1602, déclaré légitime héritier d'Elisabeth Stuart : Elle étoit fille de Charles, comte de Lenox, petit-fils de Marguerite, reine d'Ecosse, sœur aînée d'Henri VIII. Jacques VI, son cousin-germain, ayant

1598. » sont toutes huguenotes, ce qui donne-
 » roit de l'ombrage à la cour de Rome,
 » certain bruit répandu parmi les catholi-
 » ques qu'elles sont filles d'une nonnain,
 » & quelqu'autre chose encore que je vous
 » dirai une autre fois, m'en détournent.
 » Le duc de Florence a encore une nièce,
 » que l'on dit être assez belle; mais elle
 » est d'une des moindres maisons de la chré-
 » tienté qui porte le titre de prince, n'y
 » ayant pas plus de soixante ou quatre-
 » vingts ans que ses ancêtres n'étoient
 » qu'au rang des meilleurs bourgeois de
 » leur ville : outre qu'elle est de la même
 » race que la reine-mère Cathérine, qui a
 » tant fait de mal à la France, & à moi en
 » particulier.

» Voilà, continua le roi, voyant que
 » je l'écoutois attentivement, toutes les
 » princesses étrangères, dont j'ai connois-
 » sance. A l'égard de celles qui sont en
 » France, vous avez ma nièce de Guise,
 » qui seroit une de celles qui me plai-
 » roient le plus (38); malgré le petit
 » bruit que quelques malins font courir,
 » qu'elle aime bien autant les poulets en

(38) Louise-Marguerite avec le duc de Bellegarde, de Lorraine; c'étoit une grand écuyer : Et ce que très-belle princesse. Il fut Henri dit ici de poulet, est proposé, dans le temps du d'après une chanson qui siège de Paris, de lui faire fut faite contre mademoi- épouser Henri IV pour réu- selle de Guise, & qu'on nir les deux partis. Les peut voir dans l'Etoile, an- Libelles satyriques de ce née 1596. Voyez aussi les temps-là lui reprochent un galantries des rois de Fran- commerce de galanterie ce, &c.

„ papiers qu'en fricassée : Car, pour moi, 1598.
 „ outre que je crois cela très-faux, j'ai-
 „ merois mieux une femme qui fit un
 „ peu l'amour, qu'une qui eût mauvaïse
 „ tête : mais j'appréhende la trop grande
 „ passion qu'elle témoigne pour sa mai-
 „ son, & surtout pour ses frères. Le roi
 parcourut de suite, & aussi inutilement,
 les autres princesses. Il trouvoit les unes
 belles, grandes, bien faites; comme l'aî-
 née des deux filles du duc de Mayenne,
 quoiqu'un peu noire; les deux d'Augmale
 & les trois de Longueville; mais, ou bien
 elles étoient trop jeunes, ou bien elles ne
 lui plaisoient pas. Il nomma ensuite ma-
 demoiselle de Rohan, la fille de madame
 la princesse de Conti, de la maison de
 Lucé, mesdemoiselles de Luxembourg &
 de Guéméné : mais la première étoit hu-
 guenote, la seconde n'étoit pas assez âgée,
 les deux autres n'étoient pas de son goût :
 enfin, toutes eurent l'exclusion, pour quel-
 ques autres raisons particulières; & le roi
 finit ce dénombrement par dire, qu'après
 tout, quelques parfaites que lui parussent
 toutes ces personnes, il ne voyoit rien qui
 pût l'assurer qu'elles lui donneroient des
 enfans mâles, ni qu'il s'accommodât de
 leur humeur, & encore de leur esprit : trois
 conditions des sept, sans lesquelles il ne se
 résoudroit point à s'engager; parce qu'il
 prenoit une femme dans le dessein de par-
 tager avec elle ses affaires domestiques;
 & que, devant mourir avant elle, suivant
 le cours de nature, &, peut-être, laisser des

1598. enfans en bas âge, il étoit nécessaire qu'elle pût les élever, & conduire l'état pendant une minorité.

Mais, quoi ! dis-je, enfin, à ce prince, las de chercher le but d'un discours, où il me paroïssoit vouloir & ne vouloir pas tout ensemble : « que voulez-vous, sire, avec
« tout ce pour & contre ? & qu'en puis-
« je conclure moi-même, sinon, que, dé-
« sirant fort d'être marié, vous ne trouvez
« pourtant, sur la terre, aucune femme
« qui vous soit propre ? Du ton dont vous
« avez parlé de l'infante Claire-Eugénie,
« les riches héritières paroissent être allés
« votre fait : mais attendez-vous que le
« ciel ressuscite une Marguérite de Flan-
« dre, une Marie de Bourgogne, &c.,
« ou du moins, qu'il rajeunisse la reine
« d'Angleterre » ? J'ajoutai, en riant, que,
quant à ces autres preuves de fait qu'il
demandoit, je ne trouvois point d'autre
expédient, que de faire assembler les plus
belles filles de France, depuis dix-sept
jusqu'à vingt-cinq ans ; de prendre le soin
de connoître lui-même, par des conver-
sations particulières, la trempe de leur
cœur & de leur esprit ; se remettant, du
reste, sur le rapport des matrones expéri-
mentées, auxquelles on a recours dans
des cas à peu près semblables. Je conti-
nuai, en reprenant la parole plus sérieuse-
ment, que, pour moi, mon avis étoit, que
sa majesté pouvoit tout d'abord retrancher
de son plan les grands biens & la nais-
sance royale ; qu'il suffisoit d'une femme
qui

qui pût se faire aimer, & lui donner de beaux enfans; mais qu'à cet égard, en-
core une fois, on devoit se contenter de la plus simple apparence, se souvenant également, & du grand nombre de belles femmes stériles, & des pères illustres, malheureux en enfans; au reste, que, quels que fussent les siens, le sang dont ils fortiroient les rendroit toujours l'objet du respect & de l'obéissance des François.

« Or bien, interrompit le roi, laissant à part votre avis sur cette assemblée de filles, qui apprêteroit à rire, & vos galans hommes, qui n'ont pas eu de semblables enfans (39) : car j'espère en faire qui vaudront mieux que moi, puisque vous convenez que ma femme doit être complaisante, bien faite, & de taille à faire espérer des enfans. Songez un peu, en vous-même, si vous n'en pourriez point connoître quelqu'une, dans laquelle tout cela se rencontrât ». Je répondis, que je ne prononçois pas ainsi à la hâte, sur un choix qui demandoit tant de réflexion, & auquel je ne m'étois point encore appliqué. « Et que diriez-vous, repartit Henri, si je vous en nommois une, dont j'eusse une pleine connoissance sur

(39) L'auteur cite, assez mal à propos, à ce sujet, Nimias, Anaxindaris, Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, Trajan, Constantin & Charlemagne. Je retranche aussi de cette conversation, comme de quantité d'autres endroits, plusieurs discours trop diffus, & pleins d'une inutile érudition.

1598. « ces trois choses? Je disois, sire, re-
 « pliquai-je tout naturellement, que vous
 « avez eu avec elle une plus grande fa-
 « miliarité que moi, & que ce ne peut
 « être qu'une veuve : Rien que cela seul
 « ne me paroît convaincant sur le chapitre
 « des enfans. Ce sera tout ce que vous
 « voudrez, reprit le roi, mais si vous ne
 « pouvez deviner, je la nommerai. Nom-
 « mez-la donc, lui dis-je; car j'avoue
 « que je n'ai pas assez d'esprit pour ce-
 « la. Oh! la fine bête que vous êtes,
 « s'écria le roi! vous le feriez bien, si
 « vous vouliez; & vous ne faites ainsi
 « l'ignorant, que pour m'obliger à la
 « nommer moi-même. Ne conseillez-vous
 « pas que ces trois conditions se rencon-
 « trent dans ma maîtresse? non que je
 « veuille dire, par là, poursuivit ce prin-
 « ce, confus, sans doute, de sa foiblesse,
 « que j'aye pensé à l'épouser; mais seule-
 « ment pour savoir ce que vous en diriez,
 « si, faute d'autre, cela me venoit quelque
 « jour en fantaisie.

Il n'étoit pas difficile de voir, au tra-
 vers de cette foible précaution, que sa
 majesté n'avoit déjà que trop pensé, &
 n'étoit que trop disposée à cet indigne ma-
 riage, pour lequel elle sembloit, par toutes
 ses paroles, demander grâce. Ma surprise
 fut aussi grande qu'on peut se l'imagi-
 ner; mais je crus devoir la cacher soig-
 neusement. Je feignis de trouver dans
 les dernières paroles de Henri, un air de
 plaisanterie qui n'y étoit point, mais qui

me donnoit occasion de mettre dans ma réponse, toute celle qui étoit nécessaire pour faire honte au roi, de cette idée bizarre. Ma feinte ne me réussit pas ; le roi n'avoit pas fait l'effort d'un aveu si pénible pour en demeurer là. » Je vous » ordonne, me dit-il, de me parler librement. Vous avez acquis le droit de me » dire mes vérités ; n'appréhendez pas que » je me fâche, pourvu que vous ne le fassiez qu'en particulier : Devant le monde, » je m'en fâcherois bien fort.

Je répondis au roi, que je ne serois jamais assez imprudent pour dire rien à sa majesté en particulier, non plus qu'en public, qui pût lui déplaire ; excepté les cas où il s'agiroit de sa vie, ou du bien de l'état. Je lui fis ensuite envisager, dans le cas dont il étoit question, la honte dont une alliance criminelle le couvriroit aux yeux de l'univers, & les reproches qu'il auroit à essuyer, dans la suite, de sa propre part, lorsque les bouillons de l'amour étant éteints, il jugeroit plus sainement de son action. S'il n'avoit recours à ce moyen, que pour ôter à la France tous les malheurs d'une succession incertaine, je lui fis voir qu'il exposeroit à tous ceux qu'il voudroit éviter, & à de plus grands encore, la légitimation qu'il pourroit faire des enfans qu'il avoit eus de madame de Liancourt, n'empêchant pas que l'aîné incontestablement né d'un double adultère, ne fût, par cet endroit, inférieur au second, qui n'avoit que la honte du sim-

1598. ple adultère ; & tous les deux à ceux qu'il pourroit avoir, dans la suite, de sa maîtresse, devenue sa femme légitime ; ce qui, par l'impossibilité de jamais bien établir leur état, ne pourroit manquer de devenir une source inépuisable de querelles & de guerre. » Je vous laisse, sire, pour-
 » suivis-je, faire vos réflexions sur tout
 » cela, avant que de vous en dire davan-
 » tage. Ce ne sera pas trop mal fait », reprit le roi, frappé du seul coup d'œil de ce que je venois d'exposer ; « aussi
 » bien vous m'en avez assez dit pour la
 » première fois ». Mais quelle est la tyrannie d'une aveugle passion ! Il revint encore, malgré lui, dans le moment même, à me demander, si, de l'humeur dont je connoissois les François, & surtout les grands, je croyois qu'en épousant sa maîtresse, il y eût quelque soulèvement à craindre de leur part, de son vivant.

Cette question acheva de me convaincre que Henri étoit mortellement atteint ; je le traitai comme tel. J'entrai dans des explications qu'il faut épargner au lecteur ; aussi bien, il devine lui-même tout ce que je pus dire, en cette occasion, & cet endroit n'a, sans doute, déjà été que trop amplement traité. Nous demeurâmes près de trois heures enfermés ; & j'eus la consolation de laisser le roi persuadé de tout ce que je lui avois représenté.

La difficulté étoit de rompre des nœuds trop forts : Ce prince n'en étoit pas encore venu là, & il devoit souffrir, aupara-

vant, de terribles (40) combats avec lui-même. Tout ce qu'il put faire pour le moment présent, fut de remettre à prendre une dernière résolution, après qu'on

1598.

(40) Dans ce combat intérieur, la voix de la raison & de la bienfaisance ne fut pas la plus forte auprès de Henri IV, & même, quoique dise ici & ailleurs M. de Sully, on a toujours été persuadé, avec beaucoup de fondement, que, si la mort n'avoit pas ôté à ce prince cette maîtresse si tendrement aimée, ou il l'auroit épousée, ou il ne se seroit point remarié du tout. Il ne s'en tint pas toujours, là-dessus, au seul conseil du duc de Sully, du moins, si nous ajoutons foi à une anecdote assez curieuse, qui se trouve dans le vol. 9590 des manuscrits de la bibliothèque du roi. Elle marque, que Henri IV étant à Saint-Germain-en-Laye (ce ne peut être que quelques mois au plus après son retour de Bretagne), il fit appeler ses trois ministres (messieurs de Rosny, de Villeroi & de Sillery), pour traiter avec eux cette question si importante de son mariage : Que le premier, qui est, à coup sûr, M. de Rosny (opina, comme il fait dans cet endroit de ses mémoires; que le second lui conseilla, au contraire, de ne point se ma-

rier, & de laisser sa succession au prince de Condé, que le droit de sa naissance faisoit son héritier; que le troisième, enfin, c'étoit Sillery, le plus fin courtisan des trois), contredisant l'un & l'autre avis, lui dit, qu'il ne pouvoit mieux faire, que d'épouser sa maîtresse, & légitimer l'ainé des enfants qu'il avoit d'elle. Henri IV, continue l'auteur de cette anecdote, qui s'annonce pour être une personne, à laquelle l'un des trois ministres mêmes fit part de ce qui venoit de se passer entre le roi & eux, Henri IV parut ému de ce discours, &, ensuite, dit : „ Je m'étois promis beaucoup de vos suffrages „ & fidélités au conseil „ que j'ai désiré prendre „ de vous, touchant mon „ mariage.... Et, toutefois, „ j'ai peur, qu'au lieu de „ me faire résoudre, vous „ n'ayez augmenté mon „ irrésolution par la contrariété de vos opinions, „ accompagnées de raisons „ si puissantes que je ne „ trouve bien empêché, „ au jugement que je dois „ faire de la meilleure : A „ cela donc, j'ai besoin „ d'un peu de temps pour

1598.

auroit obtenu du pape cette permission tant sollicitée, & de garder, jusque là, sur tous ses sentimens, le plus profond secret. Il me promit qu'il ne diroit rien à sa maîtresse des miens, de peur de me mettre mal avec elle. » Elle vous aime, » me dit-il, & vous estime encore davantage; mais il lui reste toujours quelque défiance, que vous ne lui soyez pas favorable dans les avantages que je suis porté à faire à ses enfans & à elle. Elle me dit souvent, qu'il sembleroit, à vous entendre mettre sans cesse en avant mon état & ma gloire, que vous préférerez l'un à ma personne, & l'autre à mon contentement ». Je répondis encore, que je ne m'en défendois pas; que l'état & le souverain ne devoient point être envisagés sous deux regards différens : » Songez, sire, ajoutai-je, que votre vertu étant l'esprit qui anime véritablement ce grand corps, il doit vous rendre, par sa splendeur, la gloire & la félicité qu'il tire de vous; & que vous ne pouvez chercher la vôtre ailleurs ». Cela fait, nous sortîmes du jardin, & nous nous séparâmes pour aller souper; laissant les courtisans se donner la torture, pour deviner le sujet d'un entretien aussi long.

Nous n'avions fait aucune attention, le roi, ni moi, à une circonstance dont le défaut a souvent été un obstacle dans de

„ y songer, &c. „ Ce donna congé à ces messieurs. „ qu'ayant dit, il se leva, & s'en alla.

semblables occasions; je veux dire, au consentement de la reine Marguerite à la dissolution de son mariage. Je crus devoir entamer cette négociation, en attendant le succès de celle qui se pratiquoit à Rome. Je voulus d'abord sonder quels étoient les sentimens de cette princesse. La teneur de la lettre, que je lui écrivis à ce sujet, étoit : Que, souhaitant passionnément son accommodement avec le roi, sur lequel la France fondeoit son espérance d'un héritier de la couronne, j'avois cru devoir la prier de m'employer pour y travailler. Si la disposition des esprits étoit telle, de part & d'autre, que cet effort fût impossible, ou qu'il ne pût conduire à la fin que je lui marquois (ce qui étoit un point dont je savois bien que la stérilité de Marguerite devoit la faire convenir secrètement) qu'elle ne s'offensât pas, si je prenois, dans la suite, la liberté de la porter à un plus grand sacrifice encore, que l'état attendoit d'elle. Je ne marquois pas la chose plus clairement; mais, après ce que je venois de lui dire, sur la nécessité de donner des enfans légitimes au sang de France, il n'étoit pas difficile de deviner quel étoit ce sacrifice.

La reine se donna tout le temps de délibérer sur un parti de cette importance, avant que de me faire réponse. Je ne la reçus que cinq mois après; elle étoit datée (41) d'Usson, où elle faisoit sa rési-

(41) Cette princesse s'éleva plusieurs années auparavant, toît d'abord retirée, plus à Agen, &, ensuite, à Car-

1598. dence ordinaire; & cette réponse étoit telle qu'on pouvoit la souhaiter, sage, modeste & soumise. Marguérite, sans s'expliquer autrement que j'avois fait moi-même, sur une séparation, dont le bruit n'avoit point encore éclaté, se contentoit de faire parler en sa place une protestation de sa soumission à toutes les volontés du roi, jointe à des louanges sincères de la conduite de sa majesté, & à des remerciemens pour moi, des soins que je prenois.

Le séjour du roi à Rennes ne fut que de sept ou huit jours, après lesquels il se hâta de retourner à Paris, pour se trouver en Picardie au commencement de Mai. Il s'achemina par (42) Vitré, d'où je reçus ordre de ce prince, de donner une gratification à la garnison de Rochefort, & ensuite d'en faire raser le Château. De Vitré, sa majesté, prenant le long de la Loire, se rendit à Tours, par la Flèche, qu'elle se fit un plaisir de revoir, comme l'endroit où elle avoit passé une partie de sa jeunesse.

Pour moi, après avoir encore demeuré cinq ou six jours à Rennes, pour mettre ordre, soit aux finances, soit au paiement

lat. Le roi Henri III. son frère, qui ne la traitoit pas mieux que Henri IV son mari, la fit poursuivre partout, &, enfin, renfermer dans le château d'Usson, en Auvergne, où, après sa mort elle demeura volontairement.

(42) Je substitue ce mot en la place de celui de Villerol, que porte l'original. Il n'y a jamais eu d'endroit en Bretagne, qui ait porté ce nom, & le chemin de Henri IV s'adonnoit, en effet, par Vitré.

des gens de guerre, à leur départ de Bretagne, & à leur marche au travers des provinces, je vins trouver le roi à Tours, où ce prince me manda pour une affaire importante. Je le laissai continuer sa route vers Paris, où, quelque chose qu'il fit, il ne put arriver, que sur la fin de Mai. J'étois si las (43) du cérémonial des grandes villes, & des longues harangues surtout, que, prenant un chemin écarté, par le Maine & le Perche, je vins seul visiter ma terre de Rosny, où mon épouse étoit occupée à faire commencer la maison que j'y faisois bâtir, & avoit manqué à être écrasée sous les ruines du vieux bâtiment qu'il avoit fallu abattre.

Je m'y arrêtai fort peu; &, cependant, je ne trouvai plus le roi à Paris. Il ne fit qu'y passer, & prit aussi-tôt la route d'Amiens. Cet endroit lui parut commode, pour communiquer facilement avec ses plénipotentiaires à Vervins, &, en même temps, pour visiter toutes les places fron-

(43) Le roi ne l'étoit pas moins. L'Etoile rapporte quelques reparties fort agréables de sa majesté, à ces importuns harangueurs. L'un d'eux l'ennuyoit par de longs titres d'honneurs, &, répétant souvent, roi très-bénin, très-grand, très-clément, &c. Ajoutez, & très-las, lui dit Henri. Un autre, ayant débursé par ses mots, Agésilais, roi de Lacédémone, &, re, &c. Le roi lui dit, en l'interrompant: Ven-tre-saint-gris! j'ai bien ouï parler de cet Agésilais; mais il avoit dit, né, &, je n'ai pas diné, moi. Ayant dit, par deux fois, à un autre, qu'il abrégeât, &, voyant qu'il n'en faisoit rien, il le laissa là, & s'en alla, en lui disant: Vous direz donc le reste à M. Guillaume, c'étoit le bouffon de la cour.

1598. tières, faciliter l'évacuation de celles qu'on alloit lui rendre par le traité, & pourvoir à leur sûreté, pour l'avenir. Tout cela fut fait en huit jours, & sa majesté ne revint point à Paris, que la paix ne fût signée (44).

Le traité étoit des plus simples : La remise de toutes les places que l'Espagne possédoit en France, en faisant presque le seul article considérable. On n'y statua rien sur l'affaire du marquisat de Saluces. Le roi ne jugea pas devoir manquer la paix pour cet article, qu'on regardoit comme si peu important, que, sur le déni de justice de la Savoie, il pouvoit, sans peine, disoit-on, se saisir de tout ce marquisat, n'y trouvant plus d'obstacle de la part de l'Espagne, seulement on en fit un compromis entre les mains du pape (45).

(44) Elle fut signée, le 2 Mai 1598, au nom du roi, par, messire Pomponne de Bellièvre, chevalier, seigneur de Grignon, conseiller en son conseil d'état; & messire Nicolas Brulart, chevalier, seigneur de Sillery, aussi conseiller du dit seigneur roi en son conseil d'état, & président en sa cour du parlement de Paris, au nom du cardinal d'Autriche, ayant pouvoir du roi d'Espagne, par messire Jean Richardot, chevalier, chef & président du conseil privé du dit seigneur roi & de son conseil d'état; messire Jean-Baptiste de Taxis, chevalier, &c., & messire Louis Verreiken, aussi chevalier, &c. Voyez ce traité en entier, dans les *mémoires & négociations de la paix traitée à Pérouse*, tom. 2, avec la relation, en forme de journal, de tout ce qui se passa entre les plénipotentiaires, depuis l'ouverture de cette négociation, jusqu'à la conclusion de la paix.

(45) Ce qui regarde le duc de Savoie, représenté par messire Gaspard de Sé-

Les plénipotentiaires firent, en cela, une faute, qui rengagea sa majesté, incontinent après la paix, dans une guerre qu'on auroit pu éviter. Je supprime, au reste, toutes les formalités d'usage entre les plénipotentiaires (46); & je laisse à d'autres à louer ces marches fines & détournées, que la politique veut qu'on croie le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Le roi signa le traité dans Paris, en présence (47) du duc d'Arscot, & de l'ami-

nève, marquis de Lullin, conseiller d'état, &c., est à la suite de l'art. 24, & porte : „ Que le surplus „ des autres différens, „ qui sont entre le dit sieur „ roi très-chrétien, & le „ dit sieur duc, sera remis „ au jugement de notre „ S. père Clément VIII, „ pour être vidé & décidé par sa sainteté, dans un an... Et demeureront les choses en l'état qu'elles sont à présent, &c.

(46) Il s'y trouva les mêmes difficultés pour le fonds, & les mêmes obstacles pour les formalités, qui ont coutume de se rencontrer dans ces sortes de discussions. On peut les voir dans les *Lettres de MM. de Bellière & de Sillery*, & dans la relation, &c., *ibid.* Ces deux négociateurs ont été généralement loués de la conduite ferme, & sage qu'ils y firent voir. Ils dé-

duisent, dans leurs lettres, & entr'autres, dans celles datées des 7 Avril & 4 Mars, les motifs qui les portèrent à finir avec les agens du duc de Savoie, de la manière dont se plaint M. de Sully, ce qu'ils ne firent que par des ordres particuliers de sa majesté, dans sa lettre du 9 Avril, &c.

(47) Charles de Croy, duc d'Arscot, prince de Chimay, don Francisco de Mendoza & Cardona, amiral d'Arragon. Henri IV prêta le serment pour l'observation du traité de paix, le Dimanche 21 Juin, le cardinal de Florence, légat, officiant de la manière la plus solennelle. La relation s'en trouve aussi, *ibid.*, tom. 2, p. 266; *Mss. de la bibliot. du roi*, vol. 9361; *Mém. de la ligue*, tom. 6; *mém. de Navers*, tom. 2; *Matsbieu*, tom. 2; *Cayet*, & autres.

1598. ral d'Arragon. Le cardinal archiduc fit la même chose à Bruxelles, au nom du roi d'Espagne & du sien, devant le maréchal de Biron, à qui le roi venoit de donner, pour le rendre digne de cette cérémonie, le rang de duc & pair : dignité qui acheva de lui tourner la tête. MM. de Bellièvre & de Sillery y assistèrent aussi. Le duc de Savoie reçut solennellement la paix, à Chambéry, en présence de Guadaigne Bothéon (48), gouverneur de Lyon, député de sa majesté à cet effet.

C'est ainsi que, malgré une ligue aussi puissante que celle du pape, de l'Empereur, du roi d'Espagne, du duc de Savoie, de tous les ecclésiastiques de la chrétienté, le roi vint à bout de ses desseins (49), & les couronna par une paix

(48) Il est qualifié dans

l'acte du serment prêté par le duc de Savoie le 2 Août, „ illustre seigneur, Guil- „ leaume de Guadaigne, „ seigneur de Bothéon, „ chevalier des ordres de „ très-haut & très-excel- „ lent prince Henri IV, roi „ très-Chrétien de France „ & de Navarre, conseil- „ ler d'état, capitaine de „ cinquante hommes d'ar- „ mes de ses ordonnan- „ ces, & son lieutenant- „ général au gouverne- „ ment de Lyonnois, Fo- „ rént & Beaujolois, am- „ bassadeur commis & dé- „ puté, &c. „ *Mém. & né-*

365.

(49) Les lettres que ce prince écrivoit à ses deux ministres à Vervins, pendant tout le temps que dura cette négociation, en sont foi. Elles sont rapportées dans les *mém. & négociations, &c., ibid.* Il dit, „ que „ d'un coup de plume, il „ venoit de faire plus d'ex- „ ploits, qu'il n'en eût pu „ faire pendant une lon- „ gue guerre, avec les „ meilleures épées de son „ royaume „ On disoit aussi sur ce traité, que les Espagnols avoient vaincu par les armes, & les François par la négociation.

gociations, &c., tom. 2, pag.

glorieuse. Il récompensa en roi ceux qui y avoient travaillé; & afin que cette action n'aliénât pas de lui la république de Hollande, il fit partir pour Amsterdam Paul Choart de Buzenval, qu'il chargea de maintenir la bonne intelligence avec les États-Généraux, & de payer la pension que sa majesté leur donnoit. On ne pouvoit se lasser de donner à ce prince les louanges que méritoit son habileté, aussi bien que sa diligence à se transporter, sur le moindre besoin, dans tous les endroits de son royaume. 1598.

Fin du neuvième Livre.





MÉMOIRES DE SULLY.

LIVRE DIXIÈME.

LA paix amena d'autres soins & d'autres travaux. Le roi commença par faire une réforme dans ses troupes, tant françoises qu'étrangères. Les Suisses furent licenciés, à l'exception des trois compagnies des colonels Galari, Heid & Baltazar, de cent hommes chacune. Cette réforme ne fut pas aussi complète que je l'aurois souhaité, & que la conjoncture paroissoit la demander. Le conseil que je donnai là dessus, ne fut point goûté de sa majesté. Cependant, si l'on considère que le trésor royal étoit dans le dernier épuisement, & malgré cela, dans la nécessité de pourvoir à quantité de dépenses si pressantes, qu'on fut obligé de faire de nou- 1598.

1598. veaux emprunts d'argent, je crois qu'on ne sauroit me reprocher, en cela, une économie sordide & mal placée.

Ces dépenses étoient le rétablissement des fortifications de quantité de villes, & la réparation d'une infinité de bâtimens, menacés d'une ruine prochaine, par le malheur des derniers temps, dont il falloit, sans délai, travailler à prévenir la décadence. En faisant visiter les principales rivières du royaume, pour en régler les différens droits : emploi qui fut confié à quatre personnes d'une probité reconnue, il se trouva aussi plusieurs travaux à y faire, principalement sur la Charente.

Entr'autres réglemens pour la police, qui furent jugés nécessaires, le roi mit des bornes à cette quantité immense de blé, qu'on étoit dans l'usage de faire passer hors du royaume, & qui, souvent, exposoit la France à souffrir de grandes disettes. (1)

(1) La conséquence la plus juste qu'il semble qu'on puisse tirer de tous les raisonnemens qu'on lit, & qu'on entend tous les jours, sur la question du transport du blé hors du royaume, est celle que tire icelle duc de Sully. Il ne seroit pas juste de priver ce royaume de l'une de ses plus heureuses ressources, & de l'un des plus riches soutiens de son commerce, en défendant tout transport de cette denrée. Il ne seroit pas plus prudent de

le permettre, sans mesure ni proportion. Si, pour trouver ce juste milieu, les magasins publics & royaux ne paroissent pas un moyen heureux, à cause des grandes dépenses & des inconvéniens encore plus grands à quoi ils exposent, il semble qu'on ne sauroit en dire autant des commissaires qu'on établit pour veiller à faire remplir, ouvrir & fermer les greniers des particuliers, lorsque le besoin public le requiert. C'est

de ses propres biens. Par un autre règlement, le port d'armes fut interdit sous de grandes peines, à ceux qui n'avoient aucun droit d'en porter (2). 1598.

partie de la police, dont le grand & presque le seul objet seroit de connoître & de maintenir la proportion entre le produit de la terre & la consommation, en compensant les années différentes & les différentes provinces, n'est pas, je crois, d'une aussi grande difficulté que d'abord elle le paroît.

(2) A ce règlement sur le port d'armes, bien des personnes croyent qu'il seroit à propos qu'on ajoutât quelques marques distinctives dans la forme des habillemens qui servissent à faire connoître en public les différentes conditions.

Quant aux sciences, arts & belles-lettres, s'il est vrai, comme il paroît qu'on ne sauroit en douter, que c'est au soin qu'on a pris depuis quelques siècles, de les cultiver en Europe, qu'on a l'obligation de la différence qu'on remarque, aujourd'hui, dans les Européens, du côté de la douceur dans les mœurs, de la politesse dans les manières, de leur liaison entre eux, & des moyens qu'un esprit plus pacifique a fait imaginer, pour discuter & terminer d'une manière moins cruelle leurs diffé-

rens respectifs; il semble que, par toute sorte de motifs publics, indépendamment de celui de la gloire & de l'intérêt particulier qui en résulte, un grand état ne doit point perdre de vue cet objet. Après les soins dont on s'est occupé, jusqu'à présent, dans ce royaume, pour former & établir une bibliothèque, des cabinets & des recueils en tout genre, qui soient dignes du puissant monarque qui le gouverne, pour instituer des académies, où l'on s'applique à perfectionner les sciences & les arts, on attend avec impatience de voir exécuter le dessein, formé dès il y a long-temps, de mettre toutes ces différentes parties, un peu plus à la portée les unes des autres qu'elles ne le sont, dans une ville de l'étendue de Paris, en les rassemblant toutes dans une même enceinte, où l'on put trouver commodément, tout à la fois, les livres, les instrumens, les imprimeries, & généralement toutes les pièces nécessaires, avec les logemens des personnes préposées pour en prendre soin, & surtout

1598. Les belles-lettres trouvèrent aussi place dans ces occupations du roi. Il entendit parler de Casaubon ; & , sur la réputation de ce savant homme , il le fit convier de venir s'établir à Paris , avec sa famille , où il le fixa par une pension qui lui donna les moyens d'y vivre , comme il convient à un homme de son caractère , qui n'est pas appelé , disoit Henri , pour gouverner l'état.

Je suis obligé de supprimer un détail d'affaires moins importantes , qui iroit à l'infini , s'il falloit donner place dans ces mémoires à tout ce que me dit sa majesté , à tout ce qu'elle m'écrivit , de Fontainebleau , de Monceaux & de Saint-Germain-en-Laye , où elle passa le reste de cette année , & où elle m'appeloit , de temps en temps , pour conférer avec moi sur les différentes affaires qui se présentoient. Je m'en tiendrai à ma première promesse , de retrancher tout ce qui ne mérite pas , de soi-même , quelque considération ; & je me contenterai de marquer ici , que , jamais peut-être , des ministres d'état n'ont trouvé plus d'attention , ni plus de ressource , dans

de voir établir une espèce de tribunal des sciences & des arts , composé de personnes choisies dans les différentes académies , & entretenues par sa majesté , pour faire un examen exact & porter un jugement sûr de tous les livres , découvertes & productions qui	peuvent intéresser le public. On eut d'abord intention de faire servir la place Vendôme à ce projet ; ensuite , on y a destiné le vieux Louvre ; mais des dépenses d'états , encore plus nécessaires , ont toujours , depuis , obligé à en différer l'exécution.
---	--

l'esprit d'aucun prince, sur tout ce qui est d'utilité, ou simplement de commodité pour un royaume, que j'en ai toujours trouvé dans le prince que j'ai servi. Ni la paix, ni les affaires domestiques, ne lui faisoient point perdre de vue tout ce qui se passoit hors du royaume (3). La question du vrai ou du faux dom Sébastien, faisant, alors, beaucoup de bruit en Europe, aussi bien qu'en Espagne, il envoya la Trémouille (4) en Portugal, pour tâcher d'éclaircir ce mystère, afin de ne prononcer qu'avec pleine connoissance sur la justice ou l'iniquité du conseil d'Espagne, qui avoit commencé par faire arrêter le prétendu roi de Portugal.

Henri n'ayant pas encore ouvert son esprit aux grands desseins, qu'il forma,

(3) Cette question paroît présentement bien décidée, par l'autorité de presque tous les bons historiens, qui ne doutent pas que le roi dom Sébastien n'ait véritablement perdu la vie dans la bataille qu'il livra aux Maures, à Alcaçar, en 1578, &, par conséquent, que ce prétendu dom Sébastien ne fût un imposteur, soutenu alors, & depuis, par les ennemis de l'Espagne. Voyez les preuves de la mort de ce roi de Portugal, dans M. de Thou, *liv. 65, &c.*; il en sera encore parlé dans la suite. La France pouvoit encore s'intéresser à cette question par un autre endroit. Cathérine de Médicis avoit prétendu avoir des droits légitimes sur la couronne de Portugal, comme se disant issue de Robert, fils d'Alphonse III, par Mahaud, sa première femme, morte en 1262; depuis lequel temps elle soutenoit que tous les rois de Portugal n'avoient été qu'autant d'usurpateurs; c'étoient là autant de points, bien difficiles à justifier; aussi paroît-il qu'elle fit peu de démarches pour faire valoir ses prétentions.

(4) Claude de la Trémouille, duc de Thouars, mort en 1606.

1598. dans la suite, contre la maison d'Autriche, il voulut, dans cette année, se porter pour médiateur entre l'Espagne & l'Angleterre, & proposa entre ces deux couronnes, une conférence à Boulogne (5), où il envoya, pour y assister de sa part, Caumartin & Jeannin. Je combattis encore inutilement cette idée, qui ne me paroïssoit point partir d'une saine politique. Heureusement, la conférence n'aboutit à rien de ce qu'on s'y étoit proposé. La haine invétérée des deux nations, fit élever tout d'abord une dispute si vive sur la préséance, qu'on se sépara, avant même que d'avoir entamé le moindre préliminaire.

Les jésuites ne furent pas plus heureux, dans l'application qu'ils prétendirent se faire de l'article du traité de Vervins, par lequel il étoit libre à tout François exilé, comme à tout étranger, de repasser en France, & de s'y faire un établissement: L'arrêt du conseil qui intervint, leur ôta cette ressource, & ils furent obligés de recourir à d'autres moyens qui leur réussirent mieux.

L'assemblée du clergé, qui se tint cette année, & dura une partie de la suivante, partagea encore l'attention de sa majesté aussi bien que la promotion des cardinaux. Le fils de madame de Sourdis (6)

(5) Cette conférence, ou de Juin congrès, où furent admis les états des Provinces-bleau, cardinal de Sourdis, unies, ne se tint qu'en archevêque de Bordeaux, 1599, aux mois de Mai & mort en 1628.

fut un des François à qui ce prince fit donner le chapeau, quoique, par sa grande jeunesse, il ne l'en jugeât pas trop digne. Madame de Sourdis n'en eut l'obligation qu'à l'adresse qu'elle eut de faire appuyer sa demande par la duchesse de Beaufort. 1598.

C'est le nom qu'avoit encore pris la maîtresse du roi, en la place de celui de marquise de Monceaux, depuis que la naissance d'un second fils lui avoit attiré, de la part de sa majesté, un redoublement de tendresse & de bienfaits. Depuis long-temps, cette femme ne bernoit plus là son ambition, elle n'aspiroit pas à moins qu'à se faire déclarer reine de France, & la passion de Henri, qui prenoit, chaque jour, de nouvelles forces, lui faisoit espérer d'y parvenir. Sitôt qu'elle eut nouvelle que les agens du roi à Rome avoient commission de solliciter la dissolution de son mariage avec Marguérite, & que sa majesté étoit sur le point de faire partir pour cette cour le duc de Luxembourg (7), avec le titre d'ambassadeur, pour en presser la conclusion, elle jugea cette occasion favorable; mais, comme elle se défioit des agens, & apparemment du nouvel ambassadeur, elle jeta les yeux sur Sillery, qui étoit déjà fort dans ses intérêts, & que cette dernière marque de confiance ne pouvoit manquer d'y mettre encore davantage; elle le fit venir; &, lui expliquant ses vues, elle ne mit aucune borne aux ré-

(7) Henri de Luxembourg, duc de Piney, le dernier de cette branche de Luxembourg.

1598. compenses dont elle prétendoit payer son dévouement & ses services. Comme elle connoissoit ce qui étoit le plus capable de tenter Sillery, elle l'assura des sceaux, à son retour de Rome, au hasard de déshonorer madame de Sourdis même, sa tante, & son intime amie, & lui promit encore la dignité de chancelier, sitôt qu'elle viendrait à vaquer. Sillery s'engagea, à ce prix, avec tous les sermens qu'elle exigea de lui, de ne rien négliger pour obtenir du pape la légitimation des deux enfans qu'elle avoit eus de Henri, avec la dissolution du mariage de ce prince. Ce premier pas une fois fait, il ne lui en restoit plus que peu, & de très-faciles à faire, pour se faire porter jusqu'au trône. Elle ne manqua pas de raisons pour faire approuver au roi l'ambassadeur qu'elle avoit choisi. Le duc de Luxembourg ne laissa pas de partir, mais, pour être rappelé aussi-tôt que Sillery seroit en état d'aller le relever. La duchesse ne s'embarassa point de cacher à toute la cour le titre dont elle venoit de décorer son favori. Elle travailla elle-même à ses équipages, & fit expédier par le roi les ordres nécessaires pour faire paroître Sillery avec tout l'éclat & la grandeur propres à assurer le succès de sa négociation.

En même temps, la duchesse de Beaufort voulant préparer les François au changement d'état qu'elle méditoit pour ses enfans, obtint du roi, qui n'avoit guère moins de tendresse pour eux, que pour la

mère, que le baptême du second fils qu'elle venoit de mettre au monde, se feroit à Saint-Germain, où étoit alors sa majesté, avec toute la magnificence & tous les honneurs qui sont particuliers, dans cette cérémonie, aux enfans de France. Je pardonne à cette femme une ivresse où l'entretenoient les respects serviles des courtisans pour ses enfans, & les adorations qu'ils lui rendoient à elle-même. Je n'ai pas la même indulgence pour Henri, qui, bien loin de rien faire qui pût la détromper, accordoit les ordres pour le baptême de cet enfant, avec une complaisance qui faisoit assez voir combien la chose étoit de son goût. J'en dis mon avis assez hautement. Je m'attachai à combattre, en public, la conséquence que je voyois que les courtisans tiroient en faveur de ces enfans, si chers au roi, pour la succession à la couronne. Ce prince s'aperçut lui-même, après la cérémonie, qu'il avoit beaucoup trop permis, & me dit qu'on avoit passé ses ordres, ce que je n'ai aucune peine à croire. L'enfant fut nommé (8) Alexandre, comme l'ainé avoit été nommé César; &, par une espèce de second baptême, les flatteurs lui donnèrent le nom de Monsieur, qu'il n'est permis, en France, de porter, qu'au frère unique du roi, ou à l'héritier présomptif.

(8) On l'appela le chevalier de Vendôme; il fut tué à la bataille de Marston, le 15 mars 1649. Il mourut grand-père sur les fonts par madame Catherine, sœur du roi, & par M. le comte de Soissons. Il mourut grand-père sur les fonts par le duc de Beaufort, en 1629.

1598. La favorite ne s'en tint pas là ; elle com-
 mença à prendre tous les airs de reine ,
 moins , à la vérité , de son propre mouve-
 ment (car je crois qu'elle se connoissoit
 assez , pour n'avoir osé , d'elle-même , con-
 cevoir cette idée) , que poussée à franchir
 ce pas , par les suggestions continuelles
 de ses créatures & de ses parens ; madame
 de Sourdis , Chiverny & Fresne , la secon-
 doient si bien , de leur côté , qu'insensible-
 ment , il n'y eut rien de si public , dans toute
 la cour , que la nouvelle que le roi alloit
 épouser sa maîtresse , & qu'il ne sollicitoit
 son divorce à Rome , que dans cette inten-
 tion. Je fus révolté d'un bruit si injurieux
 à la gloire de ce prince ; j'allai le trouver ,
 & je lui en fis sentir les conséquences.
 Il m'en parut touché , & , même , piqué ;
 son premier mouvement le porta à justifier
 madame de Beaufort , qu'il m'assura très-
 sérieusement n'y avoir contribué en rien ;
 toute la preuve qu'il en avoit , c'est qu'elle
 le lui avoit dit : il en mit toute la faute
 sur madame de Sourdis , & sur Fresne ,
 auxquels il montroit bien qu'il pardonnoit
 une hardiesse si peu respectueuse ; puisque ,
 connoissant combien ils étoient coupables ,
 il n'en fit pas le plus petit châtement.

Une circonstance donna beaucoup de
 poids aux démarches que je fis , sur cette
 affaire , tant en public , qu'en particulier.
 La reine Marguérite , avec laquelle la ques-
 tion de la dissolution prochaine m'obligeoit
 à entretenir un commerce de lettres , fut ,
 après tous les autres , ce qui se disoit &
 se

se faisoit à la cour, & m'écrivit qu'elle continuoit à donner les mains à sa séparation d'avec le roi; mais qu'elle se sentoît si indignée qu'on pût penser à donner sa place à une femme aussi décriée que l'étoit la nouvelle duchesse, par son commerce avec le roi, qu'elle, qui n'avoit point mis de conditions à son consentement, ne pouvoit, présentement, ne pas exiger qu'on lui accordât l'exclusion de cette femme, & qu'elle avoit pris, sur ce point, une si forte résolution, qu'on ne devoit pas s'attendre à la lui faire changer par aucun traitement, bon ou mauvais. Le roi, à qui je fis part de cette lettre, en comprit encore mieux jusqu'à quel point ce mariage, s'il venoit à s'exécuter, souleveroit tous les honnêtes gens, & commença à changer véritablement, & d'avis, & de conduite.

Je m'imaginai, qu'en faisant savoir le contenu de cette même lettre à madame de Beaufort, elle produiroit, peut-être, dans son esprit, le même effet. Je ne voulus pas prendre ce soin moi-même, pour ne pas m'exposer à essuyer les hauteurs & les emportemens d'une femme qui me regardoit comme une pierre d'achoppement à tous ses desseins. Je communiquai la lettre à Chiverni & à Fresne, qui en informèrent aussi-tôt madame de Sourdis, & celle-ci, dans le moment même, la duchesse de Beaufort; mais tous les conseillers de cette dame n'étoient pas si aisés à alarmer. Ils avoient bien compris qu'une démarche comme celles qu'ils avoient entrepris

1598. de faire faire au roi, ne pouvoit manquer de souffrir de grandes difficultés, & ils avoient pris leur parti sur chacune. Le résultat de toutes leurs délibérations avoit été, qu'il falloit presser fortement la conclusion; persuadés que, quand une fois l'affaire seroit consommée, ils n'auroient aucune peine à la faire envisager sous une face qui la rendroit excusable; qu'au pis aller, on s'en accommoderoit, après quelques rumeurs, comme on fait de tout ce qui est sans remède. Ils connoissoient le génie du François, surtout du courtisan, dont la première loi est de vouloir tout ce que veut le souverain, & la plus forte passion, celle de lui plaire. Enfin, ils crurent être assurés de tout, pourvu que le prince lui-même ne leur manquât point.

Fresne ayant dressé l'ordonnance pour le paiement des hérauts, trompettes & autres officiers subalternes de la couronne, qui avoient servi dans la cérémonie du baptême, elle me fut apportée, comme les autres, afin que j'y misse mon mandement pour l'acquitter. Je n'eus pas plutôt jeté les yeux sur cette pièce, qu'un vif sentiment de douleur me la fit regarder comme un monument de la honte du roi, qu'on alloit conserver à la postérité. Je ne balançai pas, je la retins, & en fis faire une autre, modeste, comme elle devoit l'être, où les noms de *Monsieur*, de *fils de France*, & tout ce qui pouvoit donner la même idée, étoit supprimé, & conséquemment, l'honoraire des hérauts réduit

à la taxe commune, ce qui ne les satisfait pas. Ils ne tardèrent pas à revenir, & dans leur mécontentement, ils alléguoient, & M. de Fresne, & la loi qui régloit leurs droits. Je me contins d'abord devant des gens dont je connoissois assez la mauvaise intention; à la fin, la patience m'échappa, & je ne pus m'empêcher de leur dire, avec indignation : « Allez, allez, je n'en ferai rien; sachez qu'il n'y a point d'enfans de France. »

Je n'eus pas plutôt lâché la parole, que je me doutai qu'elle alloit me susciter une affaire. Pour la prévenir, je sortis, dans le moment, & vins trouver sa majesté, qui se promenoit, dans ses appartemens de Saint-Germain, avec le duc d'Epéron : Je lui dis, en lui montrant l'ordonnance de Fresne, que, si elle avoit lieu, il ne lui restoit plus qu'à se déclarer marié avec la duchesse de Beaufort. « Il y a ici de la malice de Fresne, dit le roi, après l'avoir lue; mais je l'empêcherai bien. » Il m'ordonna de déchirer cet écrit, & dit tout haut; en se tournant vers trois ou quatre seigneurs de la Cour des plus proches : « Voyez la malice du monde, & les traverses que l'on donne à ceux qui me servent bien. On a apporté à M. de Rosny une ordonnance, afin de m'offenser, s'il la passoit, ou d'offenser ma maîtresse, s'il la refusoit. » Dans l'état où étoient les choses, cette parole n'étoit pas indifférente : Elle fit juger aux courtisans, qui rioient de ma

1598.

simplicité, qu'ils pouvoient bien s'être trompés eux-mêmes, & que le prétendu mariage n'étoit pas encore si proche qu'ils se l'étoient imaginé. Le roi, continuant à m'entretenir seul, me dit, qu'il ne doutoit point que madame de Beaufort ne fût dans une violente colère contre moi; qu'il me conseilloit d'aller la trouver, & de chercher à la satisfaire par de bonnes raisons : « &, si cela ne suffit, ajouta-t-il, je parlerai en maître.

La duchesse avoit son appartement dans le cloître de Saint-Germain : Je m'y en allai de ce pas. Je ne fais quelle idée elle prit d'une visite qu'elle me vit commencer par une espèce d'éclaircissement : Elle ne me donna pas le temps de l'achever : La colère, dont elle étoit animée, ne lui permettant pas de mesurer ses termes, elle m'interrompit, en me reprochant que je séduisois le roi, & lui faisois croire que le noir étoit blanc. « Ho, ho! madame, » lui dis-je, en l'interrompant à mon tour, mais d'un air très-froid, puisque « vous le prenez sur ce ton, je vous baise les mains; mais je ne laisserai pas, pour cela, de faire mon devoir » : & je sortois, sans vouloir en entendre davantage, afin de ne lui rien dire, de mon côté, de plus dur. Je mis le roi de fort mauvaise humeur contre sa maîtresse; en venant lui rapporter ses paroles : « Allons, me dit ce prince, avec un mouvement dont je fus très-satisfait, venez avec moi, » & je vous ferai voir que les femmes ne

« me possèdent pas ». Son carrosse tardant trop à venir à son gré, sa majesté monta dans le mien; &, pendant tout le chemin jusqu'à l'appartement de la duchesse, il m'assura qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir chassé, ni seulement mécontenté, par complaisance pour une femme, des serviteurs qui, comme moi, ne cherchoient que sa gloire & son intérêt.

Madame de Beaufort, qui s'étoit attendue, en me voyant sortir de chez elle, à y voir bientôt arriver le roi, avoit bien étudié son personnage, pendant ce temps-là; elle regardoit, aussi bien que moi, la victoire que l'un ou l'autre allions remporter, comme le présage heureux ou malheureux de sa fortune. Lorsqu'on lui annonça le roi, elle vint le recevoir jusqu'à la porte de la première salle. Henri, sans l'embrasser, ni lui faire les caresses ordinaires: « Allons, madame, lui dit-il, allons dans votre chambre, & qu'il n'y entre que vous, Rosny & moi; car je veux vous parler à tous deux, & vous faire bien vivre ensemble ». Il fit fermer la porte, regarda s'il n'y avoit personne dans sa chambre, la garde-robe & le cabinet, puis, la prenant d'une main, pendant qu'il me tenoit de l'autre, il lui dit, d'un air qui dut la surprendre beaucoup, que le véritable motif qui l'avoit déterminé à s'attacher à elle, étoit la douceur qu'il avoit cru remarquer dans son caractère; qu'il s'apercevoit, par la conduite qu'elle tenoit, depuis quelque temps,

1598. que ce qu'il avoit cru véritable, n'étoit qu'une feinte, & qu'elle l'avoit trompé. Il lui reprocha les mauvais conseils qu'elle prenoit, & les fautes considérables qui en étoient la suite. Il me combla de louanges pour faire sentir à la duchesse, par la différence de nos procédés, que j'étois seul véritablement attaché à sa personne. Il lui ordonna de surmonter son aversion pour moi, au point de se conduire par mes avis; parce qu'assurément il ne me chasseroit pas pour l'amour d'elle.

Madame de Beaufort commença sa réponse par des soupirs, des sanglots & des larmes. Elle prit un air caressant & soumis. Elle voulut baiser la main de Henri. Elle n'omit rien de ce qu'elle connoissoit capable d'attendrir son cœur. Ce ne fut qu'après toutes ces petites façons qu'elle prit la parole, pour se plaindre amèrement, de ce qu'au lieu du retour qu'elle auroit dû attendre d'un prince, à qui elle avoit donné toute sa tendresse, elle se voyoit sacrifiée à un de ses valets. Elle rappela ce que j'avois dit & fait contre ses enfans, pour aigrir l'esprit de sa majesté contre moi; puis, feignant de succomber au désespoir, elle se laissa tomber sur un lit, où elle protesta qu'elle étoit résolue d'attendre la mort, après un aussi sanglant affront. L'attaque étoit un peu forte. Henri ne s'y étoit point attendu. Je l'observois. Je vis son cœur chanceler; mais il se remit si promptement, que sa maîtresse ne s'en aperçut point. Il conti-

na à lui dire, du même ton, qu'elle au-
 roit pu s'épargner la peine de recourir à 1598.
 tant d'artifices pour un si léger sujet. Ce
 reproche la piqua sensiblement. Elle re-
 doubla ses pleurs. Elle s'écria, qu'elle
 voyoit bien qu'elle étoit abandonnée,
 que c'étoit, sans doute, pour augmenter
 encore sa honte & mon triomphe, que
 le roi avoit voulu me rendre témoin des
 choses les plus dures qu'on puisse dire
 à une femme. Il parut que cette idée la
 plongeoit dans un désespoir véritable.
 » Pardieu ! madame, e'est trop, reprit
 » le roi, en perdant patience, je vois
 » bien qu'on vous a dressée à tout ce
 » badinage, pour essayer de me faire
 » chasser un serviteur, dont je ne puis
 » me passer. Je vous déclare que, si j'étois
 » réduit à la nécessité de choisir, de per-
 » dre l'un ou l'autre, je me passerois
 » mieux de dix maîtresses comme vous,
 » que d'un serviteur comme lui ». Il ne
 laissa pas passer le terme de valet, dont
 elle s'étoit servie, & trouva encore plus
 mauvais qu'elle l'appliquât à un homme
 dont la maison avoit l'honneur d'être alliée
 à la sienne.

Après tant de paroles affligeantes, le
 roi quitta la duchesse brusquement, & s'a-
 vança pour sortir de la chambre, sans être
 touché de l'état où il la laissoit ; parce
 qu'apparemment la connoissance qu'il avoit
 de sa maîtresse lui découvroit tout ce qu'il
 y avoit d'affectations & de grimaces dans
 son procédé. Pour moi, j'y étois trompé,

1598. jusqu'à en être affligé; & je ne sortis d'er-
 reur, que lorsque madame de Beaufort,
 voyant le roi prêt à sortir de chez elle,
 si irrité, qu'elle pouvoit appréhender que
 ce ne fût, peut-être, pour n'y plus jamais
 revenir, changea, tout d'un coup, de per-
 sonnage. Elle courut l'arrêter, & se jeta
 à ses pieds, non plus pour le surprendre,
 mais pour lui faire oublier sa faute. Elle
 commença par s'excuser. Elle montra un
 air doux & un visage serein. Elle jura au
 roi, qu'elle n'avoit eu, ni n'auroit d'autre
 volonté que la sienne. Il n'y a jamais eu
 de changement de décoration si subit. Je
 ne vis plus qu'une femme agréable & com-
 plaisante, qui agit avec moi, comme si
 tout ce qu'elle venoit de me dire n'étoit
 qu'un songe. La paix se fit avec une par-
 faite cordialité, entre nous deux, & nous
 nous séparâmes tous fort bons amis.

Sur la fin d'Octobre, le roi étant à Mon-
 ceaux, ressentit quelques légères attein-
 tes de fièvre, qui aboutirent, enfin, à un
 accès des plus violens (9). On l'attribua
 au ravage qu'avoit fait une quantité pro-
 digieuse d'humeurs, dont sa majesté s'é-
 toit déchargée par une purgation, &, com-
 me la fièvre parut, en effet, dissipée, le roi
 se crut guéri. Il m'en écrivit, à Paris, en

(9) Voici comment l'hif-
 torien Matthieu parle de
 cette maladie de Henri IV.
 „ En riant avec sa ma-
 „ tresse & Bellegarde, de
 „ vers satyriques, il lui prit
 „ un grand dévoiement,
 „ & fut sept heures en
 „ grand danger; voulant
 „ toujours boire, & je-
 „ tant l'eau & le verre à
 „ la tête, &c., tom. 2., liv.
 „ 2, pag. 277.

ces termes; me marquant pourtant, qu'il lui étoit resté de son indisposition un abattement morne, qui ne lui étoit pas ordinaire, & qu'il alloit chercher à dissiper, en se promenant, s'il en avoit la force. C'étoit l'avant-coureur du mal, dans lequel il retomba, peu de jours après, si violemment, qu'il se vit en fort grand danger, & que j'eus la douleur de le trouver en cet état, en arrivant à Monceaux avec Chatillon & d'Incarville, comme il me le mandoit par la lettre dont je viens de parler. Je crus long-temps que je n'étois venu que pour voir mourir mon cher maître entre mes bras; car il ne voulut point que je quittasse Monceaux, tant que dura sa maladie; & il m'appeloit fréquemment auprès de son lit. Dans un de ces momens, où le mal, s'opiniâtrant par de continuels redoublemens, faisoit désespérer que tout l'art des médecins pût jamais le vaincre, & où ce prince étoit persuadé lui-même qu'il touchoit à sa dernière heure: » Mon ami, me disoit-il, je n'appréhende nullement la mort; vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez vu en tant de périls, dont il m'étoit si facile de m'exempter; mais je ne nierai pas que je n'aye regret de sortir de la vie, sans élever ce royaume à la splendeur que je m'étois proposée, & avoir témoigné à mes peuples, que je les aime comme s'ils étoient mes enfans, en les déchargeant d'une partie des impôts, & en les gouvernant avec douceur.

1598. Le bon tempérament de Henri prit, enfin, le dessus, & dissipa le mal, comme si on l'avoit enlevé tout d'un coup (10); en sorte que la joie de son rétablissement suivit de fort près le chagrin où nous étions plongés. Il n'eut plus qu'une autre petite récidive, mais sans aucun accident fâcheux. Il m'en donna encore avis à Paris, où j'étois retourné, sitôt que je le vis hors de danger, & par une dernière lettre du 6 Novembre, que Schomberg, revenant de Monceaux, m'apporta, à Paris, de la part de sa majesté, elle me fit savoir qu'elle étoit parfaitement rétablie, à un fonds de mélancolie près, dont elle ne pouvoit se défaire, quoiqu'elle pratiquât exactement tout ce que les médecins lui conseilloyent. Les sieurs Marescot, Martin & Rosset, étoient allés à Monceaux, sur la nouvelle de sa maladie, pour aider de leurs avis ceux qui étoient d'office auprès du prince; il eut l'attention de leur faire payer leur voyage, en m'écrivant de leur donner à chacun cent écus, & cinquante à Regnault, son chirurgien.

Le roi n'avoit pas encore quitté Monceaux, lorsque le cardinal de Florence,

(10) C'est pendant cette maladie, que Henri IV fut extrêmement incommodé d'une carnosité, qui servit de prétexte à la duchesse de Beaufort, pour faire entendre à ce prince, par la Rivière, son premier médecin, qu'elle avoit mis dans ses intérêts, qu'il pourroit bien, dans la suite, n'avoir plus d'enfans. *Amélot de la Houffaye, num. 1, sur la 243 lettre du cardinal d'Osset.*

qui avoit eu tant de part au traité de Ver-
vins, passa par Paris, en revenant de Pi-
cardie, pour s'en retourner, de là, à Rome,
après qu'il auroit pris congé de sa majesté.
Le roi m'envoya à Paris le recevoir, &
voulut qu'on le traitât avec les plus grands
honneurs. Il avoit encore besoin, auprès
du pape, d'un cardinal aussi puissant que
cette éminence, qui parvint elle-même
au pontificat. Je n'oubliai donc rien, pour
répondre aux intentions de sa majesté; &
le légat ayant eu envie de voir Saint-Ger-
main-en-Laye, je fis savoir à Momier,
concierge de ce château, qu'il tendît les
salles & les chambres des plus belles ta-
pisséries de la couronne. Momier exé-
cuta l'ordre avec tant de ponctualité, mais
avec si peu d'esprit, qu'il choisit pour pa-
rer la chambre du légat une tenture que
la reine Jeanne de Navarre avoit fait fai-
re, fort riche à la vérité, mais qui ne re-
présentoit que des emblèmes & des devi-
ses contre le pape & la cour romaine,
également satyriques & ingénieuses. Le
prélat fit tout ce qu'il put pour m'enga-
ger à prendre une place dans le carrosse
qui le conduisoit à Saint-Germain, ce
que je refusai, voulant prendre les devans,
afin de voir si tout étoit en ordre : dont
je me sus fort bon gré. Je vis la bévue du
concierge, & y fis remédier promptement.
Le légat n'auroit pas manqué de regarder,
& de faire regarder au pape une sembla-
ble erreur comme un dessein formé de l'in-
sulter. Depuis, considérant qu'aucune dif-

1598.

1598. férance de religion ne peut autoriser de pareils traits, je fis effacer toutes ces devises.

Il y avoit long-temps que j'aspirois à jouir du loisir de la paix, pour traiter, enfin, à fonds la finance de l'état. Tout ce que j'avois pu faire jusque là, s'étoit réduit à adoucir le mal, &, loin de pouvoir creuser jusqu'à sa racine, pour l'extirper une bonne fois, les différens besoins de l'état, qui s'étoient toujours succédés les uns aux autres pendant la guerre, avoient fait regarder comme un grand coup, de pouvoir conduire les finances, sans en augmenter la confusion. Il est vrai qu'à considérer la chose de près, elles paroissent atteintes d'une plaie absolument incurable, & qu'on ne pouvoit même guère fonder qu'avec un courage & une patience invincibles. Le premier coup d'œil n'offroit qu'un discrédit universel, plusieurs centaines de millions dus par le trésor royal, nulles ressources, une misère excessive, une ruine prochaine; mais cet état même de désespoir, étoit ce qui devoit le plus engager à ne pas perdre un seul instant, pour entreprendre ce grand ouvrage, pendant que l'opportunité des conjonctures laissoit du moins l'apparence de pouvoir réussir. Tout étoit tranquille, l'entretien des gens de guerre considérablement diminué, la plus grande partie des autres dépenses militaires supprimée. Le conseil du roi s'étoit, enfin, lassé de faire d'inutiles efforts, pour m'ôter la connois-

fance des affaires publiques; elles rouloient presque toutes sur moi. Ces messieurs ^{1598.} dédaignoient même de venir aux assemblées, à moins que leur intérêt, ou celui de quelques parens & amis, ne les y conduisît; rien ne s'y proposoit plus sans mon avis, & rien ne s'y exécutoit plus que par mon aveu. Le roi n'avoit aucun secret pour moi, ni aucune autorité, dont il ne me revêtit. Toutes ces considérations me firent croire, que, si les malheurs causés par des guerres civiles, aussi longues & aussi cruelles, pouvoient être réparés, ce seroit alors qu'on en viendrait à bout, ou jamais.

J'ai reçu du ciel un tempérament assez robuste, un corps capable de supporter (II) un long travail, & une grande

(II) Le portrait que nous fait M. de Perefine, de M. de Rosny, est tout à fait semblable à celui qu'on va voir tracé ici : „ Sur-
 „ tout, dit-il, il avoit le gé-
 „ nie porté au maniement
 „ des finances, & toutes
 „ les qualités requises pour
 „ cela. En effet, il étoit
 „ homme d'ordre, exact,
 „ bon ménager, gardoit
 „ sa parole, point prodig-
 „ gue, point fastueux,
 „ point porté à faire de
 „ folles dépenses, ni au
 „ jeu, ni en femmes, ni
 „ en aucunes choses qui
 „ ne conviennent, pas à
 „ un homme élevé dans
 „ cet emploi. De plus, il

„ étoit vigilant, laborieux,
 „ expéditif, qui donnoit
 „ presque tout son temps
 „ aux affaires, & peu à
 „ ses plaisirs; avec cela, il
 „ avoit le don de péné-
 „ trer ces matières jusqu'au
 „ fond, & de développer
 „ les entortillemens & les
 „ nœuds dont les finan-
 „ ciers, quand ils ne sont
 „ pas de bonne-foi, s'é-
 „ tudient à cacher leurs
 „ friponneries, 3 *part.*
 „ P. Matthieu ne lui donne
 „ pas de moins grands élo-
 „ ges, *tom. 2, liv. 2, p. 278.*
 „ Le roi lui donna, dit
 „ le Grain, la charge de
 „ surintendant général de
 „ ses finances, avec telle

1598. application d'esprit, une inclination naturelle à l'ordre & à l'économie, encore cultivée par une étude particulière de cette science, depuis vingt-cinq ans que j'étois

„ autorité, qu'il ne s'en
 „ vit jamais une pareille
 „ en telle charge; en la-
 „ quelle il faut confesser
 „ qu'il falloit, lors, un
 „ homme qui eût les yeux
 „ bandés, & qui ne regardât
 „ rien que le profit du roi,
 „ c'est-à-dire, du trésor
 „ public, qu'il étoit né-
 „ cessaire de remettre en
 „ vigueur, & qui fût plus
 „ rude que la dignité des
 „ uns & les respects des
 „ autres, n'eût pu porter
 „ en autre saison.... Et
 „ de fait, cette grande au-
 „ torité & puissance que
 „ le roi lui donna, rendit,
 „ en peu de temps, la force
 „ aux nerfs de l'état, &c.,
 „ Voyez tout ce que dit cet
 „ écrivain, au sujet de M. de
 „ Sully, *liv. 7.*

„ Il mit, ce sont les pa-
 „ roles de d'Aubigné, *tom.*
 „ *3, liv. 5, chap. 3,* les fi-
 „ nances ès mains du mar-
 „ quis de Rosny, depuis
 „ duc de Sully, pour ce
 „ qu'il trouvoit en lui un
 „ esprit fort général & la-
 „ borieux, & une austé-
 „ rité naturelle, qui, mé-
 „ priant les bonnes grâ-
 „ ces de tous, portoit
 „ l'envie des refus, &
 „ par là, fit la bourse du
 „ roi, à quoi le naturel du

„ maître tenoit bien sa par-
 „ tie, &c.

Voici comme il en est
 „ parlé, dans un discours qui
 „ se voit, *tom. 3, des Mém.*
 „ *d'état de Villeroi.* „ Ce chan-
 „ gement de visage, que
 „ le dit sieur de Sully a
 „ donné à la France né-
 „ cessiteuse, la rendant
 „ plus opulente par son
 „ ménage & industrie, té-
 „ moigne assez sa suffisan-
 „ ce. Les remontrances
 „ qu'il faisoit aux volon-
 „ tés du roi, & les résis-
 „ tances à tous les grands,
 „ démontrent sa vertu...
 „ sa prudence & son cou-
 „ rage. Ses envieux mé-
 „ mes disent, que lui seul
 „ est plus utile au public,
 „ & fait mieux les affai-
 „ res, que tous les autres
 „ ensemble, &c. „ Le dis-
 „ cours manuscrit que nous
 „ avons cité dans la préface,
 „ se rapporte à celui-ci, &
 „ on peut y ajouter le té-
 „ moignage de presque tous
 „ les historiens & mémoires
 „ de ce temps-là, qui con-
 „ viennent que M. de Sully a
 „ mérité en rigueur les noms
 „ de ministre très-laborieux;
 „ très-capable, très-intègre
 „ & surtout très-ferme. Les
 „ défauts de hauteur, de du-
 „ reté & de vanité, qui sont

attaché à la personne du prince; &, s'il m'est permis de le dire, une passion encore plus forte pour la vertu & pour l'honneur, voilà les dispositions que j'ai apportées pour le maniement des affaires publiques. Avec elles, quoiqu'on ne soit pas exempt de commettre des fautes, & même d'assez considérables, cependant (& l'expérience, aussi bien que le succès de mon travail, me donnent droit de le dire) on peut assurer que les finances d'un état sont tombées dans de bonnes mains, lorsqu'un peu de jugement, beaucoup de travail & d'exactitude, plus de probité encore, sont les qualités qu'on remarque dans celui qui les gouverne. Je n'oserois me donner plus de part dans le portrait que je vais tracer du véritable homme de finance, parce que, quoique je me le fois toujours proposé à imiter, je suis sincèrement très-éloigné de prétendre moi-même me donner pour modèle.

Il seroit bien plus court de dire que l'homme appelé à la conduite des affaires, doit être un homme sans passions; mais, pour ne pas le détruire, en le réduisant à une existence impossible & purement idéale, disons seulement, qu'il faut qu'il connoisse, du moins, toute la bassesse de

presque les seuls qu'on lui ait reprochés, viennent de cette dernière qualité, sans doute, un peu trop loin. Nous aurons encore occasion d'en parler, dans la suite; mais j'ai cru devoir joindre d'avance ces témoignages à la description qu'il fait, en cet endroit, de ses mœurs & de sa conduite.

1598. l'orgueil, toute la folie de l'ambition, toute la foiblesse de la haine & de la vengeance. Comme je ne veux rien dire, que ce qui peut le regarder directement, je ne releverai point ici l'indignité de maltraiter personne, de fait, ou seulement de parole, & de ne point donner d'ordres à ses inférieurs, que la colère, ou la mauvaise humeur, ne les assaisonne de juremens. Puisqu'il vit pour le public, il doit se rendre affable & accessible à tout le monde, excepté à ceux qui ne l'abordent, que pour chercher à le corrompre, & ne jamais perdre de vue cette maxime, qui tient un des premiers rangs dans le détail du gouvernement, qu'un royaume doit être conduit par des règles générales; & que les exceptions seules produisent la plainte & le mécontentement.

La connoissance du rang, & des différens degrés de distinction, non seulement, n'a rien de contraire à cette maxime, mais encore elle lui est essentiellement nécessaire, tant pour observer la proportion dans les traitemens que la politesse françoise a établis entre les conditions, que pour se guérir de l'erreur, que ses richesses & sa faveur lui asservissent toutes les autres. Le penchant pour le sexe est une source de foiblesses & d'injustices, qui l'entraîneront, indubitablement, au delà des bornes de son devoir. La passion du gros jeu l'exposera à des tentations mille fois plus difficiles encore à vaincre à un homme qui manie tout l'argent du royaume : Pour

n'y pas tomber, je suis obligé de lui prescrire de ne connoître, ni les cartes, ni les dés. 1598.

Le dégoût du travail vient encore ordinairement de tout ce qui porte à la volupté, ou inspire la mollesse. L'homme d'état doit donc chercher dans la sobriété, le remède contre la somptuosité & la délicatesse de la table, qui ne sont propres qu'à énerver également le corps & l'esprit; l'honnête homme ne connoît point l'ivrognerie. L'homme laborieux ne doit pas moins ignorer ce qu'on appelle ragoûts & liqueurs. Comme il doit se rendre, en tout temps, & même à toute heure, le séjour de son cabinet, non pas simplement supportable, mais délicieux, il ne peut trop se donner de garde de ne pas se remplir la tête de ballets, de mascarades, & autres parties de plaisir : il y a, dans toutes ces bagatelles, je ne fais quel attirail, qui amollit souvent le cœur des philosophes & des misanthropes mêmes.

Je dis la même chose de la chasse, des équipages, des livrées nombreuses, des ameublemens, des bâtimens, & de toutes les autres inventions de luxe. Le goût qu'on a pour une seule de ces choses, dégénère bientôt en une espèce de fureur, dont la perte du temps n'est que le moindre effet. La prodigalité, la ruine, & le déshonneur, en sont les suites ordinaires. Il n'appartient qu'à un homme, qui ne peut se résoudre à vivre & à s'entretenir avec lui-même, de penser éternellement galeries, colonnes, dorures, & de cou-

1598. rir toute sa vie après des statues, des antiques & des médailles. Sachez vous contenter d'un tableau commun; la délicatesse de ramasser avec de grandes dépenses, & d'aussi grandes inquiétudes d'esprit, des originaux & toute autre pièce rare, ne vient que de préoccupation.

Je suis pourtant bien éloigné, avec toutes ces maximes, de pousser la sévérité jusqu'à défendre à l'homme en place tout retour vers soi-même, & lui interdire toute sorte de plaisirs. Je veux qu'il se divertisse, & qu'il prenne soin de sa fortune; pourvu qu'il fasse l'un sans se répandre & se dissiper; & l'autre, sans se flétrir & se dégrader. C'est un des avantages de l'esprit d'ordre & de modération, que celui qui le possède, pourvu qu'il vive long-temps, se trouve dans l'abondance, sans qu'il s'en aperçoive. Faire fortune, qui est un terme si odieux, parce que, souvent, il n'offre qu'injustices, vexations & cruautés dans les emplois, que lâches artifices, indignes flatteries, basses servitudes, ou même fourberies & trahisons à la cour, n'est plus qu'un effet naturel, & même une vertu, lorsqu'on n'y aperçoit que le prix du travail & la récompense légitime des bonnes actions. J'ajoute seulement, de peur d'équivoque, qu'ils y doivent être aperçus si clairement, qu'ils frappent les yeux, & arrachent l'aveu de nos plus grands ennemis (12).

(12) Une grande partie plie *cb. 8, part. 1*, dute des maximes, dont est rem-
pliment politique du cardin-

Pour cela, il devoit être établi, que tout homme qui prend en main le manie-
 1598.
 ment des finances, ou de telle autre partie du ministère, fût & renouvelât, de temps en temps, une espèce de profession ; je veux dire, qu'il commençât en entrant en place, par fournir un mémoire exact & détaillé de ses facultés présentes, & qu'il en donnât un second dans la même forme, en sortant du ministère, en sorte que le changement arrivé dans son état, ne fût pas moins connu des autres que de lui-même. J'ai déjà eu soin de rendre compte au public de toutes les augmentations de biens & de dignités, qui me sont arrivées, à mesure que les différentes occasions les ont amenées, & je ne veux pas me départir de cette méthode ; mais, comme je crois la chose de nature à devoir être assujétie au calcul, je vais mettre tout le monde en état de le faire soi-même, en attendant qu'on le voye parfait, à la fin de ces mémoires.

Le bien de mon père ayant été partagé également entre moi & le seul qui resta de quatre frères que j'avois eus, ma part,

nal de Richelieu, qui traite du conseil & des conseil- lers du roi, est visiblement tirée de cet endroit, & de plusieurs autres mémoires de Sully, & principalement ce qu'il dit des quatre qua- lités requises pour faire le conseiller parfait, qui sont la capacité, la fidélité, le	courage ou fermeté, & l'ap- plication. J'aurai occasion, dans la suite, de faire quel- ques observations sur ce que les maximes & les mœurs de M. de Sully pa- roissent avoir d'outré, par rapport à ce qu'on appelle luxe.
--	---

1598. en y joignant la dot de mon épouse, qui consistoit en dix mille livres, ne monta qu'à quinze ou seize mille livres de rente; &, comme elle n'augmentoît guère pendant cette vingtaine d'années, qui ne laissoit point au roi d'occasions de récompenser ses serviteurs, voilà tout ce que j'avois, lorsque les finances de l'état me furent remises. Je sais que bien des personnes rougiroient d'un pareil aveu; mais, pour moi, je l'ai déjà dit, je ne trouve, à cet égard, qu'une seule chose dont on doive rougir, c'est l'infamie des biens mal acquis ou douteux. Je n'apprehende le reproche, ni de concussion, ni de confiscation, ni de profits équivoques; tout ce que j'ai ajouté à ce premier fonds, ne sont que de purs bienfaits du roi, en sorte que je dois tout à un seul Dieu, & à un seul maître.

Ce que j'avois déjà pu y joindre jusqu'à l'année présente 1598, montoit aux sommes suivantes: Deux mille livres d'appointement en qualité de conseiller de Navarre, autant comme conseiller d'état, avec les trois mille six cents livres de pension que le roi avoit attachées à cette charge, mes gages comme membre du conseil ayant augmenté par degrés & à proportion des services que le roi trouvoit que je lui rendois, ils étoient alors portés à vingt mille livres. Le roi doubla ma compagnie de gendarmes, qui, d'abord, n'étoit que de cinquante hommes; &, après qu'elle eut été incorporée à celle de la reine, dont je sus fait capitaine-lieutenant, cette com-

pagnie me rapporta, de gages, cinq mille livres. Le roi me fit encore conseiller d'honneur (13) au parlement de Paris, mais sans gages; ce fut dans le temps où le jeune Chauvelin fut le premier dispensé de la règle des quarante jours, moyennant quatre mille écus. Je ne ferai qu'un article du gouvernement de Mantes, dont je venois d'être pourvu, & de celui du Gergeau, que sa majesté me donna ensuite. Tel étoit alors l'état de ma fortune, le cours qui, jusque là, en avoit été assez lent, devint très-rapide les années suivantes, par les grandes charges dont sa majesté m'honora, & par des gratifications si considérables, que l'article que j'en formerai, en les rassemblant, sera des plus importants. Je promets d'y comprendre ses plus petites libéralités, & jusqu'à celles des autres personnes royales. Avant que d'entrer dans la discussion des affaires & dans le détail des finances, à quoi je me suis engagé, je vais, puisque j'ai commencé à instruire le public de mes dispositions personnelles, achever le tableau, en exposant, & mes occupations journalières, & toute ma manière de vivre, depuis que je suis devenu personne publique : C'est ici le véritable endroit de le faire, quoi-

598.

Sébastien
Chauvelin.

(13) Les lettres-patentes, par lesquelles Henri IV fit le marquis de Rosny conseiller d'honneur, lui donna l'entrée au parlement, &c. datées du 16 Mars 1602, se voyent dans les registres du parlement de Paris, ainsi que l'enregistrement de ces lettres, & sa réception, du 19 Mars de la même année.

1598. que, pour tout dire à la fois, je suis obligé de me supposer déjà revêtu de toutes les charges qui ne me vinrent que quelque temps après.

Il n'y avoit aucun des six jours ouvrables de la semaine où il ne se tint un conseil, matin & soir. Le premier & le plus important de tous, est celui qu'on appeloit le conseil d'état & des finances, qui occupoit lui seul les Mardi, Jeudi & Samedi, par les deux séances du matin & de l'après-midi. Le roi en étoit le chef, & y assistoit assidûment. Les princes, les ducs & pairs, les officiers de la couronne, les chevaliers des ordres du roi, ou ceux qui avoient un brevet de sa majesté, y avoient entrée & voix délibérative. On y recevoit, & l'on y examinoit toute sorte de requêtes, sur quelque sujet que ce pût être, mais principalement, sur ce qui concernoit les pensions de l'état, qui, dès lors, commencèrent à être acquittées avec un soin & une régularité qui les fit préférer à toutes autres sortes de biens, même aux fonds de terre. Les trois autres jours de la semaine étoient remplis de même, matin & soir, par différens conseils, qu'on appeloit conseils des parties, composés d'un certain nombre de conseillers particuliers. Là, on examinoit ce qui étoit du ressort de chacun de ces conseils; s'il y étoit porté quelque contestation, elle étoit renvoyée aux tribunaux auxquels il appartenoit d'en connoître, en veillant à ce qu'ils rendissent bonne & prompte justice.

J'étois de tous ces conseils, & j'y prési-
dois ordinairement, lorsque le roi ne ^{1598.}
pouvoit pas s'y trouver; ce qui arrivoit
souvent, surtout pour les conseils des
parties. Je ne manquois jamais au conseil
d'état, qui rouloit presqu'entièrement sur
moi. C'étoit à moi qu'étoient adressées les
lettres & les requêtes qui devoient y être
présentées : &, comme les questions qui
demandent des délibérations générales, ne
sont pas fort communes, en faisant part
de ces affaires, j'en apportois en même
temps la solution : souvent même, j'y ap-
portoais les arrêts tout dressés, afin que
tout fût expédié dans une seule séance, &
rarement on y changeoit quelque chose.
J'ai toujours eu pour principe, que les
réponses que l'on donne en sous-ordre
aux employés dans les grandes affaires,
ne peuvent être ni trop promptes, ni trop
précises; tout le temps passé en contesta-
tions, est un temps perdu.

On conçoit aisément combien ce seul
travail demande de temps : Aussi m'accou-
tumai-je à me lever à quatre heures du ma-
tin, soit en hiver, soit en été; & les deux
premières heures de la journée étoient em-
ployées à nettoyer, autant qu'il étoit pos-
sible, chaque jour, le tapis des affaires qui
y étoient mises. Tout ministre qui en usera
autrement, laissera tout dans la confusion
& dans une perpétuelle indécision, par
les différens embarras dont il se verra, à
la fin, accablé. J'étois habillé, à six heures
& demie, & en état de me rendre au con-

1598. seil, qui commençoit à sept, pour finir, d'ordinaire, à neuf, &, suivant l'importance des matières, à dix, &, quelquefois, à onze. Il arrivoit assez souvent, qu'au lieu d'y venir, sa majesté m'envoyoit ensuite chercher, dès les neuf & dix heures, soit seul, soit avec ses deux autres ministres d'état (14), MM. de Villeroi & Sillery; & que, se promenant avec nous, elle nous faisoit entendre ses intentions, & donnoit ses ordres à chacun de nous sur nos emplois particuliers. Au sortir de là, je m'en venois dîner.

Ma table n'étoit, pour l'ordinaire, que de dix couverts; &, comme elle étoit servie avec une frugalité qui eût pu déplaire aux seigneurs de la cour, surtout à ces sensuels

(14). C'est le nom que étoient de leur ressort, portoient alors ceux qu'on qu'on peut dire qu'il n'y a nommés, depuis, secrétaires d'état: & ceux qu'on avoit que le nom seul de premier ministre qui lui appeloit secrétaires d'état, manquoit. Ce nom même qui étoient messieurs Forget, Loménie, Beaulieu-Rusé & Potier, n'étoient n'étoit pas alors fort en usage. Le chancelier du Prat proprement que 4 secrétaires des finances, ou premiers commis de sa majesté. sous François I, le connétable de Montmorency sous Henri II, &c., ne l'ont point. Quoiqu'il paroisse qu'aucun porté, quoiqu'ils aient eu des trois ministres d'état toute la confiance de leurs n'ait porté le nom de maîtres. M. de Villeroi premier ou principal ministre, étoit à la tête des affaires le partage des fonctions du étrangères, ayant aussi pour ministère étoit si inégal entre adjoint le président Jean- tre M. de Sully & ses deux nin. M. de Sillery, avec collègues, & Henri IV M. de Beffèvre, qui, peu donnoit au premier une si de temps après, fut chancel- grande part, & une si gran- lier; avoient la direction des affaires du dedans du de autorité dans celles qui royaume.

sensuels, qui se font une occupation très-sérieuse de raffiner sur tout ce qui se mange & se boit, je n'y conviois presque personne; en sorte que ces places n'étoient, pour l'ordinaire, remplies que par mon épouse, mes enfans, &, au plus, par quelque ami qui n'étoit pas plus difficile que moi. On a, plusieurs fois, essayé de me faire changer de conduite; mais je ne répondois à tous ces reproches que par les paroles d'un ancien: que si les convives sont sages, il y en a suffisamment pour eux; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie.

Au sortir du dîner, je passois dans ma grande salle, où l'on savoit, que je donnois une audience réglée, & qui, par cette raison, étoit toujours remplie à cette heure. Tout le monde y étoit admis; &, si l'audience étoit libre, la réponse n'étoit pas moins prompte: En cela, mon goût seconçoit l'intention de sa majesté. Je commençois par les ecclésiastiques de l'une & de l'autre religions. Les gens de la campagne, qui restoient les derniers, n'y perdoient qu'un peu d'attente. Je faisois en sorte que tout le monde fût expédié avant que je me retirasse. J'envoyois même avertir de s'approcher ceux qui avoient laissé passer l'heure dans la cour; ou dans le jardin. Si la chose qu'on me proposoit étoit juste, & dépendoit de moi, en deux mots, j'en promettois l'exécution. Si elle étoit injuste, j'en faisois quelque reproche avec politesse, & je me défendois hon-

1598. nêtement de m'en mêler. Si elle me paroif-
 soit douteuse compliquée, j'appelois, ou
 un intendant, ou un de mes secrétaires, que
 je chargeois des papiers qui en pouvoient
 donner l'éclaircissement, & je faisois en
 sorte que l'expédition que j'en promettois
 dans la semaine, fût achevée dans ce
 temps-là. Quelque épineuse que fût la
 question, le conseil auquel elle étoit por-
 tée, ne la gardoit jamais au delà du mois.

A l'égard des autres conseils, auxquels
 étoient affectés le Lundi, le Mercredi &
 le Vendredi, j'y vaquai tout aussi long-
 temps que je pus, avant que mes charges
 multipliées eussent aussi multiplié mes oc-
 cupations, & même après : Mais lorsque
 la direction de la marine, de l'artillerie,
 des fortifications, des bâtimens, des
 ponts & chaussées, m'eut été confiée per-
 sonnellement, & qu'il fallut y joindre en-
 core le détail de mes gouvernemens, je
 fus obligé de substituer ces soins à l'autre
 & de consacrer la matinée de ces trois
 jours à la connoissance des affaires dé-
 pendantes de ces charges ; parce que sa
 majesté les trouvoit assez de conséquen-
 ce, surtout celles de grand-voyer & de
 surintendant des fortifications & bâti-
 mens, pour assister à l'appurement des
 états de chacune de ces parties, qui se
 faisoit en présence des autres gouverneurs
 & autres officiers intéressés, appelés en
 corps à ce sujet : mais, pour cela, je ne
 perdois pas de vue les autres conseils.
 J'avois soin qu'il ne s'y fît, pendant que

j'étois absent, aucune délibération importante, surtout lorsqu'il s'agissoit de la guerre. 1598.

Je dispensois mon temps de manière que chacune de ces parties me fournît encore du temps pour les autres, & même pour bien d'autres, que je n'ai pas encore nommées; car, combien d'affaires extraordinaires & imprévues? Combien d'ordres, de consultations & de lettres de sa majesté, qui n'avoient rapport à rien de tout cela? On en jugera par l'assurance générale; que, non seulement, il n'arriva jamais rien à ce prince, dont il ne me fît aussi-tôt confiance, mais, même, qu'il ne se passa jamais rien dans son intérieur (15), qu'il ne déposât dans mon sein: Secrets, desseins, pensées, maladies cachées, plaisirs & chagrins domestiques, craintes & espérances, amours, amitiés & haines, tout, enfin, étoit confié à ma fidélité & à ma discrétion: je puis bien me servir de ces termes. C'est dans tous ces momens que, pour satisfaire aux besoins & aux desirs de Henri, il falloit faire trêves avec toutes les occupations les plus pressantes, imaginer des moyens, se prêter à des entreprises, répondre à des lettres, & entreprendre des voyages qui

(15) „Jamais aucun mi- „tiveté, son application
„nistre n'a eu plus parfai- „continue aux affaires,
„tement la confiance de „& son désintéressement
„son prince que celui-ci, „dans toutes les choses où
„& jamais personne ne „il s'agissoit du service du
„s'en est rendu plus digne „roi, &c. *Histoire de France*
„par sa fidélité, son ac- „de Châlons, tom. 2, pag. 255.

1598. auroient mis en souffrance toutes les autres affaires de l'état, si, en donnant, la nuit aussi bien que le jour, à ces nouveaux incidens, qui n'avoient ni mois, ni jours, ni heures réglées, une extrême diligence à réparer les affaires qui en avoient été interrompues, n'eût remis toutes choses dans leur état naturel.

On est surpris, en faisant ces réflexions, comment, avec une si prodigieuse économie du temps, il en reste si peu pour les affaires purement domestiques. Le petit nombre d'instans que j'ai pu donner à celles-là, je n'ai jamais pu le rencontrer que par échappées, dans quelque une des après-dînées de ces trois mêmes jours. Aussi fallut-il que mon épouse s'accoutumât à faire tout ce qu'il n'étoit pas de nécessité absolue que je fisse moi-même, ou que je m'en reposasse sur des gens d'affaires ou sur des domestiques.

Quant aux récréations, & aux heures de relâchement, qui doivent, par nécessité, trouver place au milieu d'un travail si assujettissant, elles n'étoient pas moins réglées que les affaires mêmes, mais assujettes à être dérangées. Lorsque j'avois le bonheur qu'elles ne le fussent point, je ne sortois point de l'arsenal pour les goûter. C'est dans ce château que j'ai fait ma demeure, depuis que j'ai reçu la charge de grand-maître, jusqu'au temps où la mort de mon roi m'a rendu au repos où la vie privée. Les exercices, dont l'arsenal étoit une excellente école pour la jeunesse,

étoient ce qui me délassoit le plus l'esprit, surtout lorsque j'y voyois mêlés mes enfans, mon gendre, mes parens & amis particuliers. La bonne compagnie qui se trouvoit, les après-midis, dans cette petite enceinte, les fanfares qu'on y entendoit, l'air de gaieté sans mollesse & de plaisir sans nonchalance qu'on y respiroit, est tout ce que je connois de plus propre à récréer un esprit à qui l'habitude du travail rendroit insipides les divertissemens purement de paresse & d'indolence.

De quelque manière que j'eusse passé l'après-midi, & que l'heure du souper fût venue, elle n'étoit pas plutôt arrivée, que je faisois fermer les portes, & défendois qu'on laissât entrer personne, à moins que ce ne fût de la part du roi. Depuis ce moment, jusqu'à l'heure du coucher, qui étoit toujours pour moi à dix heures; il n'étoit plus fait mention d'affaires, mais de dissipation, de joie, & d'effusion de cœur, avec un petit nombre d'amis de bonne, & surtout d'agréable société.

Le ministère général, poste toujours fort laborieux, n'est pas pourtant toujours chargé des mêmes difficultés; & on ne peut qu'envier le bonheur de ceux qui y sont appelés dans une conjoncture; où toutes les affaires, se conduisant, depuis plusieurs années, par un cours réglé & tranquille, ils peuvent, paisiblement assis sur le timon, se contenter d'une inspection générale, & laisser le reste de la manœuvre à ce grand nombre d'ouvriers, qui

1598. travaillent sous leurs ordres. Je n'ai pas eu cet avantage. On s'en est déjà aperçu par ce que j'ai eu occasion de dire en différentes fois; &, pour ne point encore entamer le fait de la finance, qui étoit alors une mer sans fond ni rive, je prie qu'on jette un coup d'œil sur les différens embarras qu'on rencontroit, sans sortir de l'intérieur du royaume : une cabale de révoltés à éclairer de près, &, s'il se pouvoit, à réduire, une dispute de religion à terminer, un parti puissant à satisfaire & à contenir, une subordination & une police générale à établir & faire observer; la chose étoit au point qu'on ne connoissoit rien de ce grand nombre d'officiers de guerre, de police, de finance, de judicature, & de la maison du roi, pensionnaires, ou aux gages de l'état, sinon que le nombre en étoit, en effet, infini, & qu'il falloit commencer par en rechercher les noms, & les comprendre tous dans un registre, pour pouvoir, ensuite, en supprimer une partie.

Les affaires de la guerre étoient dans le plus grand renversement; & l'ordre qu'on y pouvoit mettre, ne dépendoit pas, comme on se l'imagine peut-être, de réformer une grande partie des troupes. Il falloit prendre connoissance de toutes les villes & places fortes, dont la plupart étoient dans un état de ruine si prochain, que, par cette raison, & pour diminuer la quantité des garnisons qu'on entretient en France, il étoit nécessaire d'en démolir la partie qui étoit inutile : ce qu'on ne pou-

voit pourtant faire, qu'après la mort de ceux à qui il auroit été dangereux d'en 1598.
ôter le gouvernement.

La marine seule pouvoit occuper un ministre entier, & pendant une longue suite d'années : car cette partie de l'état, qui demande une si grande sujétion, ne prend pas des progrès bien rapides. Elle ne peut les tirer que de l'aisance & de la splendeur que le temps de la paix, & un bon gouvernement, donnent à un royaume (16). On ne conçoit point jusqu'à quel point la marine, & le commerce qui en dépend, étoient oubliés en France. Je convins avec le roi qu'on commenceroit cet établissement par tous les premiers principes; qu'on feroit visiter les côtes, examiner les ports, afin de prendre des mesures pour leur réparation; qu'on en feroit de même du petit nombre de vaisseaux & des galères délabrées qu'on y trouveroit encore, en attendant qu'on en pût construire de nouveaux; après quoi l'on nommeroit des officiers, & on chercheroit des matelots & des pilotes dont on animeroit l'industrie par des récompenses : en un mot, pour épargner un plus long détail, qu'on commenceroit à créer une marine absolument nouvelle.

(16) „ Il faut être puissant, dit le cardinal de Richelieu, après M. de Sully, pour prétendre à cet héritage (de la possession de la mer), les titres de cette domination „ sont la force, & non la „ raison „ *Testament politique de ce cardinal, 2 part., chap. 9, sect. 5 & 6.* Le cardinal Oisat, dans plusieurs de ses lettres, conseille à Henri IV de rétablir la marine.

1598. Tout cela ne pouvoit s'exécuter que successivement, & peu à peu. La finance, comme la partie la plus malade du corps de l'état, étoit aussi celle à laquelle il falloit donner les premiers secours. On va juger de la grandeur du mal par le mémoire des sommes qui sortirent du trésor royal, pour amener au parti du roi les chefs & autres principaux membres & villes de la ligue. Ce mémoire a quelque chose d'assez curieux : il monte à plus de trente-deux millions de livres (17). Le voici.

Au duc de Lorraine, & autres particuliers compris dans son traité, trois millions sept cent soixante-six mille huit cents vingt-cinq livres. Au duc de Mayenne, & autres, compris dans son traité, compris aussi deux régimens Suisses, que le roi se chargea de payer, trois millions cinq cent quatre-vingt mille livres. Au duc de Guise, & autres compris dans son traité, trois cent quatre-vingt-huit mille livres. Au duc de Nemours, & autres, trois cent soixante-dix-huit mille livres. Au duc de Mercœur, pour Blavet, & autres villes de Bretagne, quatre millions deux cent quatre-vingt-quinze mille trois cents cinquante livres. Au duc d'Elbœuf, pour Poitiers, &c., neuf cent soixante & dix mille huit cents vingt-quatre livres. A MM. de Villars & le chevalier d'Oise, pour Rouen & le Havre, y compris aussi les

(17) Il y a ici une erreur de calcul d'environ cent mille livres, dans les anciens mémoires.

dédommagemens accordés à M. le duc de Montpensier, au maréchal de Biron, 1592.
 au chancelier, &c., trois millions quatre cent soixante-dix-sept mille huit cents livres. Au duc d'Epéron, & autres, quatre cent quatre-vingt-seize mille livres. Pour la réduction de Marseille, quatre cent six mille livres. Au duc de Brissac, pour Paris, &c., un million six cent quatre-vingt-quinze mille quatre cents livres. Au duc de Joyeuse, pour Toulouse, &c., un million quatre cent soixante-dix mille livres. A M. de la Châtre, pour Orléans, Bourges, &c., huit cent quatre-vingt dix-huit mille neuf cents livres. A MM. de Villeroi & d'Alincourt, pour Pontoise, &c., quatre cent soixante-seize mille cinq cents quatre-vingt-quatorze livres. A M. de Bois-Dauphin, & autres, six cent soixante-dix-huit mille huit cents livres. A M. de Balagni, pour Cambray, &c., huit cent vingt-huit mille neuf cents trente livres. A MM. de Vitry & de Médavy, trois cent quatre-vingt mille livres. Aux sieurs Vidame d'Amiens, d'Estournelle, marquis de Trenel, Sefléval, du Pêche, Lамет, &c., & pour les villes d'Amiens, Abbeville, Péronne, Coucy, Pierrefont, &c., un million deux cent soixante-un mille huit cents quatre-vingt livres. Aux sieurs de Belan, Quionville, Joffreville, du Pêche, &c., & pour Troyes, Nogent, Vitry, Chaumont, Rocroy, Château-Portien, &c., huit cent trente mille quarante-huit livres. A MM. de Rochefort, & pour

1598. Vezelay , Mâcon , Mailly , &c. , quatre cent cinquante-sept mille livres. A MM. de Canillac d'Achon , Lignerac , Monfan , Fumel , &c. , & pour la ville du Puy , &c. , cinq cent quarante-sept mille livres. A MM. de Montpezat & de Montespan , &c. , & pour différentes villes de Guyenne , trois cent quatre-vingt-dix mille livres. Pour Lyon , Vienne , Valence & autres du Dauphiné , six cent trente-six mille huit cents livres. Aux sieurs Daradon , la Pardieu , Bourcanny , Saint-Offange , pour Dinan , &c. , cent quatre-vingt mille livres. Aux sieurs de Leviston , Baudoin , & Beauvilliers , cent soixante mille livres.

J'effrayerois mes lecteurs , si je leur montrois que cette somme ne fait encore qu'une très-petite partie de celles qui étoient demandées au trésor royal , soit par les François , soit par les étrangers , à titre de solde , de pensions , de prêt , d'arrérages de rentes , &c. , & que le total de toutes ces sommes-là , après avoir fait quelques retranchemens , dont la justice se faisoit apercevoir sans un grand examen , montoit , par la supputation que j'en fis , à près de trois cent trente millions de livres. C'est un calcul que j'exposerois ici , si je ne jugeois qu'il trouvera mieux sa place , lorsqu'il s'agira de la discussion de toutes ces parties.

Voilà un beau champ ouvert aux travaux d'un surintendant des finances ; mais par où commencer ? L'exorbitance des dettes de l'état demandoit qu'on augmen-

tât les impôts. La misère générale demandoit encore plus fortement qu'on retranchât des anciens; &, tout bien pesé, je trouvai que l'intérêt même du prince vouloit qu'on écoutât le cri de la misère publique. Rien assurément ne peut donner une idée de l'état accablant auquel étoient réduites les provinces, surtout celles de Provence, Dauphiné, Languedoc, & Guyenne, long & sanglant théâtre de guerres & de violences qui les avoient épuisées. Je remis par-tout le royaume le reste des impôts de 1596, qui étoient encore à payer (18) : Action autant de nécessité, que de charité & de justice. Cette gratification qui commença à faire respirer le peuple, fit perdre au roi vingt millions; mais aussi elle facilita le payement des subsides de 1597, qui, sans cela, seroit devenu moralement impossible.

Après ce soulagement, je cherchai à procurer aux peuples de la campagne tous ceux que je pouvois leur donner : fortement persuadé que ce ne peut être une somme de trente millions perçue tous les ans dans un royaume de la richesse & de l'étendue de la France, qui le réduit en l'état où je le voyois, & qu'il falloit que les sommes, consistant en vexations & faux frais, excédassent infiniment celles qui en-

(18) Avec les arrérages obligations, dont, selon le des années précédentes, Grain, quelques-unes mon- dont les particuliers avoient toient jusqu'à sept années, fait des obligations aux re- furent déclarées annullées, ceveurs des tailles. Ces liv. 7.

1598. troient dans les coffres de sa majesté. Je pris la plume, & entrepris ce calcul immense. Je vis, avec une horreur qui augmenta mon zèle, que, pour ces trente millions qui revenoient au roi, il en sortoit de la bourse des particuliers, j'ai presque honte de le dire, cent cinquante millions (19). La chose me paroissoit incroyable; mais, à force de travail, j'en assurai la vérité. Je ne fus pas surpris, après cela, d'où venoit la calamité du peuple, dans un temps où, quoique le commerce fût interrompu, l'industrie arrêtée ou persécutée, les fonds de terres négligés & sans valeur, les autres biens diminués à proportion, il avoit pourtant été obligé de fournir une somme si fort au dessus de ses forces, parce qu'on s'étoit servi, pour la lui arracher, de la dernière violence.

Je me tournai contre les auteurs de cette

(19) Cette somme, toute „ avec règle. Elle perd
énorme qu'elle est, ne pa- „ plus, à mon avis, que
roltra pourtant point exa- „ des royaumes, qui pré-
gérée, si l'on fait attention, „ tendent quelque égalité
qu'outre les frais ordinaires „ avec elle-même, ne dé-
de levée, qui étoient alors „ pensent à leur ordinal-
excessifs, le peuple avoit „ re „ Il rapporte là dessus
encore à effluer une infin- „ le bon mot d'un ambassa-
ité de concussions & d'ex- „ deur Vénitien : Que, pour
torsions. „ La France seroit „ rendre la France heureuse,
„ trop riche, dit le card- „ il ne lui souhaitoit autre
„ nal de Richelieu „ *Test.* „ chose, sinon qu'elle fût
pol., 2 part., chap. 9, sect. 7, „ aussi bien dépenser ce qu'elle
„ & le peuple trop abon- „ le dissipoit sans raison, que
„ dant, si elle ne souffroit „ sa république favoit bien
„ point la dissipation des „ n'employer pas un seul Qua-
„ deniers publics, que les „ drain, sans besoin, & sans
„ autres états dépensent „ beaucoup de ménage.

violence, qui étoient tous les gouverneurs & autres officiers de guerre, aussi bien que de justice & de finance, qui, jusqu'aux moindres, faisoient tous un abus énorme de l'autorité que leurs emplois leur donnoient sur le peuple; & je fis rendre un arrêt du conseil, par lequel il étoit défendu, sous de grandes peines, de rien exiger du peuple, à quelque titre que ce pût être, sans une ordonnance en forme, au delà de ce à quoi il étoit obligé pour sa part des tailles & autres subsides réglés par sa majesté : Enjoint aux trésoriers de France, sous peine d'en répondre personnellement, d'informer de tout ce qui se pratiqueroit au contraire. 1598.

Cet arrêt mit un frein à l'avidité de tous ces petits concussionnaires, mais il leur donna contre moi un furieux ressentiment; &, quoiqu'il y eût quelque chose de honteux pour eux à le témoigner, une grande partie fit éclater ses plaintes, comme si je les avois; en effet, dépouillés d'un bien légitime. Le duc d'Epéron fut le premier qui se montra, & osa en venir avec moi jusqu'aux voies de fait. L'humiliation qu'il avoit essuyée, ne l'avoit pas défait de son humeur fière & impérieuse. Les Provençaux avoient mille fois béni le moment où il étoit sorti de leur province. Il n'y avoit plus de malheureux que ceux qui étoient, ou ses vassaux, ou trop voisins de ses terres. Il se faisoit, tous les ans, à leurs dépens, plus de soixante mille écus de revenu.

Il fut averti par messieurs du conseil ,
 1598. auxquels cet arrêt faisoit la même peine
 qu'à lui, du jour où il devoit y être passé ,
 & se promit bien de l'empêcher. Il vint
 prendre séance au (20) conseil ; &, en s'a-

(20) Le démêlé dont il
 est question ici, arriva, le
 Lundi 26 Octobre 1598,
 chez le chancelier où se
 tenoit le conseil : „ Le duc
 „ d'Epéron ayant dit à
 „ M. de Rosny, qu'il n'é-
 „ toit pas obligé de l'al-
 „ ler trouver chez lui, fai-
 „ sant beaucoup valoir sa
 „ qualité, celui-ci lui ré-
 „ pondit, avec des gestes
 „ de rodomont, qu'il étoit
 „ d'une des plus anciennes
 „ maisons de France : Si
 „ m'avouerez-vous, mon-
 „ sieur, lui repartit le duc
 „ d'Epéron, qu'il y a quel-
 „ que différence entre vous
 „ & moi. Sur le mot d'é-
 „ pée, qu'il ajouta en re-
 „ levant les personnes de
 „ cette profession au dessus
 „ des autres, M. de Rosny
 „ reprit, qu'il savoit aussi
 „ se servir de la sienne ; à
 „ quoi le duc d'Epéron
 „ repliqua qu'il ne débat-
 „ toit pas cela avec lui.
 „ Le chancelier les ayant
 „ apaisés, ils en vinrent
 „ à des explications plus
 „ douces : Vous avez parlé
 „ à moi, lui dit M. de
 „ Rosny, comme si j'étois
 „ un petit financier. Non,
 „ lui répondit le duc d'E-
 „ pernon ; vous ne trouve-
 „ réz point que je sois
 „ venu à vous à pouilles
 „ ni injures. Je ne suis
 „ point homme à pouilles,
 „ ni injures, interrompit
 „ M. de Rosny ; je ne le
 „ souffrirais d'homme du
 „ monde. Je ne vous dis
 „ pas cela, dit M. d'Eper-
 „ non.... Je suis fort aise,
 „ reprit M. de Rosny, af-
 „ fectant de prendre les
 „ dernières paroles de son
 „ adversaire pour une ex-
 „ cuse, que vous ne m'avez
 „ point offensé. Je n'of-
 „ fense personne, repli-
 „ qua le duc d'Epéron ;
 „ &, quand cela m'arrive-
 „ roit, je porte de quoi
 „ contenter ceux qui sont
 „ de ma condition, & sa-
 „ tisfaire les autres selon
 „ qu'ils sont. C'est appa-
 „ remment après ces derniè-
 „ res paroles, qui sont très-
 „ piquantes, que tous deux
 „ portèrent leur main sur la
 „ garde de leurs épées. Le
 „ chancelier & les autres con-
 „ seillers les interrompirent
 „ souvent, &, enfin, les sépa-
 „ rèrent. *Le vol. 8055 des Mss.*
de la bibl. du roi, d'où
 „ je tire ces particularités
 „ presque mot pour mot, les

dressant à moi, il fit une comparaison pleine d'arrogance & de mépris de la manière dont il foutenoit son nom, avec celle dont j'avilissois le mien par la nouvelle profession que j'avois embrassée. Je répondis, sans équivoque, à un discours si impertinent, en lui déclarant qu'en toutes manières, je me croyois, du moins, son égal.

1598.

rapporte avec quelques autres traits semblables, pour preuves de l'humeur bruyante & fière du duc de Sully : Aussi tout ce récit est fait d'une manière qui ne lui est pas avantageuse. Le Grain a aussi en vue ce fait dans les paroles que je vais citer. Mais, quoiqu'il convienne qu'un ministre doit avoir surtout la modestie en recommandation, il ne pents'empêcher de justifier M. de Sully : „ Comment se pouvoit-il faire, dit-il, qu'il retranchât tant de pensions, tant de gages d'officiers sans services, rebutât tant de demandeurs de récompenses, & veillât sur tant d'avis qui se donnoient aux grands, lesquels avis il faisoit souvent tomber au profit du roi, à leur mécontentement, sans avoir une très-grande autorité, & sans montrer une façon, fastueuse & arrogante. Le roi le vouloit ainsi : afin que tout fût égal jusqu'à ce qu'il eût acquitté & enrichi

„ son royaume. Et partant, „ ce n'étoit aux sujets à „ murmurer : & d'autant „ que le roi témoigna son „ approbation de toutes les „ actions de M. de Sully, „ quand sa majesté déclara „ à quelques grands qui le „ vouloient quereller, qu'il „ seroit son second, il ne „ nous est pas permis de „ juger d'icelles actions, „ & offenser la mémoire „ de sa majesté après sa „ mort, ni l'honneur du „ duc de Sully durant sa „ vie ; puisqu'il n'a fait que „ le service de son mal- „ tre. Dieu veuille, „ ajoute cet écrivain, après „ avoir montré la sagesse & „ la nécessité de la conduite „ du roi & de son ministre, „ que ce trésor soit con- „ servé avec tel soin qu'il „ a été acquis, &c. „ *liv.* 7. J'ai cru cette remarque „ nécessaire, ayant à rappor- „ ter, dans la suite de ces mé- „ moires, un grand nombre „ d'autres exemples sembla- „ bles au démêlé qu'on vient „ de voir.

Des paroles aussi claires firent monter le feu au visage de d'Epéron, au lieu du flegme insultant qu'il avoit affecté d'abord; & il passa à faire des menaces, que je n'entendis pas plus patiemment que le reste. J'y répondis vivement. Il repliqua de même; &, sans plus longue explication, nous portâmes, l'un & l'autre, la main à la garde de nos épées. Si l'on ne se fût jeté au devant de nous, & qu'on ne nous eût pas fait sortir du conseil par deux côtés opposés, on auroit vu une scène assez nouvelle dans l'endroit où ceci se passoit. Notre querelle ayant été rapportée au roi, qui étoit alors à Fontainebleau, sa majesté me fut si bon gré du zèle que j'avois témoigné, en cette occasion, pour la justice, qu'elle m'écrivit à l'heure même, de sa main, en louant ma conduite, & « en m'offrant, disoit-elle, de me servir de second contre d'Epéron, auquel elle alloit parler de façon à lui ôter l'envie de me faire, à l'avenir, de pareilles incartades ». D'Epéron vit bien que ce prince étoit vivement offensé de son procédé; il m'en fit excuse, en présence du roi, qui nous fit embrasser tous deux.

Outre ces revenus; que les princes du sang, à commencer par madame elle-même, & les officiers de la couronne, s'étoient ainsi faits gratuitement, le peuple en avoit encore à souffrir, jusque dans la perception de leurs revenus effectifs. Il n'y avoit aucune de ces personnes qui ne fût pen-

fionnaire du roi à titre de leurs emplois, de récompense, de gratifications, ou de traités faits avec sa majesté en rentrant dans son obéissance : & , par un effet de la licence des derniers temps, l'usage étoit, qu'au lieu de s'adresser, pour le payement de ces pensions, au trésorier de l'épargne, ces officiers se payoient par leurs mains des deniers des fermes sur lesquelles on leur avoit assigné leur payement ; les uns sur les tailles, les autres sur les gabelles, d'autres sur les traites foraines, domaines, cinq grosses fermes, parties casuelles, péages de rivières, comptables de Bordeaux, patentes de Languedoc & de Provence, &c. Le roi s'étoit déchargé, par le même moyen, du payement de dettes encore plus considérables, qu'il avoit contractées envers les étrangers : Tels étoient le roi d'Angleterre, le comte Palatin, le duc de Wirtemberg, le duc de Florence, les Suisses, la république de Venise & la ville de Strasbourg. Sa majesté n'acquittoit point encore autrement les pensions, que l'intérêt politique demandoit qu'elle fit aux princes & communautés étrangères ; car, de tout temps, la France s'est rendue débitrice volontaire de toute l'Europe : d'où il étoit arrivé que tous ces différens créanciers érigeant de nouvelles fermes à leur profit, au milieu des fermes même du roi, ils avoient leurs commis & leurs comptables mêlés avec ceux de sa majesté, & qui n'entendoient pas moins bien à piller le peuple. Je ne fais si ja-

1598.

1598.

mais on a vu un abus plus pernicieux, & en même temps plus honteux, que de laisser ainsi tout le monde, & particulièrement les étrangers, mettre la main dans les finances de l'état; de voir des monopoleurs de toutes les nations multiplier les usures & les persécutions de la manière la plus criante (21), & s'arroger impunément une partie de l'autorité royale.

Je crus que rien ne pressoit davantage, que de couper tout d'un coup ce mal dans sa racine par une seconde déclaration, qui défendoit à tous étrangers & naturels, princes du sang & autres officiers, de lever aucun droit, à quelque titre ou créance que ce pût être, sur les fermes & autres revenus de l'état, & leur enjoignoit de s'adresser au seul trésor royal pour être payés de leurs pensions, arrérages, &c. Je vis tranquillement former l'orage qu'une pareille déclaration ne pouvoit manquer d'exciter contre moi. En effet, l'arrêt n'eut pas plutôt été rendu, que tout retentit des cris des seigneurs & des principaux partisans, comme si ç'avoit été les mettre à la mendicité (car c'est en ces termes qu'ils s'en expliquoient) que de les réduire aux termes de leurs premières conventions, & de

(21) Cet abus devoit avoir quelque chose de si public, pour l'extirper; au lieu de lui faire un crime de la hauteur & de la ruineux, qu'on ne sauroit me de la hauteur & de la trop bénir la mémoire de mauvaise humeur, sans lesquelles il lui auroit été impossible d'en venir à bout, de se charger de l'inimitié

faire changer de fonds à leur créance. Le roi, naturellement sensible à la plainte, ^{1598.} ne put s'imaginer que ces cris fussent aussi déraisonnables qu'ils l'étoient, & crut que, par zèle, j'avois commis peut-être quelque imprudence. Il m'envoya chercher, & me dit : „ ah ! mon ami, qu'avez-vous fait ?

Il ne me fut pas difficile de faire sentir à sa majesté, que ce que j'avois fait, procédoit d'un motif de justice & d'ordre ; que ses finances ne devoient plus avoir tant de maîtres, ni tant d'hypothèques différentes ; que ses fermes lui jetteroient un produit plus considérable du double, sitôt qu'il les feroit valoir par ses mains ; profit que tous ces différens propriétaires ne faisoient pas eux-mêmes, mais bien leurs agens & leurs buralistes ; qu'enfin, quand cela seroit, ce n'étoit pas leur ravir leur bien que de leur ôter des profits qui ne leur appartenoient par aucun droit. Le roi comprit tout cela ; mais l'embarras étoit de ne point mécontenter un Edmond, agent de la reine d'Angleterre ; certain grand Allemand, facteur du duc de Wirtemberg ; Gondy, fermier du duc de Florence : enfin, le connétable son compère, les plus distingués de sa cour, & sa propre sœur.

Je priai sa majesté d'envoyer chercher quelqu'un d'eux, à qui je pusse parler en sa présence. Le connétable ne faisoit que de sortir de l'appartement de sa majesté. On le rappela, & le roi lui dit : „ Hé bien, mon compère, en quoi vous plaignez-

1598. « vous de Rosny? Sire, je me plains, ré-
 « pondit-il, de ce qu'il m'a mis au rang
 « du commun, en m'ôtant une pauvre
 « petite assignation que j'avois en Lan-
 « guedoc, sur une imposition dont vous
 « ne touchâtes jamais rien,,. Je répon-
 « dis très-poliment au connétable, que je
 « serois le premier à m'avouer coupable, si
 « j'avois eu l'intention de lui rien faire per-
 « dre. Je lui demandai ce qu'il retiendroit de
 « cette imposition; je savois bien qu'il étoit
 « un de ceux auxquels les traitans vendoient
 « le plus cher leurs services. M. de Mont-
 « morency satisfit à ma question; & je l'assu-
 « rai, de mon côté, qu'il pouvoit s'attendre
 « à être exactement payé de la même somme.
 « Je trouve cela bon, reprit-il; mais qui
 « m'assurera d'en être payé à point nom-
 « mé, comme je le suis? Ce sera moi,
 « lui repartis-je? Et je vous donnerai
 « pour caution sa majesté, qui ne fera
 « point banqueroute, je vous le pro-
 « mets, au moins, si elle me laisse ména-
 « ger ses revenus, comme je l'entends,
 « & je lui servirai encore de contre-cau-
 « tion, parce que je m'attends bien qu'en
 « la rendant riche, elle me fera tant de
 « bien, que je ne serai jamais réduit au
 « safran.

Le connétable, qui étoit un homme sim-
 ple & droit, trouva ma réponse de son
 goût, & embrassa mon sentiment avec une
 véritable satisfaction. Il m'avoua même
 qu'il n'affermoit l'imposition dont il étoit
 question, que neuf mille écus par an; sur

quoi il étoit encore obligé d'en donner
 deux mille au trésorier. » Je savois bien
 » tout cela, lui dis-je; & ma résolution
 » est de ne vous rien rabattre de vos neuf
 » mille écus: le roi en aura encore dix-
 » huit mille pour lui, & il en restera en-
 » core quatre mille pour moi. » Qui fut
 bien surpris? ce fut le connétable. Il ne
 vouloit point convenir qu'il eût été dupe
 jusqu'à ce point. Le roi rioit cependant
 de tout son cœur. Mais, dès le lendemain,
 j'amenai à sa majesté un homme qui, en
 sa présence, prit cette ferme à cinquante
 mille écus, au nom des états de Langue-
 doc. Le roi m'offrit sur cette somme les
 quatre mille écus, qui, de ma part, n'a-
 voient point été proposés sérieusement; je
 les refusai, & je dis à sa majesté, que le
 mal que je cherchois à détruire dans les
 finances, étant venu, en grande partie,
 de la facilité du feu roi à affecter directe-
 ment ses fermes aux gratifications qu'il
 accordoit à tous ceux qui l'approchoient,
 financiers & autres, on retomberoit in-
 failliblement dans le même inconvénient,
 si l'on n'accoutumoit pas tous les gens
 d'affaires, qui serviroient utilement sa ma-
 jesté, à ne recevoir que de sa seule main
 leurs récompenses. Ce prince convint que
 j'avois raison. Et je n'y perdis rien; car,
 sur ayant fait avancer douze mille écus sur
 cette même ferme, il envoya Beringhen
 m'en apporter quatre mille.
 Je fis entendre raison à tous ceux qui
 étoient dans le cas de M. le connétable

1598. Eh ! quoi de plus raisonnable, en effet, que sa majesté touchât elle-même ses revenus ! Pour tous les autres, que leur intérêt rendoit sourds à une raison si sensible, je ne m'embarraissai plus de les satisfaire. De cet article, il se fit une augmentation de soixante mille écus dans les revenus royaux.

Cette peine n'est rien, en comparaison de celle que j'eus à dévoiler les mystères des gens même du métier. Je ne trouvois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que d'avoir, enfin, cet état général des finances sans erreur, dont j'ai déjà parlé : mais c'étoit la difficulté. Je n'étois point content de celui qu'on a vu que j'avois fait, en 1596, pour 1597, ni même du suivant, quoiqu'il fût déjà beaucoup plus exact ; parce qu'enfin, je n'avois pu faire autrement, que d'y travailler, sur le rapport & sur les états des intendans & des trésoriers, & qu'il n'y en avoit aucun sans exception, quelque attention que j'apportasse au choix, que je ne dussé craindre du côté de la fraude & de la surprise. Je me mis donc à y travailler de nouveau, cette année. Je fis un recueil de toutes les commissions des tailles qu'on envoyoit dans les généralités, & de tous les édits, en conséquence desquels se faisoient toutes les levées de deniers dans le royaume. J'y joignis les tarifs qui avoient été faits sur ces édits, tous les baux & sous-baux faits par le conseil aux premiers & seconds fermiers. Je confrontai toutes ces pièces, aidé des lumières que mon premier tra-

vail m'avoit déjà données sur cette matière; & jecrus, enfin, être parvenu, cette fois, jusqu'à voir le fonds de la chose. Il se commettoit quelques abus dans les commissions ordinaires des tailles : mais c'étoient les moindres. Il s'en commettoit de beaucoup plus considérables dans les commissions, ou lettres extraordinaires expédiées en avance sur l'année suivante, mais les plus grands excès me parurent venir des sous-baux. Les fermiers qui les prenoient du conseil, & les trésoriers de France que ceux-ci employoient, retiroient presque deux fois autant que l'adjudication qui leur en étoit faite, &, comme ces fermiers généraux resoufermoient encore, cette suite d'arrière-baux à l'infini augmentoit aussi les frais à l'infini, & ne produisoit d'autre fruit, que d'entretenir dans une abondance qui n'étoit méritée par aucun travail, messieurs du conseil d'abord, ensuite leurs fermiers, & les autres de suite à proportion, qui gardoient le plus profond secret sur les mystères dans lesquels on les avoit initiés.

Je fus transporté de joie à cette découverte, & muni de l'autorité du roi, à qui j'en avois fait part, je fis arrêter tous les deniers des tailles payés sur commissions extraordinaires; &, sans y avoir égard, je mandai aux receveurs qu'ils en comptassent comme de tous leurs autres deniers, & qu'ils les fissent voiturier incessamment. Je cassai, & pour toujours, tous les arrière-baux; & je voulus qu'à l'avenir,

1598. chaque partie n'eût qu'un seul fermier & un seul receveur. Il y eut encore bien des clameurs jetées à cette occasion; mais les plus avisés de tous ces fermiers, considérant que ces murmures n'aboutiroient à rien qu'à les faire remarquer, & que les places alloient devenir rares, par la suppression d'une partie des traitans, de peur de demeurer inutiles, ils se hâtèrent de venir me trouver; & , contents de profits médiocres, ils reprirent de moi ces mêmes fermes pour leur compte; avec la différence que tous leurs profits passèrent au roi, les fermes ayant été doublées (22).

A mesure que l'expérience vint fortifier mon travail, je perfectionnai encore ces états généraux des finances. Je m'avisai de ne plus m'en rapporter aux modèles des comptes que les receveurs s'étoient faits eux-mêmes; mais de leur en envoyer de tout faits, où je m'étois étudié à ne rien oublier, ni pour le détail, ni pour la clarté. Je les examinai ensuite, lorsqu'ils m'étoient renvoyés, avec tant de rigueur,

sur

(22) Quoiqu'on se soit convaincu de plus en plus de la justice qu'il y a, que le roi tire pour son seul profit tout le parti possible de ses fermes & de ses autres revenus, on trouve cependant, avec quelque raison, ce semble, que, depuis le duc de Sully, l'on n'a pas fait, dans cette partie, tous les progrès que ses idées, & les soins qu'il s'est donnés, sembloient devoir faire attendre. Nous aurons occasion d'entrer là dessus dans quelque discussion, lorsque l'auteur parlera de la ferme, des tailles & des autres impôts, qui est la véritable cause de toutes les difficultés qu'on rencontre à parvenir au but qu'ils s'étoient proposé, & que tous les ministres se sont proposés après lui.

sur les fautes même d'inadvertance de la plus légère omission, que bientôt on n'y 1598.
omit plus rien, en effet, quelque petite & cachée que fût cette partie; parce que le tout devoit être justifié par les pièces que j'y faisois joindre, & que je confrontois ensemble avec la dernière attention. Ainsi, j'éventai toutes les mines secrètes des receveurs. Elles étoient en grand nombre : suppositions, prétendues non-valeurs, mauvais deniers, frais de domaines, remises, dons, droits, taxations, attributions d'offices, payemens de rente, frais de voiture, épices, émolumens & frais de reddition de comptes, c'étoient là autant de ressources utilement employées au profit des commis, parce qu'on ne s'étoit point donné la peine d'apprécier toutes ces parties, qui absorboient, ainsi enflées, une partie de la recette; & que messieurs du conseil, à qui il appartenoit de le faire, connoissoient aussi l'utilité de ce jargon.

On tenoit si mal la main aux comptes des receveurs, qu'il arrivoit souvent qu'ils sortoient d'emploi chargés d'une infinité de recouvrements, qui étoient ensuite mis en oubli. J'abolis cette coutume. J'obligeai ceux qui entroient en place à rechercher ceux auxquels ils succédoient; &, pour les y porter par le seul moyen efficace, tant qu'il restoit de ces débets, ils n'avoient point d'autre recours pour leurs appointemens & leurs remises. Par là, ils furent bien empêcher ces petites banqueroutes, au lieu de les favoriser, comme ils faisoient auparavant.

1598.

Différens comptables, & ceux de la chambre des comptes par dessus tous les autres, parce que c'étoit sur eux qu'étoit porté un grand nombre d'assignations, avoient l'adresse de rebuter les porteurs de ces assignations par des délais fréquens, jusqu'à ce qu'ils les eussent obligés à se contenter d'une partie seulement du montant de leurs ordonnances, quoiqu'ils en reçussent quittance du tout. Je défendis de reculer les payemens, comme aussi de conserver aucuns deniers à cet effet. Cette défense mit fin à tous ces chapitres de remplacements de deniers payables par ordonnance de la chambre, & à la multiplicité, tant des frais que des redditions de comptes, avec lesquels il est incroyable combien il se voloit d'argent sur le roi. Dès lors, on commença à voir clair dans les finances, & la confusion disparut.

Lorsque l'état général dont je viens de parler, ces réglemens & tous ces différens modèles, eurent été dressés, j'allai en faire la lecture au conseil, le roi absent. Je remarquai aisément le dépit que mes confrères ressentoient de ma diligence, & de ce que je ne les avois point appelés à mon travail. Ils se contentèrent de me répondre sèchement, & comme en plaisantant, que mes secrétaires étoient heureux avec moi. Ces pièces, en effet, étoient toutes écrites de ma main (23);

(23) M. le duc de Sully tie de ces manuscrits, avec d'aujourd'hui conserve pré- beaucoup d'autres originaux de M. de Rosny, qu'il

mais, après que je fus sorti, ils avouèrent que mon travail étoit immense, & exact, 1598. & qu'il étoit, désormais, inutile de prétendre me rien déguiser. Je relus ces mêmes mémoires, deux jours après, sa majesté étant au conseil. Elle leur demanda ce qu'ils pensoient de mes états. Ils convinrent qu'ils étoient bien, & dirent que, pour un homme d'épée, je m'étois promptement mis au fait des affaires. Je ne sais si c'est eux que je dois accuser d'une calomnie à laquelle on donna cours, en ce temps-là, que je faisois composer par du Luat (24), un livre, où, sous prétexte d'exposer de nouvelles idées sur les finances, je décriois, sans charité & sans ménagement, tous les meilleurs serviteurs de sa majesté. Ce prince m'assura que, quelque chose que fissent mes envieux, ils n'altéreroient jamais son amitié pour moi. En effet, de ce moment, le roi commença à

se fait un plaisir de communiquer à ceux qui vont le voir. Il les regarde comme un des principaux ornemens du cabinet que son goût pour les sciences lui fait enrichir tous les jours; & ce sont, en effet, autant de monumens infiniment glorieux pour son illustre maison.

(24) Ange Capel, sieur du Luat. Il est parlé, dans le vol. 8778 des manuscrits de la bibl. du roi, d'un livre dans lequel il donnoit plusieurs avis à messieurs

du conseil sur les finances. C'est ce livre, sans doute, dont l'auteur entend parler ici. Du Luat nous est représenté, dans les remarques sur le chap. 9 de la confession de Sancy, comme un flatteur enjoué & agréable, qui avoit comme enchanté, dit-on, le duc de Sully, son maître, par une généalogie dans laquelle il le faisoit descendre de la maison de Courtenay. *Journal du règne de Henri III, imprimé en 1720, tom. 2, pag. 477.*

1598. agir avec moi d'une manière à me le faire regarder plutôt comme ami, que comme maître. Il ne m'arrivoit ni joie, ni déplaisir, qu'il ne me témoignât la part qu'il vouloit bien y prendre.

Pour le regard des finances, je serois doublement ingrat, si je cachois toutes les obligations que j'ai à ce prince. Elles ne se bornoient pas à appuyer tout ce que je faisois avec fermeté, comme il arriva lorsque les prévôt & échevins de la ville de Paris refusèrent de me communiquer leurs registres, sous l'allégation qu'ils n'avoient rien de commun avec le conseil des finances, ni à prévenir tous mes desirs, ni, enfin, à me consoler avec bonté dans mes traverses, ce qu'il faisoit, d'ordinaire, en me proposant son exemple, ses lumières & ses conseils sur tout ce qui avoit rapport aux finances, m'ont souvent été d'un si grand secours, que j'avoue naturellement que, sans cela, j'aurois entrepris inutilement un ouvrage aussi difficile que celui de les réformer. Mes vues me sont venues, en grande partie, de lui (25); & je garde précieusement des mémoires entiers écrits de sa main, quoique fort longs, sur les sujets qui nous occupoient également tous les deux.

Après cela, je dois convenir de bonne foi, que la plus grande partie de la louange qu'a méritée l'administration des affaires,

(25) M. de Peresfixe assure de même, que Henri IV avoit étudié profondément la matière de la finance, pag. 225.

sous le règne de Henri le Grand, lui re-
 tourne de droit. D'autres y auroient tra-
 vaillé sous lui, avec la même fidélité, &
 bien plus d'habileté que moi; car ce ne
 sont jamais les bons sujets qui manquent
 au roi, c'est le roi qui manque aux bons
 sujets. La grande difficulté sera toujours
 de rencontrer un prince qui ne cherche
 point, dans le ministère de ses affaires, le
 ministre de ses goûts & de ses passions;
 qui, unissant beaucoup de sagesse à beau-
 coup de pénétration, prenne sur lui de
 n'appeler à remplir les premières places,
 que des personnes dans lesquelles il aura
 connu un aussi grand fonds de droiture &
 de raison, que de capacité; enfin, qui
 ayant lui-même des talens, n'ait point
 le foible de porter envie à ceux des au-
 tres. Cette jalousie du mérite dans le sou-
 verain, qui suppose, pourtant, qu'il en a
 lui-même, fait, en un sens, plus de mal
 dans un état, que la haine qu'on lui con-
 noît pour certains vices, n'y fait de bien.

En partant de Bretagne, j'y laissai des
 réglemens pour les finances, différens,
 suivant la nature & les privilèges de cette
 province; & j'y envoyai, ensuite, le sieur
 de Maupeou, maître des comptes, tant
 pour les faire observer, & pour mettre les
 fermes de la province en valeur, que pour
 accélérer le payement des deniers dont j'a-
 vois fait le fonds. Je fis partir, à même fin,
 Coesnard, auditeur des comptes, pour
 le Poitou, & Bizouze pour la Champa-
 gne. Je proposai Champigny au péage des

— rivières, dans l'Orléanois & la Touraine.
 1598. Mais, pour cette fois, c'est assez parlé des finances.

Passons à des faits d'un autre genre, qui, par leur singularité, rendirent cette année remarquable. On cherche encore de quelle nature pouvoit être ce prestige, vu si souvent, & par tant d'aïeux, dans la forêt de Fontainebleau. C'étoit un fantôme (26) environné d'une meute de chiens, dont on entendoit les cris, & qu'on voyoit de loin, mais qui disparoissoit lorsqu'on s'en approchoit. On prit, sur la côte de Hollande, une baleine (27) longue de qua-

(26) Prefixe en fait mention, & fait dire à ce fantôme, d'une voix rauque & épouvantable, *m'avez-vous vu; ou m'entendez-vous, ou amendez-vous*. Il attribue ces visions à des jeux de forciers ou de malins esprits, *ibid.*, 3 *part.*

Voyez aussi le journal de Henri IV, & la chronologie septenaire, où il est dit que le roi & les courtisans, qui s'en étoient moqués comme d'une fable, l'aperçurent, un jour, distinctement entre des halliers, sous la figure d'un grand homme noir, qui leur fit tant de peur, que ce fut à qui fueroit le mieux, *année* 1599. Matthieu assure qu'un jour, à Fontainebleau, le duc de Sully, entendant ce bruit, descendit, croyant que c'étoit le bruit de l'é-

quipage du roi, qui étoit de retour de la chasse, *tom.* 2, *page* 268. Bongars dit sérieusement, que c'étoit un chasseur, qui avoit été tué dans cette forêt, du temps de François I. *Epist.* 184, *ad Camerac.*

(27) Voyez la description de ce poisson monstrueux, dans la chronologie septenaire, *p.* 17, & celle de ce débordement du Tibre, dans les lettres du cardinal d'Osât, *part.* 365. „ Plus grand, dit-il, qu'au-
 „ cun autre, dont il soit
 „ mémoire; de façon que
 „ toute la plaine de la ville
 „ de Rome fut toute en
 „ eau, jusqu'à une pique de
 „ haut, par les rues & dans
 „ les maisons, & n'y eut
 „ pas de cent, un qui pût
 „ ouïr la messe le jour de
 „ Noël. Cette inondation

tre-vingt pieds. Le Tibre se déborda jusqu'à renverser un très-grand nombre de maisons, & inonder une partie de la ville de Rome. Le bruit se répandit, en Europe, que les Juifs, en haine des Chrétiens, avoient offert au grand-seigneur cinq cent mille ducats, pour détruire le saint Sépulcre de Jérusalem. 1598.

Mais l'événement le plus intéressant, & par lequel finit cette année, est la mort de Philippe II, roi d'Espagne, après huit ou neuf mois de souffrances (28) si cruelles, qu'il n'y a que le seul motif de la religion qui ait pu les lui faire supporter avec autant de patience qu'il en témoigna pendant un si long-temps. Cet héroïsme lui fut pourtant en pure perte dans l'esprit du commun des hommes. Lorsqu'on faisoit réflexion que les deux passions de l'avarice & de l'ambition jointes ensemble, lui avoient fait inonder tout le nouveau monde du sang de ces malheureux habi-

„a porté des dommages
„inestimables, &c.

(28) „ Il eut, dit Pere-
„ fixe, vingt-deux jours
„ durant, un flux de sang
„ par tous les conduits de
„ son corps ; & , un peu
„ avant sa mort, il lui vint
„ quatre apostumes en la
„ poitrine, d'où il sortoit
„ une continuelle fo-
„ lière de vermine, que
„ tout le soin de ses offi-
„ ciers ne pouvoit tarir „

Ibid., M. de Thou, liv. 120,

y ajoute la dysenterie, le
tenesme, l'hydropisie, &c.,
& fait une description aussi
touchante de l'état déplo-
rable de ce prince, que de
sa patience & de ses sen-
timens religieux. Matthieu
dit, qu'il n'avoit pas moins
de sept fistules à deux doigts
de la main droite, & attri-
bue une si horrible maladie
aux débauches de sa jeu-
nesse. Il mourut, le diman-
che 13 septembre.

1598. tans, & exercer sur ses propres sujets des violences aussi barbares, à la vie près. On regardoit tous ces ulcères si infects, dont son corps étoit entièrement couvert, moins comme un accident naturel, que comme l'effet de la vengeance divine. Il laissa un testament, qui me paroît une pièce trop digne d'attention, pour la passer sous silence. On n'a pas su certainement, s'il le dicta dans sa maladie, s'il le donna de sa main au prince son fils, ou s'il fut trouvé, après sa mort, avec ses autres papiers secrets, dans la cassette dont il avoit saisi dom Christophe de Mora, son favori; mais ce fait, peu important par lui-même, n'est encore d'aucune conséquence pour l'authenticité de cette pièce, qui se prouve par une infinité d'autres endroits. La copie qui m'en tomba entre les mains, me fut adressée par le même, qui l'envoya au roi; c'est Jacques Bongars, agent de sa majesté auprès des protestans d'Allemagne, qui la tenoit du landgrave de Hesse, & celui-ci des villes de Venise & de Gènes; & elle est en tout si conforme à celles qui se répandirent de différens endroits, qu'elle achève d'ôter tout doute que cette pièce soit un écrit supposé par les ennemis de sa majesté catholique (29).

(29) Quelque chose que dise ici M. de Sully, la pièce qui, dans ses mémoires, a pour titre : *Testament du roi d'Espagne*, n'est ni le véritable testament de ce prince, ni même un extrait fidelle de ce testament; ce qu'on connoît facilement, en la rapprochant de l'extrait détaillé que nous en donne M. de Thou, *liv.*

Philippe y commence par un détail très-sincère de toutes les fautes qu'il a faites. Il met en tête cette chimère de monarchie universelle, dont il cherche sérieusement à détromper son successeur, & par son exemple, & par celui de Charles-Quint son père, dont il joint les leçons aux siennes; quoique lui-même, comme il l'avoue, n'en ait point profité. Il attache même à ce testament les mémoires qui lui avoient été laissés par cet empereur (30), afin que Philippe III ne séparât point l'un de l'autre. Charles-Quint, empereur, maître de l'Espagne & de l'Allemagne, dans la force de son âge, d'une complexion saine & vigoureuse, comblé de gloire & de succès, forme le projet de dompter les infidèles, & de réunir toutes les puissances de l'Europe à la sienne, ainsi que toutes les religions à sa religion. Après une longue suite d'années, passées dans de vains efforts, il se dépouille avec sa couronne, de toutes ses chimériques idées. Philippe II, son fils,

120. Mais il se pourroit bien faire que cet écrit, qu'on y nomme aussi *instruction du roi d'Espagne à son fils*, en fût réellement une secrète, & qui n'arien de commun avec le testament de ce prince, que d'avoir été dictée, comme il est visible, dans le même esprit & selon les mêmes maximes, sans la précaution qu'on apporte pour les écrits destinés à être pu-

blics. Elle est rapportée dans la chronologie septennaire, de la même manière que dans ces mémoires, pour le fonds des choses, mais d'un style & d'un arrangement différent. (30) M. de Thou ne trouve rien dans le testament de Philippe II, de comparable à la sagesse des dispositions, ni à la dignité de l'expression du testament de Charles-Quint.

1598. se laisse surprendre au même appas, & y réussit plus mal encore. C'est ce qu'il ne veut pas laisser ignorer à son successeur. La différence des religions, des lois, des mœurs des peuples Européens; leur science à peu près égale dans l'art militaire; le grand nombre de villes fortes dont l'Europe est pleine, & qui demandent autant de sièges fort difficiles; la légèreté de ses peuples, toujours prêts à se livrer au premier venu qui leur offrira de leur aider à secouer une domination établie avec des travaux immenses, sont autant d'obstacles à un dessein si flatteur, que Philippe regarde comme absolument insurmontables.

Il convient qu'il n'en a pas toujours jugé de même; que le feu de la jeunesse l'avoit d'abord empêché de faire ces sages réflexions; qu'ensuite, la conjoncture de deux grandes batailles gagnées, & des divisions qui déchiroient la France, avoit continué à le tenir dans l'aveuglement, & lui avoit fait rejeter avec hauteur toutes les offres d'une paix avantageuse qu'on lui avoit faites : Et, comme il croit avoir sujet de craindre que son fils ne fasse pas un meilleur usage de la raison, c'est par l'exposition de tout ce qu'une ridicule prétention lui a fait follement entreprendre, qu'il cherche à l'en guérir.

Il s'accuse donc d'avoir travaillé à se faire déclarer empereur de tout le nouveau monde; à envahir l'Italie sur l'allégation de droits frivoles; à conquérir les trois royaumes de la Grande-Bretagne, projet

qui lui avoit coûté vingt millions en six ans, dans les seuls préparatifs de la flotte dont il prétendoit foudroyer cette puissance : C'est cette flotte qu'on appelloit l'invincible, & qui, cependant, fut comme anéantie tout d'un coup, en 1588, dès sa première sortie; à subjuguier les Pays-Bas; à renverser la monarchie Françoisé, en profitant de la foiblesse de son dernier roi, & révoltant contre lui ses sujets, surtout les ecclésiastiques; enfin, à dépouiller de l'empire son propre oncle Ferdinand & le roi des Romains Maximilien son neveu (31). Il y joint la remarque des sommes immenses que toutes ces brigues lui avoient coûtées : Elles montent à plus de (32) six cents millions de ducats, dont il avertit son fils qu'il trouvera la preuve dans les états qu'il a laissés dressés & écrits de sa main, dans son cabinet. Il se reproche encore moins cette profusion que celle du sang humain qu'il a fait répandre, & véritablement c'est une chose qui perce le cœur que l'aveu qu'il fait d'avoir sacrifié vingt millions d'hommes à sa passion, & réduit en désert plus de pays qu'il n'en possédoit dans l'Europe.

(31) „ On appelloit Philippe II le démon du Midi, *dæmonium Meridianum*, parce qu'il troubloit toute l'Europe au Midi de laquelle l'Espagne est située „ *Notes sur la Henriade*. | les Indes produisirent au roi d'Espagne deux cents soixante millions d'or, en soixante-quatre ans, & qu'il auroit conquis la Turquie entière pour ce qu'il dépensa seulement en Flandre, *tom. 2, liv. 2, p. 266.*

(32) P. Matthieu dit, que

1598. Que lui étoit-il revenu de tout cela ? C'est la réflexion qu'il fait faire à son fils : La Providence, comme si elle se fût cru intéressée à faire avorter des projets si criminels, lui avoit fait manquer l'Allemagne par la jalousie & l'aversion de son propre sang ; l'Angleterre, par les vents & les tempêtes ; l'Irlande, par la trahison de ses peuples, que l'éloignement mettoit à couvert de son ressentiment ; la France, par l'instabilité de ses habitans, jointe à leur antipathie pour une domination étrangère (33) ; enfin, par les grandes qualités du roi qui la gouvernoit ; en sorte que cet épouvantable fracas, & ces torrens de sang, n'avoient abouti qu'à augmenter ses états du seul petit royaume de Portugal.

Philippe fait, après cela, une application plus particulière de ces instructions à sa personne & à la situation de l'héritier de

(33) Il y a, dans le véritable testament de Philippe II, un article par rapport à Henri IV, dont l'omission dans nos mémoires fustit toute seule à prouver que la pièce à laquelle on donne ce nom est supposée ; c'est que ce prince, agité de violens remords sur l'usurpation du royaume de Navarre, recommande à son fils ce qui lui avoit été recommandé à lui-même par son père, de faire examiner soigneusement cette question par les plus habiles Jurisconsultes, afin de restituer ce royaume à son légitime maître, si on le doit faire, selon les lois de la justice. Charles-Quint en avoit dit autant à Philippe II. Ferdinand & Isabelle à Charles-Quint.... Remettre ainsi l'effet d'une disposition qu'on reconnoît être juste à un successeur qu'on est assuré qu'il n'y aura aucun égard, c'est ce que M. de Thou appelle se jouer impudemment de la Divinité.

sa puissance, & réduit aux articles suivants la politique dont aucun roi d'Espagne ne doit jamais se départir, & Philippe III moins encore que tous les autres, à cause de sa grande jeunesse : Maintenir avec le roi de France la paix qu'il avoit cru devoir faire avant de mourir, & cela autant pour son intérêt & son repos, que par égard pour ses peuples : Ne jamais s'écarter de la bonne intelligence avec le pape, & la fomentier, en tenant un grand nombre de cardinaux dans ses intérêts : Aimer l'empereur & sa famille, mais, pourtant, ne pas faire passer par ses mains l'argent des pensions que son intérêt demandoit qu'il continuât aux électeurs, princes & prélats d'Allemagne, afin qu'il se les tint toujours attachés par cette largesse, en même temps qu'il auroit soin de les tenir divisés entre eux : Double moyen de tourner à son avantage les conjonctures que le temps pouvoit lui faire naître pour l'acquisition de l'empire : Porter d'autant plus toute son attention du côté de l'Allemagne, que la multiplicité d'intérêts règne dans les pays du Nord plus que partout ailleurs.

La Pologne, le Danemarck, & la Suède, sont des puissances dont il croit n'avoir rien à appréhender ; la première, parce qu'outre l'éloignement, la politique des princes ses voisins, aussi bien que la sienne propre mal-entendue, rend le roi de Pologne le ministre, plutôt que le maître de ses sujets : Les deux autres, par la

1598, même raison du grand éloignement, joint à leur pauvreté & à leur peu d'intelligence dans la guerre. Il n'a garde de dire la même chose de la France, de l'Angleterre & de la Flandre, qu'il regarde comme les puissances véritablement à craindre pour l'Espagne, & avec lesquelles il veut qu'on soit continuellement sur ses gardes.

Ce qu'il prescrit par rapport à (34) l'Angleterre, c'est de ne rien négliger pour empêcher la jonction des trois couronnes, qui comprennent les îles britanniques, sur une même tête : événement, dont ce fin politique, par un esprit de prédiction, parloit comme étant fort proche ; pour cet effet, ne pas regretter l'argent qu'on répandoit dans ces îles pour se faire des partisans, & continuer à les remplir d'espions, mais autres que ceux qui y étoient alors, dont Philippe II croyoit avoir des raisons de tenir la fidélité pour suspecte : Cultiver soigneusement tout ce que la diversité des religions peut faire éclore de divisions dans cet état, aussi bien que dans celui de France : Il regarde celles qu'avoit produites la ligue chez nous, comme un moyen désormais usé & inutile par l'affermissement d'un roi aussi capable de régner que Henri ; mais donner occasion à mille autres divisions civiles dans chacun de ces

(34) On lui fait encore *bellum cum reliquis*. „ La dire, sur le point de mourir, en parlant de l'Angle- „ paix avec l'Anglois, & „ la guerre avec tous le terre : *Pax cum Anglo*, „ reste.

deux états, & surtout à celles qui peuvent les tenir en guerre l'un avec l'autre, ou, du moins, en défiance & en soupçon, ce qu'on peut faire en favorisant les prétentions de l'un sur l'autre, leur haine naturelle les y portant déjà suffisamment : Regarder comme le dernier malheur le coup qui uniroit d'intérêt avec les Provinces-Unies ces deux puissances déjà unies entre elles, parce qu'il ne peut qu'en résulter une puissance capable, dit-il, de s'assujétir & la mer & la terre : Trouver le moyen d'exclure tous les princes de l'Europe de la navigation des deux Indes ; ce qui ne peut souffrir de difficulté que de la part de ces trois mêmes puissances, moins pourtant de celle de France, que des deux autres, parce qu'elle n'a point de marine : Nouveau motif de s'assurer la possession des Pays-Bas, & plus encore de l'Angleterre.

Cependant, dans tous ces conseils de Philippe, rien ne porte son successeur à la guerre, non pas même avec les rebelles des Pays-Bas ; au contraire, il l'en détourne avec soin. La conduite qu'il veut qu'on tienne avec les provinces, est d'y accorder un pardon général ; de ne rien exiger de ce peuple, sinon qu'il reconnoisse la domination Espagnole ; de veiller sur les gouverneurs, ministres & officiers qu'on y entretiendra ; de ne pas les y laisser trop long-temps, ni avec une autorité trop absolue, parce qu'ils seroient ceux dont on auroit le plus à craindre, si, une fois, ils

s'avisent de se mettre à la tête du parti.
 1598. Si pourtant l'Espagne ne peut éviter d'en-
 trer en guerre, Philippe ne veut pas pri-
 ver son successeur des lumières que son
 expérience lui a acquises à cet égard. Il
 avertit que, s'il veut n'y pas succomber,
 il ne doit l'entreprendre que dans ces con-
 jonctures favorables qui se présentent de
 temps en temps, comme changemens de
 gouvernemens, dissensions civiles, be-
 soins & foiblesses des souverains, &c.
 Cette maxime de Philippe, qu'un prince
 doit connoître parfaitement jusqu'aux dis-
 positions les plus particulières des prin-
 ces ses voisins, est si vraie & si importan-
 te, qu'il ne devroit jamais arriver de chan-
 gemens dans les états qui l'environnent,
 qu'il ne s'y trouvât préparé, & en état
 d'en profiter dans le moment même. Il
 conclut cet article par faire envisager au
 nouveau roi qu'il est responsable au tri-
 bunal d'un Dieu, qui juge les guerres,
 & malheureusement n'en juge pas par les
 règles des princes guerriers.

Après ces maximes, qui n'ont rapport
 qu'au gouvernement extérieur, Philippe
 vient à celles qu'il croit nécessaires pour
 le gouvernement intérieur. Il veut qu'un
 roi d'Espagne, ayant à commander à des
 peuples aussi prodigieusement dispropor-
 tionnés dans leurs coutumes, qu'éloignés
 de climats, s'étudie à les gouverner chacun
 selon son caractère, & tous avec douceur
 & modération; qu'il connoisse par lui-mé-
 me & choisisse ses conseillers & ses secré-

taires ; qu'il expédie aussi lui-même ses dépêches, & qu'il se rende versé dans le chiffre, pour ne pas exposer un secret important à être trahi par un confident ; qu'il cherche soigneusement les gens d'honneur & de talent pour leur donner les emplois ; qu'il se garde d'offenser grièvement personne, surtout personne de grande qualité : Il remarque que le (35) prince, son fils aîné, s'en étoit mal trouvé ; qu'il fasse une juste distinction de l'ancienne noblesse d'avec la nouvelle, afin d'avancer celle-là comme étant plus communément susceptible de sentimens purs & désintéressés ; qu'il diminue le nombre excessif de gens de justice, de finance & d'officiers de sa maison : Il donne le même conseil par rapport aux ecclésiastiques, & il y joint celui de ne pas plus les épargner que les autres dans les nécessités de l'état, non seulement parce qu'il leur est plus aisé de se passer de grands biens, mais même parce qu'ils le doivent, s'ils ne veulent pas éteindre le respect qu'on doit à leur caractère par le luxe, la mollesse & l'impiété, fruits ordinaires des grands biens & de l'oïiveté où ils se plongent ; au contraire, qu'il multiplie les marchands, laboureurs, artisans & soldats, dont l'industrie, le travail & l'économie soutien-

(35) Dom Carlos, prince d'Espagne. Ce fut par l'ordre de son propre père qu'il perdit la vie, & il paroît que son crime étoit bien plutôt de s'être trop attaché les grands du royaume, que de les avoir méprisés.

1599. nent seuls l'état , contre la ruine dont il est menacé par le dérèglement des autres conditions. Tous les principes qui , comme ceux-ci , vont à maintenir dans un état la subordination & l'économie contre la corruption & l'oisiveté , méritent d'être loués , de quelque bouche qu'ils sortent.

L'article des dispositions domestiques est celui par lequel Philippe ferme son testament. Il enjoint à son successeur d'accomplir les promesses & autres clauses du mariage de l'infante sa sœur. Il lui en propose pour lui-même un , dont il avoit déjà fait les avances , & disposé secrètement tous les articles qu'il lui marque qu'il trouvera entre les mains de Loo. Il remarque que jamais roi n'a aimé le favori de son père , & cependant il ne laisse pas de lui proposer pour confident Christophe de Mora , qui avoit été le sien. Philippe III aima mieux déférer à la remarque qu'à la recommandation , & donna la place de Mora au Marquis de Doria. Il exige aussi de son respect pour la mémoire paternelle , qu'il conserve en place toutes les personnes qui y avoient été mises de sa main : Mais , de la façon dont il s'en explique , on voit bien qu'il le souhaite plus qu'il ne l'espère. Il lui recommande particulièrement les docteurs Ollius & Vergius , qui l'avoient assisté dans sa maladie. Il lui parle (36)

(36) Antoine Perès avoit sons qui ne sont rien au sujet de ces mémoires ; il se Philippe II , dont il encouragea à Paris , où il mourut la disgrâce pour des raisons en 1611. Il étoit grand

d'Antonio Perès comme d'un homme dange-
 gereux, avec lequel il doit se raccommoder, & songer ensuite à ne le laisser demeurer, ni en France, ni en Flandre, encore moins en Espagne, mais dans l'inutile pays d'Italie. Une courte maxime d'aimer Dieu, de chercher la vertu & de profiter des préceptes d'un père, est par où Philippe finit cette pièce, qu'on ne peut nier qui ne soit remplie d'ailleurs de traits de (37) piété & de résignation aux ordres de Dieu, qui, par miséricorde, le châtoit, disoit-il, en cette vie, plutôt qu'en l'autre.

De ces dispositions, la première qu'on vit exécuter au nouveau roi d'Espagne, fut celle de son mariage avec l'archiduchesse de (38) Gratz. Il la fit demander aussi-tôt après la mort du roi son père, & elle passa, au commencement de l'année suivante, en Espagne, accompagnée de l'archiduc Albert, avec lequel elle relâcha sur la côte de Marseille pour respirer l'air de la terre. Le duc de Guise, gouverneur de la province, qui en avoit eu avis, & en

politique & de beaucoup d'esprit; c'est de lui qu'est la maxime suivante, qui renferme un grand sens dans trois mots, *Roma, Consenso, Pisologo*; s'attacher la cour de Rome, bien former son conseil, & être maître de la mer.

(37) Il fit apporter son cercueil, fait de cuivre, & mettre une tête de mort sur un buffet,

„ & une couronne d'or joignant „ dit la chronologie septenaire, dans laquelle il faut lire aussi, avec le détail de tout ce que dit & fit ce prince dans sa maladie, celui de sa vie publique & privée, année 1598.

(38) Marguérite d'Autriche, fille de l'archiduc de Gratz.

1599. avoit informé le roi, eut ordre de faire la réception la plus honorable à cette princesse. Sa majesté destina cinquante mille écus pour en faire les frais, & m'ordonna de les faire tenir à Marseille. J'étois près d'y envoyer la Font pour marquer l'usage qu'on devoit faire de cette somme, ou un autre de mes domestiques qui n'étoit encore que simple laquais de mon épouse, petit homme & sans figure, mais dans lequel j'avois démêlé tant de capacité, de fidélité & d'économie, que je crus devoir travailler à son établissement. Il n'en fut pas besoin : une personne que j'avois sur les lieux suffit, parce que l'archiduchesse, malgré les instances du duc de Guise & de la ville de Marseille, ne voulut entrer dans aucune ville pour éviter le cérémonial. Elle se fit dresser des tentes sur le rivage, où elle se reposa & entendit la messe. Pour l'archiduc, il eut la dévotion de visiter les églises de Marseille; mais il y vint sans suite & *incognito*, &, après avoir baisé les reliques, il s'en retourna sans boire ni manger.

Ce mariage unit les deux branches de la maison d'Autriche par un double lien, le feu roi d'Espagne ayant déjà fait épouser, le 5 Mai de l'année précédente, l'Infante Isabelle sa fille, à l'archiduc Albert, qui avoit pour cela déposé la pourpre de cardinal. Il lui avoit donné une très-riche dot en apparence, puisqu'elle ne consistoit pas moins que dans les dix-sept provinces des Pays-Bas, la Franche-Comté &

le Charolois : mais les clauses étranges qu'il y avoit mises, que ce nouveau souverain ne prendroit aucune part au commerce des Indes, & ne souffriroit dans ses états aucune autre religion que la catholique, sans quoi la donation étoit déclarée nulle, la réduisoient, en effet, à rien, par la difficulté de faire accepter aux Flamands des conditions si dures. 1599.

En attendant que l'archiduc pût passer en Flandre, en personne, pour lever tous les obstacles, il y envoya, en qualité de son lieutenant-général, l'Amirante (39) d'Arragon, qui fit quelques exploits sur la frontière d'Allemagne, & ensuite son cousin le cardinal André, qui y fit force édits, mais sans exécution. Le mal commençant à paroître à la maison d'Autriche ne pouvoir plus souffrir de délai, l'archiduc vint, enfin, lui-même dans les Pays-Bas, & y amena sa nouvelle épouse, le 5 Septembre de cette année, dont le reste se passa en menaces de sa part d'aussi peu d'effet. Il fallut en venir à la force ouverte, & ce fut le commencement de cette longue & sanglante guerre entre l'Espagne & les Flamands, dont j'aurai soin, chaque année, de marquer les progrès & les événemens.

Au même temps que se faisoit, en Espagne, le mariage de Sa Maj. Catholique, on

(39) Consultez la chronologie septénaire, tant sur ces expéditions militaires, que sur tout ce qui est dit ici des mariages du roi & de l'infante d'Espagne, années 1598 & 1599. *Mabillon, ibid., p. 298, &c.*

1599. célébroit aussi à Paris celui de madame Cathérine avec le prince de (40) Bar. C'est par cet établissement que cette princesse fixa, enfin, sa destinée, jusque là si incertaine. On proposa d'abord, du vivant de la reine Cathérine, de la marier au duc d'Alençon : La chose manqua par la haine de Henri III pour son frère. Ensuite on parla de la donner à Henri III lui-même : La reine-mère n'y voulut pas consentir, par aversion pour la maison de Navarre. La princesse refusa, à son tour, le vieux duc de Lorraine, qui lui fut offert, parce, disoit-elle, qu'il avoit des enfans d'un premier mariage. Le roi d'Espagne la demanda pour lui aux conditions d'une union étroite entre le roi de Navarre & lui, à quoi le premier de ces princes ne voulut point entendre. Après cela, cette princesse fut recherchée par le duc de Savoie ; mais, dans des circonstances où ce mariage pouvant être préjudiciable à la religion protestante, les réformés y mirent obstacle. Elle ne voulut point du prince de Condé : elle le trouvoit trop pauvre. Elle refusa de même, & sans aucune bonne raison, le roi d'Ecosse. Le prince d'Anhalt se mit aussi sur les rangs, &, dans les mouvemens de colère qui animoient quelquefois cette princesse contre le roi son frère, elle lui reprochoit qu'il l'eût volontiers mise en-

(40) Henri, duc de Bar, | „sœur, en la mariant, trois
 ensuite de Lorraine après | „cent mille écus d'or
 la mort de Charles II, son | „fol „, dit l'historien Mat-
 père. „ Le roi donna à sa | „thieu, *ibid.*, p. 278.

tre les bras de deux ou trois autres princes étrangers, ou, comme elle disoit, de deux ou trois gentilshommes, pour paiement de leur solde. On a vu, en dernier lieu, comment sa prévention pour M. le comte de Soissons lui fit fermer l'oreille à toutes les poursuites de M. le duc de Montpensier, qui étoit un parti fortable. Enfin, la nécessité de prendre un état (41) la détermina à accepter le prince de Bar.

Le dessein de ce mariage n'eut pas plutôt été rendu public, que la différence de la religion des deux partis fournit, aux ecclésiastiques en général, & en particulier aux évêques de France actuellement assemblés à Paris, une raison d'en empêcher la conclusion, qu'ils ne laissèrent pas échapper. Le premier moyen qu'ils employèrent, fut de traverser de tout leur pouvoir, à Rome, l'expédition de la dispense, sans laquelle ils croyoient qu'on ne passeroit point à la célébration. Ils ne pouvoient, à cet égard, remettre leurs intérêts en de plus fidelles mains que celles de d'Osîar, qui n'étoit pourtant en cette cour que pour y servir ceux du roi; mais ce n'est ici, ni la première, ni la dernière fois que cet ecclésiastique aura à essuyer, de ma part, le reproche d'avoir non seulement

(41) „Madame, dit, au „accoutumé de dire : *Gra-*
 „contraire, la chronologie „*ta superveniet quæ non*
 „septennaire, année 1599, „*sperabitur hora* : Rtant la
 „montrait, de son côté, „dite dame très-bien inf-
 „tout le contentement „truite en latin.
 „possible..... Elle avoit

passé, mais encore trahi ses commissions.
 1599. Si j'en crois le mémoire de Rome, dont j'ai parlé, d'Ostât, au nom de tout le parti, dont il étoit l'instrument, n'oublia rien pour détourner le pape d'accorder la dispense (42) qu'il étoit personnellement chargé

(42) Le cardinal d'Ostât, dans ses lettres, ne commence à parler de sa négociation pour obtenir la dispense en question, que lorsque le duc de Bar, étant allé lui-même la solliciter à Rome, en 1600, il recommença, par ordre du roi, à faire de nouvelles instances sur cette affaire. Il nous apprend, seulement en passant, sur quelles raisons s'appuya sa sainteté pour refuser la grâce qu'on lui demandoit. „Sa sainteté, dit-il, nous ayant dit, dès Ferrare, à M. de Luxembourg & à moi, lorsque nous lui demandions la dite dispense, qu'il ne la devoit, ni pouvoit accorder, pour ce que l'un des parties non seulement ne la demandoit pas, mais ne le reconnoissoit point pour pasteur de l'Eglise catholique & apostolique, ni pour avoir puissance de dispenser; comme aussi ne croit-elle point que le mariage soit un sacrement, ni qu'il soit illégitime de contracter mariage, même entre cousins germains. Ces raisons du pape, ajoute-t-il, durent encore, &c. „ Et, en toutes occasions, il est vrai qu'il les fait si bien valoir par tous les argumens théologiques, qu'il n'y a point de lecteur qui ne conclue qu'un homme si bien persuadé que le pape ne pouvoit se rendre en conscience, n'insistoit que faiblement sur ce point, & conspiroit à mettre les cours de France & de Lorraine dans la nécessité de procurer, enfin, par toute sorte de moyens, la conversion de la princesse, sans laquelle, selon lui, cette affaire ne pouvoit jamais avoir une fin avantageuse : Cependant, on lui voit, d'un autre côté, exécuter les ordres du roi, & même les prévenir avec tant d'affiduité, de fidélité & de zèle, qu'on peut, sur ses propres lettres, lui rendre la justice qu'il servoit sa majesté, contre ses propres sentimens, autant qu'il le pouvoit faire. Une preuve de cela, qui seule vaut toutes les autres, c'est que, malgré tous les obstacles, il obtint

chargé par sa majesté de solliciter. Toutes ces personnes faisoient entendre à sa sainteté qu'en se roidissant sur cette grâce, il en arriveroit deux choses; l'une, que madame se rendroit catholique; l'autre, que ce changement ne pouvant passer dans l'esprit des protestans, que pour un effet de la violence dont auroit usé, à son égard, le roi son frère, il accroîtroit la défiance que ceux-ci ne témoignent déjà que trop ouvertement de sa majesté, acheveroit de le leur faire regarder comme leur ennemi & leur persécuteur déclaré, & attireroit, enfin, cette guerre intestine si désirable, selon eux, pour les intérêts du saint père & de la bonne religion. 1599.

L'autre moyen que le clergé mettoit en œuvre, étoit des remontrances assez vives

obtint, enfin, - bien long-temps après, à la vérité, cette dispense, dont il avoit désespéré. Je trouve dans toutes les lettres de ce cardinal, bien moins de fondement encore au second motif qu'on lui attribue ici. Pour exposer en gros ce qui se développera par parties en son temps, voici ce que j'ai jugé des sentimens de ce prélat sur tous les différens sujets sur lesquels on l'attaque, à s'en tenir toujours à la conjoncture qu'on peut tirer de ses lettres; il aimoit la personne du roi; il ne trou-

voit point de bonne politique séparément de la religion; il étoit prévenu que les intérêts de celle-ci ne sont nulle part en aussi bonnes mains qu'en celles du pape, des jésuites & de tous ceux qui l'avoient soutenue du temps de la ligue. Il n'aimoit point l'Espagne, encore moins la maison d'Autriche & le duc de Savoie, & haïssoit souverainement les calvinistes. Voyez, sur l'article de la dispense, les pag. 480 & suiv., 492, 519, 596, 613, 701, 717 & suiv., 727, 738, 769, &c.

pour pouvoir mériter le nom de menaces.
 1599. Sa majesté eut la complaisance de les écouter, & de permettre une conférence où le docteur du Val d'un côté, & le ministre Tilenus de l'autre, cherchant à faire valoir leur cause, s'échauffèrent assez inutilement, ce me semble, quoique l'un & l'autre se vantât après, à l'ordinaire, d'avoir terrassé son adversaire. J'en parle comme témoin, parce que je me laissai entraîner à la foule qui y accouroit, comme à un spectacle tout à fait intéressant : Je n'y arrivai pourtant que sur la fin, lorsque les deux tenans commençoient à succomber à la fatigue. Je ne sais par quelle raison on voulut me faire faire, en cette occasion, le personnage de juge : Ce fut, peut-être, parce qu'on savoit que c'étoit moi que sa majesté avoit chargé de dresser les articles du mariage. On commençoit déjà à me répéter tous les points d'une dispute qui duroit depuis plusieurs heures : Mais je priai très-sérieusement qu'on m'épargnât, ou cet embarras, ou cet honneur. Je dis que, s'il n'avoit pas été au pouvoir de deux si fortes têtes de concilier avec la sainte écriture tant de canons & de décrets de papes, ou de justifier comment cette conciliation étoit impossible, afin de n'en plus parler, on ne devoit pas l'attendre d'un ignorant comme moi, & je le pense de même.

Quoi qu'il en soit, cette conférence n'ayant pas produit tout le fruit que MM.

du clergé (43) s'étoient promis, &, voyant aussi qu'ils ne réussissoient pas mieux du côté de Rome, ils déclarèrent que rien n'étoit capable de leur faire donner leur consentement à ce mariage. On s'en seroit passé : mais il falloit trouver un évêque qui voulût bien faire cette cérémonie : &, comme tous ces MM. se tenoient par la main, cela formoit une difficulté sur laquelle ils fondoient leur dernière ressource.

Dans cet embarras, sa majesté s'avisa de s'adresser à l'archevêque de (44) Rouen, & crut devoir en attendre plus de complaisance, comme étant son frère naturel, & lui ayant obligation, depuis peu, de l'archevêché ; outre que ce prélat étoit connu de sa majesté, ainsi que de toute la France, pour être médiocrement scrupuleux, pour ne rien dire de plus. Cependant, à la première proposition que ce prince fit à l'archevêque, il vit un homme qui, d'un ton dévotement rebelle, l'accabla de citations bien ou mal faites, des saints pères, des saints canons, des saintes écritures. Le

(43) Elle se faisoit en la présence de madame Cathérine. „ Mais, dit le journal de Henri IV, parce que les docteurs de Sorbonne se servirent d'expressions & de subtilités scholastiques auxquelles la dite dame n'a rien compris, les ministres l'ont facilement persuadée de demeurer dans sa religion. „ Peresfixe dit que le roi n'ayant pu venir à bout de la convertir, quoi qu'il y employât les menaces, dit un jour au duc de Bar : „ Mon frère, c'est à vous à la dompter.

(44) Charles, fils naturel d'Antoine de Navarre, & de mademoiselle de la Bertraudière de la Guiche, autrement appelée la Rouet, l'une des filles de la reine mère.

1599. roi, surpris, comme on peut se le figurer, d'un langage si nouveau dans la bouche d'un homme qui ordinairement parloit de toute autre chose, ne pouvoit presque s'empêcher de lui rire au nez, en lui demandant par quel miracle il étoit, tout d'un coup, devenu si savant & si consciencieux. Il crut faire mieux, en répondant à l'archevêque par des raisons sérieuses, auxquelles celui-ci s'étant montré sourd, sa majesté éclata, & lui reprocha son ingratitude. « Puisque vous faites ainsi l'entendu, » ajouta Henri, en revenant à sa première idée, je vais envoyer vers vous un grand docteur, votre confesseur ordinaire, & qui entend merveilleusement les cas de conscience ». Ce grand docteur & directeur étoit Roquelaure, compagnon ancien & actuel de débauche de M. de Rouen, & à la prière duquel il avoit obtenu l'archevêché. Le prélat entendit parfaitement ce que signifioit cette petite menace, & son air un peu confus, étoit une conviction qu'il appréhendoit les grands avantages que l'habitude & la familiarité pouvoient donner sur lui à Roquelaure, l'ans ceux qu'il tireroit de cet esprit que toute la cour lui connoissoit, libre, ingénu, fécond en heureuses saillies, & que l'archevêque lui-même n'avoit pas accoutumé à outrer le respect dû au caractère épiscopal.

Le roi ayant quitté M. de Rouen, fit venir Roquelaure, & lui dit : « Vous ne savez pas, Roquelaure, votre arche-

» vêque veut faire le prélat & le docteur, 1599.
 » & me veut alléguer les saints canons,
 » où je crois qu'il entend aussi peu que
 » vous & moi; & cependant, par ces re-
 » fus, ma sœur demeure à marier. Je vous
 » prie, parlez-lui comme vous avez ac-
 » coutumé, & le faites souvenir du temps
 » passé. Ah, pardieu! sire, répondit Ro-
 » quelaure, cela n'est pas bien; car il est
 » temps, au moins, selon mon opinion,
 » que notre sœur Catelon commence à
 » tâter des douceurs de cette vie; & je
 » ne crois pas que, dorénavant, elle en
 » puisse mourir par trop grande jeunesse:
 » Mais, sire, dites-moi un peu ce que
 » dit ce bel évêque pour ses raisons; car
 » il en est quelquefois aussi mal fourni
 » que je saurois l'être. Je m'en vais le
 » trouver pour lui apprendre son de-
 » voir.

Il n'y manqua pas. Il dit à l'archevê-
 que, dès en entrant dans la chambre:
 » Hé quoi! mon archevêque, que veut
 » dire ceci! On m'a dit que vous faites
 » le fat; pardieu! je ne le souffrirai pas,
 » il y va trop de mon honneur, puis-
 » qu'on dit que je vous gouverne. Ne sa-
 » vez-vous pas bien qu'à votre prière,
 » je me rendis votre caution envers le roi,
 » lorsque je lui parlai pour vous faire
 » avoir l'archevêché de Rouen; ne me
 » faites-vous pas passer pour menteur,
 » en vous obstinant ainsi à faire la bête?
 » Cela seroit bon entre vous & moi,
 » qui nous sommes vus quelquefois en-

1599. " semble aux brèches raisonnables, &
 " les dés à la main; mais il s'en faut
 " bien garder, lorsqu'il y va du service
 " du maître & de ses ordres absolus. Hé,
 " vrai Dieu! que voulez-vous que je fasse,
 " répondit M. de Rouen? Quoi! que je
 " me fasse moquer de moi, & reprocher
 " par tous les autres prélats, une ac-
 " tion où tout le monde dit qu'il y va
 " grandement de la conscience, n'y ayant
 " eu aucun des évêques auxquels le roi
 " en a parlé, qui ne l'ait aussi-tôt re-
 " fusé? Ho, morbieu! ne le prenez pas
 " comme cela, interrompit Roquelaure.
 " Il y a bien de la différence d'eux à
 " vous; car ces gens s'alambiquent tel-
 " lement le cerveau après le grec & le la-
 " tin, qu'ils en deviennent tous fous: &
 " puis, vous êtes frère du roi, & obligé
 " de faire tout ce qu'il commandera, sans
 " balancer. Il ne vous a pas fait arche-
 " vêque pour le sermoner, ni lui appren-
 " dre les canons: mais pour lui obéir
 " en tout où il ira de son service. Que,
 " si vous faites plus l'étourdi & l'entêté,
 " je le manderai à Jeanneton de Condom,
 " à Bernarde l'éveillée, & à maître Ju-
 " lien: m'entendez-vous? Et ne vous le
 " faites pas dire deux fois. Sachez que
 " rien ne vous doit être si cher que les
 " bonnes grâces du roi: elles vous ont
 " mieux valu, avec mes sollicitations,
 " que tout le latin & le grec des autres.
 " Pardieu! c'est bien à vous à parler des
 " canons, où vous n'entendez que du

« haut Allemand ». Monsieur de Rouen ^{1599.}
 voulut reprendre la parole , pour lui per-
 suader qu'il devoit abandonner avec lui
 ce ton de plaisanterie , qui étoit bon dans
 ses jeunes années , & lui lâcha quelque
 chose de paradis. » Comment , morbieu ,
 » paradis ! reprit aussi-tôt Roquelaure ,
 » êtes-vous si aze que de parler d'un lieu
 » où vous ne fûtes jamais , où vous ne
 » savez comment il y fait , ni si vous y
 » serez reçu , quand vous y voudrez al-
 » ler ? Oui , oui , j'y serai reçu , dit en-
 » core l'archevêque , n'en doutez nulle-
 » ment. C'est bien discouru à vous , lui
 » dit son homme , en le poursuivant de
 » plus en plus : Pardieu ! je tiens que pa-
 » radis a été aussi peu fait pour vous que
 » le louvre pour moi. Mais , enfin , lais-
 » sons là un peu votre paradis , vos ca-
 » nons & votre conscience (45) pour une
 » autre fois , & vous résolvez à marier
 » madame ; car , si vous y manquez , je
 » vous ôterai trois ou quatre méchans
 » mots de latin , que vous avez à toute
 » heure à la bouche. Plus n'en fait le dit
 » déposant ; & puis , adieu la croûte &
 » la mitre ; mais , qui pis est , cette belle
 » maison de Gaillon , & dix mille écus de
 » rente.

Il se dit encore beaucoup d'autres cho-
 ses entre ces deux hommes , dont on peut

(45) Il y a quelque chose qui semble , supprimer certai-
 d'original dans le tour de nes expressions , qui sen-
 cette conversation ; mais tent un peu le libertinage.
 l'auteur pouvoit bien , ce

1599. juger par cet échantillon. Roquélaure n'abandonna point l'archevêque, qu'il ne lui eût fait promettre de marier madame ; & ce fut lui, en effet, qui fit la cérémonie (46). Je reçus, des deux côtés, des présens fort riches, pour récompense des peines que je m'étois données ; entr'autres, un cheval d'Espagne de grand prix, & magnifiquement enharnaché, que m'envoya M. le duc de Lorraine. Je les renvoyai à sa majesté, qui m'ordonna de les garder.

Ce ne fut pas à cette seule occasion que le clergé tint tête à S. M. Il se roidissoit plus fortement, & aussi plus essentiellement, contre la vérification de l'édit de Nantes, qui lui paroissoit toujours un morceau difficile à digérer. Comme, depuis près d'un an qu'il se tenoit assis à Paris à ce sujet, il avoit eu le temps de prévenir le parlement & les autres cours souveraines, aussi bien que la Sorbonne, contre cet édit, tous ces corps se soulevèrent, dès qu'il eut été rendu public, & se donnèrent des mouvemens, qu'on peut mieux imaginer que décrire. On ne

(46) „ Un Dimanche. „ A quoi le dit fleur arche-
 „ dit la chronologie septen- „ vèque fit, du commen-
 „ naire, dès le matin.... il „ cement, refus, & qu'il
 „ va prendre madame sa „ falloit y garder les so-
 „ sœur, à son lever, & l'a- „ lemnités accoutumées.
 „ menant par la main dans „ Sur quoi le roi repartit
 „ son cabinet, où étoit „ très-doctement, que sa
 „ déjà le dit futur époux, „ présence étoit plus que
 „ il commande à M. „ toute autre solemnité,
 „ archevêque de Rouen, „ que son cabinet étoit un
 „ d'épouser, &c. & „ lieu sacré „
 „ qu'il vouloit qu'ainsi fût.

parla plus d'autre chose. Chacun s'attacha à critiquer la pièce, & à la combattre par différens raisonnemens. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne fussent tous justes, non plus que tous les motifs que le parlement apportoit pour se dispenser de l'enregistrer; mais la sincérité dont j'ai fait jusqu'ici profession, même dans les choses qui me touchent de plus près, m'oblige à convenir que toutes ces personnes n'avoient point tort en tout. 1599.

Il étoit, par exemple, permis aux réformés, par un des articles de l'édit, de convoquer & de tenir toute sorte d'assemblées synodales & autres, en tel temps, tel lieu, & toutes les fois, qu'ils voudroient, sans en demander permission, ni à S. M., ni aux magistrats, & d'y admettre encore toute sorte d'étrangers, sans en donner connoissance à aucun tribunal supérieur : comme aussi d'aller assister, de leur côté, sans congé, aux assemblées qui se tiendroient chez les étrangers. Il est clair qu'un point aussi directement contraire à toutes les lois du royaume, que préjudiciable à l'autorité du roi (47), aux

(47) „ Ce que le maré- „ vivement au dit sieur ma-
„ chal de Bouillon, dit le „ réchal, devant le roi,
„ septenaire, avoit mé- „ que ses raisons ouïes,
„ nagé avec quelques-uns „ & vu l'importance du
„ qui ne s'apercevoient, „ fait.... le roi..... fit
„ peut-être, pas du danger „ rayer, &c. „ année 1599.
„ qui étoit en cela; mais „ pag. 66. Ce récit de Caye
„ le sieur Berthier (agent „ est conforme à celui de P.
„ du clergé, & évêque de „ Matthieu, tom. 2, liv. 2.
„ Rieux), le contesta si „ p. 280 & suiv. Cet article

1599. droits de la magistrature, à l'utilité & au repos du public, ne pouvoit avoir passé que par surprise; & c'est aussi sur ce point qu'insistèrent principalement les ennemis des protestans, dans les différentes remontrances qu'ils firent à sa majesté, faisant valoir chacun les raisons qui les intéressoient le plus. Le parlement remontra que cet article achevoit d'anéantir son autorité, que le clergé avoit déjà si fort referrée, aussi bien que celle du roi (car il prétend que ces deux autorités n'en font qu'une), que, sans les appels comme d'abus, qui lui restoient encore, il n'en auroit plus, pour bien dire, que l'ombre. Le clergé & la Sorbonne se plaignirent de la supériorité que cette concession donnoit à l'église calviniste en France, sur l'église catholique, qui, dans sa juridiction, n'avoit jamais eu un pouvoir si étendu; & on ne peut nier que cela ne soit vrai. Enfin, on releva tous les mauvais effets qu'étoit capable de produire cette indépendance absolue des huguenots françois, soit entr'eux, soit dans leurs associations avec tout ce que la France pouvoit avoir d'ennemis en Europe.

Le roi n'avoit pas encore examiné l'é-

de l'édit de Nantes, si fort contesté, est apparemment le quatre-vingt-deuxième, qui est présentement aussi défavorable aux calvinistes, qu'il leur étoit favorable; puisque cet article leur interdit toutes pratiques, négociations, intelligences, assemblées, conseils, ligue & associations, dedans & hors le royaume, cottisations, levées de deniers, &c., sans l'express permission du roi.

dit par lui-même, & il n'en avoit eu con-
noissance que par une simple lecture, dans 1599.
laquelle on avoit, sans doute, glissé légè-
rement sur cette clause, & peut-être l'avoit-
on omise tout à fait. Il témoigna, par sa
surprise, à ceux qui lui parloient ainsi, qu'il
avoit été trompé, & leur promit d'y pour-
voir, &, ensuite, de leur rendre réponse.
En effet, eux sortis, il commença par
m'envoyer chercher, & me montra l'édit.
Je ne déguisai aucun des sentimens que
j'exprime ici; j'y ajoutai même qu'à force
de s'attacher à rendre cet article avanta-
geux aux Protestans, il me sembloit qu'il
leur devenoit nuisible, en ce qu'il ouvroit
un vaste champ à toutes les calomnies
qu'on voudroit inventer contre les hon-
nêtes gens du parti, de briguer contre
l'état avec l'étranger, ou de s'en laisser
suborner. Henri, encore confirmé dans
son opinion, me renvoya, en m'ordon-
nant de me disposer à bien faire valoir tous
ces motifs dans l'assemblée des protes-
tans, qu'il voulut qu'on convoquât à
l'heure même, pendant que, de son côté,
il en alloit demander l'explication à ceux
qui avoient fabriqué l'édit.

MM. de Schomberg, de Thou, Cali-
gnon & Jeannin (car le roi les fit incon-
tinent venir tous quatre) demeurèrent un
peu déconcertés des reproches que leur
fit sa majesté, d'avoir abusé de sa con-
fiance. Schomberg & de Thou prenant la
parole au nom de tous, répondirent qu'ils
avoient été comme nécessités de le faire,

1599. par les menaces que leur avoient faites MM. de Bouillon & de la Trimouille, de la part de tout le corps, de rompre tout accord, si on leur refusoit cet article, & même de commencer la guerre contre les Catholiques; ce qui leur avoit paru de la dernière conséquence, la paix avec l'Espagne souffrant alors de très-grandes difficultés. Le roi se payant de cette excuse, chargea Berthier, syndic du clergé, de la rapporter à l'assemblée, & d'y ajouter, de sa part, que des quatre personnes qu'il avoit commises à la formation de l'édit, n'y ayant que le seul Calignon de protestant, il n'avoit pas dû croire que les trois autres laisseroient à la religion réformée cet avantage sur la religion catholique. La réponse des évêques montra bien qu'ils n'avoient pas, de ces trois messieurs, la même opinion que sa majesté. Ils furent traités en pleine assemblée, de faux Catholiques, d'accord avec les Calvinistes sur quantité de points, & ne croyant rien de tout sur les autres. En blâmant cette seconde imputation (48), comme elle mé-

(48) Si certain discours ne connoître bien qu'au secret que d'Aubigné fait venir, par le président de Thou, au duc de la Trimouille, lorsqu'il fut envoyé par sa majesté à l'assemblée des calvinistes, est vrai, les soupçons du clergé ne seroient pas trop injustes. Vous avez trop de jugemens (ce sont les termes du président) pour ne point où les affaires sont, & aux choses que nous vous avons concédées, que ce que vous pouvez désirer, ne soit à son plus haut degré... M. de Schomberg est luthérien & par trop éloigné d'un bon huguenot; pour moi, vous connoîtrez mon ame, &c. tom. 3.

rite de l'être, convenons encore, qu'à l'égard de la première, tout parloit contre les commissaires de l'édit ; & que leur réponse à sa majesté ne détruit point aussi bien l'opinion qu'on en peut avoir, que le silence qu'ils avoient gardé avec elle, lui donne de forces (49).

Ce n'est pas que le duc de Bouillon ne fût dans les sentimens où ils le représentoient. J'appris, en travaillant à approfondir la vérité, qu'il s'étoit effectivement montré d'une opiniâtreté insurmontable. Mais n'y avoit-il aucun moyen de rendre les autres plus raisonnables ? Alors qu'eût-il fait seul ? Si tous les protestans ressembloient au duc de Bouillon, que prétendoient les commissaires, par cette complaisance aveugle pour les volontés des réformés ? Trahir, par nécessité, le roi & l'état ? Comme il ne peut y avoir de plus grand mal que celui-là, aux yeux de négociateurs habiles & bien intentionnés, on ne peut guère leur attribuer raisonnablement cette pensée. Pour moi, je crois Bouillon le seul fauteur du projet contenu dans l'article, comme il en étoit le seul inventeur. Je conjecture, de plus, qu'il n'y envisageoit pas tant les autres que lui-

liv. 5, chap. 1. Mais il y a bien apparence que d'Aubigné a rapporté ce discours sur la foi de personnes peu sûres, ainsi que quelques autres traits de son histoire, qui attirèrent, en ce temps-là, un arrêt

du parlement contre cet ouvrage.

(49) M. de Sully est par-tout ici d'une sincérité qu'on ne sauroit, à mon avis, assez admirer dans un protestant.

même ; & voici le but de toute sa politique.
 1599. Pour terminer , à son avantage , la dispute sur le pas entre lui & les ducs & pairs de France , aussi bien que les Maréchaux de France plus anciens que lui , le duc de Bouillon avoit imaginé de faire déclarer sa souveraineté de Sedan (50) un fief de l'Empire ; mais il ne falloit pas que cette prérogative lui ôtât toute communication avec les seigneurs réformés de France , autrement , il y auroit beaucoup plus perdu que gagné. Le tempérament qu'il avoit trouvé pour accorder son intérêt avec son ambition , étoit de laisser son église de Sedan comprise avec les églises réformées de France ; ce qu'il faisoit , à la faveur de l'article en question , pendant qu'il continuoît à se faire traiter comme prince étranger.

Berthier revint rapporter au roi la disposition des prélats de l'assemblée , avec le résultat de leur délibération , qui étoit , qu'on ôtât aux quatre commissaires toute connoissance des affaires de religion , & qu'on réformât l'édit , quant à cet article & quelques autres moins essentiels ; ce que sa majesté promit encore.

Cependant l'assemblée des principaux protestans alors à Paris , ayant été indiquée pour le lendemain même du jour où se fit l'éclaircissement entre le roi & les commissaires , je reçus , comme à l'ordinaire , un billet d'invitation pour m'y trou-

(50) Voyez l'histoire du duc de Bouillon , déjà citée plusieurs fois , *liv. 5.*

ver. J'avois cessé d'y assister, depuis que je m'étois aperçu que ma présence gênoit les trois ou quatre personnes qui y avoient la grande main, & qu'elle n'étoit propre qu'à y faire naître de l'altération. Je les trompai, en me présentant à celle-ci. Le duc de Bouillon comprit aisément le dessein qui m'y amenoit ainsi, contre mon ordinaire, & me le fit entendre d'un ton amer & ironique, auquel je repartis, en m'excusant sur les affaires de mon ministère, & en feignant de ne pas savoir quel étoit le sujet de la présente assemblée. Sans paroître faire attention à l'air mutin & aux paroles que lâcha la Trimouille, pour marquer qu'ils n'étoient pas persuadés que je parlasse sincèrement, j'allai me placer entre MM. de Mouy, de Clermont & de Sainte-Marie-du-Mont, qui, en m'instruisant de la matière qui alloit être mise sur le tapis, m'assurèrent que l'article qui faisoit tant de bruit, étoit désapprouvé de presque tous les protestans, & n'étoit opiniâtré que par messieurs de Bouillon, de la Trimouille, du Pleffis, & quelques autres de la cabale, dans le dessein de porter les choses à une guerre civile. Ils n'en furent pas les maîtres, malgré leurs mouvemens & tous leurs cris. Lorsqu'on en vint aux opinions, l'avis contraire au leur l'emporta, parce que les meilleures raisons furent de notre côté (51).

(51) L'édit de Nantes après bien des difficultés fut, enfin, vérifié, le jeudi du clergé, de l'université 25 Février de cette année, & du parlement. C'est à

On apporta aussi quelques modifications
 1599. aux autres articles, dans lesquels le bien public parut n'avoir pas été assez ménagé. La conduite pleine de justice & de douceur de Henri fut sentie de tout le monde. Il voulut bien encore en expliquer les motifs au plus grand nombre, après que là

cette occasion que Henri IV dit aux évêques : „ Vous „ m'avez exhorté de mon „ devoir ; je vous exhorte „ du vôtre : Faisons bien „ à l'envi les uns des autres. Mes prédécesseurs „ vous ont donné de belles „ paroles ; mais moi, avec „ ma jaquette grise, je „ vous donnerai de bons „ effets. Je suis tout gris „ au dehors, mais je suis „ tout d'or au dedans. Je „ verrai vos cahiers, & j'y „ répondrai le plus favorablement qu'il me sera „ possible. „ Voici ce qu'il répondit au parlement, qui étoit venu lui faire des remontrances : „ Vous me „ voyez en mon cabinet „ où je viens vous parler, „ non pas en habit royal, „ ni avec l'épée & la cape, comme mes prédécesseurs, ni comme un „ prince qui vient recevoir „ des ambassadeurs ; mais „ vêtu comme un père de „ famille, en pourpoint, „ pour parler familièrement à ses enfans. Ce „ que j'ai à vous dire, est „ que je vous prie de vérifier l'édit que j'ai accordé à ceux de la religion. Ce que j'en ai fait „ est pour le bien de la „ paix ; je l'ai faite au dehors, je veux la faire „ au dedans de mon royaume. „ Après leur avoir exposé les raisons qu'il avoit eues de faire l'édit, il ajouta : „ Ceux qui em- „ pêchent que mon édit „ ne passe, veulent la guerre ; je la déclarerai, demain, à ceux de la religion ; mais je ne la ferai „ pas, je les y enverrai. „ J'ai fait l'édit, je veux „ qu'il s'observe. Ma volonté „ devroit servir de „ raison. On ne la demande „ jamais au prince dans „ un état obéissant. Je suis „ roi ; je vous parle en „ roi ; je veux être obéi. „ *Peref. ibid., & Journ. d'Henri IV, ibid.* Voyez aussi dans M. de Thou & dans le septenaire, les modifications apportées à l'édit de Nantes, & tous les discours tenus à cette occasion, *année 1599.*

chose eût été arrêtée; pour les autres, il ne songea qu'à les empêcher de faire pis. 1599.

Il se conduisit avec la même sagesse à l'égard de quelques catholiques mal intentionnés, qui, ne voulant pas paroître eux-mêmes, mirent en jeu une certaine Marthe Broslier, prétendue démoniaque, qui étoit devenue l'objet de la curiosité du public, toujours épris du merveilleux, vrai ou faux. Il est surprenant qu'un spectacle, si ridicule en soi, qui ne méritoit pas les regards de la plus vile populace, ait pu se soutenir, pendant un an & demi, & devenir une affaire d'état. C'est qu'une moitié du monde se laissa réellement éblouir par un surnaturel, seulement dans les apparences, & que l'autre en redouta les effets, non par la chose même, mais par les motifs qui faisoient jouer ce ressort. Marthe Broslier trouva des protecteurs en grand nombre dans le clergé, & jusqu'à Rome, où elle se fit conduire. Le roi donna, sans affectation, à la vérité, le temps & les moyens de se manifester (52); après

(52) Tout ce qui regarde cette prétendue démoniaque, est rapporté d'une manière très-curieuse dans M. de Thou, au commencement du liv. 123, ann. 1599. En voici un simple abrégé. Jacques Broslier, boulanger à Romorantin en Sologne, s'étant dégoûté de son métier, se fit joueur de gobelets, & se mit à

courir le monde avec ses trois filles, Marthe, Silvine & Marie. L'aînée, dont il est question ici, profita si bien des leçons qu'il lui donna pour contrefaire la démoniaque, qu'elle trompa tout le monde à Orléans & à Cléri; mais non pas Charles Miron, évêque d'Angers, qui découvrit l'imposture, en substituant

1599. **quo**i le tout se termina à un grand mépris pour les auteurs & pour l'actrice de cette comédie.

La mort de quantité de personnes considérables donna matière à d'autres discours. Celles du chancelier de Chiverny,

de l'eau commune à l'eau bénite, & de l'eau bénite à l'eau commune; en récitant un vers de Virgile, au lieu du commencement de l'exorcisme, la touchant d'une clef, au lieu de sa croix épiscopale, &c. Cela ne l'empêcha pas de venir s'établir à Paris, où elle choisit l'église de Sainte-Geneviève, pour se donner en spectacle au peuple, qui y accourut aussi-tôt. Elle en imposa à tous les ecclésiastiques crédules, aux capucins qui commencèrent à l'exorciser de bonne foi, & même à quelques-uns des médecins que Henri IV envoyoit pour la visiter, quoique tous les autres déposassent formellement contre elle, & surtout Michel Marefcot, l'un de ces médecins, qui la convainquit publiquement de n'entendre, ni grec, ni latin. de n'avoir que la force ordinaire de celles de son sexe; en un mot, d'être une séductrice & une friponne. Le parlement ne lui fut pas plus favorable; mais, malgré cela, les religieux & les prédicateurs avoient si bien su intéresser la religion dans cette affaire, & la prétendue possédée joua si bien son rôle, que l'arrêt du parlement, qui lui enjoignoit aussi bien qu'à son père, de s'en retourner chez eux, tout juste & tout sage qu'il étoit, causa d'étranges murmures, & presque une révolte dans Paris; ce qui donna d'assez grandes inquiétudes au roi, qui voyoit que ce qu'il avoit eu d'ennemis dans la vieille ligue, reparoissoit à cette occasion. Alexandre de la Rochefoucault, seigneur de Saint-Martin, des comtes de Randan, osa même entreprendre de réveiller cette affaire, en faisant passer cette Marche à Avignon, & de là à Rome, où elle trouva encore plus de partisans. Malheureusement pour elle, le cardinal d'Osat s'y trouva, qui s'employa si utilement dans cette affaire, qu'enfin, Marthe, & sa famille, se vit abandonnée de tout le monde, & vécut & mourut dans le mépris & la misère. Voyez aussi les autres historiens.

de Schomberg & d'Incarville, tous trois du conseil des finances, firent un changement dans les affaires. Les sceaux furent donnés à Bellièvre; la charge de contrôleur-général, qu'avoit d'Incarville, fut accordée, à ma sollicitation, à de Vienne, & celle de surintendant des finances fut rétablie en ma faveur. Henri m'ayant fait appeler dans le jardin des tuileries, où il étoit à se promener, me dit qu'il étoit résolu de remettre les finances entre les mains d'un homme seul; &, feignant de prendre un ton fort sérieux, il me fit promettre que je lui dirois librement ce que je pensois de cet homme, quand il me l'auroit nommé. Le lui ayant promis, il reprit aussi-tôt, en souriant, & en me donnant un petit coup sur la joue, que je devois bien le connoître, puisque c'étoit moi-même. Sa majesté me gratifia encore de la charge de grand-voyer, dont elle m'envoya les provisions, avec celles de surintendant des fortifications. Et, comme Sancy, livré à ses vertiges (53) ordinaires, jugea à propos de se retirer du conseil, & de se défaire de sa charge d'intendant des bâtimens, le roi la joignit encore aux autres bienfaits dont il me combloit. Les appointemens de la surintendance devinrent fixes, & furent de vingt mille livres. Ceux de grand-voyer,

(53) Joseph Scaliger parloit, aussi bien que l'auteur, de M. de Sancy comme d'un fanatique, sujet au vertige, &c. Ce sont ses termes.

— & de voyer particulier de Paris, étoient de
1599. dix mille livres.

Sa majesté fut si contente de cette fixation, qu'elle voulut aussi en mettre une aux gratifications qu'elle avoit intention de m'accorder, tant pour m'ôter l'envie, disoit-elle, de prétendre à une gratification pour chaque service considérable que je lui rendrois, que pour s'épargner la peine de faire enregistrer chacun des présens qu'elle me faisoit, même les plus petits; sans quoi, je ne voulois point les recevoir. Elle me déclara donc que toutes ces gratifications & présens seroient, désormais, confondus dans une gratification unique, fixe, & qui me seroit remise, au commencement de chaque année, en forme de lettres-patentes vérifiées au parlement; & me demanda, auparavant, si j'étois content de la somme, qui étoit de soixante mille livres, en ajoutant que son intention étoit que j'achetasse, de cet argent, des biens en fonds de terre, dont il me fût libre de disposer en faveur de ceux de mes enfans qui s'en rendroient les plus dignes, afin qu'ils demeuraissent tous, de plus en plus, attachés à moi. Il ne me resta qu'à rendre d'humbles actions de grâces à ce prince. Cependant, cette fixation de gratification dont je parle ici, ne fut faite qu'en 1600, & ne commença à avoir lieu qu'en 1601.

Mademoiselle de Bourbon (54) mourut

(54) Fille de Henri I, prince de Condé, & de sa première femme, princesse de Nevers, marquise de l'Isle, &c.

aussi, & M. d'Espinac (55), archevêque de Lyon, qu'on peut dire avoir tâté de toute sorte de fortunes; enfin, madame la connétable, &, après elle, madame de Beaufort. Ces deux dernières morts surtout firent un très-grand bruit. Quelques circonstances semblables dans la fin de ces deux dames, & peu ordinaires, c'est-à-dire une maladie violente, & de trois ou quatre jours de durée seulement, des cheveux hérissés, des visages si beaux devenus hideusement défigurés, & quelques autres symptômes, qu'en tout autre temps on auroit jugé naturels, ou seulement un effet de poison, firent répandre dans le monde que la mort de ces deux jeunes dames étoit, aussi bien que leur élévation, l'ouvrage du diable, qui étoit venu se payer lui-même des courtes délices qu'il leur avoit fait goûter. Et la chose passa pour certaine, non seulement parmi le peuple sottement crédule, mais parmi les courtisans mêmes, tant la contagion qui portoit les esprits à la magie & aux sciences occultes, étoit forte en ce temps-là, & aussi tant on portoit de haine & d'envie au rang qu'occupoient ces deux femmes.

Voici comme on rapporta celle de la

(55) Pierre d'Espinac, II 308, où il fait l'éloge de ses
 avoit été grand ligueur; vertus. M. de Thou, au con-
 tependant Matthieu assure traire, nous le dépeint, *liv.*
 qu'il rendit de grands servi- 90, comme un incestueux,
 ces à Henri IV contre l'Es- simoniaque, &c.
 pagne, tom. 2, *liv.* 2, p.

1599. connétable (56), & ce fut, dit-on, les dames même, assemblées alors chez elle. Comme elle s'entretenoit gaiement avec elles, dans son cabinet, une de ces femmes y entra avec un visage effrayé, & lui annonça qu'un quidam, qui se disoit gentilhomme, d'assez bonne mine, excepté qu'il étoit tout noir, & d'une taille gigantesque, venoit d'entrer dans son antichambre, & avoit demandé à lui parler pour des choses d'une si grande conséquence, qu'il ne pouvoit s'en ouvrir qu'à elle-même. A chacun des traits de ce courrier extraordinaire, que la dame se faisoit décrire avec soin, on la vit pâlir, & tomber dans un si grand serrement de cœur, qu'elle eut à peine la force de dire qu'on allât prier ce gentilhomme, de sa part, de remettre sa visite à un autre temps. A quoi il répondit, d'un ton à faire mourir la messagère de frayeur, que, puisque la connétable ne vouloit pas venir de bon gré, il alloit prendre la peine de l'aller chercher jusque dans son cabinet. Elle craignoit encore plus l'audience publique que le tête-à-tête. Elle se résolut, à la fin, à passer de l'autre côté; mais avec toutes les marques d'un véritable désespoir.

Le message affligeant étant achevé, elle revint trouver la compagnie, fondant en larmes & demi-morte. Elle n'eut que le temps de proférer quelques paroles, pour

(56) Louise de Budos, fille de Jacques de Budar, vicomte de Portes, seconde femme de Henri, connétable de Montmorency,

prendre congé de la compagnie, &, en particulier, de trois de ces dames, qui étoient ses amies, & pour les assurer qu'elles ne la verroient plus. Dans le moment, elle est saisie de douleurs aiguës, & elle meurt au bout de trois jours, faisant horreur à tous ceux qui la voyoient par l'effroyable changement de chaque trait de son visage. Voilà l'histoire : Les gens sensés en croiront ce qu'il en faut croire. 1599.

Madame de Beaufort étoit la plus foible de toutes les personnes de son sexe sur ce qui regardoit l'astrologie. Elle ne se cachoit point pour consulter des devins. Elle en avoit une escorte qui ne la quittoit point. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, quoique, sans doute, elle les payât bien, ils ne lui annonçoient jamais que des choses désagréables (57). L'un lui disoit qu'elle ne seroit mariée qu'une fois; l'autre, qu'elle mourroit jeune; celui-ci, qu'elle se donnât de garde d'un enfant; celui-là, qu'elle seroit trahie par un de ses amis : ce qui la jetoit dans une mélancolie dont elle ne sortoit presque plus. Gracienne, l'une de ses femmes, m'a dit depuis, que l'impression de tout ce qu'elle entendoit dire, étoit si forte, qu'elle renvoyoit tout le monde, pour passer seule les nuits entières à s'affliger & à pleurer amèrement de toutes ces prédictions.

(57) Le foible de M. de Sully pour l'astrologie judiciaire se décèle, en mille endroits de ses mémoires, malgré lui.

1599. Comme elle étoit alors très-avancée dans sa grossesse, bien des personnes n'iront pas chercher plus loin la cause du malheur qui fut joint à sa couche. Elle étoit même déjà véritablement malade, & de corps, & d'esprit, lorsque, sur la fin du carême, elle voulut être de la partie de Fontainebleau avec le roi. Elle n'y fut que peu de jours. Le roi, qui ne voulut pas qu'on lui reprochât d'avoir gardé cette femme près de lui pendant le temps de la pâque, la pria de lui laisser passer les fêtes à Fontainebleau, & de retourner les passer à Paris (58).

Madame de Beaufort reçut cet ordre les larmes aux yeux. Ce fut encore pis, lorsqu'il fallut se séparer. Henri, de son côté, plus rempli que jamais de sa passion pour cette dame, dont il avoit déjà eu deux enfans mâles, & une fille nommée Henriette, se faisoit une égale violence. Il la conduisit jusqu'à moitié chemin de Paris (59); &, quoiqu'ils comptassent ne se séparer que pour peu de jours, ils en appréhendoient le moment, comme si ç'avoit dû être pour un très-long temps. Ceux qui aiment à ajouter foi aux pressentimens, ne passeront pas légèrement sur tout ce détail. Les deux amans s'ac-

(58) Selon P. Matthieu, (59) Elle vint coucher, som. 2, liv. 2, pag. 316, la veille, à Melun, d'où le roi la conduisit en bateau, faire passer le contrat de dans lequel elle s'embarqua & vint descendre à l'arsenal.

cablèrent de nouveau des plus tendres caresses; & on a prétendu trouver, dans toutes les paroles qu'ils se dirent en ce moment, des preuves de ce pressentiment d'une fatalité inévitable. 1599.

Madame de Beaufort parloit au roi, comme si elle l'eût vu pour la dernière fois (60). Elle lui recommandoit ses trois enfans, sa maison de Monceaux, & ses domestiques. Le roi l'écoutoit, &, au lieu de la rassurer, il s'attendrissoit lui-même. Ils prenoient congé l'un de l'autre; mais un mouvement secret les faisoit aussitôt se rapprocher. Henri ne se seroit pas facilement arraché de ses bras, si le maréchal d'Ornano, Roquelaure, & Frontenac, ne fussent venus l'en tirer comme de force. Ils lui firent, enfin, reprendre le chemin de Fontainebleau; & les dernières paroles qu'il dit, furent pour recommander sa maîtresse à la Varenne, avec ordre de ne la laisser manquer de rien, & de la remettre chez Zamet, choisi pour avoir soin de cette personne si chère.

J'étois à Paris, lorsque la duchesse de Beaufort y arriva, & j'en devois partir, avec mon épouse, peu de jours après, pour aller faire la cène à Rosny, où je menois le prince & la princesse d'Orange, à qui j'avois envie de faire voir les bâtimens que les nouvelles libéralités du roi me mettoient en état d'y faire élever. Je crus devoir prendre congé de cette dame. Elle avoit oublié

(60) D'Aubigné parle de la même manière de cette séparation, tom. 1, liv. 5, chap. 8.

1599. tout ce qui s'étoit passé à Saint-Germain. Elle me fit l'accueil le plus caressant, & n'osant s'expliquer clairement sur la complaisance pour ses desseins, à laquelle elle souhaitoit passionnément de pouvoir m'amener, elle se contentoit de chercher à me mettre dans ses intérêts, en mêlant avec cet air de politesse, dont elle ne gratifioit pas tout le monde, quelques mots à double entente, qui me faisoient envisager une fortune sans bornes, si je voulois bien me relâcher sur la sévérité des conseils que je donnois au roi à son sujet. Aussi peu touché des chimères dont cette femme se remplissoit, que de celles dont elle cherchoit à me remplir, je feignois de ne rien entendre d'un discours si intelligible, & je payois ses termes équivoques de protestations générales de respect, d'attachement & de dévouement, qui ne signifient que ce qu'on veut.

De retour chez moi, je songeai que mon épouse devoit s'acquitter du même devoir envers la duchesse. Elle n'en fut pas moins bien reçue. Madame de Beaufort la pria de l'aimer, & de vivre avec elle comme avec une amie, & entra dans des confidences qui auroient pu paroître le dernier trait de l'amitié la plus intime à ceux qui, comme madame de Rosny, ignoroient que la duchesse, qui, au fonds, n'avoit que médiocrement d'esprit, n'étoit pas délicate sur le choix de ses confidens. Elle n'avoit point de plus grand plaisir, que d'entretenir les premiers ve-

nus de ses projets & de ses espérances. Plus ceux à qui elle parloit étoient ses inférieurs , plus elle se trouvoit à son aise , parce qu'alors elle ne ménageoit plus ses termes , & se permettoit même souvent d'y faire entrer celui de reine.

Elle n'avoit pas plus de retenue sur ce qui lui étoit arrivé effectivement , que sur ce qu'elle comptoit qui lui arriveroit. Trop de naïveté à cet égard donna , peut-être , lieu aux bruits qui se répandirent dans le monde sur l'irrégularité de quelques démarches de sa jeunesse. Je crois pourtant ces traits satyriques , un pur effet du déchaînement de ses ennemis , par le peu d'apparence qu'une femme ait pu porter l'imprudence & la distraction jusqu'à dire de foi le bien & le mal indifféremment. Et je ne me reprochai point d'avoir retenu six ans à la bastille une femme de ses domestiques , nommée la Roussé , & son mari , qui , après la mort de cette dame , continuoient de déchirer sa mémoire avec la dernière indignité , parce que , quand même tout ce qu'ils en disoient auroit été incontestable , les égards qu'on devoit à sa famille , & plus encore à l'attachement que le roi avoit témoigné pour elle & aux enfans qu'il en avoit eus , étoient seuls capables d'imposer silence à la médisance.

Madame de Rosny ne laissa pas d'être bien surprise de tout ce qu'elle entendoit dire à madame de Beaufort , & elle le fut encore davantage , lorsque , faisant un assez mauvais assemblage de ces civilités qui se

pratiquent entre égales , & de ces airs de
 .995¹ reine, elle lui entendit dire qu'elle pou-
 voit venir , à son lever & à son coucher ,
 toutes les fois qu'elle voudroit , & plu-
 sieurs autres choses semblables. Elle ne put
 s'empêcher d'en conclure , avec tout le
 monde , un changement prochain dans l'é-
 tat de la duchesse , & revint au logis pleine
 de ces pensées, qu'elle me communiqua.
 J'avois étendu jusqu'à mon épouse le se-
 cret que j'avois gardé sur tout ce qui s'é-
 toit dit à ce sujet entre sa majesté & moi ,
 aussi bien que la scène de Saint-Germain.
 Je lui promis de lui apprendre l'état des
 choses , pourvu qu'elle ne dît rien à la
 princesse d'Orange de tous les discours
 de madame de Beaufort , & nous prîmes
 tous le chemin de Rosny.

Deux jours après, qui étoit le Samedi
 de Pâques, comme je m'acquittois de la
 parole que j'avois donnée à madame de
 Rosny, en lui apprenant le dessein de ma-
 dame de Beaufort de se faire déclarer reine,
 tous les mouvemens que se donnoient
 pour cela ses parens & ses créatures, les
 combats que le roi avoit soufferts inté-
 rieurement, & la résolution qu'il sembloit
 enfin avoir prise de se vaincre lui-même,
 à quoi je joignois la réflexion des malheurs
 que la conduite contraire auroit attirés sur
 le royaume, j'entendis qu'on tiroit la son-
 nette de la première porte du château,
 au delà des fossés; & , parce qu'aucun des
 domestiques ne répondit, le jour n'ayant
 point encore paru, on redoubla avec for-

ce, & une voix s'écria à plusieurs reprises : *De la part du roi.* J'éveillai moi-même un laquais, &, pendant qu'il alloit ouvrir, je me couvris d'une robe de chambre, & descendis en bas, fort inquiet de ce qu'on me vouloit si matin. 1599.

Le courrier me dit qu'il étoit venu, toute la nuit, me dire, de la part du roi, que je me rendisse à Fontainebleau, à l'heure même. Il me parut avoir le visage si triste, que je crus que le roi étoit malade. Non, » me répondit-il ; mais il est dans le dernier chagrin : madame la duchesse est », morte ». Je me le fis répéter plusieurs fois, tant la chose me paroïssoit peu vraisemblable. Lorsque je n'en pus plus douter, je sentis mon esprit partagé entre l'affliction de l'état où cette mort réduisoit le roi, & la joie du bien qui en revenoit à toute la France. Ce dernier sentiment se rendit le plus fort, parce que je convins en moi-même que ce prince alloit acheter, par une douleur passagère, l'exemption de mille déchiremens de cœur, plus cruels encore que ce qu'il souffroit actuellement. Je remontai dans la chambre de mon épouse, occupé de ces pensées. » Vous n'irez point, lui dis-je, au lever, » ni au coucher de la duchesse : elle est » morte ». Je fis monter avec moi le courrier, afin que, pendant que je m'habillerois & qu'il déjeûneroit, il nous instruisît des circonstances de ce grand événement, que je visencore mieux détaillées dans la lettre que la Varenne avoit écrite

1599. de Paris au roi, & que sa majesté m'avoit renvoyée par le courrier, avec une seconde aussi de la Varenne, adressée à moi personnellement.

(61) Zamet avoit reçu son hôtesse avec tout l'empressement d'un courtisan qui cherche à plaire, & il n'oublia rien de ce qu'il jugea capable de lui faire passer le temps agréablement. Le Jeudi absolu, madame de Beaufort, après son dîner, où elle avoit mangé toutes viandes excellentes, & préparées à son goût, eut envie d'entendre les ténèbres en musique, au petit Saint-Antoine. Elle y fut prise de quelques éblouissemens qui la firent revenir promptement chez Zamet. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, que, prenant l'air dans le jardin, elle fut attaquée d'une apoplexie qui pensa l'étouffer dans le moment. Elle revint un peu par les secours qu'on lui donna, &, fortement frappée de l'idée qu'elle étoit empoisonnée (62), elle com-

(61) Sébastien Zamet, qu'il étoit plaisant & en-
 riche partisan, étoit ita- joué.
 lien, originaire de Luc-
 ques; mais il se fit naturali- (62) D'Aubigné le donne
 ser, en 1581, avec ses deux à entendre, lorsqu'il dit
 frères, Horace & Jean-An- qu'après s'être rasfrachie
 toine. Il dit au notaire qui chez Zamet, en mangeant
 faisoit le contrat de ma- d'un gros citron, ou, se-
 riage de sa fille, de le qua- lon d'autres, d'une salade,
 lifier de seigneur de dix „ elle sentit aussi-tôt un
 sept cent mille écus. Hen- „ tel feu au gosier, & des
 ri IV avoit choisi sa maison „ tranchées à l'estomac, si
 pour faire ses repas & ses „ furieuses, que, &c., ce
 parties de plaisir. Ce prince font ses paroles. Mais, ni
 l'aimoit d'ailleurs, parce de Thou, ni Bassompier-
 re, ni le septenaire, ni au-

manda qu'on la tirât de cette maison, & qu'on la transportât au cloître de Saint-Germain, chez madame de Sourdis, sa tante. 1599.

A peine eut-on le temps de la mettre au lit, que des redoublemens terribles & précipités, des convulsions effrayantes, enfin, tous les symptômes de la mort, firent que la Varenne, qui prenoit la plume pour mander au roi l'accident qui venoit d'arriver, n'eut, en effet, autre chose à lui dire, sinon que tous les médecins désespéroient de la vie de sa maîtresse, par la nature du mal, qui demandoit les remèdes les plus violens, & par la grosseur de la malade, qui rendoit mortel pour elle tout ce qu'on pouvoit faire pour la soulager (63). Il n'eut pas plutôt fait partir la lettre, que madame de Beaufort, touchant à sa dernière heure, fut reprise de nouvelles convulsions qui la noircirent & la défigurèrent si horriblement, que la Varenne ne doutant point que, sur sa lettre, le roi ne se mît aussi-tôt en chemin pour venir voir sa maîtresse, jugea qu'il étoit

un historien, n'appuyent ce sentiment sur le poison. Le Grain attribue cet effet au suc cru & froid du citron. Sauval dit avoir connu des vieillards qui se souvenoient d'avoir vu la duchesse exposée dans le cloître de Saint-Germain.

(63) „ Le médecin la „ Rivière ayant couru à „ cet accident, dit d'Au- „ bigné, avec d'autres mé- „ decins du roi, & n'ayant „ fait que trois pas dans „ la chambre & de là „ ayant vu les accidens „ extraordinaires, s'en re- „ tourna, disant à ses com- „ pagnons : *Hic est manus „ Domini* „. Tom. 3, liv. 5, chap. 3.

1599. plus à propos de lui mander, par un second billet, qu'elle étoit morte, que d'exposer ce prince à un spectacle aussi accablant & aussi révoltant en même temps, que l'est celui de voir une femme que l'on a tendrement aimée, expirer dans des agitations, des efforts & des saisissemens qui ne lui laissoient presque rien d'humain dans la figure.

La Varenne m'écrivoit par le même courrier, & me mandoit qu'à la vérité, la duchesse n'étoit pas morte; mais qu'autant qu'il en pouvoit juger, elle n'avoit pas une heure à vivre (64). Elle expira, en effet, peu de momens après, dans des révolutions & un bouleversement de la nature capable d'inspirer l'horreur & l'effroi. Le roi, qui n'avoit pas manqué, à la réception de la première lettre de la Varenne, de monter aussi-tôt à cheval, reçut la seconde à moitié chemin; & n'écoutant que sa passion, il vouloit, quelque chose qu'on pût lui dire, se donner la consolation de voir encore sa maîtresse, toute morte qu'il la croyoit être (65). Les trois mêmes

(64) Le Samedi matin, les convulsions lui avoient tourné la bouche jusque sur le derrière du cou. On ouvrit son corps, où l'on trouva son enfant mort. Voyez sur cette mort, *M. de Thou*, liv. 122. *Matthieu*, *ibid.* *D'Aubigné*, *ibid.* *Le Grain*, liv. 7. *Le septième*, année 1599. *Mém. de*

Bassompierre, &c. De Thou, Matthieu & Bassompierre, mettent sa mort un jour plutôt.

(65) Selon Bassompierre, qui en parle en témoin oculaire, Henri ne croyoit point que sa maîtresse fût morte encore. Il dit que la Varenne étant venu avvertir le maréchal d'Ornano

personnes qui l'avoient déjà reconduit, la première fois, à Fontainebleau, firent tant par leurs raisons & leurs prières, qu'ils l'y ramenèrent encore cette fois. Et c'est

1599.

& lui, qui avoit accompagné la duchesse à Paris, qu'elle venoit de mourir, ils montèrent tous deux à cheval pour aller annoncer cette fâcheuse nouvelle au roi, & l'empêcher de venir à Paris. „ Nous trouvâmes, dit-il, le roi par delà la Saussaye, proche de *Villejuif*, qui venoit sur des courtaux à toute bride. Lorsqu'il vit le maréchal, il se douta qu'il lui en venoit dire la nouvelle; ce qui lui fit faire de grandes lamentations. Enfin, on le fit descendre dans l'abbaye de la Saussaye, où on le mit sur un lit. Enfin, étant venu un carrosse de Paris, on le mit dedans pour s'en retourner à Fontainebleau, &c. „ *Mém. de Bassompierre, tom. I, pag. 69 & suiv.* Le Grain ajoute qu'on dit qu'il s'évanouit dans son carrosse, entre les bras du grand écuyer.

Sans vouloir, en aucune manière, justifier la passion de Henri IV pour cette femme, la justice oblige pourtant à remarquer ici que cet attachement n'étoit pas moins fondé sur les qualités du cœur & de

l'esprit, que sur celles du corps, & que la haine seule qu'on porte ordinairement à celles qui tiennent cette place, a fait dire d'elle tout le mal que nous voyons dans ces mémoires & dans les histoires. Je finis cet article par les paroles de d'Aubigné, écrivain naturellement plus porté à blâmer qu'à louer. „ C'est une merveille, dit-il, comment cette femme, de laquelle l'extrême beauté ne sentoit rien de lascif, a pu vivre plutôt en reine qu'en concubine, tant d'années, & avec si peu d'ennemis. „ Les nécessités de l'état furent ses ennemis, &c. „ Il avoit dit, auparavant, qu'elle usa fort modestement du pouvoir qu'elle avoit sur le roi. Et Matthieu joint aux belles qualités qu'il remarque dans cette dame, celle d'avoir souvent donné de fort bons conseils à Henri IV, *ibid.* „ Elle ne put souffrir aucun autre auprès d'elle, „ dit aussi le Grain, *lvo.* „ 8, quoique le sieur de Liancourt fût de grand mérite & de maison fort noble; de sorte que ce mariage fut dissolu avant

de cet endroit qu'il m'avoit dépêché le
1599. courrier qui venoit d'arriver.

Je ne perdis pas un moment. Je vins déjeuner à Poissy, & dîner à Paris. Je me servis du carrosse de l'archevêque de Glasco pour me conduire jusqu'à Essonne, où je pris la poste, &, le soir, j'arrivai à Fontainebleau. J'abordai le roi, qui se promenoit dans sa galerie, abymé dans une douleur qui lui rendoit toute compagnie insupportable. Il me dit que, quoiqu'il se fût bien attendu que ma vue ne feroit d'abord qu'aigrir son chagrin, & qu'il en fit l'expérience, il sentit cependant qu'il avoit tant de besoin d'être consolé dans l'état violent où le mettoit la perte qu'il venoit de faire, qu'il n'avoit pas balancé à m'appeler près de lui pour recevoir un secours que je pouvois seul lui donner.

Je n'ignorois pas dans quelles sources il en falloit chercher les motifs avec un prince également sensible à ses devoirs religieux & politiques. Je lui rappelai quelques-uns de ces passages des saintes écritures, où Dieu demande, en père & en maître, cette confiance & ce parfait abandon dont

„ que d'avoir été conso-
„ me „ Quelques écrits de
ce temps-là parlent de Ni-
colás d'Amerval, sieur de
Liancourt, comme d'un
homme d'une naissance dis-
tinguée à la vérité ; & très-
riche ; mais dont l'esprit
disoit-il, étoit aussi mal fait

que le corps. Mademoiselle
d'Estrées ne l'épousa que
pour se délivrer de la ty-
rannie de son père, & parce
qu'elle roi lui promit qu'il
sauroit empêcher que ce
mariage ne se consommât,
& même qu'il le feroit cas-
ser, ce qu'il fit en effet.

l'effet est d'inspirer à l'homme chrétien le mépris des choses d'ici-bas. J'y joignis 1599.
 ceux qui donnent de la Providence divine cette idée si propre à la faire reconnoître & adorer dans les plus terribles comme dans les plus heureux événemens. J'osai faire envisager à Henri l'accident qui cau-
 soit sa douleur, comme un de ceux dont il auroit, peut-être, un jour, à la remercier davantage. Je cherchai à le placer dans cette conjoncture accablante, & pourtant inévitable pour lui, si sa maîtresse avoit vécu, dans laquelle, combattu, d'un côté, par l'attrait de la plus forte tendresse, de l'autre, par la voix de l'honneur & du devoir, il lui eût fallu prendre un parti sur une chaîne qu'il n'auroit pu rompre sans se déchirer le cœur, ni conserver sans se couvrir d'opprobre. Le ciel venoit à son secours par un trop des plus sensibles à la vérité, mais qui pouvoit seul ouvrir les voies au mariage d'où dépendoient le repos de la France, la joie de son peuple, le destin de l'Europe & le propre bonheur de sa majesté, à qui le bien d'une union légitime auroit toujours paru trop chèrement acheté par le délaissement d'une femme digne d'ailleurs de son attachement par mille bonnes qualités.

Je m'aperçus aisément que ce dernier motif, présenté d'une manière avantageuse pour sa maîtresse, en faisant impression sur le cœur de Henri, le soulageoit par le plaisir d'entendre justifier son choix. Ce prince m'avoua qu'il me savoit bon gré d'avoir

mis son attachement pour madame de
 1599. Beaufort, au nombre de ceux qui sont
 formés par une véritable sympathie, &
 non point fondés sur un pur libertinage,
 & qu'il avoit craint que je ne cherchasse
 à le consoler qu'en le couvrant de confu-
 sion. Cette première conversation fut fort
 longue, & je ne me souviens pas de tout
 ce que je dis au roi. Tout ce que je sais,
 c'est qu'après ce premier soulagement qu'on
 doit donner à la douleur, de l'arrêter sur
 elle-même, je me servis utilement de l'o-
 bligation où se trouve un prince & toute
 personne publique, de conserver dans la
 plus juste affliction la liberté d'esprit né-
 cessaire pour vaquer aux affaires de l'état.
 Henri n'avoit, ni le foible de s'affliger par
 opiniâtreté (66), ni le défaut de se gué-
 rir par dureté; il écoutoit encore plus sa
 raison que son cœur. Il parut déjà beau-
 coup moins triste à ceux qui le virent ren-
 trer dans sa chambre; &, dans la suite,
 personne ne l'entretenant dans sa douleur,
 que ses occupations diminuoient chaque
 jour, il se trouva dans l'état où doit être
 tout homme raisonnable qui a eu de grands
 sujets de s'affliger; c'est de n'en condam-
 ner ni n'en flatter la cause, & de n'af-
 fecter, ni d'en rappeler ni d'en chasser le
 souvenir.

Le duc de Joyeuse occupa aussi le pu-

(66) Henri IV fit porter même en noir, les huit pre-
 miers jours, & ensuite en violet. *Mém. de Chiverny.*
 de Beaufort. Il le porta lui-même.

blic. Après s'être fait capucin (67), de courtisan & de guerrier, & ensuite de capucin, être redevenu guerrier & courtisan des plus répandus dans le monde, il reprit du goût pour le froc, dont on prétend que le pape ne l'avoit dispensé, que pour autant de temps que dureroit la guerre ; & , cette fois , il le garda jusqu'à la mort. Le mariage de sa fille (68), unique héritière de la maison de Joyeuse, avec M. le duc de Montpensier, fut sa dernière action comme homme du monde. La marquise de Bellisle (69), à son exemple, prit l'habit de Feuillantine.

(67) Henri de Joyeuse, comte de Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuse, tué à Coutras. „ Un jour „ qu'il passoit à Paris, à „ quatre heures du matin, „ près du couvent des capucins, après avoir passé „ la nuit en débauche, il „ s'imagina que les anges „ chantoient matines dans „ le couvent. Frappé de „ cette idée, il se fit capucin, sous le nom de „ frère Ange. Depuis, il „ quitta son froc, & porta „ les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne „ le fit gouverneur du Languedoc, duc & pair, & „ maréchal de France. Enfin, il fit son accommodement avec le roi. Mais „ un jour, ce prince étant „ avec lui sur un balcon „ au dessous duquel beau-

„ coup de peuple étoit as- „ semblé : Mon cousin, „ dit Henri IV, ces gens-ci „ me paroissent fort aises „ de voir ensemble un apostat & un renégat. Cette „ parole du roi fit rentrer „ Joyeuse dans son couvent, où il mourut „ Cette anecdote est tirée des notes sur la Henriade.

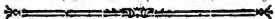
(68) Henriette-Cathérine de Joyeuse. Il ne vint de ce mariage qu'une fille, ce qui éteignit la branche de Bourbon Montpensier.

(69) Antoinette d'Orléans de Longueville, veuve de Charles de Gondy, marquis de Bellisle, fils aîné du maréchal de Retz. Mezeray nous apprend que la cause de sa retraite sur le chagrin qu'elle eut de n'avoir pu venger la mort de son mari ; un soldat dont

1599. elle vouloit se servir pour L'Etoile en parle comme
 cela, ayant été pris & pen- d'une femme qui faisoit
 du, sans qu'elle pût obtenir l'admiration de toute la
 sa grâce du roi. Le marquis cour, par sa beauté & par
 de Bellisle avoit été tué, en son esprit, & qui fut un
 1596, au mont Saint-Mi- exemple de dévotion & de
 chel, par un gentilhomme pénitence dans son cou-
 Breton, nommé Kermartin. vent.



MÉMOIRES DE SULLY.



LIVRE ONZIÈME.

LE temps fixé par le compromis fait entre les mains du pape, au sujet du 1599. marquisat de Saluces, s'étoit passé sans que sa sainteté eût rien décidé sur cette affaire; parce que le duc de Savoie, qui savoit mieux que personne, que la décision ne pouvoit lui être favorable (1), s'étoit servi, pour éluder le jugement, de tous les manéges ordinaires à cette petite cour, qui fait sa politique d'employer également, pour sa conservation, ou son agrandissement, la ruse, le manque de paroles, les soumissions & l'attachement

(1) Ce marquisat étoit un fief mouvant du Dauphiné, sur lequel la maison de Savoie n'avoit aucun droit.

1599. au plus fort. La première idée qui vint au duc de Savoie, fut de révoquer un compromis qu'il n'avoit fait que pour gagner du temps, ou dans l'espérance que, peut-être, la France se brouilleroit avec le Saint-Siège : Mais, comme ce procédé auroit eu quelque chose de trop affecté, il eut recours à un autre artifice pour engager le pape à s'en déporter volontairement. Il manda à son ambassadeur à Rome, qu'il avoit des avis certains de France & d'Italie, que Clément VIII s'étoit laissé gagner par le roi, sous la condition secrète que sa majesté très-chrétienne s'obligeoit à céder ensuite au pape lui-même tous ses droits sur le marquisat de Saluces. L'ambassadeur trompé le premier par son maître, s'expliqua sur cette collusion, de manière que sa sainteté, qui n'avoit accepté l'arbitrage que pour le bien des deux parties, s'en démit aussi-tôt avec indignation.

Le duc de Savoie, qui n'avoit point douté que le pape ne prit ce parti, faisoit cependant entendre au roi, qu'il se remettroit entièrement à sa discrétion, sans qu'il fût besoin, pour ce démêlé, d'aucuns arbitres étrangers. Il crut, en piquant ce prince d'honneur, en obtenir ce qui faisoit le sujet de la contestation, qu'il n'oublioit pas de lui faire représenter comme quelque chose de si mince valeur, qu'il ne méritoit pas seulement l'attention d'un aussi grand roi. C'est avec ces instructions qu'étoient venus à Paris des fleurs de Ja-

cob de la Rochette, de Lullins, de Brétons & de Roncas, agens de monlieur le duc de Savoie. 1599.

Avec de pareilles vues, le ministre & le confident du prince est ordinairement celui qu'on commence à mettre dans ses intérêts, &, pour dire la chose plus clairement, celui qu'on cherche à corrompre. On ne lui cache même presque pas qu'on vient à lui dans ce dessein, quoiqu'il ne paroisse pas fort honnête. On n'use pas non plus, dans ses paroles, de la même circonspection qu'on apporte dans un congrès. Ces messieurs me dirent donc que leur maître ne prétendoit point tenir de sa majesté le marquisat de Saluces, autrement qu'à titre de grâce & de pur don, & ils m'insinuoient en même temps, assez significativement, que ce présent refluerait aussi de M. le duc de Savoie à moi, à proportion de l'importance de la chose, & de la manière dont je m'employerois à la faire réussir. Je ne voulus point comprendre le sens de ces dernières paroles. Je conclus séchement des premières, en parlant aux quatre agens, que, comme on ne sauroit gratifier quelqu'un que de ce qu'on possède, il falloit que M. le duc de Savoie commençât, avant tout, à remettre à sa majesté le marquisat de Saluces, & qu'alors, ce prince, que je leur assurois n'avoir pas l'ame moins grande que son altesse, en useroit royalement; sur quoi je les priai très-sérieusement de s'adresser directement au roi. Ils le firent,

rebutés du ton dont je leur avois parlé.
 1599. Henri en prit un extrêmement poli avec eux, mais si ferme à l'égard de tout ce qui pouvoit intéresser l'état, qu'ils jugèrent, après plusieurs tentatives inutiles, qu'ils n'avanceroient rien par cette voie.

Ils voyoient toute la France, & la cour elle-même, pleine de mécontents & de séditieux : ils imaginèrent qu'en les poussant à quelque résolution violente, on pourroit donner à Henri assez d'occupation dans son propre royaume, pour lui faire perdre de vue toute affaire au dehors. La présence du duc de Savoie leur parut nécessaire pour engager plus fortement ceux des seigneurs qui prêtoient l'oreille à leurs suggestions. Ils lui écrivirent que son intérêt demandoit qu'il fît un voyage à Paris. Ce dessein étoit parfaitement dans le caractère du duc (2) : il y consentit, & en fit demander la permission à sa majesté, qui l'auroit refusée, si elle l'avoit pu honnêtement ; mais le duc de Savoie lui en étoit jusqu'au moindre prétexte, en protestant qu'il n'entreprendoit ce voyage, que pour venir lui-même traiter avec sa majesté, ou plutôt se soumettre à toutes ses volontés ; ce qu'il accompagnoit de tant de plaintes contre l'Espagne, qu'il paroïsoit être sur le point d'en venir à une rupture avec cette couronne, & mettre dé-

(2) On dit qu'il échappa, „ ne suis pas venu en France à ce prince, pendant son „ ce, pour recueillir, mais séjour à la cour de France „ pour semer.
 ce, de dire, un jour : „ Je

formais tout son salut dans son union avec la France. Il venoit de refuser la proposition avantageuse que lui avoit faite le roi d'Espagne, de lui envoyer son fils & sa fille aînée, pour les faire paroître à la cour de Madrid comme princes du sang royal d'Espagne. 1599.

Cette démarche du duc de Savoie acheva de déterminer le pape à ne plus se mêler de l'affaire de Saluces : mais rien ne fit perdre de vue au roi les deux choses qui lui avoient d'abord paru essentielles : L'une, de ne rien relâcher de la satisfaction que lui devoit le duc de Savoie : l'autre, d'éclairer ses démarches auprès des brouillons de la cour.

Le maréchal de Biron étoit toujours celui à qui il donnoit le premier rang parmi eux. Sa majesté sut que, pendant le séjour qu'avoit fait ce maréchal en Guyenne, il avoit sollicité la noblesse de cette province, de s'attacher à lui, & qu'il avoit même tenu à table, avec toutes ces personnes, des discours d'un ennemi de l'autorité royale. Tout cela auroit pu n'être qu'un effet du faste & de l'orgueil de ce maréchal ; mais, ce qui y donnoit le plus de poids, c'est qu'en même temps ses menées à la cour de Savoie, quoique conduites avec toute la précaution possible, vinrent aussi à la connoissance du roi ; & le voyage que fit, cette année, sa majesté à Blois, n'eut point, en effet, d'autre motif que de déconcerter les projets de Biron, & de contenir les peuples dans le devoir ;

1599. quoique ce prince ne le proposât en public que comme une partie de plaisir, pour jouir de la beauté de ce climat pendant l'été, & pour y manger, disoit-il, d'excellens melons. Il lui étoit, d'ailleurs, indifférent, dans l'état où étoient les choses, de s'éloigner de Paris.

J'accompagnai sa majesté, dont le séjour à Blois n'a rien d'assez intéressant pour que je m'y arrête. Il se passa, dans les soins que je viens de marquer, joints à celui de poursuivre cette dissolution tant souhaitée du mariage de ce prince avec Marguërite de Valois.

Tant que la duchesse de Beaufort avoit vécu, peu de personnes avoient songé à presser Henri de se démarier ; soit de peur que ces instances ne tournassent à l'avantage de sa maîtresse, qui étoit universellement haïe ; soit pour ne pas s'exposer à la colère de cette femme, toujours fort à craindre, quand même ses dessein auroient échoué : Mais, sitôt qu'on la vit morte, il se fit comme une conspiration du parlement, de tous les autres corps, & du peuple, à ce sujet. Le procureur-général vint prier sa majesté de donner cette satisfaction à ses sujets. Le roi, quoique fort indéterminé sur le choix, promit pourtant de combler les vœux de ses peuples.

Je repris plus fortement mon commerce de lettres avec la reine Marguërite. Je ne m'étois point mis en peine de lever l'obstacle que cette princesse avoit apporté, en dernier lieu, au sujet de madame de Beau-

fort, au consentement qu'on exigeoit d'elle; parce que je le regardois comme une ressource, à laquelle tout le monde seroit, peut-être, bien obligé d'avoir recours, ne fût-ce que pour lier les mains de la cour de Rome, si le roi se fût en vain laissé gagner par sa maîtresse, & que, d'ailleurs, la complaisance que j'avois toujours trouvée dans Marguérite, me répondoit qu'elle n'en faisoit pas le prétexte d'un refus absolu. Je fus confirmé dans cette opinion par la réponse qu'elle fit, d'Usson, à la lettre que je venois de lui écrire, où je lui parlois du sacrifice qu'on attendoit d'elle, dans les termes les plus respectueux; mais, pourtant, très-clairs, comme il les faut dans de pareilles négociations. Pour marquer que, de son côté, elle comprenoit parfaitement de quoi il s'agissoit, elle s'expliquoit nettement sur le billet de séparation, & elle l'attachoit à des conditions si peu onéreuses, qu'il ne devoit plus, après cela, y avoir de difficulté. Convenir d'une pension honnête pour elle, & payer ses créanciers; c'est tout ce qu'elle demanda; & elle donna, pour terminer de sa part cette affaire avec le roi, ou avec moi, un homme qui ne nous étoit pas suspect, quoiqu'il lui fût fort attaché: C'est ce même Langlois qui avoit si bien servi sa majesté dans la reddition de Paris, & qui en avoit reçu pour récompense une charge de maître des requêtes.

On eût trouvé difficilement un homme de plus d'esprit dans les affaires. Il vint

apporter à sa majesté une réponse de (3)
 1599. Marguerite : car le roi avoit cru qu'il devoit aussi lui écrire; ce qu'il avoit fait avec bonté & politesse, mais beaucoup moins expressivement que moi. Avec la lettre, Langlois apporta l'état des demandes de la princesse, sur lesquelles on fut aussi-tôt d'accord. Pour rendre la chose plus solide, Langlois se chargea, & vint, en effet, facilement à bout de la faire écrire de sa propre main au pape, dans des termes qui fissent comprendre à sa sainteté, que non seulement on ne lui faisoit, à cet égard, aucune violence, mais encore qu'elle avoit pour la consommation de cette affaire, le même empressement que toute la France. D'Ossat, muni d'une pareille pièce, ne trouva pas de grands obstacles. Il fut secondé par Sillery, qui cherchoit à effacer la honte de sa première commission. Le saint-père n'apportoît plus à la grâce qu'on lui demandoit, que des délais de formalité & de bienséance, sans écouter les insinuations des envieux : car cette espèce haïssable d'hommes se trouve, ou se mêle par-tout. Enfin, il commit, pour mettre la dernière main à cette procédure, qui ne pouvoit être faite qu'en France, l'évêque de Modène, son neveu, & son nonce, avec deux adjoints de la nation, l'archevêque (4) d'Arles, & le père Ange, à qui il

(3) Lisez ces deux lettres de Henri IV à Marguerite de Valois, & de Marguerite à Henri, dans le nouveau recueil des lettres de Henri le Grand.
 (4) Horace del Monte, archevêque d'Arles; Fran-

avoit donné la pourpre, & que l'on appeloit le cardinal de Joyeuse. Le bias ^{1599.} qu'on crut devoir prendre, fut de déclarer les deux époux libres de tout engagement mutuel, pour cause de nullité dans leur mariage.

Pendant qu'on travailloit à expédier cette affaire, Henri, de retour à Fontainebleau, & passant la plus grande partie de son temps dans les parties de plaisir & de table, entendit parler de Mademoiselle (5) d'Entragues; &, sur le portrait que lui en firent les courtisans, empressés à flatter son penchant pour le sexe, comme d'une fille aussi belle que vive & spirituelle, il eut envie de la voir, & en devint aussitôt passionnément épris. Que ne pouvoit-

çois de Joyeuse, le second des fils de Guillaume. Ces trois commissaires s'assemblèrent dans le palais de Henri de Gondy, évêque de Paris, &, après avoir murement examiné les raisons de part & d'autre, ils déclarèrent le mariage nul, pour cause de parenté, de religion, d'affinité spirituelle, de violence, & de défaut de consentement du côté de l'une des parties. Henri IV & Marguérite de Valois étoient parens au troisième degré: La mère de Jeanne d'Albret, qui s'appeloit aussi François I. Voyez l'histoire, & les pièces de ce di-

voice, dans Matthieu, *tom. 2, liv. 2*; de Thou, *liv. 123*, de la chronologie septenaire, *année 1599.*

(5) Cathérine Henriette, fille de François de Balzac, seigneur d'Entragues, de Marcouilly & de Malesherbes, & de Marie Touchet, maîtresse de Charles IX, qu'il épousa en secondes noces. Les écrits de ce temps-là nous la représentent comme moins belle, mais plus jeune que la belle Gabriëlle; gaie, ambitieuse, hardie, &c. Ce portrait, qui se rapporte à ce que dit ici le duc de Sully, sera bien confirmé, dans la suite de ces mémoires.

il prévoir tous les chagrins que cette
 1599. nouvelle passion devoit lui causer dans la
 fuite! Mais la destinée de Henri étoit,
 que le même foible qui devoit ternir sa
 gloire, empoisonneroit aussi sa vie.

La demoiselle n'étoit pas novice. Quoique sensible au plaisir de se voir l'objet des poursuites d'un grand roi, elle l'étoit encore davantage à l'ambition qui la flattoit, que, dans la conjoncture présente, il ne lui étoit pas impossible de jouer si bien son personnage, qu'elle obligeât son amant à convertir ce titre en celui d'époux. Elle ne se pressa donc pas de satisfaire ses desirs. La fierté & la pudeur furent employées tour à tour, &, ensuite, l'intérêt. Elle ne demanda pas moins de cent mille écus pour prix de sa dernière complaisance. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'avoit fait qu'irriter la passion de Henri par un obstacle qui me parut à moi si capable de la refroidir, qu'il fallut que sa majesté usât de la dernière violence pour me tirer cette somme d'argent; elle ne désespéra plus de rien, & eut recours à d'autres finesses. Elle allégua la gêne où la tenoient ses (6)

parens,

(6) Cette crainte n'étoit pas si traitable, non pas absolument sans fondement. Si nous en croyons le maréchal de Bassompierre, dans ses mémoires, la mère étoit, à la vérité, d'humeur fort complaisante, &, même, c'est elle qui attira le roi à Malesherbes, maison où elle demeuroit; mais le père n'é-

toit pas si traitable, non plus que le comte d'Auvergne, frère utérin de la demoiselle: Ils cherchèrent querelle au comte de Lude, dont Henri IV se servoit en cette occasion, & emmenèrent cette demoiselle à Marcoussis, où le roi ne laissa pas d'aller la trouver, tom. 1.

parens, & la crainte du ressentiment auquel ils se porteroient contr'elle, après sa 1599.
faute. Le prince satisfaisoit à tout cela de son mieux, mais jamais au gré de la demoiselle, qui lui déclara, enfin, après avoir pris le moment favorable, qu'elle ne lui accorderoit jamais rien, qu'il ne lui eût fait une promesse de sa main de l'épouser dans l'année. Ce n'étoit point pour elle-même, disoit-elle, en accompagnant cette étrange proposition de l'air de modestie qu'elle connoissoit propre à enflammer le prince, qu'elle demandoit cette promesse. Une verbale lui eût suffi, ou, plutôt, elle n'en auroit point exigé du tout, persuadée qu'elle n'étoit point d'une naissance à oser prétendre à cet honneur : mais elle avoit besoin de cet écrit pour lui servir d'excuse de sa foiblesse auprès de ses parens. Comme elle vit que le roi balançoit encore, elle eut l'adresse de glisser qu'elle regardoit, dans le fonds, cette promesse comme une chimère, sachant bien que sa majesté n'étoit pas, comme le commun de ses sujets, en prise au tribunal des officiaux.

Voici assurément un grand exemple de la tyrannie de l'amour. Henri n'étoit pas si aveugle, qu'il ne vît clairement que cette fille cherchoit à le tromper. Je ne dis rien des raisons qu'il avoit d'ailleurs de ne la croire rien moins qu'une vestale, non plus que des intrigues d'état, dont son père, sa mère, son frère, & elle-même, avoient été convaincus, & qui avoient attiré à toute cette famille un ordre de

1599. sortir de Paris, que je venois de leur faire signifier tout récemment, de la part de sa majesté : malgré tout cela, ce prince foible consentir, à la fin, à la volonté de sa maîtresse, & lui en donna sa parole.

Un matin, qu'il étoit prêt à partir pour aller chasser, il m'appela dans la galerie de Fontainebleau, & me mit aux mains ce honteux papier. C'est une justice que je suis d'autant plus obligé de rendre à Henri, qu'on voit que je ne cherche pas à pallier ses défauts, que, dans les plus grands excès où sa passion le porta, il prit toujours sur lui d'en faire l'aveu, & de s'en consulter à ceux qu'il connoissoit les plus opposés à ses résolutions : ce qui est une marque de droiture & de grandeur d'ame qu'on trouve dans fort peu de princes. Pendant que je faisois une lecture, dont chaque mot étoit pour moi un coup de poignard, Henri, tantôt se détournoit pour cacher sa rougeur, tantôt cherchoit à gagner son confident, en s'accusant & en s'excusant tour à tour. Pour moi, je donnois toutes mes réflexions au fatal écrit. La clause d'épouser une maîtresse, pourvu qu'elle eût, dans l'année, un enfant mâle (car c'est en ces termes qu'elle étoit conçue), me paroissoit, à la vérité, ridicule & visiblement nulle : mais rien ne me rassuroit sur la honte & le mépris qui alloient rejaillir sur le roi, qu'une pièce qui ne pouvoit manquer, tôt ou tard, de faire un éclat terrible. J'en craignois encore les suites fâcheuses, dans la conjoncture pré-

sente de la dissolution à laquelle on travaillait, & cette pensée me rendoit muet 1599.
& immobile.

Henri, qui vit que je lui rendois faiblement le papier, mais avec une agitation d'esprit dont il s'aperçut aisément, me dit : « Là ! là ! parlez librement, & ne faites point tant le discret ». Je ne pus encore trouver sitôt les paroles dont je devois me servir, & il n'est pas besoin que j'apporte ici des raisons de mon embarras : Il n'est que trop facile à justifier auprès de ceux qui savent ce que c'est que d'être le confident des rois, dans des choses où il s'agit de combattre leur résolution, qui est toujours une volonté absolue & immuable. Le roi m'assura de nouveau que je pouvois, sans qu'il s'en fâchât, dire & faire tout ce que j'avois dans l'esprit : C'étoit un dédommagement qu'il étoit juste, disoit-il, de m'accorder, pour les trois cent mille livres qu'il m'avoit arrachées. Je lui fis répéter plusieurs fois cette assurance, & avec une espèce de serment ; &, n'hésitant plus, après cela, à me montrer tel que j'étois, je pris le papier des mains du roi, & le mis en pièces, sans rien dire. » Comment, morbleu ! dit Henri » extrêmement surpris de la hardiesse de » cette action, que prétendez-vous faire ? Je crois que vous êtes fou. Il est » vrai, sire, lui répondis-je, je suis un » fou : Et plutôt à Dieu que je le fusse tout » seul en France ! » Mon parti étoit pris intérieurement de m'exposer à tout, plu-

1599. tôt que de trahir, par une pernicieuse dé-
fiance, mon devoir & la vérité; ainsi, mal-
gré le dépit & la colère que je remarquai,
en ce moment, sur le visage du roi, pendant
qu'il ramassoit entre mes mains les mor-
ceaux de l'écrit pour en refaire un second,
je profitai de ce moment pour lui représen-
ter avec force tout ce que le lecteur sent de
lui-même que je pouvois dire. Le roi m'é-
couta, tout irrité qu'il étoit, jusqu'à ce
que je cessasse de parler; mais, maîtrisé par
sa passion, rien ne le put faire changer de
résolution : Tout l'effort sur lui-même
dont il fût capable, fut de ne pas bannir un
confident trop sincère. Il sortit de la ga-
lerie, sans me dire une seule parole, pour
rentrer dans son cabinet, où il se fit don-
ner une écritoire par Loménie, & en resor-
tit au bout d'un demi-quart-d'heure, qu'il
employa à refaire une autre promesse. J'é-
tois au bas de l'escalier lorsqu'il descendit;
il passa sans faire semblant de me voir; il
monta à cheval, & alla, en chassant, du côté
de Malesherbes, où il séjourna deux jours.

Je ne crus pas que cet incident dût
suspendre l'affaire de la dissolution, ni
empêcher qu'on ne cherchât une femme
pour le roi; au contraire, l'un & l'autre
ne m'en sembla que plus pressé. Les
agens de sa majesté à Rome firent donc
alors la première ouverture du mariage
de Henri avec la princesse Marie (7) de

(7) Marie de Médicis, duchesse Jeanne d'Autri-
gille de François, grand-duc che, fille de l'empereur Fer-
de Toscane, & de l'archi- dinand. Elle eût en dot six

Médicis, fille du grand-duc de Florence. =====
 Le roi nous laissa faire, & nomma mé- 1599.
 me, mais par pure importunité, pour y
 travailler avec celui que le grand-duc de-
 voit envoyer à Paris, M. le connétable,
 le chancelier, Villeroi, & moi. Nous ne
 fîmes pas languir cette affaire; Joannini,
 qui étoit l'homme du grand-duc, ne
 fut pas sitôt arrivé, qu'en moins de rien,
 les articles furent dressés & signés de nous
 tous.

Je fus chargé de les aller communiquer
 au roi, qui ne s'attendoit pas à une si
 prompte expédition : Aussi, lorsque j'eus
 répondu à la demande qu'il me fit, d'où
 je venois : « Nous venons, sire, de vous
 » marier », ce prince demeura un quart-
 d'heure, comme s'il eût été frappé de la
 foudre : Ensuite, il se mit à parcourir sa
 chambre à grands pas, en rongant ses
 ongles, se grattant la tête, & livré à des
 réflexions qui l'agitoient si violemment,
 qu'il ne put encore de long-temps me rien
 dire. Je ne doutois point que tout ce que
 je lui avois représenté ne fît alors son
 effet; enfin, revenant à lui-même, comme
 un homme qui a pris une dernière réso-
 lution : « Eh bien? dit-il, en frappant
 » de l'une de ses mains sur l'autre, eh
 » bien, de pardieu, soit; il n'y a remède;
 » puisque, pour le bien de mon royaume,

cent mille écus, sans ses *tom. 2, liv. 2, p. 336, &c.*
 bagues, joyaux, &c. La *rapportent les négociations*
 chronologie septenaire, *an.* *de d'Offat & de Sillery pour*
 1620, p. 121; Matthieu, *ce mariage.*

« vous dites qu'il faut donc se marier ». 1599. Il m'avoua que la crainte de ne pas mieux rencontrer la seconde fois que la première étoit tout ce qui faisoit son irrésolution. Etrange bizarrerie de l'esprit humain ! Un prince qui s'étoit tiré avec succès & avec gloire de mille cruelles dissensions que la guerre & la politique lui avoient suscitées, tremble à la seule idée de querelles & de noïses domestiques, & paroît plus troublé que lorsque, cette même année encore, sur l'avis d'un capucin (8) de Milan, on avoit surpris, au milieu de la cour, un Italien qui étoit venu à Paris dans le dessein de poignarder ce prince. Le mariage conclu ne put s'exécuter que l'année suivante.

Les autres faits étrangers dont il me reste à faire la remarque pour celle-ci, sont : la guerre dans les Pays-Bas : elle y commença d'une manière assez vive, aussi-tôt que l'archiduc eut passé dans ses provinces. Sur les plaintes réitérées de l'Espagne, le roi fit défense à ses sujets d'y aller porter les armes au service des états, mais seulement pour la forme, parce que la politique de l'état ne voulant pas qu'on laissât opprimer les Flamands, non seulement sa majesté ne punit point les contraventions à sa défense, mais encore elle favorisa sous-main ces peuples. La guerre en Hon-

(8) Il s'appeloit frère son ambassadeur à Rome. Honorio. Henri IV l'en remercia lui-même, & lui fit faire plusieurs offres par

Matthieu, tom. 2, liv. 2, p. 392.

grie, sur laquelle je n'ai rien à dire, sinon que le duc de Mercœur demanda & obtint d'y aller servir dans les troupes de l'empereur. La révolution arrivée en Suède, où le roi régnant, & élu roi de Pologne (9), fut détrôné par ses sujets, qui mirent en sa place Charles son oncle, duc de Sudermanie, & perdit toute espérance d'y rentrer, par la victoire que remporta sur lui son concurrent. 1599.

En voici d'autres, qui me sont personnels. Lorsque j'étois à Blois, la princesse d'Epinoi (10) vint me demander mon assistance auprès du roi, contre les princes de Ligne, qui vouloient usurper son bien & celui de ses enfans. Ces enfans étoient au nombre de cinq, dont elle en amenoit quatre avec elle, trois garçons & l'aînée de ses filles; la cadette étoit élevée chez madame de Roubais, veuve du vicomte de Gand, son oncle & le mien. Elle me dit, qu'étant le plus proche parent qu'eussent ces enfans en France du côté paternel, leur tutèle me regardoit. Je m'en chargeai volontiers, pour leur faire rendre justice. J'eus la satisfaction qu'au bout de

(9) Sigismond : Ce malheur lui arriva, pour avoir voulu rétablir la religion catholique en Suède. Voyez, sur toutes ces affaires étrangères, de Thou, le septennaire & autres historiens, année 1599.

(10) Hyppolite de Montmorency, veuve de Ro-

bert de Melun, prince d'Epinoi, mort en 1594. Les princes de Ligne, dont il est parlé ici, sont l'amiral, prince de Ligne, gouverneur d'Artois, & qui avoit épousé Marie de Melun, dame de Roubais d'Antoing, &c., & ses frères.

fix ou sept ans, pendant lesquels j'eus soin
 1599. de ces enfans, comme des miens propres,
 je les remis dans la possession de tous leurs
 biens, qui montoient à cent vingt mille
 livres de rente. J'aurai sujet, dans la suite,
 de marquer les obligations qu'ils ont eues
 à sa majesté.

Dans le même temps, les marchands
 de Tours vinrent me prier de leur aider
 à obtenir la permission d'établir des manu-
 factures de toutes les étoffes d'or, d'argent
 & de soie, qui, jusque là, ne s'étoient point
 encore fabriquées en France, avec une
 défense d'y en laisser, à l'avenir, entrerau-
 cunes venant des pays étrangers. Ils m'as-
 surèrent qu'ils avoient des fonds suffisans
 pour fournir tout ce qui en pouvoit être
 consommé dans le royaume. Je ne leur de-
 mandai, pour leur répondre, que le temps
 de m'assurer par moi-même si leur rapport
 étoit sincère; &, m'étant convaincu du
 contraire, j'essayai de les détourner d'une
 entreprise dans laquelle on n'échoue pas
 impunément. Je ne les persuadai pas. A
 mon refus, ils s'adressèrent directement à
 sa majesté, & je crus devoir garder le
 silence sur un établissement qui pouvoit, en
 effet, étant bien conduit, être d'une grande
 utilité. Le roi, vaincu par leur importuni-
 té, leur accorda tout ce qu'ils deman-
 doient; mais il s'étoit à peine passé six
 mois, que, faute d'avoir bien pris leurs me-
 sures, ils virent révoquer des permissions
 qui avoient fait murmurer tout le monde
 par l'incommodité & le surcroît de dépense

que ce nouvel arrangement caufoit aux acheteurs (11). 1599.

L'affaire du marquisat de Saluces ne paroiffant point au roi devoir finir fans coup férir, fa majesté fongeoit, depuis quelque temps, à commettre les fonctions de grand-maître d'artillerie à un homme qui pût bien s'en acquitter, & surtout les exercer par lui-même; ce que ne-pouvoit pas faire le bon-homme d'Estrées, qu'elle ne vouloit pourtant point en dépouiller, par amitié pour ses enfans, dont M. d'Estrées étoit le grand-père. L'expédient que Henri imagina, fut, que le vieux de Born, cherchant à se défaire de la lieutenance générale d'artillerie, je pouvois en traiter avec lui, & unir à ses fonctions celles de la grande maîtrise, quoique je ne fusse pas revêtu de celle-ci. Il m'offrit même d'augmenter en ma faveur les prérogatives de la première, déjà fort considérables, en

(11) Les cris des banquiers & douaniers, dont la nouvelle défense diminueoit considérablement les profits, contribuèrent aussi beaucoup à la faire révoquer. *Chronologie septennaire*, pag. 94, année 1599. Il en est de ces étoffes comme de toutes les autres parties du commerce. La liberté du commerce, qui doit régner entre toutes les nations du monde, ne nous donnera, à cet égard, aucun avantage sur nos voisins, qu'autant que nous

trouverons le moyen de faire ces étoffes chez nous, ou plus belles, ou meilleures, ou à meilleur marché. Aujourd'hui, une grande partie des étrangers viennent les prendre chez nous, & la défense ne subsiste plus que pour les indiennes, toiles peintes, &c. Mais il seroit à souhaiter, ou bien qu'on y tint plus exactement la main, ou mieux, qu'on pût en faire, en France, qui tinssent lieu de ces étoffes si commodes, & d'un si bon ufer.

1599. l'érigeant en office, en lui donnant autorité sur tous les lieutenans-généraux dans les provinces, en rehaussant les gages; enfin, de m'en expédier les provisions *gratuits*; mais j'avoue qu'aucune de ces offres ne me tenta, & que je ne pus me résoudre à servir sous un autre, après avoir manqué la première place. Je ne m'excusai pourtant de déférer aux volontés du roi, que sur les affaires dont j'étois chargé, en quoi je n'imposai point à ce prince qui, après bien des prières dont je sus me défendre, me quitta en colère, en me disant qu'il ne m'en parleroit plus, mais que, puisque je voulois ne suivre que mon caprice, il agiroit, de son côté, à sa volonté.

Sa bonté pour moi lui fit, au moment même, oublier cette menace. Il fit proposer à d'Estrées de se défaire de sa charge. Je n'en fus pas plutôt informé, que je fis offrir, par monsieur & madame Dupêche, trois mille écus à madame de Néry, qui gouvernoit ce vieillard, pour faire réussir la chose. Le grand-maître, pressé par cette femme, dit au roi, qu'il consentoit à prendre récompense de sa charge. Le roi me le redit incontinent, en ajoutant qu'il n'exigeoit de moi, pour l'avoir fâché, que de mettre, dans peu, son artillerie en état de lui faire obtenir le marquisat de Saluces, qu'on lui confirmoit chaque jour qu'il ne se feroit céder que de force, c'est-à-dire, au moyen d'un grand nombre de sièges, tous assez difficiles; car c'est là

la manière ordinaire de faire la guerre en Savoie. Je remerciai sa majesté, & je ^{1599.} convins avec d'Estrées pour quatre-vingt mille écus. Tous les menus droits montant encore à une somme considérable, je fus obligé en cette occasion, de prendre en rente cent mille écus de Morand, Vienne & Villemontée, & trois jours après, je fus pourvu solennellement de la dignité de (12) grand-maître d'artillerie, & j'en prêtai le serment. C'étoit la quatrième grande charge dont je me trouvois honoré. Son produit annuel étoit de vingt-quatre mille livres. Je crus que la reconnoissance qu'exigeoit de moi ce nouveau bienfait de sa majesté, consistoit à donner tous mes soins à l'artillerie. Je vins visiter l'arsenal, où tout me parut être dans un état si déplorable, que je résolus d'y demeurer, pour pouvoir vaquer à son rétablissement, quoique ce château fût alors fort mal bâti, dénué de tout, & sans aucune commodité.

Les affaires de l'artillerie étoient en-

(12) Le roi la déclara charge de la couronne en faveur de M. de Sully. Brantôme, dans l'endroit où il nous donne la suite des grands-maîtres de l'artillerie, en parle ainsi : „ Du „ depuis, M. de Rosny l'a „ (la grande-maîtrise, qui „ certes honore si bien cet „ état, qu'il en fait beau „ voir son arsenal, son „ esprit & son industrie à „ l'avoir fait si bien dres-

„ ser, & surtout sa valeur „ & son bon sens à le faire „ valoir, témoin ce qu'il „ fit, dernièrement, pour „ la guerre de Savoie, où „ en moins d'un rien, il „ montra tellement sa „ promptitude & diligence, „ qu'on le vit plutôt en „ campagne, que de l'avoir „ pensé „ *Vies des hommes illustres, article de M. Rosny, tom. I, pag. 227, 228.*

core pires. Je commençai par une réforme
 1599. des officiers de ce corps, qui, n'ayant pas la moindre teinture de leur métier, n'étoient proprement que les valets de messieurs de la justice & des finances. D'un seul coup, j'en cassai environ cinq cents. Je m'abouchai ensuite avec les commissaires pour le salpêtre; & je fis avec eux des marchés pour une provision considérable de poudre, que je fis voir au roi. Je traitai de même avec les maîtres de grosses forges pour le fer propre aux affûts, bombes, &c.; avec les marchands étrangers, pour le métal; avec les charrons & charpentiers, pour les ouvrages en bois nécessaires aux desseins que j'avois formés. Sa majesté vint visiter elle-même son arsenal, quinze jours après que je m'y fus établi, & elle en fit, dans la suite, un de ses plus grands amusemens. Elle prit beaucoup de plaisir à voir tous les préparatifs qui s'y faisoient, & l'extrême diligence avec laquelle je m'y appliquois.

On ne pouvoit y en apporter trop dans la conjoncture présente des affaires de Savoie, dont le détail & celui de la guerre où elles engagèrent, va remplir entièrement ces mémoires pour toute l'année suivante. M. le duc de Savoie partit de ses états, sur la fin de celle-ci, pour venir en France, avec les intentions que j'ai déjà marquées, mais elles ne purent être assez secrètes, pour lui faire recueillir tout le fruit qu'il se promettoit de ses tromperies. L'examen de la conduite pas-

sée de ce prince & de celle de ses agents, & la connoissance qu'on avoit de son caractère, ne lui étoient pas déjà trop favorables. On eut à son sujet quelque chose de plus positif encore. Lesdiguières manda à sa majesté, que le duc faisoit fortifier diligemment ses places, surtout celles de Bressé, & qu'il les remplissoit de munitions de guerre & de bouche. On sut, par le comte de Carces & le sieur du Passage, qu'il avoit fait de grandes instances à la cour de Madrid, & pressé le pape d'agréer un second compromis, en lui faisant entendre que toute l'Italie étoit intéressée à ne pas souffrir que sa majesté très-chrétienne possédât rien par-delà les monts. Les résidens François à Florence mandoient, que le duc ne parloit point dans d'autre intention que de surprendre le roi, qui, de son côté, étoit persuadé que ce seroit le duc lui-même qui pourroit bien être pris pour dupe, non seulement avec lui, mais encore avec le roi d'Espagne & les autres princes d'Italie : Car ceux-ci ne cachèrent point leur aversion pour l'humeur inquiète & ambitieuse de M. de Savoie, & le roi d'Espagne n'avoit pas oublié qu'il s'étoit plaint hautement que, pendant qu'on donnoit en dot à l'une des infantes, les Pays-Bas & la Franche-Comté, qui valent mieux que les deux Castilles & le Portugal, celle qu'il avoit épousée n'avoit eu qu'un crucifix & une image de la Vierge. Une infinité d'autres indiscretions semblables, suivies de rapports & de plaintes

1599. réciproques, avoient ruiné absolument leur première intelligence.

La suite fit voir la justesse de ces observations, que le roi me faisoit faire, en me montrant la lettre de Lefdiguieres; mais il ne témoigna en public aucun ressentiment de ce qu'il apprenoit des procédés du duc de Savoie. Il m'ordonna même de ne rien oublier du côté des finances & de l'artillerie, pour lui faire faire à Lyon la réception ordinaire des souverains étrangers. Je crois que ce prince n'eut aucun sujet de se plaindre de moi; mais qu'il n'en fut pas de même de MM. les comtes de Saint-Jean (13), qui lui refusèrent certains honneurs, que les ducs de Savoie soutiennent qu'on leur doit rendre dans ce chapitre comme comtes de Villars. La plus grande magnificence fut à Fontainebleau & à Paris, où, de son côté, le duc (14) se fit voir dans un état tout à fait digne de son rang.

(13) Ce fut par ordre du roi, selon P. Matthieu, *tom. 2, liv. 2, pag. 323*, que les chanoines de Lyon refusèrent au duc de Savoie la place de chanoine d'honneur dans leur cathédrale, qu'ils avoient accordée au duc son père; & cela par une raison très-naturelle, qui est, que le comté de Villars étoit sorti de la maison de Savoie depuis ce temps-là. Cette cérémonie consistoit à présenter la chape & l'aumuce

au duc de Savoie, à l'entrée du cloître, à lui donner rang dans l'église, parmi les chanoines, &c.

(14) Malgré cette magnifique réception, le duc de Savoie sentit bien, dès la première fois qu'il parla à Henri IV, qu'il n'obtiendrait point ce qu'il étoit venu demander. „J'ai fait mon message, dit-il, „je m'en puis aller quand „je voudrai „. *Matthieu, sur le voyage de ce prince en France, tom. 2, liv. 2.*

Trois jours après qu'il fut arrivé à Paris, le roi, qui n'étoit pas fâché de lui faire voir le nouvel ordre observé à l'arsenal, me manda qu'il viendrait y souper, avec le duc & les principaux seigneurs & James de sa cour. M. de Savoie s'y rendit de si bonne heure, que je ne pus prendre une si grande diligence pour un effet du hasard. Il me demanda à voir les magasins. Ce n'étoit pas de ce côté-là que je voulois le faire tourner ; la pauvreté des vieux magasins me faisoit honte à moi-même. Sans lui répondre, je le menai dans les nouveaux ateliers. Vingt canons nouvellement fondus, autant qui étoient prêts à l'être, quarante affûts complets, & quantité d'autres ouvrages auxquels il vit qu'on travailloit avec ardeur, le jetèrent dans un si grand étonnement, qu'il ne put s'empêcher de me demander ce que je voulois faire de tout cet attirail. » Monsieur, » lui répondis-je, en riant, c'est pour » prendre Montmélian ». Le duc, sans faire apercevoir que cette réponse l'avoit un peu déconcerté, me demanda, d'un ton de plaisanterie & de familiarité, si j'y avois été ; &, comme je lui répondis que non : » Vraiment je le vois bien, reprit-il, car vous ne diriez pas cela. Montmélian est imprenable ». Je repartis du même ton dont il me parloit, que je ne lui conseillois pas de forcer, un jour, le roi à tenter cette entreprise, parce que je croyois être sûr de faire perdre à Montmélian ce titre d'imprenable.

1599. Ces paroles rendirent, dans le moment même, notre conversation très-sérieuse. M. de Savoie prenant de là occasion de parler du sujet qui l'amenoit en France, avoit déjà commencé à me faire sentir d'une manière polie, qu'il étoit instruit que je ne le favorisois pas auprès du roi, mais nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage. Sa majesté arriva, & on ne songea plus qu'à la joie & au plaisir, ce qui n'empêcha pourtant pas que, dès le soir même, on ne nommât, de part & d'autre, des commissaires pour examiner ce qui faisoit le sujet de la contestation. M. le connétable, le chancelier, le maréchal de Biron, Maïsse, Villeroi & moi, furent ceux du côté du roi; &, de la part de M. de Savoie, Belly son chancelier, le marquis de Lullin, les sieurs de Jacob, le comte de Morette, le chevalier de Bretons & des Allymes.

Le duc de Savoie avoit déjà su mettre dans ses intérêts une partie de nos commissaires, il acheva de les gagner par les grandes libéralités qu'il leur fit à l'occasion des étrennes, ainsi qu'à toute la cour (15). J'étois celui qui lui faisoit le

(15) „ Le duc envoya „ té; c'étoit une très-belle
 „ au roi deux grands bas- „ pièce, de laquelle le duc
 „ sins & deux vases de cris- „ fit un grand état.... Il
 „ tal pour ses étrennes, & „ n'y eut aucun qui lui
 „ le roi lui donna une en- „ donnât le bon jour, à
 „ seigne de diamans, dans „ qui il ne fit quelques
 „ laquelle, entr'autres, il y „ présens, &c. „ *Chrono-*
 „ en avoit un où l'on voyoit „ *logie septennaire, année 1600.*
 „ le portrait de sa majesté. On dit qu'il avoit mis la

plus de peine, parce que toutes les fois ^{1599.} que la question avoit été agitée entre les commissaires, je m'en étois toujours tenu constamment à l'alternative, de restituer à sa majesté le marquisat de Saluces, ou de lui donner, en échange, la Bresse & tous les bords du Rhône, depuis Genève jusqu'à Lyon. Si ce n'est qu'il eût été trop incivil de demander mon exclusion des assemblées, on auroit pris ce parti; on revint encore à celui de me gagner, à quelque prix que ce fût.

Des Allymes (16) vint, le cinquième jour de Janvier, me faire, de la part de son altesse, les complimens ordinaires. Il me pria, le plus poliment du monde, de faire attention aux raisons du duc son maître, c'est-à-dire, en bon françois, de les accepter, parce qu'en même temps qu'il me faisoit cette prière, il me présentoit le portrait de son altesse, dont la boîte, enrichie de diamans, valoit quinze ou vingt mille écus. Pour m'aider un peu à entrer en composition avec ma conscience, il me dit que ce portrait venoit d'une

duchesse de Beaufort dans ses intérêts, en sorte que, si cette dame n'étoit pas morte, il y a apparence qu'il eût pu se dispenser de rendre Saluces. Le duc de Savoie, jouant à la prime avec Henri IV, sur un coup de quatre mille pistoles, Henri abattit son jeu, croyant avoir gagné. Le duc, qui avoit gagné en main, se

contenta de montrer son jeu au duc de Guise & à d'Aubigné, qui étoient à ses côtés, & brouilla les cartes. C'est d'Aubigné qui rapporte ce trait de la générosité ou de la politique du duc de Savoie.

(16) René de Lucinge des Allymes, ambassadeur de Savoie en France.

1599. fille de France, & il ajouta, pendant qu'il me voyoit occupé à en admirer les brillans, qu'il m'étoit donné par un prince qui avoit autant d'attachement pour le roi, que d'amitié pour moi. Je demandai à des Allymes, en tenant toujours le portrait, quelles étoient les propositions qu'on avoit à faire. Il déploya aussi-tôt toute son éloquence, se croyant au moment décisif, & commença, au défaut de raisons, à faire valoir la prétendue rupture de son maître avec l'Espagne. Il offrit de se joindre au roi, pour lui faire faire la conquête de Naples, de Milan, & de l'empire même, rien ne lui coûtoit; &, à l'entendre, on auroit cru qu'il pouvoit disposer de tous ces états, pour lesquels il ne doutoit point, ajouta-t-il, que le roi ne laissât volontiers au duc de Savoie un méchant marquisat, composé de pièces rapportées.

Je ne pus me contenir plus long-temps, je répondis à des Allymes, que, si le roi redemandoit le marquisat de Saluces, ce n'étoit point à cause de sa valeur, objet trop peu considérable, mais pour l'honneur de ne pas laisser démembrement un ancien domaine de la couronne, & qui avoit été usurpé dans un temps où le duc de Savoie, comblé des libéralités d'Henri III, à son retour de Pologne, devoit encore s'en abstenir, par reconnoissance. Je remerciai le député de tout ce qu'il avoit mis d'obligeant dans son discours pour moi, &, pour payer ses complimens par d'autres complimens, je l'assurai qu'après

que M. de Savoie auroit fait une restitution pure & simple de Saluces, je n'oublierois rien pour porter sa majesté à lui faire avoir à lui-même les riches royaumes dont il avoit fait l'offre, & qui l'accommoderoient encore mieux que le roi. J'ouvris la boîte à portrait, en disant ces paroles; &, après en avoir admiré l'ouvrage & la matière, je dis à des Allymes, que le grand prix étoit un motif pour moi de ne pas l'accepter, mais que, s'il me permettoit d'en séparer la boîte & les diamans, je garderois volontiers le portrait, pour me souvenir d'un prince si obligeant. Je séparois, en effet, l'un de l'autre, lorsque des Allymes me dit qu'il ne lui appartenoit pas de rien changer aux gratifications de son maître. Je le priai donc de remporter le tout, & il se retira, sans aucune espérance de m'attirer à lui, &, à ce qu'il me parut, peu content de ma manière d'agir.

Il ne restoit plus qu'à tâcher de m'exclure des assemblées. Sur le refus qu'en fit sa majesté, le duc de Savoie imagina de lui demander que le patriarche (17) de Constantinople assistât à ces assemblées, au nom du pape; ce que le roi accorda, ne songeant point à la finesse cachée sous cette proposition. Le lendemain, ce prince ayant envie de jouer, à la paume, à la sphère, nomma pour lieu de l'assemblée la maison du connétable, par la commodité qu'il

(17) Le père Bonaventure de Calatagirono, général des cordeliers, & nonce de sa sainteté.

1599. trouva à faire sa partie, au sortir de cet hôtel, après qu'il auroit vu entamer la conférence. Il sortit, en effet, après avoir exhorté tous les commissaires à n'avoir égard qu'à la justice. Il me dit en particulier, & à l'oreille : » Prenez bien garde à tout, & » faites en sorte qu'on ne me trompe pas.

Le roi étant parti, je vis qu'au lieu de s'asseoir, tout le monde se partageoit, deux à deux, trois à trois, & que le nonce s'entretenoit, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, sans souffrir qu'on traitât rien en forme, & surtout qu'il évitoit soigneusement de m'adresser la parole. Bellièvre me dit, enfin, que le bon-homme de patriarche ne pouvoit vaincre le scrupule qu'il avoit, de communiquer avec un huguenot; & qu'il me prioit, au nom de toute l'assemblée, de vouloir bien m'absenter, parce que rien ne se feroit sans cela. Je perçai, en un instant, la cause de tout ce manège, &, faisant une profonde révérence, je me retirai, dans l'intention d'aller faire, de ce pas, mon rapport au roi. Je le rencontrai encore dans la galerie, où il s'étoit arrêté à parler à Bellengreville. Il me demanda, avec quelque surprise, où j'allois, & si tout étoit déjà fini; &, lorsqu'il fut ce qui s'étoit passé, il entra dans une si grande colère, & m'ordonna de retourner dans l'assemblée, disant que s'il y avoit quelqu'un à qui ma présence déplût, c'étoit à lui à se retirer, & non pas à moi. Je troublai un peu la joie de l'assemblée, en y rapportant le nouvel

ordre du roi. Le parti qu'on prit, fut de
laisser le temps se passer à chercher des 1599.
expédiens, & de remettre à l'après-midi
à entamer la question, lorsqu'on vit l'heure
du dîner s'avancer, mais on eut beau faire
auprès de S. M., je demeurai du nombre
des commissaires, & il fallut que le nonce
se défit de sa repugnance. Brétons & Ron-
cas se tournèrent sur tous les sens, pour
n'être point obligés d'en venir à la resti-
tution du marquisat. Ils offrirent d'en faire
l'hommage-lige à S. M., &, si cela ne suffi-
soit pas, de tenir la Bresse aux mêmes con-
ditions. Je fis aisément tomber toutes ces
propositions, & je réunis toutes les voix
à donner au duc de Savoie l'option de
rendre Saluces, ou de céder, en sa place,
le pays de Bresse jusqu'à la rivière de Dain,
le vicariat de Barcelonnette, le Val de
Sture, celui de la Pérouse, & Pignerol.
Dans ce second cas, on auroit restitué tou-
tes les autres places prises de part & d'au-
tre (18).

Le duc de Savoie avoit attendu toute
autre chose de MM. les commissaires, mais
la vérité est, qu'ils n'osèrent combattre ou-
vertement un parti qu'ils voyoient être ce-

(18) Il y eut une espèce de faire, arrêter le duc de
d'accord conclu sur ce plan Savoie, pour l'obliger à l'ef-
entre les commissaires qu'on fectuer, mais le roi réjeta
se ajouta bien que le duc cette proposition. Voyez les
de Savoie n'observeroit particularités de la négo-
pas tous les délais qu'il de ciation & du séjour du duc
mandoit. Sur quoi quel de Savoie à Paris, dans M.
qu'un propos à Henri IV, de Thou & le septennaire,
comme le rapporte le Grain, entre 1599 & 1600.

1599. lui du roi. Toute leur ressource fut de se joindre, en faveur de M. de Savoie, à tous les courtisans, qui ne cessoient de redire au roi, qu'il ne devoit point agir à la rigueur avec un prince dont l'alliance, acquise par un bienfait peu considérable, pouvoit lui procurer mille fois davantage qu'un mauvais sief très-difficile à conserver. L'option qu'on proposoit à M. de Savoie fut encore un prétexte de lui accorder six mois pour se déterminer; il en vouloit dix-huit, & moi, je soutenois que la chose n'avoit pas besoin de délai. J'allai faire part à sa majesté de cette résolution qu'on avoit prise malgré moi, & je lui représentai l'inconvénient de donner au duc de Savoie un si long temps pour renouer ses intelligences & se préparer à la guerre, lorsqu'un instant devoit suffire à ce prince, qui, d'ailleurs, avoit déjà pris son parti. Henri, prévenu par tous les discours des courtisans sur la nécessité d'accorder un délai à M. de Savoie, me demanda comment je prétendois faire autrement: « Faire reconduire honorablement, » lui dis-je, le duc de Savoie par quinze mille hommes d'infanterie & deux mille de cavalerie, & vingt canons, jusque dans Montmélian, ou telle autre place qu'il choisira, &, alors, le faire expliquer sur l'option. Le roi ne goûta pas mon avis; il avoit déjà donné sa parole du contraire. J'en fus véritablement fâché, & j'ai toujours été persuadé que, sans cette complaisance, S. M. auroit évité

la guerre, & reçu une entière satisfaction. 1599.
 Tout ce que je pus gagner, fut de faire
 ôter trois mois sur les six qui avoient été
 accordés.

Le duc de Savoie, voyant que sa majesté, lassé de toutes ses sollicitations, ne lui donnoit plus, à la fin, d'autre réponse que ce peu de mots : *Je veux mon marquisat*, partit, peu de temps après, pour s'en retourner à Chambery, attendre, en se préparant à la défense, l'expiration du terme, qui tomboit au mois de Juin. Il n'en auroit pas eu besoin, si le dessein de la nommée Nicole Mignon avoit réussi. Elle avoit entrepris d'empoisonner le roi (19), elle crut pouvoir en faire part à M. le comte de Soissons, qui faisoit, en toutes occasions, éclater son mécontentement ; mais cette femme lui fit tant d'horreur, qu'il alla incontinent la dénoncer : Elle avoua son crime, & fut brûlée vive.

Il ne se passa rien de remarquable, pendant trois mois, que la dispute de MM. du Perron & du Plessis. Sur la fin de l'an-

(19) En faisant entrer, noit qu'à lui d'être le plus
 chez le roison mari qui étoit puissant prince du monde,
 cuisinier, par le moyen de se doutant que cette fem-
 M. le comte de Soissons, me avoit de mauvais des-
 grand-maître de la maison seins, fit cacher dans un
 de sa majesté. Elle avoit cabinet Loménie, qui en-
 été connue des princes, tendit les moyens dont elle
 &, même, d'Henri IV, à comptoit se servir. Elle fut
 Saint-Denis, où elle te- accusée d'être forcrière, &
 noit une des principales au n'avoit que beaucoup de
 berges pendant la guerre. méchanceté, & un peu de
 M. le comte de Soissons, folie. *Chronologie septennai-*
 auquel elle dit qu'il ne te- re, année 1600.

1599. née dernière, il parut un (20) livre de celui-ci, sur l'Eucharistie, qui fut regardé par tout le parti comme un chef-d'œuvre, & que j'envoyai aussi-tôt à M. d'Evreux, qui étoit

(20) Ce livre a pour titre : *Instruction de la sainte Eucharistie*, & il attaque la Messe, par le témoignage prétendu des saints pères. Sitôt qu'il parut, plusieurs docteurs catholiques se récrièrent sur la fausseté d'une infinité de citations qu'il renferme; ce qui obligea du Plessis à proposer une espèce de défi; qu'on engagea l'évêque d'Evreux à accepter. Après plusieurs lettres & plusieurs démarches de part & d'autre, pour convenir de la forme dont on devoit y procéder, & dans lesquelles il paroît que du Plessis se repentit plus d'une fois de s'être tant avancé, le roi décida pour une dispute publique entre les deux adversaires, dans laquelle on vérifieroit, chaque jour, cinquante de ces passages, jusqu'à ce qu'on eût examiné tous les cinq cents que M. du Perron avoit trouvé à censurer. On s'assembla dans la salle du conseil, à Fontainebleau, en présence du roi & des commissaires nommés par lui, qui furent, du côté des catholiques, le président de Thou, l'avocat Bignon, & le sieur Martin, lecteur & médecin de sa majesté. Du côté des calvinistes, Fresne Canaye & Casaubon, le jeudi 4 mai, à une heure après-midi. De soixante-un passages que du Perron envoya à son adversaire, celui-ci ne s'étoit préparé que sur dix-neuf, qu'il avoit choisis parmi tous les autres. „De „ceux-là, dit-il au roi, je „veux perdre l'honneur „ou la vie, s'ils s'en trouve „un seul faux „. Cependant il fut convaincu de mauvaise foi sur tous ceux qu'on examina, & on ne put en examiner que neuf. Sur le premier qui étoit de Scot, & le second de Durand, le chancelier prononça, de l'avis de tous les assistans, que du Plessis avoit pris l'objection pour la réponse. Sur le troisième & quatrième de Saint-Chrysostôme, & cinquième de S.-Jérôme, qu'il avoit omis des mots essentiels. Sur le sixième, qu'il ne se trouvoit point du tout dans S.-Cyrille. Sur le septième, tiré du code, qu'il étoit véritablement de Crinitus, mais que Crinitus avoit falsifié le texte du code. Sur le huitième, qui en renfermoit deux de S.-Bernard, que du Plessis avoit dû les séparer

étoit alors dans son diocèse. La différence de religion n'a jamais détruit les sentimens d'amitié & de reconnoissance que ce prélat a toujours eus pour moi, ni ceux d'estime, d'affection & de vénération que j'ai toujours conservés pour son mérite,

séparer, ou du moins mettre entre deux un &c. Sur le neuvième de Théodoret, qu'il étoit tronqué, & qu'on y avoit pris le mot d'idoles, pour celui d'images. Il n'y eut que cette seule conférence, du Plessis-Mornay s'étant trouvé malade, le lendemain, & s'en étant allé à Saumur, quelques jours après, sans prendre congé du roi, Fresne-Canaye, l'un des commissaires, & Sainte-Marie du Mont, autre protestant distingué, se convertirent, peu de temps après cette dispute. Henri IV y prit lui-même, quelquefois, la parole. Du Plessis prétendoit prouver, par l'autorité de Saint-Cyrille, que les chrétiens n'étoient point dans l'usage d'adorer la croix, & cependant, il alléguait le reproche que l'empereur Julien faisoit aux chrétiens, de l'adorer. „ Il n'est pas „ vraisemblable, reprit ce „ prince, que Julien l'a „ postat eût reproché aux „ chrétiens qu'ils ado- „ roient la croix, s'ils ne „ l'eussent adorée en effet, „ autrement il se fût fait „ moquer de lui. Ce fut lui

aussi qui dit que, du moins, on devoit avoir mis un &c. dans le passage de Saint-Bernard.

Un catholique ayant fait remarquer à un calviniste, que du Perron avoit déjà gagné plusieurs passages sur du Plessis: „ N'importe, ré- „ pondit le protestant „ pourvu que celui de Sau- „ mur lui demeure „ *Not- ibien, ibid.* Ce fait, qui est rapporté de la même manière dans plusieurs livres dogmatiques, est généralement attesté par tous nos bonshistoriens, & par ceux même qui traitent le plus favorablement les protestans. M. de Thou, *liv. 123, p. 843.* Et cet écrivain étoit un des commissaires, Matthieu, *ibid. chronol. septennaire, p. 123 & suiv.* Suppl. au Journal de Henri IV, *tom. 2, p. 51 & suiv., vol. 8778.* Mss. de la biblioth. du roi. Le Grain, & plusieurs autres, où l'on voit tout le détail de cette dispute. On ne doit donc ajouter aucune foi à la manière dont elle est rapportée dans la vie de du Plessis, *liv. 2, pag. 269.*

Tome III.

P

1600. pour ses talens, & même pour la qualité qu'il portoit, de mon évêque : Nos lettres réciproques étoient écrites sur ce ton. Je fus fort surpris de lire, dans la réponse qu'il me fit au sujet du livre que je lui envoyois, que les erreurs & les faussetés s'y suivoient de si près, qu'il auroit fallu le censurer d'un bout à l'autre. « Non que je veuille accuser M. du Plessis de mauvaise foi, ajoutoit l'évêque d'Evreux, avec autant de modération pour son adversaire, que de politesse pour moi ; mais je plains son malheur, de s'être lié aux rapsodies des compilateurs qui l'ont mal servi ». Le reste de sa lettre ne contenoit que des complimens sur la charge de grand-maître dont je venois d'être pourvu ; & des assurances de la joie qu'il ressentiroit, « s'il me voyoit, disoit-il, obéir aux canons de l'Eglise, moi qui commande aux canons de la France.

Je n'ai jamais eu de du Plessis toute la bonne opinion dont je voyois tous mes confrères prévenus ; & j'aurois été fort fâché de cautionner l'exactitude de ces gros volumes, qu'il faisoit, de suivre si près ; car celui de l'Eucharistie avoit été précédé d'un autre traité sur l'Eglise. Pour bien écrire, sur ces matières surtout, il faut long-temps penser. C'est ce que je répon-
 En 1577. dois à l'évêque d'Evreux ; mais je lui marquois en même temps, que je ne pouvois croire que le livre de du Plessis ne fût, comme il me le soutenoit, qu'un tissu de fautes. J'avertis du Perron, dès ce temps-

là , que ce seroit entr'eux le sujet d'une grande dispute , parce que du Plessis ne 16co.
laisseroit pas sa réponse & ses accusations sans réplique. C'est aussi tout ce que ma lettre renfermoit de sérieux : les complimens , les louanges , & une invitation de venir visiter mon domicile , remplissoient le reste , & ne méritent pas d'être rapportés (21).

Ce que j'avois prévu arriva , excepté que je ne m'étois attendu qu'à une dispute par écrit , & non à une dispute publique. Je voulus interposer l'autorité du roi , pour empêcher les deux champions d'en venir jusque là. Du Plessis fut le plus opiniâtre (22) , & persista à mesurer ses armes avec celles de M. l'évêque d'Evreux. La chose se passa ainsi qu'un chacun sait. Du Plessis se défendit à faire pitié , & en sortit à sa honte. Le roi , qui avoit voulu honorer ce défi de sa présence , donna mille louanges à l'esprit & à l'érudition de M. d'Evreux. » Que vous semble de votre pape ? » me dit Henri , pendant la dispute ; car du Plessis étoit parmi les protestans , ce qu'est le pape parmi les catholiques : » Il me semble , sire , lui répondis-je , qu'il est plus pape que vous ne pensez , puisque , dans ce moment , il donne le bonnet rouge à M. d'Evreux.

(21) » Voyez ces lettres dans l'original , tom. 2 , part. 1 , pag. 52. » bien ; je vous prie de me laisser faire , & de ne vous en mêler point ;

(22) Monsieur , dit du Plessis à M. de Rosny , » car vous ne l'avez pas nourri » P. Mattheu , tom. 2 , liv. 2 , pag. 346. » mon livre est mon ennemi ; je le défendrai

1600.

» Si notre religion n'avoit pas de meilleur
 » fondement que ses jambes & ses bras en
 » croix, je la quitterois dans l'instant.

C'est à cette occasion que sa majesté, écrivant au duc d'Epéron, lui manda que le diocèse d'Evreux avoit vaincu celui de Saumur; que c'étoit un des plus grands coups pour l'Eglise de Dieu, qui se fût fait depuis long-temps; qu'en procédant de cette manière, on rameneroit plus de protestans à l'Eglise, qu'on ne feroit, en cinquante ans, par la violence. Cette lettre, dont le tour n'étoit pas moins singulier, que le choix qu'Henri faisoit du duc d'Epéron, pour la lui adresser, fit autant de bruit que la dispute même, lorsqu'elle eut été rendue publique; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver; étant en de pareilles mains. Les uns disoient que ce prince ne l'avoit écrite que pour détruire plusieurs soupçons que sa conversion n'empêchoit pas qu'on ne conçût, tous les jours, contre sa catholicité, & qui donnoient lieu aux jésuites d'en parler peu avantageusement dans les lettres qu'ils écrivoient à Rome. Les autres, s'imaginant que cette lettre avoit un sens plus caché que celui qu'elle paroissoit offrir d'abord, soutenoient que le roi n'avoit eu en vue que de persuader, soit l'Espagne, soit les calvinistes, qu'on ne faisoit que d'inutiles efforts pour porter le conseil de France à agir contr'eux par des voies violentes & sanguinaires.

Le mois de Juin vint, sans que M. de

Savoie se fût mis en peine de satisfaire à son engagement; & sa majesté commença à voir clairement qu'elle n'en obtiendrait rien, que par la force. Mais, outre les persuasions des courtisans, qui sembloient avoir tous vendu leur voix au duc de Savoie, ce prince étoit alors retenu par un obstacle bien plus fort, c'est son attachement à sa nouvelle maîtresse, à laquelle il avoit fait prendre le titre de marquise de Verneuil. Il ne pouvoit plus songer à la quitter; & j'ai quelque confusion de dire, qu'après que je l'eus, enfin, engagé, à force d'instances, à prendre la route de Lyon, il délibéra s'il ne la meneroit point avec lui : à quoi il fut encore poussé par les flatteurs de la cour (23). Elle étoit devenue grosse; & dans la conjoncture du billet qu'elle avoit entre ses mains, la chose devint doublement intéressante pour Henri. Le ciel vint encore à son secours. Le tonnerre entra dans la chambre de madame de Verneuil pendant un orage violent; & la frayeur qu'elle eut de le voir passer par dessous son lit, la fit accoucher d'un enfant mort. Le roi apprit cet accident à Moulins, où il s'étoit avancé, & d'où il jetoit tristement les yeux sur l'endroit où il laissoit sa maîtresse. Il fit quel-

(23) Elle vint, en effet, raccommodés, ce prince le trouver à Saint-André, mena sa maîtresse à Grenoble, où il demeura avec elle sept ou huit jours, & dit que les deux amans se brouillèrent au premier abord; mais que, s'étant

1, pag. 86 & suiv.

1600. ques réflexions qui le rendirent à lui-même; & il continua sa route vers Lyon, où ses troupes avoient ordre de le joindre.

Je devois faire la même chose, aussi-tôt que j'aurois achevé de mettre ordre aux affaires du gouvernement, & assuré les fonds, & les autres moyens de faire la guerre. Je n'avois pas attendu, pour cela, le moment de l'exécution. J'avois écrit à tous les receveurs généraux, que sa majesté leur défendoit d'acquitter d'autres assignations, que celles qu'ils verroient expédiées pour les garnisons des frontières, & pour le payement des gens de guerre; parce que toutes les autres seroient payées directement au trésor royal, où je leur enjoignis de faire voiturer incessamment tous leurs deniers. Je défendis aux payeurs des rentes d'en acquitter aucunes, jusqu'à nouvel ordre; & cela, afin qu'ils n'en payassent point, à leur ordinaire, qui avoient été amorties, ou créées sans argent. Je fis faire une levée de milice, que j'aimai mieux qu'on incorporât dans les anciens corps, que d'en composer de nouveaux régimens. J'apportai des soins encore plus particuliers pour l'artillerie. J'expédiai un ordre aux lieutenans d'artillerie du Lyonnais & du Dauphiné, & aux commissaires d'artillerie de la Bourgogne, de la Provence & du Languedoc, de rassembler toutes leurs meilleures pièces, de fabriquer un nombre d'affûts & de boulets proportionné, & de faire transporter le tout, avec les poudres & autres provisions, à Lyon & à

Grenoble. Je m'étois même transporté à Lyon, dans la crainte que mes ordres n'eussent pas été exécutés, & j'en revins en trois jours. 1600.

Je donnai les mêmes ordres dans les autres provinces. Je fis marché, à Paris, avec des voituriers, pour rendre à Lyon, dans quinze jours, trois millions trois cent milliers pesant, sans expliquer quelle espèce de marchandise; & ils s'y obligèrent devant notaire. Ils furent bien surpris, lorsqu'on leur délivra cette charge en vingt canons, six mille boulets, & autres ustenciles d'artillerie peu portatifs. Ils prétendirent que des pièces si lourdes ne pouvoient passer pour marchandise de transport; mais les ayant menacés de faire saisir leurs charrettes & leurs chevaux, & eux-mêmes ne voulant pas perdre les frais qu'ils avoient déjà faits, ils se déterminèrent à faire ce qu'on leur demandoit, & j'eus le plaisir de voir arriver tout cela à Lyon, en seize jours; au lieu que, par les voies ordinaires, il auroit fallu deux ou trois mois, & une dépense infinie pour faire ce transport.

On douta toujours que le roi se portât sérieusement à recommencer la guerre, jusqu'à ce qu'on vît sa majesté prendre elle-même sa route du côté des monts. Le chancelier de Bellièvre, qui l'en avoit toujours dissuadé fortement, voyant que mon avis l'emportoit, vint me trouver, pour me faire goûter, s'il étoit possible, les raisons qu'il avoit, de ne pas l'approuver. Je ne le regardois pas comme un de ceux

1600.

avec lesquels il étoit inutile d'entrer en explication ; sa sincérité se montra encore, dans la manière dont il me parla, & par les réflexions dont son esprit me parut agité. L'état de la France, pour laquelle toute guerre, quelle qu'elle fût, ne pouvoit être que ruineuse ; l'honneur du roi, intéressé à maintenir un ouvrage aussi solide que la paix de Vervins ; le reproche d'infraction, auquel il s'exposoit ; la crainte d'avoir sur les bras tous les alliés du duc de Savoie ; contre lesquels on n'avoit à opposer qu'une armée assez bien pourvue d'artillerie à la vérité, mais de six ou sept mille hommes d'infanterie seulement, avec douze ou quinze cents hommes de cavalerie (ainsi le croyoit Bellièvre) & manquant, outre cela, de tous les vivres & provisions nécessaires : voilà à quoi se réduisirent les objections du chancelier.

Je crois qu'on n'a rien vu, dans des mémoires, non plus que dans toute la conduite de ma vie, surtout depuis que j'ai été appelé au gouvernement des affaires publiques, qui me mette dans la nécessité de justifier un penchant trop marqué pour la guerre. S'il paroît à quelqu'un, qu'en cette occasion, j'ai agi contre mes maximes, c'est qu'en effet, il n'y a aucune maxime, quelque générale qu'elle soit, qui puisse répondre à tous les cas, & qu'en supposant, comme je le crois, que la guerre est toujours un mal, il est aussi vrai que, souvent, c'est un mal nécessaire, & même indispensable, lorsqu'on

ne peut faire valoir que par elle des droits
auxquels il y auroit de la lâcheté à re- 1600.
noncer; comme il est vrai encore que la
générosité & la douceur, qui sont deux
des principales qualités des souverains em-
ployées contre les règles de la prudence,
ne doivent passer que pour manque de con-
duite, & pour une véritable foiblesse.

A cette réponse générale, je joignis,
en parlant à M. de Bellièvre, les raisons
particulières à la guerre présente. Je fis
voir au chancelier qu'il s'alarmoit assez
mal à propos. Le roi d'Espagne étoit le
seul allié redoutable qu'on auroit pu ap-
préhender qu'il ne se joignît au duc de
Savoie. Mais qu'on fasse attention que
le roi d'Espagne régnant n'étoit qu'un
jeune homme sans expérience, ni talens
pour la guerre; assez occupé à réduire
ses propres sujets; livré à un ministre,
tout aussi éloigné de la guerre, & par
son caractère, & par l'envie de s'appro-
prier tout l'argent que la guerre auroit
consommé; enfin, aussi mécontent lui-
même du duc de Savoie, que convaincu,
avec toute l'Europe, que le roi rede-
mandoit ici son propre bien. Je crois
qu'alors l'idée qu'on aura de cette guer-
re, sera celle d'un pur différent entre le
roi de France & le duc de Savoie, ou
plutôt d'un entêtement de celui-ci, fondé
sur une mauvaise présomption & sur les
brigues pratiquées en sa faveur dans le
conseil de France. Cela supposé, le succès
de cette guerre dépendoit de la prompti-

1600. tude avec laquelle on la poursuivroit. Je soutins au chancelier, qu'avec quatre mille hommes, le roi avanceroit plus ses affaires, cette année, qu'avec trente mille, l'année suivante. Mais je ne laissai pas de lui faire toucher au doigt, que sa majesté n'étoit pas aussi dépourvue qu'il se l'étoit imaginé; &, du moins, qu'elle ne manqueroit d'aucune des deux choses qu'il tomboit à ma charge de fournir, l'argent & l'artillerie. Bellièvre ne se rendit point; au contraire, il me parut se retirer avec chagrin. L'évènement justifia de quel côté étoient les meilleures raisons.

Le duc de Savoie voyant, contre son attente, une armée françoise (24) prête à lui tomber sur les bras, eut recours à ses artifices ordinaires, pour laisser venir, du moins, l'hiver, avant qu'on eût commencé aucun acte d'hostilité. Il envoya députés sur députés vers sa majesté à Lyon. Tantôt il paroissoit vouloir exécuter sincèrement les conventions, tantôt il les éludoit par les raisons les plus spécieuses, & quelquefois il y substituoit de nouveaux projets d'un avantage visible pour sa majesté. Il trompa encore si bien ce prince, que Henri, croyant de bonne-foi qu'il ne passeroit pas Lyon, s'y arrêta beaucoup plus long-temps qu'il n'auroit dû. Tant

(24) Il se rassuroit, dit-on, sur je ne sais quelles prédictions d'astrologues, qui avoient avancé qu'au mois d'août, il n'y auroit point de roi en France. „Ce „qui se trouva fort vrai, „dit l'epexégèse, parce qu'en „ce temps-là, il étoit victorieux au milieu de la „Savoie.

que je fus, dans cette ville, auprès de Henri, je le prévins contre les ruses de M. de Savoie; mais sitôt que j'en fus parti pour revenir à Paris, comme je l'ai dit, accélérer les préparatifs de la guerre, le duc de Savoie en imposa si bien à sa majesté, par sa feinte sincérité, qu'elle m'écrivit de suspendre mon travail, parce que tout étoit accommodé. 1600.

En effet, le duc de Savoie avoit accordé tout ce qu'on lui demandoit; mais de parole seulement, afin de gagner du temps: & il avoit proposé qu'on se donnât des otages, manège fort propre à reculer l'exécution d'une parole, par le temps qu'il faut à les nommer & à les envoyer. J'écrivis au roi tout ce que je pensois de ce prétendu accommodement; &, sans crainte de défobéir à ses ordres, je fis avancer mes munitions de guerre (25), & je vins à Montargis, d'où j'envoyois mes bagages par la Loire, comptant prendre moi-même la poste. Je reçus, en cet endroit, une lettre du roi, qui ne contenoit que ces deux mots: » Vous avez bien deviné; M. de Savoie » se moque de nous: Venez en diligence, » & n'oubliez rien de ce qui est nécessaire » pour lui faire sentir sa perfidie.

Une autre lettre, que m'écrivait Ville-roi, m'instruisit plus particulièrement de

(25) P. Matthieu, dans le détail qu'il fait de cette expédition de Savoie, donne en grande partie du succès de cette campagne, *tom 2*, en différens endroits, de *liv. 2*, p. 352, 361, 365, grandes louanges au duc de Sully, & lui fait honneur.

1600. tout ce qui s'étoit passé en dernier lieu. Le roi avoit fait venir Roncas, qui se tira si mal de l'explication que sa majesté eut avec lui, que ce prince, ayant voulu qu'il s'engageât de manière à ne plus laisser de subterfuge, le député savoyard se trahit, enfin, par ses équivoques; ce qui mit le roi dans une telle colère, que, sans vouloir l'entendre davantage, il avoit pris, sur le champ, sa route vers Chambéry: C'est de cet endroit qu'étoit daté le billet que je venois de recevoir. Sa majesté s'imagina que cette ville se rendroit à son approche, & ne lui donneroit point la peine d'y mettre le siège; en quoi elle fut trompée.

Le roi employa ce temps à travailler à son mariage avec la princesse Marie de Médicis; & cette négociation, qui ne pouvoit que faire fort grand plaisir au pape, ne fut pas inutile à sa majesté pour empêcher le saint-père de s'intéresser pour le duc de Savoie. D'Alincourt, qui étoit celui que sa majesté avoit envoyé à Rome pour ce sujet, obtint tout ce qu'il demandoit. Le mariage fut arrêté, & il ne s'agit plus que d'envoyer à Florence une personne qui pût l'accomplir par procureur. Bellegarde sollicita fort cet honneur; mais il ne put obtenir que d'être porteur de la procuration, qui le déféroit au duc de Florence.

Pendant que cette cérémonie s'exécutoit, à Florence (26); Henri croyoit ne

(26) Voyez-en le détail dans la chronologie septennaire, année 1600.

devoir paroître occupé que de ballets, de comédies & de fêtes; mais il n'en faisoit pas moins soigneusement tout le plan de la campagne. 1600.

Il chargea Lesdiguières de reconnoître exactement le château de Montmélian; & , sur son rapport, qu'avec vingt pièces de canon, & vingt mille coups à tirer, on pouvoit en venir à bout, il résolut de l'attaquer. Il fit aussi reconnoître celui de Bourg-en-Bresse, par Vienne & Castenet, qui étoient à moi; & leur rapport ayant aussi été qu'on pouvoit s'en emparer, il fut résolu qu'on chercheroit à se rendre maître de ces deux villes, par le moyen du pétard, & dans une même nuit, en attendant le temps propre à assiéger en forme les deux citadelles. Le maréchal de Biron, que sa majesté en chargea, donna l'expédition de Montmélian à Créqui, & réserva pour lui celle de Bourg.

Le roi avoit choisi, sans le savoir, celui de tous ses officiers généraux le moins propre à faire réussir cette entreprise. Biron étoit, dès ce temps-là, engagé fort avant avec M. de Savoie; on croit même que son traité pouvoit bien être, du moins, ébauché. Il fit avertir Bouvens, gouverneur de Bourg, de se tenir sur ses gardes, & lui marqua la nuit & l'heure où l'on comptoit le surprendre. Tout ceci a été prouvé depuis; mais ce qui est singulier, c'est que cette trahison n'empêcha pas la prise de Bourg, & dans la même nuit où elle avoit été résolue.

1600. Bouvens communiqua à la garnison & aux habitans de Bourg, l'avis qu'il venoit de recevoir; les exhorta à se bien défendre; alluma de grands feux; doubla, tripla même les corps-de-garde; enfin, prit, pour la nuit de l'attaque, toutes les précautions possibles, jusqu'à faire lui-même sentinelle. Tout le monde attendoit avec une véritable impatience l'heure de minuit, qui étoit marquée dans le billet, & qui devoit être effectivement celle de l'attaque. Cependant il arriva que le maréchal de Biron, qui étoit lui-même à la tête de ses troupes, soit pour donner plus de temps au gouverneur, soit pour faire manquer l'entreprise, ou, enfin, par un pur hasard, prit un détour si long, qu'au lieu de minuit, il étoit le point du jour, lorsqu'il parut devant Bourg. Il voulut alors persuader aux officiers qu'ils devoient remettre la chose à une autre fois, l'heure étant indue pour ces sortes de coups, & plusieurs de ces officiers joignirent leurs raisons aux siennes; mais cet avis fut si bien combattu par Saint-Angel, Chambazet, Lostange, Vienne, & surtout par Castenet qui s'étoit fait fort d'y attacher le pétard en plein jour, quand même les bastions seroient garnis, & encore par Boëlle, à qui sa majesté en avoit promis le gouvernement, que Biron y consentit, pour ne pas passer pour timide, & croyant d'ailleurs que ce dessein alloit bientôt être déconcerté.

Pierre d'Es-
codeca, ou
Escoudaca
de Boëlle.

Il en arriva tout autrement. La garni-

son & les bourgeois ayant veillé jusqu'à deux, trois, enfin quatre heures, crurent, ou quel'entreprise avoit échoué, ou qu'elle n'avoit été qu'imaginaire. Ils allèrent déjeuner & se coucher, lorsqu'ils virent le jour prêt à paroître, & laissèrent le soin de garder les murailles à quelques sentinelles, qui, étant accablées de sommeil, s'en acquittèrent fort mal. Castenet, avec trois hommes de confiance que je lui avois donnés, s'étant avancés jusque sur la contrescarpe, ayant chacun un pétard à la main, & suivis de douze hommes seulement, bien armés, & d'une bravoure éprouvée, la sentinelle cria, qui va-là ? Castenet répondit, comme je l'avois instruit, que c'étoient des amis de la ville, qui venoient avertir le gouverneur que des gens de guerre avoient paru à deux mille pas, & s'en étoient retournés. Il ajouta qu'il avoit plusieurs choses à dire à M. de Bouvens de la part de M. le duc de Savoie ; & dit à ce soldat, qu'il allât l'avertir de lui faire ouvrir la porte. La sentinelle quitta son poste pour s'en aller chez le gouverneur. Castenet ne perd point de temps ; il s'avance jusqu'à la porte, pose son pétard, qui emporte le pont-levis, & fait une brèche, par laquelle les douze hommes entrent promptement, à la faveur de courtes échelles, les fossés n'étant pas fort profonds, & après eux, tout le reste de l'armée. Tout ceci fut si rapide, que la ville se trouva pleine en un moment, & que Bouvens n'eut que le temps de se re-

1600. tirer précipitamment, avec sa garnison, dans la citadelle.

La ville de Montmélian (27) fut prise de la même manière, & sa majesté fit investir Chambery. Les bourgeois effrayés ne parlèrent point de défendre la ville, & se retranchèrent dans le château, où ils firent d'abord fort bonne contenance. Cependant, ils demandèrent, dès le lendemain, à capituler; intimidés par une batterie de huit pièces de canon, dont ils n'osèrent attendre l'effet. Il ne s'y commit pas la moindre violence, par l'ordre qu'y mit sa majesté. Les dames françoises qui avoient suivi leurs maris, s'établirent à Chambery; &, dès le lendemain de la reddition, mon épouse donna chez son hôtesse un bal aux dames les plus distinguées de la ville, où tout se passa avec la même gaieté, que si Chambery n'eût point changé de maître.

Le roi me renvoya, après cela, à Lyon, pour donner ordre à l'entretien & au transport de l'artillerie, & m'ordonna de visiter, pendant ce voyage, les citadelles de Sainte-Catherine, de Seissiel, de Pierre-Châtel, de Cluse, & les autres places de la Bresse, particulièrement le château de Bourg. Il me manda encore de faire provision de gabions de trois pieds de haut,

(27) Consultez encore, *est parlé avec éloge de M. de Sully. Voyez aussi le premier tome des mémoires de Thon, Matthieu, & la chronologie septennaire, année 1600. Il y*

& de neuf de large ; sur quoi je lui répondis
 que de pareils gabions n'étoient propres
 au plus qu'à faire un parquet pour des mou- 1600.
 tons achetés dans la Tarantaise. Il alla, de
 son côté, se saisir, pendant ce temps-là, de
 Conflans, Miolens, Montiers, Saint-Ja-
 come, Saint-Jean de Maurienne & Saint-
 Michel : Aucune de ces places ne tint de-
 vant le canon. La prise de Miolens rendit
 la liberté à un homme, qui y étoit détenu
 dans les prisons depuis quinze ans. Feu-
 gères me l'amena, à cause de la singula-
 rité d'une prédiction qui avoit été faite à
 cet homme, sur la durée de sa captivité
 & sur la main qui l'en délivreroit, laquelle
 se trouva exactement vérifiée.

Je partis de Lyon pour exécuter la com- Dans la haute
 mission que sa majesté m'avoit donnée. Je Bresse.
 vins dîner à Villars, & coucher à Bourg,
 où je fus bien reçu & bien traité par le
 maréchal de Biron. Quand il eut su que
 je venois visiter la citadelle, il fit tout ce
 qu'il put pour m'en détourner, en me re-
 présentant que c'étoit m'exposer à un pé-
 ril évident. Il avoit raison : l'entreprise se
 trouva très-hafardeuse ; mais c'est parce
 que ce maréchal n'ayant pu m'empêcher
 d'exécuter mon dessein, il en avoit si bien
 instruit les ennemis (je ne puis me per-
 suader le contraire), que, par-tout où je
 me présentois, je me trouvois vis à vis
 d'une batterie. Cela n'empêcha pas que
 je n'y demeurasse, nuit & jour, jusqu'à ce
 que j'eusse fait toutes mes observations.

Biron, qui s'étoit, peut-être, attendu

1600. que je porterois la peine de ma curiosité, voyant qu'il ne m'en étoit rien arrivé, me dressa d'autres embûches. Le jour que je devois partir de Bourg pour retourner à Lyon, j'eus avis qu'un parti de deux cents hommes des ennemis venoit d'arriver à un château proche de l'endroit où devoit être ma couchée pour ce jour-là. J'en parlai à Biron, qui, bien éloigné, alors, de cette crainte, si obligeante pour moi, qu'il m'avoit marquée, traita l'avis de ridicule. Il ne fit, par là, qu'augmenter mes soupçons. Je lui demandai une escorte de soldats : il s'en défendit ; puis, il me dit qu'il alloit donner ce soin à ses propres gardes ; mais il leur ordonna, secrètement, de revenir, & de me laisser à Villars, ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter, malgré mes prières, sitôt que j'eus mis pied à terre à Villars, & que mes mulets eurent été déchargés. L'affectation de ce procédé me parut visible. Je fis recharger mes mulets, fis encore environ quatre lieues, & ne m'arrêtai qu'à Vimy, où je me crus en sûreté. Le doute que j'avois, que Biron avoit entrepris de me livrer au duc de Savoie, se changea alors en certitude. Trois heures après que je fus parti de Villars, les deux cents hommes vinrent fondre sur la maison où ils croyoient que j'étois, & parurent très-fâchés d'avoir manqué leur coup.

Un courrier de sa majesté m'attendoit à Lyon, pour me demander un équipage d'artillerie avec lequel on pût forcer Con-

flans, la seule des petites villes qu'avoit 1600.
 attaqué le roi, qui lui eût résisté, mais
 qui se rendit à l'approche du canon. Le
 roi, que j'allai trouver à Saint-Pierre
 d'Albigny, me dit qu'il craignoit de ne
 pas venir si aisément à bout de Charbon-
 nières & du château de Montmélian; &
 il paroïsoit faire difficulté d'en entrepren-
 dre le siège aux approches de l'hiver. J'as-
 surai sa majesté, qu'au lieu de cinq mois
 qu'il jugeoit que pourroit durer le siège
 de Montmélian, il seroit fait en autant de
 semaines, pourvu que les travaux fussent
 toujours poussés, pendant ce temps-là, avec
 la même ardeur. Le roi n'ajouta aucune
 foi à mes paroles; il dit même à mon frère
 & à la Varenne, après que je me fus re-
 tiré, que mes envieux tiroient avantage
 de la présomption qui paroïsoit dans mes
 discours. J'étois pourtant certain de ne
 rien avancer légèrement, par l'attention
 que j'avois apportée à observer les endroits
 foibles de ce château, qui, apparemment,
 avoit échappé aux autres.

Le roi ayant laissé, le lendemain, son ar-
 mée à mon commandement, pour faire
 un tour à Grenoble, j'employai ce temps,
 non plus à observer Montmélian, sous le
 canon duquel nous étions, mais à faire
 le plan de tous ses dehors, & de la dis-
 position des batteries avec lesquelles je
 comptois emporter ce fort. Ensuite, je vins
 trouver le prince à Grenoble, où il étoit
 sans cesse à délibérer avec son conseil sur
 cette entreprise, qu'il m'avoit formelle-

1600. ment défendu de commencer en son absence. J'insistai de nouveau, & je trouvai toujours les mêmes oppositions. Je ne fais si c'est par inimitié pour moi que le comte de Soissons, le duc d'Epéron, la Guiche, & tant d'autres, se montroient si déraisonnables, ou bien si c'étoit par attachement à M. de Savoie. Il n'y eut, de tout le conseil que MM. de Lesdiguières & de Créqui qui furent de mon opinion. Je jetai sur la table le plan que je venois de faire, & je sortis, en disant que, pendant qu'on acheveroit de délibérer sur Montmélian, j'allois toujours tout disposer à le prendre, &, cependant, attaquer Charbonnières; que l'exemple de ce fort, pour lequel je ne demandois que huit jours, apprendroit, peut-être, ce qu'on pouvoit faire de Montmélian.

Je vins, en effet, mettre le siège devant Charbonnières, où j'essuyai des fatigues incroyables. La première difficulté fut de faire approcher du canon à la portée de la place. Le seul chemin qui y conduit est extrêmement étroit, bordé, d'un côté, par la rivière d'Arc, dont toute la rive est coupée de droit fil, &, de l'autre, par des roches impraticables. On pouvoit à peine faire une lieue par jour, parce qu'à tout moment, on étoit obligé de dételer le canon, une des roues portant presque toujours à faux sur le précipice. On m'avoit, du moins, assuré d'un temps favorable, parce qu'il est presque toujours beau, dans ce climat, pendant l'automne; cependant

il survint des pluies si fortes, & de si grands débordemens, que les huit jours que j'avois assuré suffire pour s'emparer de la place, avoient presque été consumés en voitures seulement; c'est l'excuse que j'apportai dans le conseil, contre la remarque maligne que M. le comte de Soissons & les autres ne manquèrent pas d'y faire, sur la promesse que j'avois faite. Le roi, qui me regardoit dans ce moment, apercevant que j'avois le visage entièrement couvert de boutons & de rougeurs, accourut; &, après m'avoir déboutonné, il s'écria, en regardant mon cou & ma poitrine : « Ah ! mon ami, vous êtes perdu ». Il fit appeler du Laurens (28), qui, après avoir examiné ces pustules, dit qu'une saignée & un peu de ménagement les dissiperoient. Ce n'étoit qu'une ébullition de sang, pour avoir travaillé, sué, & m'être refroidi après avoir été pénétré par la pluie, & que je ne sentoie pas moi-même. Je me fis saigner sitôt que je fus arrivé à Semoi, qui étoit mon quartier. Le roi prit le sien à la Rochette, d'où il m'envoya, le lendemain, Thermes savoir l'état de ma santé, & fut fort surpris, lorsque Thermes lui rapporta qu'il m'avoit trouvé à cheval, visitant mes batteries.

Avant que de les dresser, je voulus reconnoître la place encore plus exactement, en commençant par Aiguebelle; c'est ainsi qu'on nomme la petite ville qui est au pied

(28) André du Laurens, médecin du roi.

1600.

du fort. Il me sembla que j'étois reconnu par-tout, & que tout conspiroit contre moi, tant j'esluvois de décharges dès que j'osois seulement me montrer. Le roc sur lequel Charbonnières est situé, me parut comme inaccessible de tous côtés, & sans aucune prise pour le canon. J'en fus véritablement affligé; cependant, à force d'examiner, je crus remarquer un endroit où ce qui paroïssoit par-dehors un roc naturel, pouvoit bien n'être qu'un remplage de terre recouvert de gazon. Je modérai la joie de cette découverte jusqu'à ce que la nuit m'eût donné les moyens de m'en assurer. J'approchai fort près du mur, à la faveur des ténèbres; & ce fut avec un véritable transport de joie, qu'en sondant le terrain avec ma pique, je trouvai qu'elle avançoit tout autant que je voulois, & que ce bastion étoit tel que je l'avois jugé. Je ne balançai plus par quel côté je ferois battre le fort, & il ne fut plus besoin que de trouver, dans la campagne, un endroit propre à asséoir ces batteries: car tous les environs de Charbonnières sont, à la vérité, couverts de montagnes qui commandent la place, mais si escarpées, qu'un homme à pied a bien de la peine à y monter. Je me mis encore à ramper le long de ces montagnes qui me parurent, en effet, horribles & inabordables au canon, excepté une seule, sur le penchant de laquelle je vis un chemin où il y avoit quelque apparence qu'à force de bras, on pourroit guinder quelques pièces de canon. Le

malheur est que ce chemin unique débou-
choit dans un autre, qui passoit si près 1600.
du fort, qu'on pouvoit y atteindre avec
des pierres.

Ce fut un obstacle de plus, mais qui
ne me refroidit pas. Je choisis deux cents
François & autant de Suisses, à qui je pro-
mis chacun un écu, s'ils venoient à bout
de monter, par ce chemin, six canons que
je leur donnai, sur la hauteur que je leur
montrai. Je choisis, pour cette manœu-
vre, une nuit fort noire. Je leur recom-
mandai surtout de faire le moins de bruit
qu'ils pourroient; &, pour empêcher les
assiégés d'y faire attention, je fis avan-
cer, par des chemins opposés, des che-
vaux & des charretiers, dont les cris &
le claquement des fouets attirèrent tout
le feu des ennemis de ce côté, sans au-
cun effet, parce que ces charretiers ne
marchoient que bien couverts d'arbres,
de gabions, & même de murailles. Ce-
pendant mes travailleurs échappoient aux
assiégés, étourdis de leur propre feu. J'a-
vois nommé, pour veiller sur cette extraor-
dinaire voiture, & pour encourager mes
gens, la Vallée (29), lieutenant d'artille-
rie en Bretagne, avec quelques autres of-
ficiers. Il survint une pluie si forte, que
la Vallée & les officiers laissèrent leur
poste pour aller souper, & les soldats
leur canon à moitié chemin. Je soupçon-
nai ce qui étoit arrivé, &, ayant pris ce

(29) Michel de la Vallée Piquemouche, gouver-
neur de Compeyre.

1600. chemin, je les rencontrai comme ils se retiroient. Je les réprimandai sévèrement. Je les menaçai qu'ils n'auroient d'argent de trois mois. Enfin, je les ramenai, à l'heure même, reprendre le collier. Ils s'attelèrent, & le canon recommença à rouler. Je ne les abandonnai plus, que quand je les vis hors de danger; ce qui n'arriva pas sans quelque échec. Le retardement qu'ils avoient apporté, le fit découvrir sur la fin : & il y en eut six de tués, & huit de blessés.

Je regagnai mon quartier pendant l'obscurité, si trempé de pluie, & si couvert de boue, que je n'étois pas reconnoissable; mais, d'ailleurs, extrêmement satisfait d'avoir mis mes six pièces hors d'état d'être insultées, quoiqu'elles ne fussent pas encore sur le haut des rochers. Je dormis une heure. Je déjeunai, ensuite je retournai pour finir ce travail. Je rencontrai la Vallée, qui, ne sachant pas ce que j'avois fait, commença à se faire fête de l'ouvrage de la nuit. Le démenti que je lui donnai, & les reproches dont je l'accablai; devoient le couvrir de confusion; mais c'étoit le plus intrépide menteur que j'aye jamais vu. » Quoi! » vous y avez été, me dit-il, sans perdre contenance; vraiment, j'avoue que je suis un sot. Oui, vous l'êtes, lui répondis-je, & pis encore; mais n'y retournez plus, & réparez votre faute. » On ne doutoit point que les assiégés ne cherchassent à réparer leur surprise; cela n'empêcha

pêcha pas qu'à neuf heures du matin, sans aucun secours de chevaux, & par les seuls bras de mes travailleurs, le canon n'arrivât, enfin, sur le haut du rocher où j'avois fait provision, pendant ce temps-là, de gabions, de madriers, & de tout ce qui est nécessaire pour y faire des plates-formes. 1600.

Un dernier inconvénient, c'est que, quand il fallut remplir les gabions, il ne se trouva point de terre à plus d'un demi-quart de lieue; tout ce qu'on pouvoit tirer de ce terrain ingrat, n'étoit que du pierrotage, dont on ne pouvoit pas même se servir pour former les embrasures & les plates-formes, sans risquer à faire estropier tout le monde. Les officiers qui, faute de ce secours si commun se voyoient exposés à tout le feu de la place, vinrent m'apprendre leur situation avec beaucoup d'effroi. Je leur dis, sans faire semblant d'être ému, qu'ils commençassent toujours la palissade que j'avois ordonné qu'on fît le long du bord des rochers, en la faisant fort haute & fort épaisse, pour dérober, du moins, aux ennemis, la vue du canon qu'ils auroient pu démonter; ce qui fut promptement exécuté, ces montagnes étant presque toutes couvertes de bois. Pour suppléer au reste, je fis abattre par les charpentiers & pionniers de l'armée, deux cents gros hêtres qui furent taillés en billots, les uns ronds, pour remplir les gabions, les autres carrés, pour former solidement le logement des six pièces de canon; &

1600. afin de cacher encore davantage aux ennemis leur dernière position, à quoi contribuoit beaucoup la palissade avec toute sa ramée, j'avois fait percer, sur les deux côtés, quantité d'embrasures gabionnées, sur lesquelles les ennemis ne discontinuoient point de tirer ; & ils ignorèrent l'endroit de la palissade où étoit l'artillerie, jusqu'au moment où, tout se trouvant prêt, de notre côté, pour faire taire celle du fort, on devoit lever la palissade qui couvroit notre canon.

A deux heures après-midi, tout ce travail étoit parfait, & sa majesté vint le visiter, environ une heure après. Elle me marqua, en m'embrassant, la satisfaction qu'elle en ressentoit. Elle ne voyoit aucune difficulté à faire commencer, en ce moment, à battre ; je lui fis comprendre qu'il étoit encore nécessaire d'en imposer aux assiégés jusqu'à ce que la nuit fût venue. Ce prince se rendoit à mon avis ; mais le comte de Soissons, d'Epéron, la Guiche & Villeroi, qui le suivoient, lui ayant fait observer que son canon n'avoit pour objet qu'un roc vis à vis lequel il étoit inutile de perdre plus de temps, Henri se rapprocha, & me dit qu'il vouloit qu'on tirât, à l'heure même, quelques volées de canon sur le ravelin opposé. Je fis encore mes représentations, & peut-être avec un peu trop de chaleur. Il me fâchoit beaucoup de voir un ouvrage qui m'avoit tant coûté, exposé à être détruit par trop de précipitation. Ma résistance mit en colère

Henri, qui me commanda, une seconde fois, & d'une manière très-absolue, de faire tout ce qu'il demandoit, en ajoutant même que j'oubliois qu'il étoit le maître. « Oui, sire, lui répondis-je aussi-tôt, vous êtes le maître, & vous allez être obéi, » quand je devrois tout gâter ». Je fis renverser la palissade, & donnai ordre qu'on tirât; mais je ne voulus pas en être le témoin : Je me retirai fort chagrin.

Comme le canon n'étoit pas pointé, tout le monde s'en mêla, & l'adrescoit où bon lui sembloit, sans que personne atteignît au véritable endroit. Après une centaine de coups perdus, le roi envoya la Guesle me chercher, pour se plaindre à moi du mauvais effet de mes batteries. Je répondis à la Guesle, que je priois sa majesté de m'excuser; mais que le soleil étant prêt à se coucher, il n'étoit plus temps de rien entreprendre. Sa majesté fit cesser de tirer; &, tout le monde s'étant retiré, je vins coucher au milieu de mes batteries, que je fis perfectionner, tout le reste de la nuit, malgré la pluie, qui continuoit en abondance. Les assiégés travailloient aussi beaucoup de leur côté, & n'étoient pas sans appréhension qu'on ne trouvât, enfin, l'endroit foible vers lequel ils portoient leur principale attention. J'en jugeois ainsi par les feux & les chandelles que je voyois allumés dans le fort. Je me contentai d'interrompre leur sécurité par quelques coups de canon tirés de temps en temps.

1600. A la pointe du jour, il s'éleva un brouillard si épais, qu'à six heures, on ne voyoit pas le fort. Ce contre-temps me fâchoit, parce que toutes mes batteries étoient prêtes, & que je m'étois vanté, la veille, que je prendrois Charbonnières dans la journée. Je m'imaginai que l'agitation de l'air causée par le canon, dissiperoit, peut-être, le brouillard. J'en fis tirer quelques volées à coup perdu. Soit hasard, ou effet naturel, ce que je n'avois composé que par jeu, réussit au delà de mon espérance. Tout le reste de l'artillerie n'eut pas plutôt répondu au canon de dessus la montagne, que le brouillard disparut. Ce qui avoit occupé les assiégés toute la nuit, étoit l'établissement d'une batterie de quatre pièces de canon, vis à vis les six miennes, que l'imprudence de la veille leur avoit découvertes, & qu'ils cherchèrent à démonter en ce moment. Je compris qu'il ne leur en falloit pas laisser le temps. Je fis pointer une pièce, qui, donnant droit dans leur embrasure, rendit inutiles deux de leurs quatre canons, tua un canonnier, & en blessa deux autres; mais cela n'arriva qu'après que leur charge eut tué, de notre côté, six canonniers & deux pionniers, blessé deux commissaires d'artillerie, & douze autres personnes, & enfin, rendu inutiles deux de nos pièces, jusqu'à ce qu'on les eût délogées de là.

Le roi accourut au bruit, sur les neuf heures, & fit apporter son dîner dans un endroit que j'avois fait préparer de façon

qu'il pouvoit tout voir sans péril; c'étoit un parc fait des plus gros arbres, couchés dans leur entier, les uns sur les autres, en forme de rempart. En montrant à sa majesté les corps de ceux qui venoient d'être tués, je lui fis sentir que c'étoit l'effet du mauvais conseil de la veille, ce que je ne disois pas sans dessein, voyant que ces mêmes personnes ne cessoient point encore, & de blâmer mon ouvrage, & de prévenir sa majesté contre moi. Je m'embarassai peu de tous leurs discours, & je dis hautement que, n'ayant point encore mangé, quoique j'eusse travaillé toute la nuit, je laissois la place libre à tous ceux qui voudroient faire le grand-maître; mais, qu'à mon retour, si l'on ne me permettoit pas de disposer seul, & à mon gré, de mes batteries, j'abandonnerois tout. Ma table de grand-maître étoit de quarante couverts, & dressée sous une espèce de demi-voûte taillée par la nature dans le roc, & tapissée de lierre. Le roi m'envoya un fort grand pâté de truite qui lui étoit venu de Genève. Mon dîner fut court. Je retournai encore supplier sa majesté qu'on me laissât faire seul les fonctions de ma charge, & je lui renouvelai la promesse, que la journée ne se passeroit point sans que je le rendisse maître de Charbonnières. Le roi répondit qu'il seroit content, s'il l'étoit seulement dans trois jours. La Guesle prit la parole, & dit que, s'il étoit dans la place, il sauroit bien empêcher qu'elle ne fût prise d'un mois. » Al-

1600. » lez-vous-y-en donc, leur dis-je à tous,
 » fatigué, enfin, de leurs discours; &, si je
 » ne vous fais pas tous pendre aujourd-
 » d'hui, je veux passer pour un fat.

Le roi se retira dans son enceinte, & me laissa, délivré de l'importune présence des courtisans, pendant trois heures, qu'il passa à attendre son dîner, à dîner, & à visiter le parc entier de l'artillerie. Au bout de ce temps-là, je le vis revenir avec M. le comte de Soissons, à qui il disoit, assez haut pour que je l'entendisse : » Cette place ne sera pas prise aujourd'hui ». A quoi M. le comte répondit, d'un ton de complaisant, que sa majesté, qui avoit plus de connoissance de la guerre que personne, devoit bien employer son autorité pour me forcer à obéir, au lieu de se consumer à battre un roc que le canon ne pouvoit endommager. Je fus vengé, dans le moment même. Le roi arrivoit justement dans le temps que les ennemis battoient la chamade, & que le lieutenant de la place en sortoit pour venir traiter avec moi. Je priai sa majesté de ne point entrer dans la capitulation; & je dis au lieutenant, qu'il pouvoit rentrer, parce que je voulois que sa garnison se rendît à discrétion; ce qu'il fit avec une feinte hardiesse, & en disant qu'ils étoient deux cents dans le fort qui sauroient bien le faire tenir encore huit jours. Henri se retira, & me laissa Lesdiguières & Villeroi, qui vouloient qu'on acceptât les conditions que proposoient les assiégés. Lesdiguières me

mena même vers le fort, pendant que le lieutenant y entroit, pour me faire comprendre que les ennemis n'étoient pas encore réduits à l'extrémité. Je l'arrêtai, lorsque nous n'étions plus qu'à deux ou trois cents pas de la courtine; je lui dis qu'il y auroit de la témérité à s'exposer à la bouche du canon de la place, & je pris le chemin d'un roc à cent pas de là, qui me mettoit à couvert, pendant que ces messieurs insultoient, assez mal à propos, à ma prudence. Ils changèrent bientôt de langage : Une décharge terrible les obligea de me suivre.

Le lieutenant de la place revint une seconde fois, & ne changea presque rien à ses premières propositions. Je le renvoyai sans vouloir l'écouter; ce que voyant Villeroi, il me dit que, si la ville manquoit à être prise ce jour-là, il ne pourroit se dispenser d'en faire son rapport au roi, comme d'un coup manqué par ma faute. Je ne fis pas semblant de l'entendre. Je donnai aux assiégés ma dernière volonté par écrit, & je revins faire jouer les batteries. La seconde volée mit le feu aux poudres des assiégés, & leur tua vingt ou vingt-cinq hommes, & six ou sept femmes; à la troisième, le petit ravelin tomba tout entier, & ils ne purent plus porter du secours à la brèche, parce que le canon balayant un chemin bas qui y conduisoit, leur enlevait, à chaque coup, leurs meilleurs soldats. Cela les fit résoudre à battre une seconde fois la chamade. Je sei-

1600. gnis de ne pas m'en apercevoir, quoique je visse leur tambour enlevé en l'air haut de deux toises, d'un coup de canon qui entra dans la terrasse sous ses pieds, sans lui faire pourtant aucun mal. Les assiégés élevèrent un drapeau au bout d'une pique, en criant qu'ils se rendoient, & qu'ils prioient qu'on ne tirât plus. Je ne cessai point encore pour cela, jusqu'à ce que les ennemis, ayant tendu la main, de dessus la brèche, à nos soldats, j'eus peur de tuer quelques François avec eux. Je montai à cheval, & entrai dans Charbonnières en courant. On pouvoit en user comme avec une ville emportée d'assaut; mais il auroit fallu avoir le cœur bien dur, pour ne pas se laisser désarmer par un objet aussi digne de pitié que celui qu'elle me présenta: c'étoient toutes les femmes, les blessés & les brûlés qu'ils envoyèrent se jeter à mes pieds. Je n'ai vu en aucun endroit le sexe aussi beau qu'en cette ville, ni en particulier une femme d'une beauté aussi achevée, qu'une de celles qui vinrent me demander grâce. Au lieu d'exécuter la menace que je leur avois faite, de les faire tous pendre, je m'en tins aux conditions que je leur avois imposées d'abord; & je fis conduire la garnison au lieu de sûreté que j'avois marqué.

Le succès de Charbonnières n'empêcha pas que je ne trouvasse de grandes difficultés encore, dans le conseil, à faire agréer l'attaque du château de Montméliant. La contestation fut extrêmement vive. » Re-

« gardez bien à ce que vous faites , me
 « dit sa majesté , entraînée par le grand 1600.
 « nombre ; car , si nous sommes contraints
 « de lever le siège , tout le monde crierà
 « après vous , & moi , peut-être , tout le
 « premier ». On ne connoissoit point en-
 core , dans ce temps-là , ce que peut pour
 un siège une artillerie forte & bien servie.
 Ce qui venoit de se passer devant Char-
 bonnières , avoit si fort confirmé les idées
 que je m'étois formées à cet égard , que je
 ne fis point difficulté de m'engager haute-
 ment à emporter Montmélian , dans cinq
 semaines , comme je l'avois déjà promis
 dans un premier conseil. Je n'y mis qu'une
 condition , que sa majesté ne put me re-
 fuser , parce qu'elle l'accepta d'avance ,
 sans le savoir ; c'est qu'elle ne se trouve-
 roit point à ce siège. Je prévoyois qu'il
 seroit fort meurtrier. Je montrai le plan
 de la ville , & celui de l'attaque que j'avois
 tracé ; & tout le monde étant convenu de
 me laisser faire , je vins mettre le siège
 devant le château de Montmélian.

Ce château est assis sur un roc presque
 aussi dur que celui de Charbonnières , si
 élevé , qu'il commande toute la campa-
 gne , escarpé en précipice , & inaccessible
 par tous les côtés , excepté celui de la
 ville , dont la pente est beaucoup moins
 roide , mais sur laquelle , en récompense ,
 règne un fossé dans le roc même , large ,
 profond , & d'un travail si pénible , qu'il
 n'a pu être exécuté qu'avec la pointe du
 ciseau acéré , outre trois bastions qui ne

1600. peuvent être sâppés , ni minés , leurs fondemens étant de roc vif presque impénétrable , & de plus d'une toise & demie de profondeur. La campagne est semée de quelques montagnes ; mais les unes sont si éloignées , qu'elles paroissent être absolument hors de la portée du canon , & les plus proches sont d'un sommet si droit & si pointu , d'un roc si dur & si nu , que , loin de pouvoir y élever & y servir le canon , on a de la peine à croire qu'un homme y puisse gravir. La place étoit alors pourvue de trente pièces de canon , de poudre à tirer au moins huit mille coups , avec une garnison proportionnée , & d'abondantes munitions.

La première réflexion qui me soutint contre des difficultés en apparence insurmontables , c'est que , quelque ferme & continu que parût être le roc sur lequel , ou , plutôt , dans lequel étoient construits les bastions , il étoit impossible qu'il fût par-tout d'une égale solidité ; & , pour peu qu'il eût un seul endroit foible , l'artillerie que j'avois m'y assûroit un passage. Pour m'en éclaircir , je commençai à faire ouvrir des tranchées vis à vis le bastion nommé Mauvoisin , parce que , sans elles , il eût été impossible de s'en approcher d'assez près pour discerner si toute cette masse n'étoit qu'un roc entier , taillé avec le ciseau ; mais le roc qu'on rencontra encore à fleur de terre , ne permit pas de pousser plus avant les tranchées.

J'eus recours à la ruse. Je fis construire ,

dans une nuit fort obscure, une cabane de 1600.
 claies & de chaumes fort près de ce bastion, & assez bas pour que le canon de la place ne pût y plonger. Elle fut criblée de coups de fusil, sitôt que le jour l'eut découverte aux assiégés; mais elle ne fut pas renversée, & il n'y avoit personne des nôtres. Je laissai les ennemis, pendant quelques jours, décharger leur colère sur cette cabane, jusqu'à ce que, d'eux-mêmes, ils cessassent de tirer dessus; ce qu'ils firent, enfin, croyant qu'elle n'avoit été mise là, que pour leur faire consumer inutilement leur poudre. Sitôt que je me fus aperçu que les assiégés la négligeoient, je m'y rendis moi-même, la nuit, ayant pour toutes armes une grande rondache, dont, en cas de besoin, je pouvois couvrir tout mon corps contre les coups de feu. J'observai de là, avec le dernier soin, tout ce bastion. J'y aperçus de la lumière dans le bas, d'où je conclus qu'il étoit creux, & par conséquent, qu'il n'étoit pas de plein roc, qui n'eût pu être percé en dedans, à cette profondeur; les assiégés y faisoient, sans doute, alors, quelque réparation. Le jour étant venu à paroître, je vis encore que le flanc étoit sans épaule; autre indice que ce n'étoit pas le roc pur qui formoit l'un & l'autre, & que ce flanc se présentait nu & aisé à entamer avec le canon. C'en étoit assez, & je n'eus plus d'autre soin, que de me tirer de là sain & sauf; ce qui n'étoit pas sans difficulté, en plein jour, n'étant qu'à cent pas du para-

1600. pet, qui étoit bordé de soldats, & en ayant deux cents à traverser avant que de me voir à couvert. Je pris le moment où les gardes se relevant, le soldat commence à se négliger, &, laissant là ma rondache, je me mis à courir de toutes mes forces. Quatre sentinelles m'aperçurent, crièrent & tirèrent en même temps. Leur mousquetade siffla à mes oreilles, & me couvrit de sable & de caillou, sans me blesser; avant que les autres soldats fussent prêts, j'avois déjà gagné le plus prochain logement.

J'avois choisi d'abord pour placer une batterie de canon, une élévation du côté de l'Ifère, où des degrés taillés de main d'homme, pouvoient en rendre la montée plus facile; mais, depuis, en ayant reconnu, de l'autre côté, de l'eau une autre qui donnoit sur la citadelle, & dont l'avantage étoit que, de là, on voyoit le chemin qui conduit au puits du château, celui du magasin, l'entrée du donjon, & le poste des corps-de-garde, je préférerai celui-ci, & je songeai au moyen d'y faire arriver six pièces de canon. Cette éminence étoit coupée en précipice de tous côtés, hors un seul, par lequel aussi le chemin pour y monter, s'allongeoit d'une lieue; mais ce ne fut pas le plus grand inconvénient: lorsque les pièces de canon y eurent été portées, on ne put pas y trouver un terre-plain assez grand pour les y poser; & il fallut applanir des rochers si durs, que ce travail étoit regardé

comme ridicule par la plupart des officiers. 1600.

Les ennemis n'en jugèrent pas de même. Dès le moment qu'ils virent que nous entreprenions de nous loger sur ce pic, ils pointèrent aussi six pièces de canon, & y firent un feu continuel. La première volée y fut tirée, un jour que j'étois à y faire travailler, ayant à la main mon bâton de commandement, vêtu d'une mandille verte & passémentée d'or, & portant sur ma tête un panache blanc & vert. Je remarquai que cette volée avoit passé beaucoup au dessus de ma tête, & que celle qui la suivit porta, au contraire, beaucoup plus bas. Voyant qu'on alloit mettre le feu à une troisième, je dis à Lesme, à Maignan & à Feugère, que celle-ci pourroit bien donner au milieu, & que, sans doute, les assiégés qui m'avoient aperçu, m'ajustoiént. Je me retirai de deux pas derrière un banc de rocher, d'où je tenois, d'une main, ma pique plantée à l'endroit où avoit été mon corps; un boulet rafa la pique, les autres allèrent tuer trois pionniers & deux canonniers, & cassier des flacons & des bouteilles qui avoient été apportés pour faire collation, & placées dans un trou du rocher. Cet accident fut rapporté à sa majesté, comme une témérité de ma part; & ce prince m'écrivit aussi-tôt, que ma personne lui étant encore plus nécessaire pour les affaires, que pour la guerre, il vouloit que je me ménageasse autrement qu'un simple

1600. soldat, qui a sa fortune & sa réputation à faire, & qu'il me rappellerait, si je n'obéissois à cet ordre,

Henri ne put résister à l'envie de voir l'ordonnance de ce siège, & il m'écrivit, une seconde fois, pour me faire consentir à lui rendre la parole qu'il m'avoit donnée du contraire, s'obligeant de n'aller que dans les seuls endroits que je lui désignerois, & sans autre suite que MM. le comte de Soissons, d'Epéron, Bellegarde & moi. Je lui priaï du moins de cacher avec un mauvais manteau la dorure de son habit, & d'éviter surtout, aux dépens d'une demi-lieue de chemin de plus, de passer dans un certain champ couvert de cailloux, vis à vis lequel les assiégés tenoient continuellement en faction trente ou quarante soldats armés de mousquets, & dix ou douze pièces de canon pointées, parce qu'ils savoient que c'étoit par ce champ qu'on passoit à tout moment pour aller à la batterie nouvellement posée sur le rocher. Je crus qu'il auroit cette complaisance; mais, quand il fut sur le lieu, il ne put se résoudre à user de cette précaution; & mes prières ayant encore été inutiles, nous marchâmes tous cinq à la file. Quelques mousquetades qu'on essuya d'abord, firent pâlir quelques-uns de la compagnie, ce fut bien autre chose, en entrant dans le camp, il se fit, à la fois, une décharge de grosse artillerie & de mousqueterie si terrible, qu'en un moment, nous nous vîmes tous couverts de terre, & la peau

effleurée d'une grêle de ces petits cailloux. =====
 Henri fit le signe de la croix : « C'est à ce 16001
 » coup, lui dis-je, que je vous reconnois
 » pour bon catholique. Allons, dit-il, il
 » ne fait pas bon ici ». Nous doublâmes
 le pas, en regardant comme un bonheur sin-
 gulier, qu'aucun de nous n'y eût été tué,
 ou, du moins, estropié. On ne parla point,
 au retour, de prendre la même route, on
 prit celle des montagnes, où je fis mener
 des chevaux pour la compagnie.

Le roi sentit quelque confusion, d'avoir
 ainsi fait l'aventurier. Cela fit que, quel-
 ques jours après, lui ayant mandé que
 toutes mes batteries étoient prêtes, & sa
 majesté; qui étoit alors de retour en la
 Tarantaïse, ayant encore voulu les voir,
 elle m'ordonna de faire une trêve de quel-
 ques heures avec le gouverneur du châ-
 teau. La curiosité du roi étant satisfaite,
 il me prit envie de jouir du droit de grand-
 maître, lorsqu'il exerce sa charge en pré-
 sence de sa majesté; mais, comme cela ne
 pouvoit se faire, sans une décharge d'ar-
 tillerie, ce qui auroit été regardé comme
 une infraction à la trêve, qui n'étoit pas
 encore expirée, pour engager les assiégés
 à la rompre les premiers, je dis à quel-
 ques commissaires de faire porter à la bat-
 terie du rocher certaines munitions dont
 on avoit besoin. Ceux du château, qui
 n'avoient encore rien perdu de leur fierté,
 & qui se repentoient, peut-être, d'avoir
 accordé la trêve, s'écrièrent qu'on la fauf-
 soit, & qu'ils alloient tirer, & , en effet,

1600. ils tirèrent douze ou quinze coups de canon. J'avois donné ordre que, si cela arrivoit, on se tint prêt pour leur répondre aussi-tôt par une décharge générale; c'étoit la première, & elle donna bien à penser aux assiégés, lorsqu'ils virent cinquante canons à la fois battre leur donjon; ils furent les premiers à demander la continuation de la trêve, surtout lorsqu'une seconde décharge succéda rapidement à la première. Dès ce moment, ils commencèrent à perdre l'idée que leur citadelle étoit imprenable, & cherchèrent secrètement les voies de composer à l'amiable.

Ce furent deux femmes qui furent chargées (30), par hasard, de cet accommodement. Madame de Brandis, femme du gouverneur de Montmélian, & qui étoit avec lui dans le château, se plaisoit à faire, de ses mains, de petits ouvrages de compartiment & de verroterie. Elle envoya à mon épouse, qui étoit dans la ville, des boucles d'oreille, & deux chaînes de verre de sa façon, d'une grande délicatesse. Madame de Rosny lui envoya, en échange, du vin & du gibier, & lui fit demander s'il n'y avoit point moyen qu'elles pussent se voir. Elles en obtinrent la permission, & passèrent trois après-dînées ensemble, si familièrement, qu'elles en vinrent jusqu'à examiner ensemble comment on pourroit rendre honnêtement Montmélian. Elles en informèrent leurs maris, qui,

(30) L'historien qui nous a donné la vie du duc d'Épernon, lui fait honneur de la reddition de Montmélian.

loin de s'y opposer, les autorisèrent à ~~continuer~~ 1600. leurs entretiens, où elles se ca-choient, l'une & l'autre, qu'elles agissoient avec permission. Mde. de Brandis eut une indisposition, qui lui fit avoir besoin de respirer l'air de la campagne. Son mari crut pouvoir me faire demander cette grâce, par le moyen de mon épouse, qui, saisissant cette occasion, sut si bien représenter au comte de Brandis la nécessité à laquelle il alloit être réduit, sans pouvoir, peut-être, obtenir, après cela, des conditions honorables, que ce gouverneur consentit à traiter avec moi, & m'envoya une députation à cet effet. J'en donnai avis au roi, qui proposa la chose dans son conseil. Il y fut résolu qu'on accorderoit un mois au gouverneur, après lequel, s'il n'étoit pas secouru, il remettroit sa place. J'étois sûr qu'elle n'auroit pas duré si long-temps, c'étoit d'ailleurs compter sur la bonne-foi, fort douteuse dans un ennemi. J'en dis mon sentiment; mais il ne me servit de rien de combattre une résolution, où l'envie n'avoit pas moins de part que la crainte.

Le roi ne commença à se repentir d'avoir mieux aimé déférer aux conseils du maréchal de Biron, & du duc d'Epéron, qu'aux miens, que lorsque le bruit se répandit, peu de temps avant l'expiration du terme accordé aux assiégés, qu'il venoit à leur secours une armée de vingt-cinq mille hommes de delà les monts. Ce prince me communiqua l'embarras où cette nouvelle le mettoit. Il étoit bien déterminé à

1600. aller au devant des ennemis & à les combattre, mais il sentoît combien il y avoit de risque à laisser derrière soi une place comme Montmélian. Il me demanda, si, de façon ou d'autre, il ne me restoit point quelque moyen de m'en mettre en possession avant ce temps-là. Toute difficile que la chose paroîssoit, elle réussit pourtant, & voici comment.

Depuis la suspension d'armes, le comte de Brandis laissoit entrer dans son château tous les étrangers qui y apportotent les vivres & les autres secours, dont ses blessés, & madame de Brandis elle-même, avoient besoin. Comme il n'y avoit qu'une seule porte pour y entrer, la presse y étoit quelquefois si grande, qu'il s'y donnoit quelques coups, dont le gouverneur ne vouloit, ou ne pouvoit pas faire justice, parce que, parmi ces gens, en grande partie soldats, il y en avoit plusieurs François. Il me pria de remédier moi-même à cet inconvénient, & je crus que c'étoit là l'occasion que je cherchois. Je mis à la porte du château un corps-de-garde de cinquante hommes tous choisis, commandés par des officiers qui, étant instruits de mon dessein, accoutumèrent les gardes du château à les voir entrer au dedans, d'abord, au nombre de trois ou quatre seulement, ensuite, en plus grand nombre, jusqu'à ce qu'enfin, la garnison n'osant plus, ni les en empêcher, ni tirer sur eux, ils se virent presque aussi maîtres dans le château qu'elle-même, sans qu'elle en retirât aucun se-

cours; au contraire, loin d'appaiser le désordre, ces François l'augmentèrent encore. 1600.

Brandis ne prit tout ce manège que pour un effet de la licence du soldat, & m'en porta ses plaintes. Je lui répondis qu'il pouvoit faire main-basse sur tous ces étrangers, que je supposois être de la campagne; il repliqua qu'il l'auroit fait, sans le grand nombre de mes soldats qui se trouvoient mêlés avec eux; que, plutôt que de les maltraiter, même sans mauvaise intention, il aimoit mieux me charger seul du soin d'arrêter le trouble & la confusion. Je parus ne me rendre à cette idée, qui est tout ce que je souhaitois le plus, que pour rétablir la tranquillité, & je dis à ce gouverneur, que j'en viendrois facilement à bout, si j'avois, en dedans de la porte, un corps-de-garde de pareil nombre que celui du dehors. Il le trouva bon. J'y fis donc entrer cinquante soldats, mais ce ne fut pas les seuls, trente les avoient déjà précédés, & un beaucoup plus grand nombre s'y glissa avec eux. J'y vins moi-même avec toute ma suite; dès lors, la partie se trouva si forte, que nous pouvions disposer du bas fort, & en partie du donjon.

Brandis connut alors sa faute; mais, ne pouvant la réparer, qu'en se montrant encore plus généreux, il vint me trouver, & me dit qu'il consentoit que je prisse possession du donjon, & qu'il s'en remettoit totalement à ma parole & à ma bonne-foi. Je résolus de ne pas abuser de sa confiance,

1600. & d'observer fidèlement les conventions. Je soupai & couchai dans le donjon, & dès le lendemain même du jour où j'avois reçu cette commission du roi, je vins lui dire que, sans rien craindre de Montmélian, il pouvoit marcher à la rencontre de ses ennemis; ce que sa majesté fit en bon ordre, & à la tête de son armée, mais l'avis qu'elle avoit reçu se trouva faux.

La garnison de Montmélian en sortit après le mois écoulé, & remit la place à sa majesté, qui m'ordonna d'y établir Créqui avec sa compagnie, la garnison en fut renforcée, & on la pourvut de tout abondamment. Je voulus persuader au roi qu'il devoit démanteler cette place, qu'on ne pourroit se dispenser, à la paix, de rendre à M. de Savoie, & qu'on en fit autant de toutes les autres forteresses conquises, mais les conseils des courtisans, qui sembloient être aux gages du duc de Savoie, sauvèrent Montmélian contre la bonne politique.

Les lettres en chiffres du maréchal de Biron, qu'on surprit, deux ans après, éclaircirent le mystère de cette conduite, tant pour Montmélian, que pour tout le reste. Biron marquoit au duc de Savoie, à qui elles s'adressoient, qu'il avoit obtenu à la garnison de Montmélian un mois, afin qu'il eût le temps d'en faire lever le siège; qu'il n'avoit rien à attendre de ses amis, s'il ne faisoit pas un effort pour sauver cette place, assez forte pour tenir trois mois. Il l'assuroit de la peine qu'il senti-

roit de sa reddition. Dans la lettre qu'il écrit à ce prince, après la prise du château, 1600. il lui déclare que sa négligence à le secourir avoit réduit au silence les seigneurs François de son parti, qui se seroient déclarés contre le roi, si, en s'avancant pour se joindre à eux, il leur avoit facilité les moyens de le faire avec quelque sûreté. Malgré l'affectation de ne pas mettre leurs noms sur le papier, ils y font tous si bien désignés, qu'on les reconnoît sans peine. Le silence que j'observe sur ces noms, n'est favorable qu'à quelques-uns, que le public n'a peut-être pas soupçonnés.

Montmélian ne s'étoit pas encore rendu, lorsqu'on apprit, dans l'armée françoise, que le cardinal Aldobrandin, neveu & légat du pape, étoit en chemin pour venir traiter avec sa majesté l'affaire de la paix, & celle de son mariage. Le roi m'ayant chargé d'aller recevoir cette éminence avec toute sorte d'honneurs, je m'avantai à sa rencontre, avec un corps très-levé de trois mille fantassins, & de cinq cents cavaliers. Il put bien s'apercevoir qu'il avoit affaire à un grand maître d'artillerie, par la manière dont il fut régalé, en approchant de Montmélian. La trêve me mettant en état de me servir de toute l'artillerie de cette place, comme de la mienne propre, je les joignis toutes deux, pour lui faire plus d'honneur. Le signal fut donné par une enseigne blanche, mise sur la batterie du rocher. La mienne commença après un fort grand feu

1600. de mousqueterie, & fut suivie de celle du château, de manière que l'une & l'autre ayant eu le temps de recharger, cette double décharge de cent soixante-dix canons, faite avec tout l'ordre possible, & encore multipliée par les échos que forment toutes ces gorges de montagnes, fit le plus bel effet du monde, mais non pas, je crois, dans l'esprit du légat, qui, plus effrayé que flatté d'un honneur rendu avec un appareil si terrible, croyoit que toutes ces montagnes alloient culbuter, & eut recours plusieurs fois au signe de la croix.

Je menai dîner ce cardinal à Notre-Dame de Miens, & je le prévins sur deux choses, touchant les affaires dont il me parloit; l'une, qu'il ne crût pas toutes les personnes qui viendroient se faire de fête auprès de lui, de la part de sa majesté; l'autre, que, si toutes ces personnes lui promettoient qu'on rendroit à M. de Savoie toutes les places prises sur lui, sans les raser, il les crût encore moins, parce qu'assurément, cela n'arriveroit point. Après cet avertissement, je le remis entre les mains de ceux qui étoient venus le chercher de la part de sa majesté, & je continuai mes hostilités par les attaques de la citadelle de Bourg, & du fort Sainte-Catherine.

On fit marcher cette dernière avant l'autre, à la prière de la ville de Genève, que le roi étoit ravi d'obliger. En arrivant près de ce fort, qui est situé sur un tertre, au

milieu d'une rase campagne dont il paroît être le centre, le maréchal de Biron, près duquel je me trouvai par hasard, me demanda si, dans l'instant, & à cheval comme nous étions, je voulois venir reconnoître la place avec lui. Je lui répondis que, pour faire cette observation en plein jour, nous étions trop brillans & trop empanachés : il montoit un cheval blanc, & portoit un grand panache de même couleur : « Point, » point, me dit-il, ne vous mettez point en peine, morbieu ! ils n'oseroient tirer sur nous. Allons donc, repris-je, comme vous voudrez ; car s'il pleut sur moi, il dégouttera sur vous ». Nous vinmes jusqu'à deux cents pas du fort. Nous observâmes tout ce fort long-temps, sans qu'on tirât que douze ou quinze méchans coups d'arquebuse, &, je crois, en l'air, quoique nous fussions au nombre de vingt chevaux. J'en étois dans une surprise extrême. « Monsieur, lui dis-je, il n'y a personne là dedans, ou bien ils dorment, ou ont peur de vous ». Le roi eut encore plus de peine à le croire, parce qu'y étant allé, la veille, avec six chevaux seulement, il se fit, à son approche, décharges sur décharges, & moi-même y étant retourné, le lendemain, à la pointe du jour, à pied, & n'ayant avec moi qu'Erard & Feugères, je fus reçu avec un si grand bruit d'artillerie, que le roi envoya Montespan, croyant que c'étoit une sortie. « A qui en veulent ces gens-là, me dit Montespan, qui ne voyoit personne ? »

1600.

1600. » A moi, lui répondis-je; mais j'ai vu ce
 » que je voulois voir ». Je conjecturai à
 peu près d'où pouvoit venir ce respect
 qu'on portoit par-tout au maréchal de
 Biron. Je vis que les flancs des bastions
 de Sainte-Catherine étoient si mauvais,
 qu'ils étoient en grande partie éboulés, &
 que le fossé n'étoit pas en meilleur état.
 J'assurai sa majesté que les tranchées n'au-
 roient pas été plutôt poussées jusque sur
 le bord du fossé, que la place se rendroit,
 &, en effet, les assiégés, qui, d'ailleurs,
 manquoient de tout, craignirent d'être em-
 portés d'assaut, & demandèrent à capitul-
 er, s'ils n'étoient pas secourus dans six
 jours.

Je demandai au roi la permission de faire
 un tour à Genève, après que j'eus fait ou-
 vrir la tranchée. J'y arrivai, le lendemain,
 avec cent chevaux, & fort à propos pour
 rassurer cette ville effrayée de la grande
 quantité de catholiques qu'elle voyoit au
 dedans de ses murs. MM. de Guise, d'El-
 beuf, d'Epéron, de Biron, de la Guiche,
 & autres, y étoient avec toute leur suite.
 J'eus beau l'assurer que sa majesté lui vou-
 loit du bien, & que je n'en sortirois point,
 tant que tous ces messieurs y seroient, le
 souvenir des persécutions passées étoit en-
 core trop présent à l'esprit de cette bour-
 geoisie. Elle ne fut point contente, que
 je ne l'eusse délivrée du sujet de sa crain-
 te, ce que je fis, dès le soir, en parlant à
 ces messieurs, qui partirent tous, le lende-
 main. La ville députa dix ou douze de
 ses

ses principaux bourgeois, ayant Bèze, leur ministre, à leur tête, pour complimenter sa majesté, & tâcher d'en obtenir un point qu'ils tenoient fort secret; c'étoit la démolition du fort de Sainte-Cathérine, qu'ils souhaitoient passionnément. Bèze parla en homme d'esprit, & qui sait louer délicatement. Il félicita les Protestans du bonheur que le règne d'un si grand prince leur annonçoit. Henri remercia les députés & la ville, à qui il offrit de la gratifier de celle de ses conquêtes qui étoit le plus à sa bienfaisance, & , prévenant leur demande, il leur dit, tout bas, qu'ils auroient le plaisir d'être les maîtres du fort de la citadelle de Sainte-Cathérine, & qu'il leur donnoit sa parole en ma présence (il me tenoit alors par la main); qu'aucune sollicitation ne pourroit l'empêcher de la faire raser. Les députés se retirèrent pleins de joie.

Sur les instances du cardinal Aldobrandin, sa majesté avoit consenti qu'il se tint des conférences à Lyon, au sujet de la paix, & avoit nommé pour traiter avec le légat, le cardinal du Perron, le connétable, le chancelier, Villeroy & Jeannin, qui n'étoient encore convenus de rien, lorsque la future reine (31) arriva en cette

(31) Cette princesse partit de Florence, le 17 Octobre, s'embarqua à Livourne, & , avec une escorte de dix-sept galères, arriva à Toulon, d'où elle vint à Lyon par Marseille, Avignon, &c. Le roi y arriva, en poste, le 9 Novembre. Quand le roi arriva (je prends ces paroles dans les mémoires les plus

ville. Le roi n'eut pas plutôt appris cette
1600. arrivée, qu'il quitta ses quartiers de guerre
& s'y achemina par un temps extrêmement
pluvieux, courant en poste avec une grande
partie des seigneurs de sa cour. Il étoit

fidelles de ce temps-là), la
reine étoit à son souper,
& la voulant voir & con-
sidérer à table, sans être
connu, il entra jusque
en la salette, qui étoit
fort pleine, mais il n'y
eut pas plutôt mis le
pied, qu'il fut reconnu
de ceux qui étoient le
plus près de la porte.
Ils se fendirent pour lui
donner passage, ce qui
fit que sa majesté sortit
à l'instant, sans entrer
plus avant. La reine s'a-
perçut bien de ce mou-
vement, dont, toute-
fois, elle ne fit aucune
démonstration, que de
pousser les plats en ar-
rière, à mesure qu'on la
servoit, & mangea si
peu, qu'elle s'assit plu-
tôt par contenance, que
pour souper. Après que
l'on l'eut desservie, elle
sortit incontinent, & se
retira en sa chambre. Le
roi, qui n'attendoit autre
chose, arriva à la porte
d'icelle, & faisoit mar-
cher devant lui M. le
Grand, qui frappa si fort,
que la reine jugea que
ce devoit être le roi, &
s'avança au même ins-
tant que M. le Grand
entra, suivi de sa majes-
té, aux pieds de laquelle
la reine se jeta. Le roi
l'embrassant, & l'ayant
relevée, ce ne furent
qu'honneurs, caresses &
baisers, respect & de-
voirs mutuels. Après que
les complimens furent
passés, le roi la prit par
la main, & l'approcha de
la cheminée, où il parla
à elle une bonne demi-
heure, s'en alla, de là,
souper; ce qu'il fit assez
légèrement. Cependant
il fit avertir Madame de
Nemours, qu'elle dit à la
reine qu'il étoit venu
sans lit, s'attendant qu'e-
lle lui feroit part du sien,
qui leur devoit être com-
mun dès lors en avant.
Madame de Nemours
porta ce message à la
reine, laquelle fit répon-
se, qu'elle n'étoit venue
que pour complaire &
obéir aux volontés de sa
majesté, comme sa très-
humble servante. Cela
lui étant rapporté, sa dite
majesté se fit déshabiller,
& entra en la chambre
de la reine, qui étoit déjà
au lit, &c. *Chronologie
Septennaire, année 1600, où
l'on peut voir aussi les par-*

onze heures du soir, lorsque nous arrivâmes au bout du pont de Lyon, & nous y 1600.
 attendîmes, une heure entière, qu'on vint nous ouvrir, pénétrés de froid & de pluie, parce que sa majesté, pour le plaisir de surprendre la reine, ne voulut point se nommer : Ils nes'étoient point encore vus l'un l'autre. Les cérémonies du mariage se firent sans pompe, nous vîmes souper le roi, qui nous envoya, ensuite, en faire autant, & se retira dans l'appartement de la reine.

L'arrivée de sa majesté ne fit qu'échauffer encore davantage la contestation au sujet des articles de la paix. Les plénipotentiaires étoient, presque tous, dans les intérêts du duc de Savoie, & bien aises de faire leur cour au légat. C'est ce qui fit qu'Henri jugea à propos de le faire rendre compte de leur négociation, & il blâma fort les commissaires, d'avoir excédé leur pouvoir. Bellièvre & Villeroy avoient promis au légat, qu'aucune des places prises ne seroit démolie, mais surtout Sainte-Catherine, sur laquelle le légat avoit fait des instances particulières, comme étant le meilleur & même le seul boulevard du duc de Savoie contre la république de Genève. Henri leur fit sentir qu'il soupçonnoit la précipitation avec laquelle ils avoient souscrit, sans l'avoir consulté, à un article de cette importance, & ajouta qu'il leur déclareroit sa volonté sur ce point

particularités du voyage de la reine, de sa réception dans les villes de France, &c. *De Thou, liv. 125, Matthieu, tom. 2, p. 378, &c.*

1600. dans quelques jours. Il me fit appeler, & me dit qu'avant que le légat lui eût fait, à cet égard, les sollicitations auxquelles il s'attendoit, le plus court étoit de faire sauter les cinq bastions du fort, & d'avertir la bourgeoisie de Genève de venir achever la démolition. Jamais ordre n'a été si promptement ni mieux exécuté. Dans une nuit, les Genevois mirent cette citadelle rés-pié-rés-terre, & emportèrent même tous les matériaux, de manière qu'on auroit eu, le lendemain, de la peine à croire qu'il y eût jamais eu un fort en cet endroit, & que la nouvelle en fut répandue d'abord comme d'un effet du feu du ciel. Lorsqu'on eut su la vérité, le légat en conçut un grand ressentiment, & ne laissa pas d'avouer, dans son chagrin, que j'étois le seul qui ne l'avois point flatté là dessus, & qu'il n'avoit pas fait assez d'attention à mon avis. Ce qui le fâchoit le plus, c'est que, sur la foi des commissaires, il s'étoit avancé du contraire au pape. La négociation en fut entièrement rompue pendant trois ou quatre jours, &, lorsqu'après ce temps-là, on la reprit, ce fut avec tant d'aigreur de la part de cette éminence, qu'elle rejeta toutes les propositions qu'on lui fit. Ces propositions étoient, que le duc de Savoie céderoit au roi le cours de la rivière du Rhône & ses environs, jusqu'à des distances désignées; qu'il ne pourroit élever aucun fort à une lieue près, pour favoriser le passage des Espagnols; qu'il laisseroit à la république de Genève la

jouissance de certains villages aussi spécifiés; que Bèche-Dauphin seroit démoli; & 1600.
 Château-Dauphin restitué; enfin, que le Frontière du
Dauphiné.
 duc payeroit cent cinquante mille écus pour les frais de la guerre.

Le roi, regardant cette affaire comme manquée, par l'entêtement du légat, se résolut à continuer la guerre encore plus vivement, &, m'ayant fait appeler, il me communiqua son dessein, qui étoit d'aller chercher le duc de Savoie à la tête de toute son armée, pendant qu'avec l'artillerie, je battois la citadelle de Bourg. Nous avions chacun des obstacles particuliers dans ce double projet, outre la disette d'argent qui nous étoit commune. Je trouvois l'entreprise de Bourg très-difficile à exécuter, la saison étant aussi avancée qu'elle l'étoit. La différence que je fais entre ce château, & celui de Montmélian, avec lequel il me semble qu'il peut aller de pair, c'est que, pour qui n'auroit que dix ou douze pièces de canon, Montmélian vaut, à la vérité, dix places comme Bourg, parce que la prise de Montmélian dépend d'avoir assez d'artillerie pour en foudroyer tous les dehors; mais, pour une armée forte de soixante canons, la citadelle de Montmélian n'est pas plus difficile à emporter que celle de Bourg, parce que celle-ci, plus régulière que l'autre, ne peut être attaquée que méthodiquement, & pied à pied. Si j'en avois été cru, lorsque je conseillai qu'on s'y attachât d'abord au partir de Montmélian,

elle auroit pu être alors au pouvoir du roi.
 1600. Pour ce prince, son embarras venoit de ce que, n'ignorant pas de quelle manière la plupart de ses officiers généraux conspireroient contre lui avec le duc de Savoie & l'Espagne, il avoit tout à craindre, en s'engageant avec eux dans le pays ennemi. Lesdiguières étoit le seul sur lequel il pût compter. Sa fidélité avoit paru, en dernier lieu, dans l'avis qu'il avoit fait donner à Calignon, que le duc de Bouillon se servoit d'un nommé Ondevous, pour entretenir ses liaisons avec les grands du royaume. Il est vrai que, si Calignon eût été plus diligent à s'acquitter de sa commission, Ondevous n'auroit pas eu le temps de s'évader, comme il fit, & que sa détention auroit mis en évidence tous les projets des factieux ; mais il y a toute apparence que ce n'étoit pas la faute de Lesdiguières. Je conseillai au roi de ne se reposer que sur lui, & pour se l'attacher encore davantage, de le faire maréchal de France, & gouverneur de Piémont. A l'égard des autres, il étoit facile de rendre leur mauvaise volonté sans effet, en leur donnant des emplois loin du gros de l'armée.

Mais ce qui nous parut le plus pressé à tous les deux, étant d'avoir de l'argent, nous convînmes que je partiroy, dans quatre jours, pour Paris, & qu'afin de pouvoir y vaquer pendant six semaines entières, j'emploierois ces quatre jours à faire tous les préparatifs nécessaires pour l'attaque de Bourg, à faire faire montre aux soldats

du peu d'argent qui nous restoit, & à ~~pourvoir~~ 1600. à toutes les dépenses, soit extraordinaires, soit ordinaires de la maison du roi. Je fis, dès le lendemain, prendre les devans à mon épouse, & à mes équipages, & je leur dis d'attendre de mes nouvelles à Rouannes, où je comptois, lorsque j'y serois arrivé, leur faire prendre la Loire jusqu'à Orléans. Ils m'y attendirent, trois ou quatre jours de plus, parce que mes mesures furent rompues, par le changement qui arriva dans l'affaire de la paix.

Etant allé prendre congé du roi, il approuva, qu'avant de partir, je visse aussi le légat, qui avoit toujours marqué beaucoup d'estime pour moi. J'entrai chez lui, tout botté, mes chevaux de poste m'attendoient, de l'autre côté de la rivière, vis à vis son logis. Il me demanda où j'allois en cet équipage: « en Italie, lui dis-je; c'est à ce coup que j'irai, en bonne compagnie, baiser les pieds du pape. » Comment ! en Italie, reprit-il, fort étonné ? Ho ! Monsieur, il ne faut pas cela, je vous prie, aidez-moi à renouer cette paix ». Je parus ne pas refuser d'y travailler encore, mais, par respect pour sa médiation, le roi ayant perdu de vue toute idée de paix. Je repris en deux mots tous les principaux articles déjà proposés, & je demandai ensuite au cardinal s'il vouloit ajouter foi à ce que j'allois lui dire. Comme il m'en assura, je lui dis qu'il pouvoit tenir, en ce moment, comme une chose très-certaine, que, de ces arti-

1600.

cles, sa majesté ne se relâcheroit jamais sur ceux qui concernoient la rive du Rhône, les villages dans le voisinage de Genève, Château-Dauphin & Bèche-Dauphin, parce que je connoissois sur tous ces points l'intention de sa majesté comme elle-même. Il m'en demanda les raisons, que je me dispensai de lui dire, à cause du peu de temps que j'avois pour cela. Après qu'il eut fait quelques tours de chambre, en faisant ses réflexions, il me demanda avec la même protestation de sincérité, si, en m'accordant tous ces points, il ne seroit plus fait mention de tous les autres. Je lui répondis, que je croyois pouvoir le lui garantir. Sur quoi il me pria d'aller communiquer au roi ce qu'il venoit de me dire. Henri me vit revenir avec plaisir. Je retournai, un moment après, vers le légat, avec un plein pouvoir de sa majesté; &, dans l'instant, nous conclûmes un (32) traité, qui languissoit depuis si long-temps.

En voici les conditions. Qu'en échange du marquisat de Saluces, auquel le roi de France renonçoit, le duc de Savoie céderoit à sa majesté les places de Sental, Monts & Roquesparvière, la Bresse en entier, les bords & environs du Rhône, d'un & d'autre côté, jusqu'à Lyon, excepté le pont de Grézin, & quelques passages nécessaires à son altesse pour entrer en

(32) M. de Thou, *Mat-thieu & la chronologie septennaire* en parlent conformément à ce récit. *Ibid.*, année 1601. Voyez aussi ce traité, *Mém. de Nevers*, tom. 2, p. 775 & *suiv.*

Franche-Comté, sans cependant qu'elle
 acquit, par cette cession, le droit de tirer 1600.
 de ces endroits aucun tribut, d'y bâtir
 aucun fort, faire passer aucunes gens de
 guerre, que, de la permission du roi, &
 à condition que, pour ce droit de passage
 au pont de Grézin, le duc payeroit à la
 France cent mille écus; qu'il remettroit
 encore à sa majesté la citadelle de Bourg,
 le bailliage de Gex, Château-Dauphin &
 ses dépendances, avec tout ce qui peut
 être compris dans la province de Dauphiné
 deçà les monts; qu'il renonceroit pareil-
 lement à la propriété d'Aus, Chouisy,
 Vulley-Pont-d'Arley, Seissel, Chana &
 Pierre-Châtel, aux environs de Genève;
 que les fortifications de Bèche-Dauphin
 seroient rasées; que le roi, en rendant, de
 son côté, tout ce qui n'est point spécifié
 ici de ses autres conquêtes, pourroit en
 retirer l'artillerie, & les munitions qui y
 étoient actuellement. Les autres articles
 regardent les criminels réfugiés & les pri-
 sonniers de guerre, les bénéfices ecclé-
 siastiques, les échanges de terre entre par-
 ticuliers, &c. Il y est articulé, pour le duc
 de Nemours, qui a une partie de ses biens
 dans cette contrée, qu'il ne fera inquiété,
 ni pour ceux qui relèvent du roi, ni pour
 ceux qui sont dépendans de son altesse. Je
 ne dis rien des autres clauses communes
 à tous les traités.

Quoique ce traité fût signé de moi au
 nom du roi, du légat pour le pape, &
 des agens du duc de Savoie, celui-ci,

1600. poussé par le Comte de Fuentes, en retarda si fort l'entière conclusion par ses plaintes & ses longueurs, que le roi crut ne devoir point encore désarmer. Il fit un (33) voyage en poste à Paris, en attendant que le duc se fût déterminé. S'il étoit obligé de repasser en Savoie, il avoit des mesures à prendre pour les affaires du dedans de son royaume, & surtout de Paris, dans un temps où tout étoit rempli de factieux. Il laissa le connétable & Lefdigières, avec de bonnes troupes, sur cette frontière, en attendant son retour, &, à Lyon, pour terminer les affaires de la paix, Villeroy & deux ou trois autres commissaires.

Mais sa majesté ne se trouva point obligée de retourner en ces provinces. Le duc de Savoie, après bien des mutineries, revint à des réflexions plus sensées, &, considérant tout ce que son opiniâtreté lui avoit déjà coûté, il se trouva fort heureux d'accepter le traité, dans la forme

(33) „ Il partit, dit Bas-
 „ sompierre, une nuit, en
 „ poste, de Lyon, pour
 „ s'en retourner à Paris ;
 „ &, s'étant embarqué sur
 „ l'eau à Rouanne, il vint
 „ descendre à Briare ; de
 „ Briare, il vint coucher à
 „ Fontainebleau, &, le len-
 „ demain, dîner à Villeneu-
 „ ve, &, passant la Seine au
 „ bas des Thuilleries, s'en
 „ alla coucher à Verneuil
 „ (près Sens). Nous

„ demeurâmes trois jours
 „ à Verneuil, puis vinmes
 „ à Paris. Enfin, la
 „ reine arriva à Nemours,
 „ & le roi, continuant, à
 „ soixante chevaux de pos-
 „ te, l'y alla trouver, &
 „ l'amena à Fontainebleau,
 „ où, ayant demeuré cinq
 „ ou six jours, elle arriva
 „ à Paris, logée chez Gon-
 „ dy, &c. *Mém. de Bas-*
sompierre, tom. 1, pag. 89 &
90.

où il venoit d'être mis. On y joignit donc les dernières formalités, & la paix fut publiée à Paris & à Turin, avec les cérémonies accoutumées. L'exécution des articles ne se fit pourtant pas, sans que le duc de Savoie ne fît naître plusieurs autres difficultés, qui arrêterent Villeroy à Lyon une partie de l'année suivante. Ce ne fut qu'en ce temps-là qu'on fut parfaitement d'accord, & l'Espagne, qui s'étoit mêlée fort avant dans cette affaire, en donna elle-même le conseil au duc de Savoie. Henri marqua en toutes ces occasions beaucoup de déférence pour le pape; il accorda tous les délais que le duc de Savoie engageoit le légat à demander par le comte Octavio Tassone. Ce n'étoit pas l'avis de Villeroy; mais sa majesté croyoit qu'après avoir obtenu au fond tout ce qu'elle pouvoit demander, elle ne devoit pas marquer tant de rigueur sur la manière, ni s'exposer à voir peut-être la guerre se rallumer pour si peu de chose. Celle-ci fut aussi avantageuse au roi, que le peut jamais être une guerre achevée dans une seule campagne. Sa majesté déclara que la Bresse ne seroit point comprise dans la généralité de Lyon; mais qu'elle seroit ruinée à la Bourgogne, & ressortiroit de la cour des aides de Paris.

La reine ne prit pas, incontinent après, la route de Paris. Elle amenoit avec elle dom Joan son oncle, bâtard de la maison de Médicis; Virgile Urfin, son cousin, qui, ayant été nourri jeune avec elle,

1600. avoit conçu des espérances au dessus de sa condition. Plusieurs autres Italiens & Italiennes étoient à sa suite, entr'autres un jeune homme nommé Conchini, & une fille nommée Léonore Galigai, qui jouèrent, dans la suite, un grand rôle. Je la précédai à Paris de huit jours, pour y faire ordonner la cérémonie de son entrée (34), qui fut des plus magnifiques en toutes manières. Le lendemain, le roi l'amena dîner, avec toute sa cour, chez moi, à l'arsenal. Elle étoit suivie de toutes ses filles Italiennes, qui, trouvant le vin d'Arbois fort de leur goût, en burent un peu plus que de besoin. J'avois d'excellent vin blanc, & aussi clair qu'eau de roche; j'en fis remplir les aiguières; &, lorsqu'elles demandoient de l'eau, pour tremper le vin de Bourgogne, ce fut cette liqueur qu'on leur présenta. Le roi les voyant de si bonne humeur, se douta que je leur avois joué pièce. La conjoncture

(34) Il ne paroît pas qu'on ait fait à cette princesse la cérémonie d'une entrée solennelle dans Paris. Les Parisiens, dit, au contraire, la chronologie septennaire, vouloit se préparer à lui faire une très-belle & très-magnifique entrée, & en supplièrent le roi; mais sa majesté voulut que les frais de cette entrée fussent employés en des choses plus nécessaires. Et, quelques lignes après, „arrivant à la fausse-porte du faubourg Saint-Marcel, le sieur marquis de Rosny fit tirer, par trois fois, tout le canon de l'arsenal. Elle passa, dans sa litière, le long des fossés de la ville, & pour ces jours, alla loger au faubourg St. Germain, à l'hôtel de Gondy, & le lendemain, chez Zamet, & puis au Louvre. *Ibid.*

du mariage du roi fit qu'on ne parla, pendant tout l'hiver, que de parties de plaisir. 1600.

La guerre parut fort animée, cette année, en Flandre. Le prince Maurice d'Orange gagna, au mois de Mai, contre l'archiduc Albert, une bataille (35), où l'amirante de Castille, son bras droit, fut fait prisonnier. Il alla, ensuite, mettre le siège devant Nieuport; mais il fut obligé de le lever. Je ne dirai rien de celles de l'Empereur & du Grand-Seigneur en Hongrie, sinon, que le duc de Mercœur y fut fait lieutenant-général de sa majesté impériale. Je supprime aussi les magnificences du Jubilé (36) séculaire à Rome; & je termine les mémoires de cette année par un fait qui fournit une réflexion bien sensée sur les duels. Bréauté (37) s'étant battu en

(35) C'est la bataille de Nieuport, donnée dans le mois de Juillet. Les Espagnols y perdirent huit mille hommes. Le prince d'Orange n'en fut pas moins obligé de lever le siège, qu'il avoit mis devant Nienport, & de se retirer en Hollande. La plupart de ces faits, étrangers, ne sont ordinairement pas rapportés dans ces mémoires avec plus d'exactitude que d'étendue. Je ne crois pas qu'il soit à propos que je m'attache à les détailler dans ces notes. Il vaut mieux renvoyer le lecteur aux mémoires & histoires du temps. Consultez de même les histoires générales & particulières sur les expéditions militaires contre l'armée de l'Empereur & celle du Grand-Seigneur, dont il est parlé ici.

(36) On compte qu'il y eut trois cent mille Français, tant hommes que femmes, qui allèrent, à Rome, gagner les indulgences du Jubilé. Voyez-en les cérémonies dans le septennaire, année 1600, & autres mémoires de ce temps-là.

(37) Charles de Bréauté, gentilhomme François du pays de Caux, capitaine d'une compagnie de cavalerie au service des

~~1600.~~ combat singulier, il tua son adversaire, &
1600. fut ensuite assassiné lui-même.

<p>Etats; son adversaire étoit un simple soldat Flamand, lieutenant d'une compa- gnie du gouverneur de Bol- duc, contre lequel il se battit, en combat singulier, de vingt François contre vingt Flamands. Après avoir eul'avantage dans une première attaque, oà il tua</p>	<p>son ennemi, il fut fait pri- sonnier, dans une seconde. & tué par ordre du gou- verneur de Bolduc. „ Il „ cherchoit les duels, dit „ l'auteur de la chrono- „ logie septenaire, pour „ lesquels ils'étoit absenté „ de la cour de France.</p>
--	--

Fin du troisième Volume.

643402



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans ce troisième Volume.

A

- A** GEN pris, 47, N. 17.
- ALBRET (maison d'); *voyez* FERVAQUES (comtesse de).
- alliance entr'elle & la maison de Rohan, 46, N. 15.
- ALBRET (Henri d'Albret); *voyez* MIOSSENS.
- ALDOBRANDIN (cardinal), neveu & légat du pape, vient traiter de la paix, 381. Conférences qu'il a, à Lyon, avec les commissaires nommés, 385. Il les rompt, 514; reprend le traité avec Sully & le conclut, 519, 520, N. 20.
- ALINCOURT (mon sieur d'); *voyez* HENRI IV. Somme d'argent qu'il reçoit par son traité, 225. Il est envoyé à Rome pour le mariage de Henri avec Marie de Médicis, 348.
- ALÈGRE (Andrée d'); *voyez* FERVAQUES (comtesse de).
- ALLYMES (René de Lucinges des), commissaire du duc de Savoie dans l'affaire de Saluces, 329, N. 16; cherche à corrompre Sully par des présents, 330.
- AMBASSADEURS de la part d'Elisabeth & des Provinces-Unies à Henri IV; leurs offres, 154; leurs réponses, 156. Ils s'en retournent, 157.
- AMIENS surprise, 103, 104, N. 3. Préparatifs pour reprendre cette place, 104 & *suiv.* N. 3; est assiégée, 113, 128; le rend, 129.

ANDRÉ (le cardinal), Sully, 323, déclarée charge de la couronne, 323, 261. N. 12.

ANGE (père); voyez N. 12.

JOYEUSE (Henri de). ASSEMBLÉE du clergé, 188.

ANJOU (François de Valois, duc d'Alençon, puis duc d'), 262. ASTROLOGIE. Passion pour l'astrologie dans le siècle de Henri IV, 285.

ARSENAL de Paris, rétabli, 323. AUBIGNÉ, ou Aubigny (Théodore Agrippa d'),

ARCHIDUC d'Autriche (Albert, cardinal &), son dessein; particularités sur sa vie, 119, N. 8. Ses moyens pour soulever les Amiens, 127, N. 15; signe, Calvinistes, 152, N. 31.

à Bruxelles, le traité de Vervins pour le roi d'Espagne, 180; va chercher l'archiduchesse de Gratz pour Philippe III, & passe avec elle par Marseille, 259, N. 38. Il épouse l'infante Isabelle, & est fait gouverneur des Pays-Bas, où il va, 260. Il perd la bataille à Nieuport, 397. AUTRICHE (maison d'). Biens portés dans cette maison par celle de Béthune, 37, N. 13.

ARGENTIER (l'), partisan, 97. AUTRICHE (Marguerite d'), archiduchesse de Gratz, épouse Philippe III, 159, N. 38. Elle passe par Marseille, 159.

ARMAGNAC (comté d'), érigé en présidial, 97. AUVERGNE (M. d'), 110, 312, N. 6.

ARMES (port d'), défendu, 185, N. 2.

ARNAUD, commis du conseil des finances, 74.

ARCOST (Charles, duc d') prête serment pour l'observation d'un traité de paix, 178, 179, N. 47.

ARTILLERIE, (grande maîtrise de l'), donnée à

B

BALS & fêtes à Paris, 348.

BALAGNI (M.), valeur de son traité avec Henri IV, 225.

BALEINE prise sur la côte de Hollaude, 246, N. 27.

BAR (Henri de Lorraine, duc de). Son mariage avec Madame, & opposi-

tion qu'y font le pape & le clergé, 262, N. 40.

BARRE (madame de la), donné de méchans conseils à Madame contre Sully, 33, pour lequel elle parle à Madame, 46.

BARREAUX (des), membre du nouveau conseil des finances, 61.

BASSIGNAC (M.), gentilhomme calviniste, cabale, 120.

BEUCAIRE; voyez MARTIGUES.

BEAUFORT (madame de); voyez ESTRÉES (Gabrielle d').

BEAUPRÉ (Saint-Germain de), l'un des chefs Calvinistes mal intentionnés, 119.

BELLEGARDE (M. de). Honneur qu'il sollicite en vain, 348. Il se trouve au siège du château de Montmélian, 374.

BELLES-LETTRES, leur établissement, 185, N. 2.

BELLIÈVRE (M. de), commis pour la garde de la Picardie, 139, 145. Traité qu'il signe, & à la publication duquel il assiste, 180, N. 48. Il conduit les affaires du dedans du royaume, 216, N. 14; les sceaux lui sont donnés, & il est fait chancelier, 283; est un des

commissaires pour l'affaire du mariage du roi, 317, & pour celle du marquisat de Saluces, 328.

BELISLE (Charles de Gondy, marquis de), 301, N. 69.

BELISLE (Antoinette d'Orléans de Longeville, marquise de), se fait Feuillant, 301. Cause de cette retraite, & son éloge, *ibid.*, N. 69.

BELLY, chancelier de Savoie, commissaire dans l'affaire du marquisat de Saluces, 328.

BERINGHEN (Pierre de). Moyens qu'il propose pour prendre la Fère, 10, N. 2. Il rend service à Sully, au sujet de son entrée dans le conseil des finances, 53; est du conseil du roi, 55, 108.

BERNIÈRE, conseiller au parlement de Rouen, 25.

BERTHIER, agent du clergé, 273, N. 47; ce dont il est chargé de rapporter de la part du roi, 276.

BERTICHÈRE (la) cabale pour les Calvinistes, 120.

BESSAIS. Ses brigues dans le parti Protestant, 120.

BÉTHUNE (maison de), ses alliances avec la maison

de *Bourbon* & de *Luxembourg*, 147, N. 29.

BÉTHUNE (Jeannede), son mariage, 147, N. 29.

BÉTHUNE (Marguerite de), son mariage, 46, N. 15.

BÉTHUNE (Salomon de), baron de Rosny, gouverneur de Mantes, sa mort, 125, N. 14.

BIRON (Charles de Gontaut, maréchal de), manque la prise d'Arras, 12, N. 5; voyez HENRI IV. Il est fait duc & pair; traité, à la ratification duquel il assiste, 195. Ses brigues en Guyenne, 307. Il est un des commissaires dans l'affaire du marquisat de Saluces, 328; marche, malgré lui, pour s'emparer de la ville de Bourg, 349, qu'il consent qu'on attaque, 350. Il cherche à faire périr Sully dans des embuscades, 353; donne de méchans conseils à Henri, 377; instruit le duc de Savoie de tout ce qui se passe au conseil & à l'armée, 380; tâche de faire tuer Sully devant le fort Sainte-Catherine, 383, 384.

BIZOUZE, député par Henri IV dans les généralités, 60.

BLAYE, aujourd'hui

Port-Louis, 146, N. 28.

BLAYE, assiégé & manqué, 47, N. 17.

BLÉ. Défense de le transporter hors du royaume, 184. Réflexion sur cette partie de la politique, 184, N. 1.

BOESSE (Pierre Escodaca, ou Escoudaca de), officier de l'armée du roi. Sa fermeté fait prendre la ville de Bourg, 350.

BORSSE, maître d'hôtel de Madame, 39.

BOIS-DAUPHIN (M. de). Somme qu'il reçoit de Henri IV par son traité, 225.

BONGARS (Jacques), agent du roi en Allemagne, 248.

BORN, lieutenant-général d'artillerie, 321.

BOTHEON (Guillaume de Gadagne, seigneur de). Paix, à la ratification de laquelle il assiste, 180, N. 48.

BOUILLON (le duc de). Objet de ses brigues pendant le siège d'Amiens, 119, 120, N. 9. Il cherche à soulever les protestans, 154; voyez HENRI IV. Article captieux qu'il fait insérer dans l'édit de Nantes; pour quel objet, 272, 273, N. 47. Il en veut à Sully d'avoir fait supprimer cet

article, 278. Il cabale avec les seigneurs du royaume, 390.

BOULOGNE. Conférences en cette ville entre l'Espagne & l'Angleterre, sans fruit, 188, N. 5.

BOURBON (maison de). Biens portés en cette maison par celle de Béthune, 37, N. 13; voyez **ROHAN** (maison de).

BOURBON (Alexandre de), second fils de Henri IV, est baptisé comme enfant de France, & nommé Monsieur, 190, 191, N. 8.

BOURBON (Henriette de), fille de Henri IV & de la duchesse de Beaufort, 283.

BOURBON (Charles de), fils naturel d'Antoine, roi de Navarre, archevêque de Rouen, refuse de marier madame Cathérine, 267, N. 44. Plaisante conversation, entre lui & Roquelaure, à ce sujet, 269.

BOURBON (mademoiselle de), fille de Henri I, prince de Condé. Sa mort, 284, N. 54.

BOURG-EN-BRESSE, pris, 349, 351. Force de son château, 389, 390.

BOURGES Somme payée pour sa réduction, 225.

BOUVENS, gouverneur de Bourg-en-Bresse, ne peut en empêcher la surprise, quoiqu'averti, 349, 350.

BRANDIS, gouverneur de Montmélian, en rend le château à Henri IV, par capitulation, 376, 380. Son épouse y a beaucoup de part, 376.

BRÉAUTÉ (Charles de), se bat en duel de vingt François contre vingt Flamands, 398, N. 37; est assassiné, 398, N. 37.

BRESSE cédée en entier au roi, 392; réunie à la Bourgogne, 395.

BRETAGNE, villes prises & rencontres militaires dans cette province, & autres faits d'armes des différens partis, 47, 48, N. 16.

BRETONS (chevalier de), agent & commissaire du duc de Savoie dans l'affaire du marquisat de Saluces, 305, 328, 333, 347.

BRIENNE; voyez **LOMÉNIE**.

BRISSAC (duc de), maréchal de France, envoyé en Picardie, 151. Somme qu'il reçoit pour son traité, 225.

BROSSIER (Marthe), prétendue démoniaque. Dessins de ceux qui la

faisoient agir, 281. Particularités sur cette intrigue, 281, N. 52.

BRULART; voyez SIL-LERY.

BUDOS (Louise de), femme du connétable de Montmorency, sa mort, 286, N. 56.

BUZENVAL, ambassadeur de France en Hollande, 181.

C.

CALATAGIRONNE (Bonaventure de), patriarche de Constantinople, travaille avec fruit à la paix de Vervius, 140, N. 22. Il ne peut faire ôter à Sully la commission dans l'affaire de Saluces, 331.

CALIGNON (N. de), 120, N. 9; employé à la composition de l'édit de Nantes, 160, N. 35, p. 276.

CAMBRAÏ. Somme payée pour sa réduction, 225.

CARDINAUX. Promotion de cardinaux François, 188, N. 6.

CASAUBON. Pourquoi appelé & fixé à Paris, 186.

CASE (la), calviniste, 119.

CASTENET. Sa fermeté fait prendre Bourg-

en-Bresse, 350, 351.

CATHÉRINE de Médicis, reine de France, s'étoit opposée au mariage de Madame avec Henri III, 262; ses prétendus droits sur le royaume de Portugal, 187, N. 3.

CAUMARTIN (Louis le Fèvre, seigneur de), garde des sceaux, chargé de deux généralités, 60, N. 19; est nommé pour assister à la conférence de Boulogne, 188.

CÉCILE (Robert), ambassadeur d'Elisabeth à Henri IV, 154, N. 34.

CÉCILE (Guillaume), secrétaire d'état d'Elisabeth, 154, N. 34.

CHAMBERT, ou Chambarret (N. de), chef royaliste en Languedoc, 47, N. 16; contribue à la prise de Bourg, 350.

CHAMBERY, pris, 352.

CHAMBRE de Justice établie, 107.

CHAMBRE des comptes manque de respect à Henri IV, 132.

CHAMPIGNY, commis au péage des rivières dans l'Orléanois & la Touraine, 245.

CHAPELLE-BIRON (N. de Charbonnière de la), officier de la ligue, 47, N. 16.

- CHARBONNIÈRES**, pose au mariage de Madame avec le duc de Bar, 263, 267; à l'enregistrement de l'édit de Nantes, &c le fait réformer, 373, 374, N. 47.
- CHARLES-QUINT**. Son ambition, ses projets, sa retraite, 249, N. 30. Il avoit ordonné la restitution de la Navarre à la maison d'Albret, 252, N. 33.
- CHATEAUNEUF** (René de Sainte-Marthe de), chef royaliste en Languedoc, 47, N. 16.
- CHATEAU-NEUF-L'AUBÉPINE** (Charles de l'Aubépine, marquis de); voyez HENRI IV.
- CHATRE** (M. de la). Somme d'argent qu'il reçoit pour son traité, 126.
- CHAUVELIN** (Sébastien), conseiller au parlement, 213.
- CHIVERNY** (Philippe-Hurault de), chancelier, est pressé de travailler à la confection des articles de pacification avec les Protestans, 137; seconde la duchesse de Beaufort dans ses brigues pour devenir reine, 193. Somme d'argent qu'il reçoit pour son traité, 225. Sa mort, 283.
- CLAM** (Saint-Germain de), ses menées pendant le siège d'Amiens, 119.
- CLERGÉ** de France. Don gratuit, 106. Il s'op-
- pose au mariage de Madame avec le duc de Bar, 263, 267; à l'enregistrement de l'édit de Nantes, &c le fait réformer, 373, 374, N. 47.
- CLÉMENT VIII**, travaille à la paix générale, 140; se montre favorable à la dissolution du mariage de Henri IV & de la reine Marguérite, 164. Il refuse la dispense pour le mariage de Madame avec le duc de Bar, 264, 267, N. 42; se démet de l'arbitrage sur le marquisat de Saluces, 304, 305. Il accorde la dissolution du mariage de Henri IV, 348.
- CLERMONT** (N. de), est pour la réforme de l'édit de Nantes, 278.
- COESNARD**, commissaire envoyé dans le Poitou, 245.
- COLAS**, sénéchal de Montélimar, défend la Fère, 10, N. 1.
- COMMERCE** détruit dans le royaume, 223.
- COMPROMIS** entre les mains du pape pour le marquisat de Saluces, 303, N. 1.
- CONCHINI** vient en France à la suite de Marie de Médicis, 396.
- CONDÉ** (Henri II de

Bourbon, prince de);
Henri IV fait valoir ses
droits, 29.

CONFLANS pris, 355.

CONSEIL d'état & des
finances. Abus & malver-
sations qui s'y commet-
tent, 49 & *suiv.* Calomnies
& artifices qu'on y em-
ploie pour tromper Sully
& le perdre, 60, 75. Liste
& ordre de différens con-
seils sous le règne de Hen-
ri IV, 214.

CONSEIL de Raison,
son établissement, 92, 94;
aboli, 95.

CONSTANT, gentil-
homme calviniste, 120.

CORBINIÈRE (la),
partisan, 16, 136.

COURS Souveraines
s'opposent à l'enregistre-
ment de l'édit de Nantes,
272.

CRÉQUY (Charles
de), est chargé de l'ex-
pédition de la ville de
Montmélian, 349, sou-
tient l'opinion de Sully
dans le conseil, 256; est fait
gouverneur dans Montmé-
lian, 380.

CROCANS défait en
Limosin, 47, N. 17.

CURÉE (Gilbert Fil-
het de la). Ses belles ac-
tions devant Amiens, 128,
N. 16.

D.

DANVILLE; *voyez*
MONTMORENCY (Henri
de).

DAUPHINÉ. Places
cédées à Henri IV par le
traité de Lyon, 393.

DEMEURAT, procureur
du roi à Rioms, 136.

DESCURES, partisan, 16.

DEUILLY (madame de),
maîtresse de Fresne, 117.

DISSOLUTION du
mariage de Henri IV &
de Marguérite de Valois,
308, 310, N. 4.

DON GRATUIT de-
mandé au clergé, 106.

DORIA (marquis de),
favori de Philippe III, 258.

DOUARNENÈS Les Es-
pagnols en sont chassés,
146, N. 28.

E

ÉDIT de Nantes; *voyez*
NANTES.

EDMONT, agent de la
reine d'Angleterre, 235.

ELBEUF (duc d'). Som-
me qu'il reçoit, en faisant
son traité, 224; suit le roi
à la campagne de Savoie,
384.

ÉLISABETH, reine d'An-
gleterre. Ambassade qu'elle
envoie au roi, 145, 154.

ENHALT (prince d'), proposé pour épouser Madame, 262.

EPERNON (Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d'), se soumet au roi, 48. Somme qu'il en reçoit pour son traité, 224. Ses violences en Provence, 229; *voyez* SULLY (Maximilien de Béthune, duc de), HENRI IV. Il s'oppose à tous les conseils de Sully dans la campagne de Savoie, 356, 362, 384.

ÉPINOY (Hyppolite de Montmorency, princesse d'), amène ses enfans à Paris, 319, N. 10.

ESPAGNOLS. Leur parti tombe en Bretagne, 146. Le conseil de Madrid mécontent du duc de Savoie, 324, 325, auquel il conseille l'exécution des articles de la paix, 395.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon. Sa mort, 285, N. 55.

ESTRÉES (Angélique d'), abbesse de Maubuisson, 18.

ESTRÉES (Gabriëlle d'), fait donner à César de Vendôme, son fils, le gouvernement de la Fère, 12. Danger qu'elle court sur la route de Clermont, 21, 23. Elle favorise l'entrée de

Sully dans le conseil des finances, 50; obtient la grande-maîtrise de l'artillerie pour son père, 124, N. 13. Elle prêteoit de l'argent à Henri IV, 131. Motif de la grâce qu'elle obtient au duc de Mercœur, 131; brigue auprès du pape à ce sujet, 189. Elle fait baptiser son fils comme enfant de France, 191, N. 8; *voyez* BOURBON (Alexandre de). Brouillerie à cette occasion, entr'elle & Sully, 196. Sa conversation avec le roi. Sully présent, 197, 199. Elle fait servir la maladie du roi à

ses desseins, 202, N. 10. Sa foiblesse pour l'astrologie, & prédictions qui lui sont faites, 287. Détail de ce qui se passa dans la séparation du roi & d'elle, à Fontainebleau, 288. Ses discours au duc, 289, & à la duchesse de Sully; imprudence avec laquelle elle parle d'elle-même, 290, 291. Elle se fait transporter chez madame de Sourdis, 294. Circonstances de sa mort; opinions différentes à ce sujet, 294, 296, N. 62, 64.

ESTRÉES (Jean-Antoine d'), père de la belle Gabriëlle, est fait grand-

maître de l'artillerie, 124, N. 13; se démet de sa charge, 322.

ÉTATS-GÉNÉRAUX; voyez NOTABLES (Assemblée des). Maximes politiques sur les États, 76, N. 21.

ÉTOFFES d'or & de soie. Cette manufacture ne réussit point à Tours, 320. Réflexions à ce sujet, 321, N. 11.

ÉTRENNES données & reçues à la cour de France par le duc de Savoie, 328, N. 15; voyez SAVOIE.

F.

FAYET, secrétaire du conseil des finances, 116.

FEMMES combattent dans les armées de Henri IV, 129, N. 16.

FÈRE (la). Détails sur le siège mis devant cette place; grande chaussée construite; la place se rend, 11, N. 3.

FERMES (grosses) ôtées aux étrangers & seigneurs François, 232, 233; voyez SULLY (Maximilien de Béthune, duc de).

FERVAQUES (Andrée d'Alègre, comtesse de) propose de marier son fils à mademoiselle de Sully,

101, N. 1.

FÊTES à Paris, en 1597, 102.

FEUGÈRES, attaché à Sully, 373.

FINANCES & FINANCIERS. Leur haine contre Sully; leurs malversations, 49, 52. Leurs calomnies contre Sully, 60, 74. Ils cherchent inutilement à le tromper, 72, 74; voyez

SULLY (Maximilien de Béthune, duc de). Beau portrait de l'homme de

finance, 205, N. 11; voy.

MINISTRES. Finances de France excessivement obérées, 224. Recherches des malversations & changemens qui sont faits dans les finances, 240.

FONTAINEBLEAU. Fantôme nommé le grand Veneur de Fontainebleau, 246, N. 26.

FONTRAILLES (Astrac de). Procès qu'il gagne contre Henri IV, pour le comté d'Armagnac, 136.

FORCE (madame de la), rend service à Sully auprès de Madame, 46.

FORGET (Pierre); voy. FRESNE (de).

FORTIFICATIONS (surtendance des) & bâtimens donnée à Sully, 218.

FOSSEUSE prend Mende,

de, 154.

FRANCE, est affligée de la peste & de la famine, 48, N. 17. Etat déplorable où les guerres civiles l'avoient réduite, 137, N. 19; 156, 221. Véritable politique qu'elle doit suivre, 158.

FRANÇOIS I, roi de France. Pourquoi il perdit la bataille de Pavie, 10.

FRESNE (Pierre Forget de), secrétaire d'état, 56, 61, soutient les financiers malversateurs, 116. Dévoué à la duchesse de Beaufort, 192.

FONTENAC, officier calviniste, 108, 110.

FUENTES (comte de), retarde la conclusion du traité de Lyon, 393.

G.

GALIGAI (Léonore), vient en France, à la suite de la reine, 396.

GÉNÉRALITÉS du royaume. Motifs & fruits de la visite qu'en fait Sully, 55, 60, 63.

GENÈVE. Sully y va, & rassure cette ville pendant la campagne de Savoie, 384. Henri IV lui permet de démolir le fort de Sainte-Catherine, 388.

GISORS. Bonté de Henri pour la pauvre receveuse de Gisors, 137.

GOBELIN, garde du trésor royal, 71, 137.

GONDY (Pierre, cardinal de), évêque de Paris, est fait chef du conseil, de raison, 93, N. 28.

GONDY, partisan, 54, 97.

GONDY, fermier du duc de Florence, 235.

GRACIENNE, femme-de-chambre de la duchesse de Beaufort, 287.

GRAND (le), partisan, 97.

GRATAINS (madame de), de la maison de Madame, 33.

GREMOUVILLE, conseiller du parlement de Rouen, du parti du roi, 25.

GUESLE (la), l'un des courtisans opposés à Sully, 363, 365.

GUICHE (Diane d'Andoins, comtesse de), donne de mauvais conseils à Madame, 33.

GUICHE (Philibert de la), grand-maitre de l'artillerie, 118. Ses mutineries, 356, 363, 384.

GUISE (Charles de Lorraine, duc de) chasse le duc d'Epéron de la Provence, 48. Somme d'argent

qu'il reçoit pour son traité, 224. Il suit Henri IV à la campagne de Savoie, 384.

GUISE (mademoiselle de, Marguérite de Lorraine); dessein de la marier au roi, 166; accusée de galanterie, 166, N. 38.

H.

HAMEAUX (des), conseiller au parlement de Rouen, dans le parti de Henri IV, 25.

HAULLE (la), membre du parlement de Rouen, du parti de Henri IV, 25.

HAVRE-de-Grâce. Somme payée pour sa reddition, 224.

HENRI IV, met le siège devant la Fère, 9, 11, N. 3. Il tombe malade, 11. Il essaye inutilement de se rendre maître d'Arras, 14, 15. Autres entreprises qui réussissent mieux, 12. Sa colère contre son conseil, qui le laisse manquer des choses les plus nécessaires, 14, 17, N. 10. Il séjourne à Amiens; y donne audience aux députés de la Provence & du Languedoc, 25; charge Sully de rompre le mariage de Madame avec le comte de Soissons, 26, N. 12. Injustice qu'il

commet, en cette occasion, à l'égard de Sully; & qu'il répare, 40, 42. Succès heureux & malheureux de ses armes dans les différentes provinces, 47, 48, N. 16, 17. Pourquoi il députe vers M. de Montpensier, 24. Il fait entrer Sully dans le conseil, après bien des irrésolutions & des obstacles, 49, 51. Visite des généralités, qu'il fait faire par Sully, 64. Il le rappelle sur de mauvais conseils; lui rend justice, le récompense; & le soutient contre Sancy & le conseil, 64, 69; son discours à l'assemblée des notables, 81, 82, N. 23. Prudence avec laquelle il s'y conduit par le conseil de Sully, 89, 91. Il projette de faire le siège d'Arras, 98. Extrême déplaisir qu'il ressent de la surprise d'Amiens, 103, 104, N. 2, 3. Il assemble un conseil extraordinaire sur ce sujet, 110, 112; laisse Sully à la tête du conseil, & part pour cette expédition, 113. Ses travaux à ce siège; il y mène sa maîtresse; soin qu'il prend de la personne de Sully, qu'il employe à déconcerter les desseins pernicieux des Calvinistes, 118, 119,

N. 7, 8. Pourquoi il refuse à d'Alincourt la grande maîtrise de l'artillerie, qu'il donne à Antoine d'Éstrées, 124, N. 13. Il donne à Sully le gouvernement de Mantes, 125. Sa colère contre messieurs du conseil, 126. Particularités sur le siège d'Amiens, pris malgré tous les efforts de l'archiduc, 127, N. 15. Bon mot de ce prince à cette occasion, 128, N. 16. Lettre de Henri IV, où il entre dans un détail prodigieux, 129. Entreprises exécutées & manquées, 135. Il revient à Paris, & se dispose à passer en Bretagne; 138. Son bon mot sur les prétendus droits du duc de Mercœur sur la Bretagne, 139, N. 21. Belle parole de lui sur le maréchal de Biron, 138, N. 20. Il se prête aux négociations de la paix, 141; se laisse fléchir en faveur du duc de Mercœur, 142, N. 23. Il pacifie la Bretagne, & s'y fait obéir, 146, 152; travaille à l'édit de Nantes, 152. Bon mot de lui, sur Elisabeth, l'archiduc & lui-même, 153, N. 33. Belle conversation de ce prince avec les ambassadeurs Anglois & Hollandois sur la nécessité de la paix, 156, 157. Il met la dernière main à l'édit de Nantes, 160. N. 35. Il parle & agit en maître avec Bouillon & les protestans, 160, N. 36. Bon mot de ce prince aux Protestans, 160, N. Son séjour à Rennes, 162. Conversation singulière qu'il a avec Sully, 163, 165. Extrême foiblesse de ce prince pour sa maîtresse, 172, 173, N. 40. Il passe par la Flèche, 176. Ses plaisantes réponses aux harangueurs, 177, N. 43. Il va visiter la Picardie; signe & jure la paix de Ver vins à Paris. Louange de ce prince, & bon mot de lui sur ce traité: Autres particularités sur la publication de la paix, 178, 181, N. 44, 45, 48, 49. Il s'applique au gouvernement: Réglemens & établissemens qu'il fait sur la milice, les fortifications, la police & les belles-lettres, 183, 186, N. 1. Il s'intéresse dans la question du vrai ou faux D. Sébastien, 186, 187, N. 3, fait tenir une conférence à Boulogne, entre l'Espagne & l'Angleterre, & nommer des cardinaux François, 188, N. 5, 6. Il soutient Sully contre M^{de}. de Beau fort, & les raccommode

Conversation singulière en-
 tre eux trois, 196, 200. Sa
 maladie dangereuse à Mon-
 ceaux, 200, 202, N. 9, 10;
 Charges & grâces qu'il ac-
 corde à Sully, 213, N. 13.
 Grande confiance qu'il a en
 lui, 219; N. 15. Sommes
 payées par lui aux chefs &
 villes de la *Ligue*, à leur
 traité, 224, 227, N. 17. Il
 prend le parti de Sully con-
 tre d'*Epernon*, 230, 232, &
 contre les grands, 235. Il
 se libère des dettes contrac-
 tées avec les étrangers, 233.
 Il est mal servi par d'Offat,
 264, 265; fait célébrer le
 mariage de Madame par l'ar-
 chevêque de Rouen, malgré
 l'opposition du clergé, 267;
 271. Il réforme l'édit de
 Nantes, 274, 280, & le
 fait enregistrer, 279, N. 51.
 Sage conduite qu'il tient
 dans l'affaire de Marthe
 Brosnier, 281, N. 52. Il fait
 Sully surintendant des fi-
 nances, des bâtimens &
 des fortifications, & grand-
 voyer, 283; prie la duchesse
 de Beaufort de retourner
 à Paris pour y passer les
 fêtes de Pâques, 288. Dou-
 leur profonde qu'il ressent
 de sa mort, 296, N. 65. Bon
 mot de ce prince au père *An-
 ge*, 301, N. 67. Il va à Blois:
 Sujets de ce voyage, 307. Il
 écrit à Marguerite sur la
 dissolution de leur mariage,
 & y fait travailler, 310, N.
 3. Il devient amoureux de
 mademoiselle d'Entragues,
 311, 312, N. 6. Il a la foi-
 ble de lui faire une pro-
 messe de mariage, que Sully
 déchire entre ses mains,
 313, 215, 316. Son cha-
 grin, lorsque Sully lui ap-
 prend la conclusion de son
 mariage avec la princesse de
 Toscane, 316, N. 7. On ar-
 rête un Italien qui cherchoit
 à le poignarder, 318, N. 8.
 Il donne la grande maîtrise
 de l'artillerie à Sully, 321.
 Réception qu'il fait au duc
 de Savoie, 326, N. 13, 14.
 Présens réciproques de ces
 deux princes, 328, N. 15.
 Il appuie Sully contre les
 commissaires, & évite les
 pièges du duc de Savoie dans
 l'affaire du marquisat de Sa-
 luges, 331, 333. Il assiste à
 la dispute de l'évêque d'E-
 vreux & de Mornay, 339.
 Lettre qu'il écrit à ce su-
 jet au duc d'*Epernon*, 340.
 Sondé part pour l'expédition
 de Savoie, où il mène la
 marquise de Verneuil, 341,
 N. 23. Il est arrêté par les
 ruses du duc de Savoie,
 346, 347; prend Chambe-
 ry, &c, 348, 352, épouse
 par procureur la princesse de

Toscane, [348](#) : se démet sur Sully du détail de la guerre de Savoie, [335](#) ; vient au siège de Charbonnières, [159](#) ; assiste à la conférence de Boulogne, [188](#), est commis avec Villeroy au département des affaires étrangères, [216](#), N. 14 ; souffre dans l'édit de Nantes un article, qu'on est obligé de réformer, [275](#) ; est un des commissaires pour le traité de Lyon ; il y favorise le duc de Savoie, [385](#).

JÉSUITES. Le conseil rend un arrêt qui les déboute de la demande qu'ils faisoient, de repasser en France, [188](#). Ils parlent fort peu avantageusement de la conversion du roi dans leurs lettres à Rome, [340](#).

IMBERCOURT, château emporté d'assaut, [12](#).

HEUDICOURT, du conseil des finances, [61](#).

HONGRIE ; voy. **RODOLPHE**.

HONORIO (frère), capucin ; son avis à Henri IV, [318](#), N. 8.

J.

JACOB de la Rochette, agent, commissaire du duc de Savoie dans l'affaire de Saluces, [304](#), [328](#).

JEANNIN (René),

président au parlement de Dijon, est employé à la confection de l'édit de Nantes, [159](#) ; assiste à la conférence de Boulogne, [188](#), est commis avec Villeroy au département des affaires étrangères, [216](#), N. 14 ; souffre dans l'édit de Nantes un article, qu'on est obligé de réformer, [275](#) ; est un des commissaires pour le traité de Lyon ; il y favorise le duc de Savoie, [385](#).

JÉSUITES. Le conseil rend un arrêt qui les déboute de la demande qu'ils faisoient, de repasser en France, [188](#). Ils parlent fort peu avantageusement de la conversion du roi dans leurs lettres à Rome, [340](#).

IMBERCOURT, château emporté d'assaut, [12](#).

INDES. Trésors immenses qu'en tiroient les rois d'Espagne, [251](#), N. [32](#) ; voy. **PHILIPPE II**.

INVINCIBLE, flotte de Philippe II, ainsi nommée, battue & dissipée, [251](#).

JOANNINI, agent du grand-duc de Toscane pour le mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, [316](#).

JOYEUSE (Henri, comte de Bouchage, duc de), capucin & cardinal, fait son traité avec Henri IV, [13](#),

N. 7. Somme d'argent qu'il reçut par ce traité, 225. Il marie sa fille avec le duc de Montpensier, & rentre chez les capucins, 301, N. 67, 68; est commis par le pape à la dissolution du mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, 311.

ISABELLE d'Autriche, infante d'Espagne, épouse l'archiduc Albert, 261, N. 39.

JUBILÉ Séculaire, 397, N. 36.

JUIFS; leur offre au grand-seigneur pour détruire le saint Sépulcre, 247.

L.

LAMBERT, traitant, 98.

LANGLOIS, agent de Marguerite pour la dissolution de son mariage, 310.

LANQUEDOC & PROVENCE. Députés de ces provinces à Henri IV, 25, 26.

LANQUETOT, conseiller au parlement de Rouen dans le parti de Henri IV, 25.

LAVAL (Gui, comte de). On propose de le marier à Mlle. de Sully, 101, N. 1.

LAVAL; voy. BOIS-DAUPHIN.

LAURENS (André du),

médecin de Henri IV, 357. N. 28.

LÉONORE Galigai; voy. GALIGAI.

LESDIGUIÈRES, 394. Ses exploits contre les ducs de Savoie & d'Epéron, 48.

Sa fidélité avoit paru par l'avis qu'il avoit fait donner à Henri IV. Il est fait maréchal de France & gouverneur de Piémont, 390.

LÉSINE, attaché à Sully, 373.

LETTRES de Henri IV. Détail immense dans lequel il entroit, 130, 131.

LIANCOURT (madame de); voy. ESTRÉES) Gabriëlle d').

LIANCOURT (Nicolas d'Amerval de), épouse la belle Gabriëlle. Particularités sur ce mariage, 296, N. 65.

LIANCOURT (N. du Pleffis), premier écuyer de Henri IV, reçoit ce prince à Liancourt, & y sert mal Sully, 52.

LIGUE. Ses chefs se soumettent à Henri IV. Ses expéditions heureuses & malheureuses en différentes provinces, 47, N. 16; voy. HENRI IV. Ses partisans font agir Marthe Broffier, 281, N. 52.

LIMOSIN. Expéditions

militaires en cette province entre les deux partis, [47](#), N. [16](#), [17](#).

LOMENIE (Antoine de Brienne de), secrétaire d'état, [108](#), [216](#), N. [14](#).

LORRAINE (Charles II, duc de), son traité avec Henri IV lors de l'extinction de la ligue, [224](#); voy. MADAME.

LOSTANGE (Louis-François de), chefroyaliste en Limosin, [47](#), N. [16](#). Son conseil fait prendre la ville de Bourg, [350](#).

LUAT (Ange-Capel du); livre composé par lui sur les finances, [243](#), N. [24](#).

LULLIN (le marquis de), agent & commissaire du duc de Savoie dans l'affaire de Saluces, [305](#); [328](#).

LUXEMBOURG; alliance de cette maison avec Béthune, [147](#), N. [29](#).

LUXEMBOURG (Henri de), duc de Piney, ambassadeur à Rome, [189](#), N. [7](#).

LYON. Ses chanoines refusent au duc de Savoie les droits de chanoine d'honneur, [326](#), N. [13](#).

M.

MADAME Cathérine de Bourbon, duchesse de Bar;

voy. SULLY (Maximilien de). Elle entreprend de perdre Sully auprès du roi, [37](#), [38](#): Elle lui rend ses bonnes grâces, [46](#). Les fermes qu'elle faisoit valoir en son nom, lui sont retirées, [234](#).

Elle refuse d'épouser le vieux duc de Lorraine, ainsi qu'autres; enfin, elle épouse le duc de Bar, [262](#), [263](#), N. [40](#), [41](#). Son mariage est célébré, [271](#). Difficultés opposées à ce mariage de la part de Rome & du clergé, [263](#), [265](#), N. [41](#), [42](#).

MAISSES, s'unit avec Sully, [96](#).

MANICAMP (Philippe de Longueval de), lieutenant pour le duc de Vendôme, au gouvernement de la Fère, [12](#), N. [4](#).

MANSFELD (le comte de), lieutenant du cardinal archiduc, [127](#).

MANUFACTURES d'étoffes d'or & d'argent, ne réussissent pas d'abord à Tours, [320](#). Réflexions à ce sujet, [321](#), N. [11](#).

MARC D'OR; subside destiné par Henri IV à son entretien, [132](#).

MARESCOT, médecin, va à Monceaux pour la maladie de Henri IV, [202](#).

MARGUERITE de Valois, reine de France. Né-

gociations entamées pour la dissolution de son mariage, 163. Sa réponse aux lettres sur la dissolution de son mariage, 175. Particularités sur sa vie, 175, 176, N. 41. Haine qu'elle porte à la duchesse de Beaufort, 192. Affaire de la dissolution de son mariage reprise & consommée; louange sur son procédé, &c., 310, 311, N. 3, 4.

MARINE. Situation déplorable où elle se trouvoit à la paix de Vervins, 223, N. 16.

MARQUEMONT (Denis de), archevêque de Lyon, travaille à la dissolution du mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, 164.

MARSEILLE députée à Henri IV, 26. Somme payée pour sa reddition, 225.

MARTIGUES (Sébastien de Luxembourg de), 142, N. 23.

MARTIGUES (Marie de Beaucaire, de). Moyens qu'elle employe auprès de Henri IV pour le duc de Mercœur, 142, N. 21. Sa réception à Sully, 147.

MATIGNON (Jacques de), maréchal de France, lève le siège de Blaye, 47,

N. 17.

MAULEVILLE, traitant, 98.

MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de), fait son traité avec Henri IV; caresses qu'il en reçoit à Monceaux, 57, 59, N. 18. Somme d'argent qu'il reçut pour son traité, 225.

MÉDAVY (M. de). Somme qu'il reçoit pour son traité, 226.

MÉDICIS (Alexandre de), cardinal de Florence, travaille utilement à la paix de Vervins, 140.

MÉDICIS (François de), grand-duc de Toscane, mariage de sa fille avec Henri IV proposé & arrêté, 316.

MÉDICIS (D. Joan, bâtard de), oncle de la reine, la suit à Paris, 395.

MÉDICIS (Marie de); on propose de la marier à Henri IV, 316, N. 7. Elle est épousée au nom du roi, 348. Elle arrive à Lyon, où s'accomplit son mariage, 385, 387, N. 31. Elle va à Fontainebleau, ensuite à Paris. Italiens de sa suite, 395, 396, N. 34. Elle va dîner à l'arsenal, 396.

MEISSE, l'un des commissaires dans l'affaire du marquisat de Saluces, 328.

MENDE prise par Fof-
feuses, [154](#).

MENDOZA & CAR-
DONA (don Francisco de),
amiral d'Aragon, [179](#), N.
[47](#), p. [180](#); lieutenant-gé-
néral de l'archiduc, [261](#).

MENENCOURT, conseil-
ler au parlement de Rouen
du parti d'Henri IV, [25](#).

MERCŒUR (Philippe-
Emmanuel de Lorraine, duc
de), fait la guerre en Bre-
tagne, [47](#); voy. HENRI IV.
Moyens qu'il employe pour
obtenir son pardon, [142](#),
N. [23](#), [24](#). Son parti s'éteint
en Bretagne, [144](#), N. [27](#).
Somme qu'il reçoit pour
son traité, [225](#). Il va ser-
vir l'empereur en Hongrie,
[319](#), & y est déclaré lieu-
tenant-général, [397](#).

MERCŒUR (Françoise
de Lorraine de), fiancée
avec le duc de Vendôme,
[142](#), N. [26](#).

MERCŒUR (Marie
de Luxembourg, duchesse
de), moyens qu'elle em-
ploie pour fléchir Henri IV
en faveur de son mari, [142](#).

MESNIL (du), capitaine
du vieux palais de Rouen
dans le parti du roi, [25](#).

MESNILBASIL, conseil-
ler au parlement de Rouen
dans le parti du roi, [25](#).

MIGNON (Nicole),

cherche à empoisonner Hen-
ri IV. Sa punition, [335](#),
N. [19](#).

MILICE. Triste état où
les guerres civiles l'avoient
réduite, [222](#).

MINISTRES d'état. Por-
trait du parfait ministre,
[207](#), [211](#). Quels étoient
ceux qu'on appeloit alors
ministres & secrétaires d'é-
tat : Nom de premier mi-
nistre peu en usage, [216](#),
N. [14](#).

MIOLENS, ville prise,
[353](#).

MIOSSENS (Henri d'Al-
bret, baron de), [45](#), N. [14](#).

MOMIER, concierge de
St.-Germain-en-Laye, [203](#).

MONCEAUX (la mar-
quise de); voy. ESTRÉES
(Gabriëlle d').

MONCEAUX. Séjours
qu'y fait Henri IV, [51](#), [53](#),
[59](#), [136](#), [200](#).

MONTESPAÑ suit Hen-
ri IV à la campagne de Sa-
voie, [383](#).

MONGLAT (Louis de
Harlay de), envoyé par
Henri IV au devant de l'ar-
mée étrangère, [120](#), N. [9](#).
Premier maître-d'hôtel du
roi, [132](#).

MONTIERS, pris, [353](#).

MONTIGNY (François
de la Grange, seigneur de);
la grande maîtrise de l'artil-

lerie lui est refusée, [123](#), N. 11.

MONTMÉLIAN, ville prise, [349](#), 352.

MONTMORENCY (Henri de), maréchal & connétable de Montmorency, s'oppose à l'entrée de Sully dans le conseil des finances, [51](#). Bal qu'il donne à la cour, mort de sa seconde femme, [286](#). Il est nommé commissaire dans l'affaire de Saluces, [328](#), & pour la paix de Savoie. Il y sert mal le roi, [385](#); commande les troupes, [394](#).

MONTPENSIER (Henri de Bourbon, duc de). Sa réponse au député d'Henri IV, 24. Il épouse l'héritière de la maison de Joyeuse, [301](#), N. 68.

MONTPEZAT (Henri Desprez de), envoyé par Mayenne en Espagne; sert la ligue, [47](#), N. 16.

MORAND, traitant, [323](#).

MORLETTE (le comte de), commissaire de Savoie dans l'affaire de Saluces, [328](#).

MORFONTAINE, garde du trésor royal, 71.

MORNAY (Philippe du Pleffis), cabale dans le parti calviniste pendant le siège d'Amiens, [119](#), 120, N. 9; fait insérer dans l'édit

de Nantes un article qu'on est obligé de réformer, [279](#).

Livre qu'il publie; récit de ce qui se passa dans sa dispute avec du Perron, occasionnée par ce livre, [336](#), N. 20, p. [338](#), 340.

MOTTEVILLE, président au parlement de Rouen dans le parti de Henri IV, [25](#).

MOUY (Isaac Vaudré de), conseille de réformer l'édit de Nantes, [279](#).

N.

NANTES (édit de), extorqué par les Calvinistes, [119](#), 120, N. 9. Teneur de cet édit & particularités sur cette affaire, [160](#), N. 35. Opposition à son enregistrement. Modifications qu'on est obligé d'y apporter, [273](#). Mauvaise foi de ceux qui y avoient travaillé, [273](#), 279, N. 47. Article qui y est inséré par surprise, [272](#). L'édit est enregistré, [279](#), N. 51.

NASSAU (Justin de), ambassadeur des États-Généraux en France, [155](#).

NEMOURS (Henri de Savoie, duc de). Sa mort, [13](#), N. 8.

NEMOURS (le duc de). Somme qu'il reçut lors de son traité, [225](#).

NÉRI (madame de) engagé d'Estrées à traiter avec Sully de la grande maîtrise de l'artillerie, 322.

NEYERS (Louis de Gonzague, duc de). Sa mort, 13. Jugement sur sa conduite, 13, N. 9.

NOTABLES (assemblée des) à Rouen. Motifs, délibérations & résultat de cette assemblée; réflexions à ce sujet, 76; 80, N. 21.

O.

OFFICES nouveaux créés, 107, N. 4.

OISE (Georges de Brancas-Villars, chevalier d') Somme qu'il reçoit pour son traité, 225.

ONDEVOUS, agent du duc de Bouillon, 390.

ORANGE (Maurice de Nassau, prince d'). Il fait la cène à Rosny, 289; gagne la bataille de Nieuport contre l'archiduc Albert, & enlève le siège, 397, N. 35.

ORLÉANS. Somme payée pour sa reddition, 226.

ORNANO (Alphonse d'), maréchal de France, 110, aide à défaire les troupes du duc de Savoie & d'Epemnon, 124. Services qu'il rend à Henri IV, 289.

OSERA I (l'), valet-de-

chambre de Henri IV, 108.

OSORIO, officier Espagnol, défend la Fère, 10.

OSSAT (Arnaud d') employé à la dissolution du mariage de Henri IV & de Marguérite de Valois, 163, & à obtenir la dispense du mariage, qu'on l'accuse de traverser, 264. Examen de sa conduite à cet égard, 264, N. 42. Service qu'il rend à Henri IV, à Rome, dans l'affaire de Marthe Brosnier, 283. Suite de sa négociation pour la dissolution du mariage de ce prince, 310.

OTOPLOTE. Friponneries des financiers sous son nom, 16.

P.

PALATIN (électeur); les fermes de France, qu'il faisoit valoir, lui sont retirées, 233, 234, N. 21.

PANGEAC (madame de) donne de bons conseils à Madame, 33; fait rentrer Sully dans ses bonnes grâces, 44.

PARENT, traitant, 97.

PARIS. La tranquillité & les divertissemens y sont rétablis, 101. Somme payée pour sa reddition, 225. Ses cours souverains s'opposent à l'enregistrement de

l'édit de Nantes, 272, 273, N. 47. Réception que cette ville fait à la reine, 396, N. 34.

PARLEMENT de Paris. Le parlement oblige à réformer l'édit de Nantes, & l'enregistre après bien des oppositions, 272, 279, N. 51.

PASSAGE (du) donne avis au roi des desseins du duc de Savoie, 325.

PÈCRE (du) traite avec d'Estrées de la grande maîtrise de l'artillerie, 322.

PENSIONS de l'état. La forme de leur paiement est changée, 232, 234.

PENTHIÈVRE. Cette maison prétendoit des droits sur la Bretagne, 139, N. 21.

PERÈS (Antonio), ministre de Philippe II, disgracié, 258, N. 36. Conseil de ce prince à Philippe III, à son sujet, 259. Maximes de gouvernement de ce ministre, 258, N. 36.

PERRON (Jacques Davy, cardinal du), travaille à la dissolution du mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, 163, 164. Sa dispute avec du Plessis-Mornay; lettres réciproques de lui & de Sully, & autres particularités à ce sujet, 335, 336, N. 20. Il sert

mal le roi au traité de Lyon, 385.

PHILIPPE II, roi d'Espagne. Raisons qui lui font souhaiter & rechercher la paix avec la France, 140, 141. Il tombe malade & meurt, 247, N. 28. Son testament, 248, 258, N. 29, 30. Il avoit travaillé à se faire déclarer empereur; sa politique par rapport à la France, 250. Il avoit dessein d'interdire à toute l'Europe le commerce des Indes, 255, 260. Maximes de gouvernement, & conseil qu'il donne à son fils, 250, 258.

Particularités sur sa personne, son caractère & sa politique, 251, N. 31. Il ordonne d'examiner la question de l'usurpation de la Navarre, 252, N. 33. Il avoit proposé d'épouser madame Cathérine, 261.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, disgracie Mora, & donne sa place à Doria, 258; épouse l'archiduchesse de Gratz, 259, N. 38.

PILES (N. de). Gratification qui lui est accordée, 136.

POITIERS. Somme payée pour sa reddition, 225.

POMPADOUR (Louis vicomte de), l'un des chefs du parti de la ligue en Li-

mosin, 47, N. 16.

PONTOISE. Somme payée pour sa reddition, 226.

PORTO CARRERO (Hernand Tello de), surprend Amiens, y est tué. Paroles de lui sur les grands capitaines de son temps, 104, N. 3.

PRÊT volontaire. Subside établi, 110.

PROTESTANS. Expéditions militaires entr'eux & le parti de la ligue dans les provinces, 47, N. 16, 17. Leurs mutineries & leurs projets pendant le siège d'Amiens : Assemblées qu'ils tiennent à ce sujet, 120, N. 9. Réflexions sur l'édit de Nantes, 120, N. 9. Désobéissance & brigue dans ce corps, 152, N. 30. Avantage que les Calvinistes retirent de l'édit de Nantes, 160. Article de cet édit, dont ils souffrent la suppression, 279, 280, N. 51.

R.

RASTIGNAC (N. de), l'un des chefs de la ligue en Languedoc, 47, N. 16.

RÉGIMENS, portant le nom des provinces établis par Sully, 108.

REGNAC (Pierre de), lieutenant du duc de Bouil-

lon; ses brigues dans le parti des Huguenots pendant le siège d'Amiens, 120.

REVENUS royaux. Estimation qu'en fait l'assemblée des notables & partage entre l'état & le roi, 85, 86, N. 25.

RHÔNE. Les bords de cette rivière jusqu'à Lyon cédés au roi par le traité de Lyon, 392.

ROBIN de Tours, partisan, cherche à corrompre Sully & sa femme par présents, 114.

ROCHE (le comte de la) prend Agen, 47, N. 17.

ROCHEFOUCAUT (François de la), l'un des chefs royalistes en Limosin, 47, N. 16, est tué au combat de Saint-Yvri, 47, N. 17.

ROCHETTE, (Jacob de la), agent du duc de Savoie dans l'affaire de Saluces, 304.

ROHAN (maison de), alliance de cette maison, ses droits à la succession d'Albret, 46, N. 15.

ROHAN (Henri II, duc de), épouse Marguerite de Béthune, 46, N. 15.

ROHAN (Catherine de Parthenay, duchesse de). Elle change en faveur de

Sully, 46. Ses brigues dans le parti Calviniste, 152.

RONCAS, agent du duc de Savoie dans l'affaire de Saluces, 304.

ROQUELAURE, l'un des chefs du parti Calviniste, 110. Son caractère, 268. Sa plaisante conversation avec le roi, 269; voy. BOURBON (Charles de). Il aide Henri IV à se séparer de la duchesse de Beaufort, 288.

ROSNY, château & terre appartenans à Sully, 291, 292.

ROUEN. Somme payée pour sa reddition, 225.

ROUSSE (la), femme-de-chambre de la duchesse de Beaufort, est enfermée à la Bastille, 291.

S.

SACRE de Henri IV; voy. HENRI IV.

SAINT-ANGEL (Charles de Rochefort de), 47, N. 16; contribue à la prise de Bourg, 350.

SAINT-CHAMANT (Jean & Antoine de), du parti de la ligue, passent dans celui du roi, 47, N. 16.

SAINT-JACÔME, pris, 353.

SAINT-JEAN de Maurienne, pris, 353.

SAINT-LUC (François d'Epinay de), grand-maître de l'artillerie, 47, 110. Sa mort, 118, 123, N. 10.

SAINT-MARTIN (M. de), premier gentilhomme de la chambre du roi, 45.

SAINT-MARTIN (madame de), femme du précédent, 45.

SAINT-MICHEL, ville prise, 353.

SAINT-SÉPULCRE. Les juifs sollicitent le grand-seigneur de le détruire, 247.

SAINT-SORLIN (Henri de Savoie-Nemours, marquis de), fait son traité avec le roi, 13.

SAINTE-CATHÉRINE. (le fort de), attaqué & pris, 382-384, démoli, 384-386.

SAINTE-MARIE-DU-MONT, gentilhomme calviniste, 279.

SALUCES (marquisat de), affaire pour ce marquisat : Cet article n'est point décidé dans le traité de Vervins, 178, 179, N. 45, 46.

SANCY (Nicolas de Harlay de), 56. Ses démêlés avec Sully, en présence du roi, 67, 70. Il se re-

tire du conseil des finances, [283](#), N. [53](#).

SANG (Princes du), les fermes de l'état, qu'ils faisoient valoir sous leur nom, leur sont ôtées, [234](#).

SAULT (Chrétienne d'Aguire, comtesse de), aide à chasser de la Provence les ducs de Savoie & d'Epéron, [48](#).

SAVOIE (princes & enfans de), droit de chanoine d'honneur dans la cathédrale de Lyon refusé au duc de Savoie, [326](#), N. [13](#).

SAVOIE, (Charles-Emanuel, duc de); rencontre où ses troupes sont défaites par Lefdiguères, [48](#). Il signe le traité de Vervins à Chambery, [180](#). Il recherche en mariage madame Cathérine, [262](#). Ses artifices pour se dispenser de restituer le marquisat de Saluces, [303](#), N. [1](#). Il songe à venir à Paris pour cet effet, [306](#). Parole de lui sur ce voyage, [306](#), N. [2](#). Son arrivée à Paris, [324](#). Avis donnés contre lui, [325](#), [326](#). Plaintes du conseil de Madrid; son mécontentement de la réception que lui font les comtes de Lyon, [326](#), N. [13](#); comment reçu à Fontainebleau,

[326](#). Ce qu'il dit sur l'inutilité de son voyage, [326](#), N. [14](#). Il vient voir Sully à l'arsenal, & cherche à le mettre dans ses intérêts. Il gagne, par ses largesses, les commissaires nommés par le roi & les courtisans; étrennes magnifiques qu'il donne à toute la cour, & qu'il reçoit de Henri, [328](#), N. [15](#). Trait de sa générosité & de sa politique, [328](#). Il cherche à corrompre Sully par des présens, [328](#), [330](#). Il obtient trois mois de délai contre l'avis de Sully, [333](#), N. [18](#). Il s'en retourne mécontent, [335](#), manque à ses engagements, [341](#), suspend, par de nouveaux subterfuges, la marche du roi. Prédiction sur laquelle il se rassure, [346](#), N. [24](#). Places qu'il perd, & détail sur cette campagne, [348-352](#). Ses intelligences avec Biron, les courtisans & les commissaires du conseil retardent la paix, [353](#), [356](#), [387](#). Pays & place qu'il cède en échange de Saluces, [389-392](#). Teneur du traité de paix fait avec lui, [392](#).

SAUSSAYE (la), gentilhomme calviniste. Ses bragues pendant le siège d'A-

miens, 120.

SCHOMBERG (Gaspard de), comte de Nanteuil, 112, N. 5, 120, N. & p. 202, du conseil des finances, 56, dont il se retire, 112. Il est employé à la confection de l'édit de Nantes, 159; y met un article qu'on est obligé de réformer, 275. Sa mort, 383.

SÉBASTIEN (dom), roi de Portugal, vrai ou faux, 187, N. 3.

SECRÉTAIRES d'état. En quoi différens des ministres d'état, 216, N. 14.

SEIGNEURS ou grands du royaume. Liste de ceux qui firent leur traité avec Henri IV, & les sommes qu'ils reçurent, 225, 227.

SEL augmenté de quinze sols par minot, 107, 112.

SIGISMOND, roi de Suède, détrôné par Charles son oncle, 319, N. 9.

SILLERY (Nicolas Brûlart de), chancelier, 172, 173, N. 40. Il s'oppose à l'entrée de Sully dans le conseil des finances, 52, & le complimente sur cette entrée, 57; se brouille avec lui dans le conseil, 115; travaille à pacifier la Picardie, 139, & à faire la paix de Vervins; assiste

au traité, 178, N. & p. 44, 180, est envoyé ambassadeur à Rome, où madame de Beaufort l'emploie à faire réussir son mariage, 189, est fait ministre d'état, 216, N. 14.

SOISSONS (Charles de Bourbon, comte de); on travaille à rompre son mariage avec Madame, 26. Il découvre le dessein de Nicole Mignon d'empoisonner le roi, 335, N. 19; s'oppose au sentiment de Sully sur la guerre de Savoie, 356, 362, 366.

SORBONNE (la) s'oppose à l'enregistrement de l'édit de Nantes, 272, 273, N. 47.

SOU pour livre. Impôt établi dans l'assemblée des Notables, 87.

SOURDIS (François d'Escoubleau de), est fait cardinal, 188, N. 6.

SOURDIS (Isabelle Babou de la Bourdaisière, marquise de), maîtresse du chancelier de Chiverny, 188-190, N. 6, fait donner le chapeau de cardinal à son fils, 188.

STRASBOURG privée de faire valoir les fermes de l'état, 234.

STUARD (Aibelle, Ara-

belle ou Arabelle) proposée pour la marier à Henri IV, 165, N. 37.

SUISSES (les) sont licenciés, 183; nos fermes, qu'ils faisoient valoir, leur sont ôtées, 234.

SULLY (Maximilien de Béthune, duc de), vient à Paris pourvoir à la subsistance des troupes pendant le siège de la Fère, 9. Il combat l'opinion de chercher à submerger cette place, 10. Il va trouver le roi à Amiens : Aventure comique avec un astrologue, 18-20. Il est député à Rouen vers le duc de Montpensier, 24, puis vers Madame, 26. Ses conversations avec cette princesse, 26-39. Henri IV lui rend justice, 42. Et il rentre aussi dans les bonnes grâces de Madame, 44. Oppositions des financiers & irrésolutions du roi sur son entrée dans le conseil des finances, 49, 52, 53, où il est, enfin, reçu, 56. Il fait un voyage dans les généralités : Objet & fruits de ce voyage, 60. Calomnies contre Sully, qui oblige Henri IV à le rappeler, 61, 64. Caresses que lui fait ce prince à son retour, 65. Ses démêlés avec

Sancy, 67, 69. Comment il déconvre les friponneries du conseil des finances, 71, 74. Réflexions de Sully sur les états-généraux du royaume, 71, 81, N. 21. Autres sur les impôts & le gouvernement, 83, 85, N. 24. Sage conseil qu'il donne au roi, dans l'assemblée des notables, & ce qui en résulte, 88. Ses travaux dans les finances, 94, 95, N. 29. Il console Henri IV de la prise d'Amiens, 103, 104, imagine des moyens pour le reprendre, 104, 107, qu'il communique au roi, 108. Il est établi, pendant cette expédition, le chef du conseil, dont il se fait obéir, 112, 113. Son application à faire réussir le siège d'Amiens, 117, 118, & à déconcerter les cabales des Calvinistes pendant ce siège, 119, 121, N. 8, 9. La grande maîtrise de l'artillerie lui est promise, & cependant donnée à d'Estrées, 123. Il est récompensé par le gouvernement de Mantes, 125. Détail sur les lettres de Henri IV à Sully, 129-133. Il combat l'opinion d'assiéger Dourlens, 133, 134. Liberté avec laquelle il re-

proche à Henri IV son indulgence pour le duc de Mercœur, 143, 144. Son entretien avec ce prince, 145, 147. Il se réconcilie avec la duchesse de Mercœur, 147. Son séjour à Rennes; bon ordre qu'il établit pour pacifier la Bretagne, 147, 148. Il porte Henri IV à faire la paix, 156. Conversation singulière entre eux, où Sully fait voir au roi la nécessité de se remarier, & le détourne du dessein d'épouser sa maîtresse, 163, N. 40, 173. Il prépare Marguerite de Valois à la dissolution de son mariage, 175, 176. Part qu'il a dans les différens réglemens sur les parties du gouvernement, 183, 184, N. 1. Il cherche en vain à rompre la conférence de Boulogne, 188. Il traverse les brigues de la duchesse de Beaufort pour devenir reine, 190, 193. Il est écouté; soutient le roi contre sa maîtresse, & le raccommode avec elle, 196, 198. Il va voir le roi à Monceaux, 201; reçoit le cardinal de Florence à Paris & à Saint-Germain, 202; entreprend la réformation des finances, 204, 207. Son caractère, son tempérament, son éloquence, 205, N. 11. Compte qu'il rend de son bien, de ses facultés, de ses charges, emplois, &c., 211-213. Il est établi principal ministre, 216. Usage qu'il faisoit de son temps, 216-219, N. 14. Il embrasse toutes les parties du gouvernement, 221-226. Il poursuit les concussionnaires & les malverfateurs, 228, N. 19. Démêlé qu'il a en plein conseil avec *d'Espernon*, 230-232, N. 20. Il ôte aux étrangers & aux seigneurs le manie ment des *fermes* de l'état; ordre qu'il y met, 234, & tient bon contre leurs plaintes, 234, N. 21. Sa conversation à ce sujet entre lui & le connétable, 335-336. Abus qu'il réforme dans la Chambre des comptes, 241. Calomnies répandues contre lui, 242. Il accuse d'Orsat de s'opposer au mariage de Madame avec le duc de Bar, 264, N. 42; assiste à la conférence pour convertir cette princesse, 266, 267, N. 43. Il fait consentir les Calvinistes à réformer un article de l'édit de Nantes, 276, N. 48. La surintendance des finances est ré-

établie en sa faveur, 283. Il est aussi fait surintendant des fortifications & bâtimens; & grand-voyer, avec une gratification considérable, 283. Comment il apprend la mort de madame de Beaufort, 293. Il va trouver le roi, 298, qu'il console, 298; résiste avec fermeté au duc de Savoie, qui cherche à le corrompre, 305. Il suit le roi à Blois: Motifs de ce voyage, 308. Il fait consentir Henri IV à se marier, & y travaille auprès de Marguerite de Valois, 308, 310, N. 3. Hardiesse avec laquelle il déchire entre les mains de ce prince la promesse de mariage faite à mademoiselle d'Entragues, 314-316. Il arrête le mariage avec la princesse de Toscane, & détermine Henri IV à ce mariage, 316-317. Il prend la tutelle des enfans du prince d'Epinoi, 319; est fait grand-maître de l'artillerie, & enrègle les affaires, 322, 323, N. 12; va visiter l'arsenal, où il fait sa demeure, & le rétablit, 323; est nommé commissaire pour l'affaire du marquis de Saluces: entretien qu'il a avec le duc de Savoie sur Montmélian, 327. Autre entretien sur ce sujet avec des Allymes, qui cherche à le corrompre par des présens, 329. Sa fermeté à résister aux autres commissaires, 332. Il assiste à la dispute de du Perron, & bon mot de lui à ce sujet, 335-339, N. 20, 21. Il engage Henri IV à passer en Savoie, & l'y suit, 342. Conversation entre lui & Bellièvre sur cette guerre, 343. Soins qu'il prend pour la faire réussir, 347-348, N. 25. Embûches que lui tend Biron & obstacles qu'y apportent les courtisans, 353, 354. Il se prépare à assiéger le château de Montmélian, 355. Il assiège Charbonnières, 356, & le prend, 367, 368, 369; de même que le château de Montmélian: Ses travaux & dangers qu'il court à ce siège, 368-374. Réception qu'il fait au cardinal Aldobrandin, 381, & sage avis qu'il lui donne, 382. Il prend le fort de Sainte-Catherine, 384; va à Genève & rassure cette ville, 384; suit le roi à Lyon pour la cérémonie de son mariage, 387. Embarras pour continuer la guerre, 389; reprend le traité

de paix & le conclut, 392.
Il reçoit le roi & la reine à
l'arsenal 396, N. 34.

SULLY (Rachel de Co-
cheflet, duchesse de),
fait rentrer le duc de Sui-
ly, son mari, dans les bon-
nes grâces de Madame, 44.
Les financiers cherchent à
la gagner par des présens,
114. Accueil que lui fait,
& discours que lui tient la
duchesse de Beaufort, 290.
Elle est instruite des des-
seins de la duchesse, 392.
Elle donne un bal à Cham-
béry, 352; travaille avec
madame de Brandis à faire
rendre le château de Mont-
mélian, 376; s'en retourne
à Paris, 316.

SUDERNIER (Charles,
duc de), élu roi de Polo-
gne, 319.

SURINTENDANCE des
finances supprimée, est ré-
tablie, 283.

SURINTENDANCE des
fortifications & bâtimens,
&c., 218.

SYNODES des Protestans.
Ils s'y excitent à la révol-
te, 152, N. 30.

T.

TAILLE, travaux de
Sully dans cette partie,
238, 240, N. 22.

TASSONE (Octavio),
agent du duc de Savoie
dans le traité de Lyon, 395.

TÉSIN. Dessein de dé-
tourner ce fleuve, funeste
à François I, 10.

THERMES (Jean de
Saint-Larry de), 357.

THOU (Jacques-Augus-
te, président de), employé
à la confection de l'édit de
Nantes, 160, N. 35; y
fait mettre un article qu'on
est obligé de supprimer. Ses
sentimens sur la religion
soupçonnés, 275, 276, N.
48.

TILLENUS, ministre
calviniste. Sa dispute avec
le docteur du Val, 365,
366.

TOULOUSE. Sa réduction,
13. Somme payée pour
son traité, 225.

TOURS. Les premières
manufactures d'étoffes pré-
cieuses ne réussissent point
dans cette ville, 320, 321,
N. 11.

TRAITÉ de la paix de
Vervins, 178, N. 44, 45.

TRIENNAUX (officiers)
établis, 107, N. 4. Dis-
cussion de Sully avec le con-
seil à ce sujet, 113.

TRÉMOUILLE (Claude
de la), cabale dans le parti
calviniste pendant le siège
d'Amiens, 119, 121; est

envoyé par Henri IV en Portugal, pour éclaircir la question du vrai ou faux D. Sébastien, 187, N. 4. Il fait insérer dans l'édit de Nantes un article qu'on est obligé de supprimer, 276.

TYBRE. Grand débordement de ce fleuve, 246, N. 27.

V.

VAL (du). Sa dispute ou conférence avec Tilenus, 265-267, N. 43.

VARENNE (Guillaume Fouquet de la). La duchesse de Beaufort lui est recommandée, 289. Lettres qu'il écrit à ce prince & à Sully sur la mort tragique de cette dame, 295.

VENDÔME (César de Bourbon, duc de), fils de Henri IV, légitimé, est fait gouverneur de la Fère, 11, 12; fiancé avec mademoiselle de Mercœur, 143, N. 26.

VENDÔME (Cathérine-Henriette de Bourbon). Voyez BOURBON (Henriette de).

VENISE, est privée des fermes de l'état, qu'elle faisoit valoir, 233.

VENTADOUR (Anne de Levis, duc de), ses suc-

cès contre la ligue en Languedoc, &c., 47, N. 16.

VERNEUIL (Cathérine-Henriette de Balsac, marquise de), commencement de ses amours avec Henri IV, 311, 312. Son caractère, 311, N. 5. Artifices dont elle se sert pour obtenir de lui une promesse de mariage, 312, 313, N. 6. Elle le suit à la campagne de Savoie, sa mort, 341, N. 23.

VERVINS. Négociations pour la paix en cette ville; elle y est conclue, signée & publiée, 177, 178, N. 44.

VIC (Dominique de), vice-amiral de France, 60, N. 19.

VIENNE (N. de), du conseil des finances. Gratifications qu'il reçoit du roi, 131. Il est fait contrôleur-général, 283. Son conseil fait prendre la ville de Bourg, 350.

VILLARS (comté de). Droit que ce comté donnoit aux ducs de Savoie dans la cathédrale de Lyon, 326, N. 13.

VILLARS (André de Brancas), amiral de France. Somme d'argent qu'il reçut pour son traité, 225.

VILLEMONTÉE, parti-

430 TABLE DES MATIÈRES.

fan, prête de l'argent à Sully pour la grande maîtrise de l'artillerie, 323.

VILLEROY (Nicolas de Neufville de), ministre d'état, s'oppose à l'entrée de Sully dans le conseil des finances, 49, 50; ne peut obtenir la grande maîtrise de l'artillerie, 123; travaille à un traité de pacification avec les Calvinistes, 138; veille à la sûreté de la Picardie, 139; conseille à Henri IV de ne point se marier, 173, N. 40. Conduit les affaires étrangères, 216, N. 14. Somme qu'il reçut pour son traité, 225. L'un des commissaires pour le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, 317, & pour l'affaire de Saluces, 328. L'un des courtisans opposés à Sully pendant la campagne de Savoie, 362, 366; commissaire pour le traité de Lyon; il y sert mal le roi, 385-387, & demeure à Lyon pour le faire exécuter, 394.

VILLES qui firent leur traité avec Henri IV. Liste de ces villes & des sommes qu'elles reçurent, 225, 226.

VITRÉ. Sully y passa en allant à Rennes, 147. Henri IV prend sa route par cet endroit, 176.

VITRY (Louis de l'Hôpital de). Somme qu'il reçoit lors de son traité, 225.

VOYER (grand-). Henri IV donne cette charge à Sully, 283.

URBIN (l'archevêque d') est commis à la dissolution du mariage de Henri IV avec Marguerite de Valois, 163.

URSIN (Virgile), cousin de Marie de Médicis, vient avec elle en France, 395.

W.

WIRTEMBERG (duc de), les fermes de l'état, qu'il faisoit valoir, lui sont ôtées, 233.

Z.

ZAMET (Sébastien), la duchesse de Beaufort lui est recommandée, 289, qui tombe malade chez lui & meurt, 294. Particularités sur la fortune de Zamet & sur sa famille, 294, N. 61.

Fin de la Table du troisième Volume.



